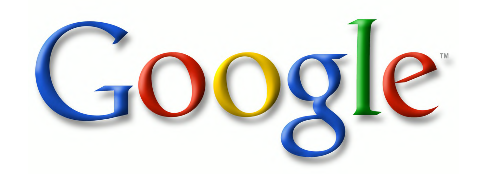

Google




600003596T



[redacted]

VIE

DE SAINT GRÉGOIRE

DE NAZIANZE,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

[redacted]

VIE

DE

SAINT GRÉGOIRE

DE NAZIANZE,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE,

Extraite de ses propres Œuvres;

SUIVIE

DE QUELQUES REMARQUES SUR DIVERS POINTS DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE;

PAR J. B. BAUDUER,

ANCIEN PRINCIPAL DU COLLÉGE D'AUCH, CURÉ DE PEYRUSSE-MASSAS, DIOCÈSE D'AUCH.



A LYON,

CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU CLERGÉ.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,

rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.

1827.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

[redacted]

AVIS DE L'AUTEUR,

SUR CETTE VIE

DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Il est inutile de relever ici le mérite des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Il n'y a personne tant soit peu versé dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, qui l'ignore ; et d'ailleurs, on en sera pleinement convaincu par la lecture des longs extraits que j'ai insérés dans sa vie. Il étoit donc à désirer que des œuvres aussi précieuses ne restassent pas plus long-temps comme ensevelies dans l'oubli ; car qui se sent capable ou doué d'assez de courage pour les lire dans le texte grec, hérissé de difficultés, et même dans les versions latines que nous en avons et qui en offrent presqu'autant ? C'est ce qui m'a déterminé à les traduire en français en entier ; et j'ai cru en cela rendre un service essentiel à la religion et bien mériter des gens de lettres, et surtout des Ecclésiastiques, qui ne verront point sans admiration la manière sublime et éloquente avec laquelle ce saint homme, le théologien par excellence, après saint Jean l'évangéliste, traite la profondeur de nos mystères et la morale évangélique, et quelle étoit la forte trempe de son esprit, sa vaste érudition et le haut degré de perfection auquel il porta la vertu.

Traductions françaises des Œuvres complètes de saint Grégoire de Nazianze, proposées par souscription.

1.° Toutes ses lettres, avec des sommaires pour en faciliter l'intelligence ; 1 vol. in-8.°

2.° Toutes ses poésies, avec de courts sommaires et des notes ; 2 vol. in-8.°

3.° Tous ses discours, précédés de courtes analyses ; 2 vol. in-8.°

4.° A ces ouvrages on joindra les lettres de Théodoret, évêque de Cyr, l'un des plus savans Pères du cinquième siècle de l'Eglise, dont la traduction est précédée d'une longue notice sur sa vie ; 1 vol. in-8.°

[redacted]

PRÉFACE.

Le quatrième siècle de l'Eglise, si fécond en grands hommes, n'en a pas produit de plus célèbres que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Littérateurs distingués, orateurs éloquens, philosophes d'une sagesse et d'une gravité de mœurs rares, ils s'attirèrent l'admiration, non-seulement des Chrétiens de leur temps les plus renommés par leur savoir ou par leurs dignités, mais des païens même, dont les plus fameux, tels que Libanius, Themistius, Némèse, tenoient à honneur de correspondre avec eux et d'avoir part à leur amitié. Placés comme Evêques sur le chandelier de l'Eglise, ils l'éclairèrent par leur doctrine, l'édifièrent par leurs vertus, et défendirent avec courage la pureté de ses dogmes, sans que jamais rien fût capable de les intimider ni de leur fermer la bouche.

Ce que S. Basile a fait de plus remarquable nous est connu par ses propres œuvres, et surtout par celles de saint Grégoire, qui lui survécut de neuf à dix ans, et qui prit soin d'en conserver le souvenir dans l'éloge funèbre qu'il prononça à Césarée en son honneur. Mais quant à saint Grégoire, il n'y a aucun auteur ecclésiastique contemporain qui soit

[redacted]

entré dans quelque détail de ses actions, et si ce n'étoient ses propres écrits, dont une partie a été épargnée par le temps, et où se trouvent une foule de particularités de sa vie, nous ne saurions guère de lui autre chose, sinon qu'il fut l'ami constant du grand Basile, et un des plus illustres Evêques du 4.[e] siècle.

Plusieurs siècles se passèrent après sa mort, sans que personne pensât à écrire sa vie, jusqu'à ce qu'enfin, dans le dixième siècle, un Grégoire, prêtre de l'Eglise de Césarée en Cappadoce, recueillit de ses œuvres mêmes ce qu'il a fait de plus remarquable, et en composa, à la prière de son père, un panégyrique qu'il prononça dans l'assemblée des Fidèles. Après s'être excusé d'avoir entrepris une tâche aussi disproportionnée à ses forces, il observe que si jusqu'alors personne ne l'avoit remplie, il falloit l'attribuer à l'émi-
Vita S. Greg. nente vertu de ce Saint, qu'on n'avoit presque osé honorer que par le silence, les plus habiles même se reconnoissant incapables de parler dignement d'un homme d'un aussi grand mérite.

Ce panégyrique, tout précieux qu'il est, ne comportant point, par sa forme oratoire, des détails, laisse à désirer une foule de traits de la vie de ce Saint, sans lesquels pourtant on ne le peut bien connoître ni

[redacted]

juger. Les biographes qui après lui surtout dans ces deux derniers siècles, ont écrit sa vie, ne le font guère mieux connoître. La plupart n'en ont donné que des abrégés, propres à la vérité à nourrir la piété, mais qui ne peuvent pleinement satisfaire un lecteur éclairé ou qui cherche à s'instruire et à se faire une juste idée du caractère, de la trempe d'esprit et des talens oratoires qui le distinguoient.

Je ne connois que Tillemont et Hermand (je ne parle pas des Bollandistes que je n'ai pu consulter), qui, dans leurs ouvrages, ont soigneusement recueilli tout ce qui a trait à la vie de ce Père. Mais leur utile et excellent travail doit être moins regardé comme une vie de saint Grégoire, que comme des matériaux rédigés avec beaucoup de discernement et une scrupuleuse exactitude, et infiniment propres à diriger celui qui la veut écrire, sans qu'il ait presque jamais à craindre d'être induit en erreur ni pour les faits ni pour les dates.

La vie donc de saint Grégoire de Nazianze, je veux dire une vie où ne fût omis rien d'essentiel, où se trouvassent dépeints par lui-même et son esprit et son cœur, et qui fût dégagée des discussions sur des points de dogme alors vivement agités, étoit un ou-

vrage encore à faire. J'ai tâché de l'exécuter avec tout le soin dont j'ai été capable. Les savans mémoires de le Nain de Tillemont, dont j'ai déjà parlé, m'ont été d'un grand secours, surtout pour classer les faits à leur place; mais ils ne m'ont cependant pas dispensé de faire de pénibles recherches dans les œuvres mêmes de ce Père, où j'ai presque toujours puisé ce que je rapporte, comme on s'en apercevra aisément par les nombreux et longs passages que j'en ai traduits.

Entre deux méthodes que j'avois à suivre dans mon travail, l'une de faire un récit simple, fidèle et circonstancié de ce que j'avois à dire de ce saint homme, et l'autre, de l'introduire lui-même souvent comme sur la scène pour le faire agir et parler, et apprendre ainsi de sa propre bouche ce qui le concerne; j'ai regardé la première, quoique plus usitée, comme ayant en général quelque chose d'aride et de monotone, et ai préféré la seconde, qui, tenant au genre dramatique, est plus vive, plus animée et plus propre non-seulement à réveiller l'intérêt et l'attention, mais aussi à faire mieux connoître le personnage dont on écrit la vie, puisqu'il se peint alors lui-même et se montre à nos yeux avec son propre caractère et avec la trempe même de son esprit, et qu'on le voit,

par tout ce qui est fidèlement extrait et traduit de ses œuvres, tel qu'il étoit, soit dans les savantes écoles qu'il fréquenta jusqu'à l'âge de près de trente ans, soit dans sa vie privée et ses rapports avec le monde, soit dans la chaire épiscopale et à la tête de la première Eglise de l'Orient, soit enfin dans la solitude.

Je sens qu'il pourra résulter de mes nombreux extraits des disparates dans le style, qui déplairont peut-être à la délicatesse du goût de certains lecteurs. Car comme saint Grégoire a consigné ce qui lui est arrivé, ce qu'il a fait, ce qui l'affectoit, dans des discours, dans des poésies et dans des lettres, je n'ai pu m'empêcher, dans mon plan, de le laisser s'exprimer lui-même dans un langage tantôt oratoire, tantôt poétique, tantôt épistolaire. Cependant on sera au fond peu choqué de cette diversité de style, à cause de l'importance des choses mêmes qu'il raconte, et de la noblesse ordinaire de son ton et de ses pensées, à quoi l'on fera bien plus d'attention qu'aux couleurs dont ses récits sont diversement parés. D'ailleurs, mon but principal a été de montrer Grégoire tel qu'il se montroit lui-même aux hommes de son temps, et de faire un ouvrage utile à la religion. J'ai bien mieux aimé atteindre ce but important, que m'astreindre, peut-être

en vain, à observer les règles d'un goût sévère. Sans doute, la réunion de l'agréable à l'utile est nécessaire pour la perfection d'un ouvrage :

> Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
> Lectorem delectando, pariterque monendo. *Hor.*

Mais un auteur, avant tout, doit avoir en vue l'utile, et il est bien excusable de lui sacrifier quelquefois l'agréable. De combien de beaux passages de saint Grégoire n'aurois-je pas privé le lecteur, si, par crainte de manquer au bon goût, je les avois supprimés !

On admirera plus d'une fois dans le cours de la vie de ce saint homme, l'empire qu'exercent dans la société de vastes connoissances, une logique forte et droite, de grands talens oratoires, et une saine et sage philosophie puisée à l'école de Jésus-Christ. Qu'ils sont petits, auprès de lui et d'une foule d'autres éloquens et savans Pères de l'Eglise, tous nos orgueilleux philosophes du jour avec leurs prétendues lumières, leur loquacité, leur ton tranchant et dogmatique, et leur manie de réformer le genre humain et de tout innover ! Eux qui ne se sont jamais donné la peine de faire aucune étude profonde ni de la morale et de l'influence qu'elle

a sur les mœurs privées de l'homme et sur l'ordre social, ni de l'existence d'un Dieu créateur et moteur de toutes choses, ni de la nécessité du culte qui lui doit être rendu, ni des dogmes sacrés de la religion qu'il a établie ; eux qui, cependant, par leurs doctrines et la licence de leurs écrits, et peut-être de leurs mœurs si opposées à celles des vrais philosophes, prêchent ouvertement l'impiété et le mépris de nos institutions religieuses, comme si des méditations longues et sérieuses leur avoient acquis quelque droit à un tel apostolat ; eux qui, bien que convaincus par l'expérience, que les lois humaines sont un frein insuffisant pour contenir les passions ; n'en voudroient pourtant pas d'autre, et rompent avec tant de hardiesse le seul (la crainte d'un Dieu vengeur), qui en secret et en public peut en arrêter l'impétuosité et le débordement ; eux, en un mot, qui dans leurs vaines théories ne sont animés que d'une rage irréfléchie, aveugle, contre tout ce qu'ils ont trouvé d'établi et qu'avoient respecté et honoré leurs pères, seroient-ils plus dignes d'être crus que tous ces savans et anciens personnages, qui ont passé toute leur vie à méditer et à pratiquer les dogmes de la religion et les maximes de la morale, et ont été tellement frappés de leur vérité,

qu'ils ont mieux aimé sacrifier tout, leur vie même, plutôt que d'y renoncer? Qu'ils cessent de s'abuser et d'abuser les autres! leur règne, ainsi qu'un nuage, passera infailliblement, comme a toujours passé le règne de l'erreur et des persécuteurs de la religion, contre laquelle la Vérité elle-même a prononcé que ne prévaudroient jamais les portes de l'enfer.

Au reste, si jusqu'à la mort de saint Basile, qui arriva au commencement de janvier de l'an 379, on trouve souvent des particularités de sa vie entremêlées avec celles de la vie de saint Grégoire, qu'on n'en soit point surpris. Telle fut dès leur jeunesse l'intimité de leurs liaisons et de leurs rapports, qu'il est presqu'impossible de parler de l'un sans parler aussi de l'autre. Les mêmes goûts, les mêmes vues, les mêmes études, la même vocation, la même ardeur pour la vraie philosophie, les mêmes fonctions, un même attrait l'un pour l'autre les tenoient sans cesse rapprochés, si ce n'étoit de corps, au moins toujours de cœur et d'esprit. *C'étoit une même ame*, dit saint Grégoire, *qui animoit nos deux corps*. Aussi, dans tous ce qui les concernoit eux-mêmes ou qui avoit trait à la défense de la religion, s'entraidoient-ils mutuellement et agissoient-ils

presque toujours de concert. Si, au sujet du siége de Sasimes, que saint Basile força son ami d'accepter, il s'engagea entre eux un vif démêlé, leur amitié et leur estime réciproques n'en furent point altérées. Ce fut un nuage qui se dissipa bientôt, sans rien laisser de sombre dans leur cœur.

Les coutumes et les usages de ces temps anciens où vivoit saint Grégoire, ainsi que divers points de discipline ecclésiastique, qui ont subi des altérations ou des changemens notables, m'auroient souvent fourni l'occasion de faire des remarques et des notes. Mais j'ai cru devoir user de beaucoup de sobriété à cet égard, et ne me permettre que celles qui en certains endroits m'ont paru absolument nécessaires, parce que leur trop grand nombre auroit embarrassé la marche de la narration et ennuyé peut-être bien des lecteurs. Je n'aurois, d'ailleurs, fait que répéter ce qu'on trouve aisément dans une foule d'auteurs ecclésiastiques, et particulièrement dans ceux qui ont écrit l'histoire de l'Eglise, auxquels on peut avoir recours.

Comme le lecteur, quand un ouvrage a une certaine étendue, aime à trouver des pauses pour donner du relâche à son esprit, je me suis décidé à diviser celui-ci en cinq livres,

qui comprennent chacun une des époques principales de la vie de saint Grégoire. Dans le premier, l'on verra ce qui regarde les premières années de sa vie jusqu'à son élévation au sacerdoce ; dans le second, ce qu'il a fait durant son sacerdoce ; dans le troisième, la conduite qu'il tint depuis sa promotion à l'épiscopat jusqu'à ce qu'il fut appelé au secours de l'Eglise de Constantinople ; dans le quatrième, ses travaux apostoliques dans cette ville, et les obstacles qu'on y opposa à ses vues pacifiques, et qui l'engagèrent à abdiquer son siége ; dans le cinquième enfin, la vie retirée et solitaire qu'il mena dans sa patrie jusqu'à sa mort.

SOMMAIRES

[redacted]

SOMMAIRES

DES CINQ LIVRES

DE LA VIE DE S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

LIVRE PREMIER.

(Page 1.)

Famille de saint Grégoire. De son père Grégoire et de sa mère Nonne. Son père abjure les erreurs des Hypsistaires et se fait chrétien. Il est baptisé et devient Evêque de Nazianze. Naissance de saint Grégoire. Sa mère le consacre à Dieu. Son éducation, ses études, sa sagesse et son amour pour la continence et la chasteté qui lui apparoissent en songe. Il va perfectionner ses études à Césarée de Palestine et à Alexandrie d'Egypte, et puis aux écoles d'Athènes. Tempête dont il est assailli dans son voyage. Perplexités et alarmes auxquelles est en proie son ame, parce qu'il n'est pas encore baptisé. Il fait vœu de se donner tout entier à Dieu. Il arrive à Egine, et de là se rend promptement à Athènes. Célébrité de ses écoles. Basile y arrive aussi. Amitié intime qu'ils contractent ensemble. Ce qui y donne occasion. Usages des étudians de cette ville à l'égard des nouveaux venus. Grégoire épargne à Basile les épreuves par lesquelles tous passent. Il l'aide à sortir victorieux d'une dispute dans laquelle l'engagent des étudians envieux de son savoir. Dès-lors Basile et lui deviennent amis inséparables. Sagesse de leur conduite. Leurs progrès dans

les sciences et les belles-lettres. Considération dont ils jouissent. Leurs liaisons avec Julien, depuis empereur. Portrait que fait Grégoire de ce Prince. Ils se disposent à retourner dans leur patrie. Instances qu'on leur fait pour les retenir. Grégoire se laisse gagner. Basile part seul. Le séjour à Athènes, après le départ de Basile, est insupportable à Grégoire. Il s'en évade furtivement pour revenir dans sa patrie. Il passe par Constantinople, où se rend en même temps Césaire son frère, qui avoit aussi quitté les écoles d'Alexandrie pour retourner auprès de ses parens. Césaire se fait avantageusement connoître dans cette ville par ses talens pour la médecine. Offres flatteuses par lesquelles on cherche à l'y retenir; mais Grégoire l'engage à tout refuser, et le ramène dans la maison paternelle. De quels secours ils sont à leurs parens. Estime qu'ont pour Grégoire ses compatriotes. Il leur donne par complaisance quelques preuves de son éloquence dans le barreau. Basile, à l'instigation de ses concitoyens, professe quelque peu de temps l'éloquence à Césarée de Cappadoce. Grégoire l'engage à renoncer à cette profession. Amour de l'un et de l'autre pour la vie solitaire, qu'ils s'étoient promis à Athènes de mener ensemble. Basile presse Grégoire de tenir sa promesse. Celui-ci en est empêché par les soins qu'il doit à ses vieux parens. Lettres qu'il lui écrit à ce sujet. Basile voyant qu'ils ne peuvent encore se vouer ensemble à la solitude, va en attendant visiter les monastères de diverses contrées. Maturité avec laquelle Grégoire délibère avec lui-même sur l'état de vie qu'il doit embrasser. Raisons qui le déterminent à vaquer à la vie ascétique auprès de ses parens. Basile, au retour de ses voyages, bâtit un monastère dans le Pont. Il cherche à y attirer Grégoire. Sa lettre à ce sujet, où il lui fait une description attrayante de cette

solitude. Grégoire lui répond que malgré tout ce qu'elle peut avoir de beau, il n'ira l'y voir qu'après qu'il saura de quelle manière on y sert Dieu. Excellente lettre que lui écrit alors Basile et qui détermine Grégoire à y aller passer quelques mois avec lui. Durant son absence de Nazianze, son vieux père souscrit par simplicité et de bonne foi le formulaire de foi de Rimini, ce qui occasione un schisme dans son Eglise. Grégoire accourt au secours de son père, d'auprès duquel Basile ne peut l'arracher malgré ses invitations pressantes accompagnées de railleries sur la préférence qu'il donnoit à son séjour dans la triste Tibérine, tant son père a besoin de sa présence pour apaiser les troubles qui règnent dans son troupeau. Il s'établit entre eux une correspondance où brillent l'esprit et l'enjouement de Grégoire, et qui finit par une lettre où, sur le ton le plus sérieux, il exalte le bonheur dont il a joui dans cette sainte solitude, où il regrette vivement de ne pouvoir aller joindre son ami.

LIVRE SECOND.

(page 56.)

Grégoire est forcé par son père à recevoir l'onction sainte du sacerdoce. Son chagrin et sa fuite inopinée dans le Pont auprès de son ami Basile. Sollicitations que lui font son père et ses concitoyens pour le rappeler à Nazianze. Son retour dans cette ville. Discours qu'il adresse au peuple. Nouveau discours dans lequel il se plaint du froid accueil qu'on lui a fait. Autre discours encore où il rend compte des raisons pour lesquelles il a fui et redouté d'exercer les fonctions saintes du sacerdoce. Il se voue néanmoins tout entier au saint ministère. Règne de l'empereur Julien. Moyens

que prend ce Prince pour rétablir le paganisme et détruire la Religion chrétienne. Grégoire désolé de voir son frère Césaire attaché à la cour de cet Empereur, lui écrit avec beaucoup de force pour l'en détacher. Tentatives de ce Prince pour entraîner Césaire dans l'idolâtrie. Résistance généreuse qu'il lui oppose. Il tente aussi, mais bien en vain, de séduire Grégoire et Basile. Les émissaires de ce Prince chargés de s'emparer de l'église de Nazianze, sont forcés de s'enfuir sans avoir pu remplir leur commission. Grégoire le père résiste courageusement à des sommations qui lui sont faites par le Gouverneur de la province, de la part de Julien. Ce Prince s'aigrit et s'irrite de la résistance qu'opposent les Chrétiens à ces moyens de séduction, d'avilissement et d'oppression dont il use envers eux, et forme le dessein de les subjuguer par une persécution ouverte et sanguinaire. Mais il est tué dans la guerre contre les Perses. Discours de Grégoire contre cet Empereur apostat. Basile s'absente de son monastère du Pont pour aller à Césarée. Il est fait par force prêtre par Eusèbe, évêque de cette ville. Il se plaint à Grégoire de la violence qui lui a été faite. Sages conseils que lui donne cet ami. Les moines de Nazianze rentrent dans la communion de Grégoire le père, par les soins de Grégoire son fils, qui célèbre cette réunion par un beau discours. Basile est persécuté par Eusèbe son évêque. Pour empêcher qu'à son occasion il ne se forme un schisme dans son Eglise, il s'enfuit dans le Pont par les conseils de Grégoire qui l'y accompagne. Reproches qu'adresse Grégoire à ce Prélat de ses mauvais procédés envers son ami. Ce Prélat en est offensé, mais quelque temps après il se radoucit et montre des dispositions pacifiques envers Basile, dont la présence à Césarée devenoit nécessaire à cause d'une incursion qu'y

devoient faire les ariens. Basile, à son retour, repousse avec Grégoire leurs attaques, et fixe son séjour dans cette ville auprès de son Evêque. Le père et la mère de Grégoire sont attaqués d'une maladie mortelle et en sont miraculeusement guéris. Eloquence avec laquelle Grégoire leur fils rapporte ces prodiges. Césaire son frère est aussi miraculeusement sauvé d'un tremblement de terre arrivé à Nicée, où il étoit intendant des finances. Quelque temps après il meurt, et Grégoire prononce son oraison funèbre. Embarras que lui procure sa succession. Bientôt après meurt pareillement sa sœur Gorgonie, dont il célèbre de même les vertus par un éloge funèbre. Eusèbe, évêque de Césarée, étant mort, Basile use de feinte pour attirer sur-le-champ Grégoire son ami à Césarée, afin d'agir ensemble pour faire élire à sa place un digne Prélat. Grégoire en route pour cette ville, découvre sa supercherie, revient sur ses pas et lui en fait de bien justes reproches. Mais de suite il travaille avec son père pour donner Basile même pour successeur à Eusèbe. Moyens qu'ils prennent pour surmonter les difficultés qui s'opposent à leur dessein. Grégoire le père, malgré son vieux âge et une maladie grave, se fait transporter à Césarée, et par son influence et avec le secours d'Eusèbe de Samosate, il fait tomber le choix sur Basile; et après l'avoir, comme doyen des Evêques de la province, consacré de ses mains, il s'en retourne en parfaite santé à Nazianze. Joie que ressent Grégoire le fils de l'élévation de son ami sur le siége de la métropole, et qu'il lui témoigne de suite par une lettre. Mais afin de ne donner aucune prise sur eux à leurs ennemis, il diffère de l'aller voir jusqu'à ce que les esprits soient plus calmes. Enfin il se rend auprès de lui et résiste à toutes les sollicitations qu'il lui fait pour

[redacted]

le retenir à Césarée, et refuse les honneurs qu'il vouloit qu'il partageât avec lui. Avis que Grégoire lui donne par lettre du décri qu'on répandoit sur sa foi touchant la divinité du Saint-Esprit. Basile ne prend pas en bonne part cet avis, et lui répond en homme trop sensible, mais l'invite à le venir joindre pour repousser avec lui les assauts qu'il va bientôt avoir à soutenir contre l'empereur Valens, qui se rend en personne à Césarée pour le forcer à embrasser l'arianisme. Ce Prince passe d'abord à Nazianze, où les deux Grégoire résistent généreusement à ses ordres et à ses menaces. Aussitôt après, Grégoire le fils accourt à Césarée au secours de son ami, et par l'inébranlable fermeté de Basile, là aussi échouent toutes les tentatives de cet Empereur et du gouverneur Modeste, qui en vain lui intime des ordres et cherche à l'épouvanter. Il trouve en tout inflexible ce saint et généreux Prélat. L'Empereur, loin de le punir, l'admire et se radoucit. Il se rend à l'église, sans y être annoncé, pendant la célébration des saints mystères, comme pour montrer que Basile est en communion avec lui. Perplexités qu'éprouve ce Prince en cette occasion.

LIVRE TROISIÈME.

(page 151.)

Grégoire, peu de temps après son retour de Césarée à Nazianze, apprend que la division de la métropole de Césarée en deux provinces occasione des embarras fâcheux et de grands chagrins à Basile. Il lui écrit aussitôt pour lui témoigner la part qu'il y prend et lui donner quelques conseils. Basile voyant que cette division désorganisoit son ancienne province et qu'en

vain il réclamoit son droit spirituel de la gouverner toute entière, il a recours à un moyen de remédier à la perte qu'il fait de la moitié de cette province. C'est en créant de nouveaux évêchés dans celle qui lui reste, et à l'un de ces évêchés, qui étoit Sasimes, il nomme son ami Grégoire, qui le refuse d'abord avec obstination et se dérobe par la fuite aux poursuites de son ami. Mais vaincu par ses instances réitérées, et surtout par celles de son vénérable père, il consent enfin à se laisser ordonner Evêque de cette ville, ou plutôt de cette chétive et misérable bourgade. Il est consacré par les mains de Basile même. Discours qu'il fait à son ordination et qui est suivi de deux autres. Cependant il diffère d'aller prendre possession de son siége. Basile lui en fait des reproches et en reçoit une réponse courte et sèche. Enfin il se présente à Sasimes, mais en est repoussé par Anthyme, métropolitain de la seconde Cappadoce. Ennemi de toute lutte, il se retire dans un hôpital du voisinage. Basile trouve très-mauvais qu'il n'ait pas surmonté les obstacles que lui a opposés Anthyme, et l'en gronde. Grégoire lui répond avec aigreur. Les contestations entre ces deux amis s'animent encore davantage à l'occasion d'une lettre et d'une visite que Grégoire reçoit d'Anthyme. Grégoire soupçonné par son ami de s'entendre avec ce nouveau métropolitain, se justifie en homme très-piqué. Enfin ces différends s'arrangent. Basile se désiste de ses prétentions sur Sasimes, et par-là Grégoire est dégagé de tout lien avec ce siége. Il pense à se retirer dans une solitude. Mais son père le retient pour en faire son coadjuteur. Discours qu'il adresse au peuple de Nazianze à cette occasion. Autres discours à l'occasion d'une épizootie et d'une grêle affreuse, et ensuite à celle d'une révolte du peuple contre ses magistrats, des-

quels il obtient grâce. Puis il va prêcher à Césarée, dans l'hôpital des lépreux, un discours des plus pathétiques pour exciter les riches à aller à leur secours. Mort de son vieux père. Combien il en est affligé. Basile accourt auprès de lui pour le consoler, et prononce en sa présence l'oraison funèbre de ce saint homme. Sa mère meurt aussi bientôt après, et il fait son éloge. Il continue, après la mort de ses parens, de gouverner l'Eglise de Nazianze, à la sollicitation de ses amis et du peuple, jusqu'à ce qu'on lui ait donné un Evêque. Sa santé s'altère notablement, et il sollicite en vain la nomination d'un Evêque au siége de cette ville. Las de n'être pas écouté, il quitte brusquement Nazianze, et se retire à Séleucie dans une solitude. Raisons qui justifient sa fuite. Il ne trouve pas dans sa retraite le repos qu'il recherchoit. Peines qu'il y éprouve. Il apprend la mort de son ami Basile pendant qu'il étoit lui-même très-malade. Lettre qu'il écrit à ce sujet à Grégoire de Nysse, frère de Basile.

LIVRE QUATRIÈME.

(page 220.)

GRÉGOIRE est appelé au secours des catholiques de Constantinople. Etat déplorable de leur Eglise. Il résiste d'abord à toutes les sollicitations qu'on lui fait d'en aller prendre le gouvernement. Il répond avec aigreur, surtout à Bospore de Colonie, qui ne se lassoit pas de l'en presser vivement. Il cède enfin et mande à ce Prélat qu'il ira consacrer ce qui lui reste de forces, au service de cette Eglise. Il part pour Constantinople, et va loger, dans cette ville, chez un de ses parens et y forme une Eglise, où il réunit les catholiques qui composoient à peine un petit troupeau.

Obstacles qui paroissent s'opposer au succès de sa mission, et qu'il surmonte par son profond savoir, par son éloquence, par son zèle, par sa vie austère, retirée, toute sainte. Succès étonnans qu'il a dans ses travaux apostoliques. Il attaque d'abord avec force la manie des habitans de cette ville, de s'entretenir des dogmes les plus mystérieux de la Religion. Il répond aux railleries que les hérétiques faisoient de sa personne, et aux calomnies dont ils le noircissoient. Il établit invinciblement les vérités saintes qu'ils nioient touchant la sainte Trinité. Une foule immense de gens de toute croyance accourt à ses prédications. La balustrade qui sépare le sanctuaire de l'auditoire est souvent forcée pour l'entendre de plus près. Sentimens qu'excitent en lui les applaudissemens de ses auditeurs. L'Evêque arien Démophile, et son clergé, sont furieux du nombre prodigieux de conversions qu'il opère. Irruption qu'ils font faire, la nuit de Pâques, dans son église, et excès auxquels s'y porte une troupe de moines, de vierges et de gens du bas peuple. Il en est lapidé et est traduit ensuite comme un criminel devant les tribunaux, d'où cependant il est renvoyé absous. Sa modération, sa patience, sa charité envers les coupables, contre lesquels il ne veut pas qu'il soit porté plainte. Divisions qui éclatent dans son troupeau au sujet du schisme d'Antioche. Soins et peines qu'il se donne pour les étouffer, non sans exciter contre lui la haine de certains. Beaux discours qu'il prêche dans cette circonstance. L'empereur Théodose, qui jusqu'alors n'avoit fait que protéger la foi catholique, en prend ouvertement la défense par une loi qui prohibe toute autre foi que celle de Nicée, sous peine d'être traité comme hérétique. La crainte qu'inspirent aux Evêques et aux Prêtres hétérodoxes

les peines portées par cette loi, fait qu'un grand nombre d'entre eux demandent leur réunion aux Catholiques, et souscrivent tout ce qu'on exige d'eux, moins par conviction que pour conserver leurs places. Portrait que fait Grégoire de ces mauvais Prélats. Comment il s'excuse de leur admission à la communion des Catholiques. Troubles qu'occasione Maxime le Cinique dans le troupeau de Grégoire, en se faisant furtivement nommer et ordonner Evêque de Constantinople. Récit de Grégoire de tout ce qui se passe dans cette circonstance. Il en est dans la consternation, et forme la résolution de se dérober par la fuite à d'aussi grandes peines. Son peuple en est averti par quelques mots qui lui échappent à l'église, et le conjure avec tant d'instances de ne pas l'abandonner, qu'il ne peut lui refuser de le gouverner encore; mais il est obligé d'aller prendre quelque repos à la campagne. Réflexions qu'il y fait, et discours qu'à son retour il adresse à son troupeau. Sur ces entrefaites arrive à Constantinople l'empereur Théodose. Accueil gracieux qu'il fait à Grégoire. Il chasse des églises les ariens qui refusent d'embrasser la foi de Nicée, et met lui-même solennellement Grégoire en possession de la principale. Le peuple le demande à grands cris, à ce Prince, pour évêque. Grégoire élude cette demande. Il ne se prévaut point contre les hérétiques de la faveur de l'Empereur. Douceur et ménagemens dont il use à leur égard. Il leur pardonne tout et n'oblige point les dépositaires des richesses des églises de les représenter, quelques instances que certains lui fissent de s'en faire rendre compte. Beau trait de clémence de sa part envers un jeune homme qui vouloit l'assassiner. Quoiqu'il se donne bien garde,

[redacted]

malgré le pouvoir dont il est légitimement investi, d'agir en Evêque titulaire et de s'asseoir sur le trône épiscopal, il se voit néanmoins forcé, par la violence que lui fait le peuple, d'y prendre place. Les ariens et ses ennemis en prennent occasion de l'accuser d'être venu à Constantinople pour en envahir le siége. Discours qu'il fait pour se justifier d'une telle ambition, qu'il termine par de grandes et courtes leçons qu'il donne d'abord à l'Empereur, et puis aux diverses classes d'auditeurs. Il prêche, autant qu'il le peut, dans toutes les églises de Constantinople. Ordre admirable qu'il établit dans le clergé et les monastères. Soin qu'il prend des pauvres. Ferveur qu'il inspire à tout son troupeau. Tant de bien qu'il opère depuis son arrivée est tout à coup interrompu. Le concile convoqué à Constantinople par l'empereur Théodose, l'institue d'abord et l'installe avec solennité Evêque de cette ville, en récompense de ses travaux; mais peu de jours après, Mélèce, le président du concile et le compétiteur de Paulin dans le siége d'Antioche, étant mort, Grégoire, dans la vue d'éteindre le schisme qui régnoit entre les Orientaux et les Occidentaux, veut qu'on ne nomme pas à sa place et qu'on reconnoisse Paulin comme seul Evêque de cette grande ville. Il éprouve, à l'égard de ses vues pacifiques, une opposition invincible de la part de la majorité du concile, composée de jeunes gens, et cela en haine des prétentions des Occidentaux. Dès-lors Grégoire se dégoûte de son siége, quitte la maison épiscopale et ne paroît plus que rarement au concile. Le peuple présageant par-là qu'il alloit se démettre de son siége, le conjure avec larmes et à grands cris de ne pas abandonner son troupeau. Peut-être se fût-il laissé vaincre par

tant d'instances; mais arrivent les Evêques d'Egypte et de Macédoine au concile, et débutent par quereller l'installation de Grégoire. Alors il prend le parti, pour ne pas donner occasion à de nouveaux troubles, de battre en retraite, sans que rien puisse plus le retenir. Il offre sa démission au concile, qui l'accepte, et va trouver l'Empereur pour le prier de l'agréer. Il ne s'occupe plus que de calmer le peuple et le clergé tous désolés de le perdre, et que d'empêcher qu'aucun mouvement séditieux n'ait lieu. Après quoi il prononce un superbe discours devant le peuple et en présence des cent cinquante Evêques du concile, qu'il termine par des adieux touchans, et de suite après il quitte Constantinople pour s'en retourner à Nazianze.

LIVRE CINQUIÈME.

(page 352.)

Grégoire, après son retour à Nazianze, se sent tantôt joyeux et content de s'être affranchi des sollicitudes, des embarras et des pénibles devoirs inséparables de sa place, tantôt il regrette amèrement un aussi grand peuple qu'il avoit acquis à Dieu, et ses nombreux amis. Triste état dans lequel il trouve l'Eglise de Nazianze, où, faute de Pasteur, s'étoit glissé le venin de l'hérésie. Il travaille à y en faire nommer un, et en attendant il ne peut s'empêcher, malgré ses infirmités, d'en prendre soin, comme Evêque étranger. Il va à Césarée prononcer l'oraison funèbre de son ami Basile. Le plus souvent il reste dans son domaine d'Arianze, où le retiennent ses infirmités, laissant à un digne Prêtre, nommé

Clédone, la surveillance de l'Eglise de Nazianze. Poème de sa vie qu'il adresse à tous les habitans de Constantinople, pour se justifier des mauvaises impressions que pouvoient faire sur leur esprit les bruits calomnieux que ses ennemis faisoient courir sur son compte. Il passe, par esprit de pénitence, un carême tout entier sans proférer une parole. Pièces de poésie qu'il compose pendant son silence. L'empereur Théodose le fait inviter à un second concile qu'il a convoqué à Constantinople. Il s'excuse de ne pouvoir s'y rendre. Mais il écrit à plusieurs grands seigneurs, pour les prier d'user de leur influence pour contribuer à la pacification des Eglises. Troubles que les appollinaristes excitent dans l'Eglise de Nazianze. Lettre qu'il écrit à ce sujet à Olympe, gouverneur de la seconde Cappadoce. Crédit dont il jouit auprès de ce magistrat. Il se trouve forcé d'aller gouverner par lui-même l'Eglise de Nazianze. Ses représentations au métropolitain de Tyanes, de ce qu'il laisse cette Eglise sans Pasteur. Il obtient enfin qu'Eulale y soit nommé. Calomnies qu'on répand à ce sujet sur son compte, et dont il se justifie. Sa retraite définitive à Arianze, où il vit en moine, sans cesser cependant de se rendre utile à la religion et à ses semblables. Lettres qu'il écrit, visites qu'il fait à diverses personnes, soit pour les consoler dans leurs maux, soit pour les attacher à Dieu, soit pour opérer leur réconciliation, soit pour aller au secours des malheureux. Soin qu'il prend de l'éducation de ses petits neveux, fils de Nicobule. Il les recommande aux sophistes sous lesquels ils étudient. Peu de cas qu'il fait de la plupart de ces sophistes. Lettres qu'il leur écrit. Il travaille à la conversion de Némèse, païen célèbre, gouverneur de la

seconde Cappadoce, et lui adresse un poème. Ses réponses à des invitations qu'on lui fait d'assister à des mariages. Des poésies qu'il compose dans sa solitude. Leur mérite. Sa supériorité dans la composition des discours oratoires sur les prédicateurs modernes. Son grand amour pour la littérature et l'éloquence. Il est momentanément forcé de quitter sa solitude, par respect pour la chasteté à laquelle un de ses neveux cherche à porter atteinte. Moyens qu'il prend pour conserver cette vertu dans toute sa pureté. A mesure qu'il approche du dernier terme de sa vie, il redouble de piété et de ferveur. Sa mort. Son épitaphe composée par lui-même. Translation de ses reliques à Constantinople. Parallèle de ce saint homme avec son ami saint Basile.

ERRATA.

PAGE 29, lign. 8, lisez : *sut*, au lieu de *senſ*.
——81, lign. 11, lisez *réserviez*, au lieu de *recevìez*.
——129, lign. 11, lisez *les* au lieu de *des*.
——145, lign. 28, lisez : *j'aie*, au lieu de *n'aie*.
——155, lign. 10, effacez *ce*.
——342, lign. 6, effacez *fait mourir*, et à la septième lign. suivante, après sollicitudes, mettez : *causent la mort*.
——450, lign. 26, effacez ces deux mots *en* et *temps*.

VIE

VIE
DE SAINT GRÉGOIRE
DE NAZIANZE,
ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

La famille de saint Grégoire étoit d'Arianze, bourg situé dans la partie de la Cappadoce, appelée Tibérine, dépendant du territoire de Nazianze. Elle jouissoit des avantages qui flattent le plus l'orgueil des hommes, étant une des plus distinguées par sa noblesse, par ses richesses et par la considération qu'attire le mérite; mais le premier et le plus précieux des biens lui manquoit, celui de la connoissance du vrai Dieu. Elle étoit engagée dans les erreurs des hypsistaires, qui, dans le culte qu'ils rendoient à un Dieu très-haut, faisoient un mélange monstrueux des pratiques du judaïsme avec celles du paganisme. Grégoire son père suça ces erreurs avec le lait, et en fut long-temps entiché; c'étoit, du reste, un homme de mœurs excellentes, et doué de vertus morales, qui, dans les places importantes qu'il occupa, lui méritèrent l'estime publique. Son fils dit à son éloge, qu'avant même d'avoir embrassé la foi, il étoit déjà chrétien par ses mœurs. Il le devint enfin vers la cinquantième année de son âge, par les soins principalement de Nonne son épouse, femme chrétienne, d'une

Famille de S. Grégoire.

Orat. 15.

Orat. 19.

vertu et d'une piété éminentes. Elle s'appliqua tellement, dès les premières années de leur mariage, à captiver son cœur par ses qualités aimables, et à le rendre heureux, qu'elle vint insensiblement à bout de lui faire aimer une religion qui lui avoit formé une épouse aussi accomplie. Il en apprit les principes et la morale, par ses entretiens avec elle et par ses exemples, et enfin, en l'an 325, des évêques qui passèrent à Nazianze pour se rendre au concile de Nicée, mirent, par leurs instructions, le dernier sceau à sa conversion. Il abjura ses erreurs, et fut mis au rang des catéchumènes. Après s'être, pendant quelque temps, préparé au baptême par son zèle à s'instruire des vérités de la religion, par une grande pureté de mœurs et par de vifs sentimens de piété, il reçut le sacrement de notre régénération, des mains de l'évêque de Nazianze, qui, le voyant sortir du bain sacré, environné d'une éclatante lumière, et honoré par Dieu d'une aussi insigne faveur, s'écria aussitôt, tout saisi d'étonnement, que ce seroit ce saint homme qui le remplaceroit dans son siége ; et en effet, vers l'an 329, d'étranger, dit son fils, qu'il avoit été au Christ, il devint son fidèle serviteur, et une de ses plus excellentes ouailles. Il passa au rang de premier pasteur de l'église de Nazianze, dont il remplit dignement les fonctions pendant environ 45 ans.

Naissance de S. Grégoire.

A la consolation qu'eut Nonne de voir enfin son mari chrétien, Dieu en ajouta encore une

autre, celle de lui accorder un fils, qu'elle lui demandoit depuis long-temps dans ses prières, dans la disposition de le consacrer à son service. Vers l'an 329, elle mit au monde Grégoire, dont, dans un songe, durant la nuit, avant même qu'il fût conçu, il lui avoit déjà montré les traits du visage et assigné le nom. Après celui-là, elle en eut encore un second, nommé Césaire. Quant à Gorgonie dont elle fut aussi mère, il est incertain si sa naissance précéda ou suivit celle de ses deux frères (1). Ces trois enfans se rendirent, comme on le verra, recommandables ; les deux premiers par la supériorité de leurs talens et de leur doctrine, et l'autre par les vertus de son sexe.

AN 329. — *Carmen* 10, 5.

Dès que Grégoire fut né, sa pieuse mère le présenta à l'Eglise, le consacra à Dieu de qui elle le tenoit, et sanctifia ses mains en les lui appliquant sur les Livres sacrés. Sous des parens aussi vertueux, et avec l'heureux naturel dont il étoit doué, les semences de piété qui furent jetées dans son ame à mesure qu'il croissoit en âge, produisirent de bonne heure tous les fruits qu'on devoit en attendre. Dès l'enfance il avoit quelque chose de la maturité et de la gravité de l'âge avancé. Il n'aimoit point les propos, les jeux, les amusemens des autres enfans, et trouvoit plus de plaisir à la conversation des personnes sensées et pieuses, et à la lecture des Livres saints qu'on lui met-

Carm. de vitâ. *Carm.* 2.

Éducation de S. Grégoire.

(1) Voir la première remarque à la fin du volume.

toit entre les mains. Heureuses et bien rares inclinations, qu'il attribue lui-même aux premières impressions qu'il reçut de ses parens !
Carm. 4. « J'étois alors, dit-il, dans cet âge tendre où » l'on n'a point encore d'idées propres du bien » et du mal, et où l'on reçoit aisément celles » que les autres en donnent. Mon père et ma » mère travailloient à m'en graver dans le cœur » d'excellentes et de dignes de leur éminente » piété, que mon ame se plaisoit à recevoir. »

Il est envoyé aux écoles de Césarée de Cappadoce. *Vita S. Gregorii.*

Au sortir de l'enfance, il fut envoyé aux écoles de Césarée en Cappadoce, où se développèrent les talens heureux qu'il avoit reçus de la nature, et où il contracta pour l'étude cet amour qui devint sa passion dominante. Ce fut là aussi qu'il fit connoissance avec Basile, cappadocien comme lui, et du même âge, que sainte Emmélie sa mère et sainte Macrine sa sœur s'étoient attachées avec un soin particulier à former à la vertu. La fréquentation des écoles publiques, quelquefois si funeste aux jeunes gens, par leurs liaisons avec d'autres volages et vicieux, n'altéra en aucune manière les principes de sagesse dont Grégoire avoit été imbu dans la maison paternelle. Dès son adolescence même il conçut un vif amour pour la chasteté, dont il nous raconte lui-même qu'il se sentit comme embrasé à la suite d'un songe qu'il eut durant la nuit.

Son amour pour la chasteté. *Carm.* 5.

« Que les profanes, dit-il, se bouchent les » oreilles ! mais que ceux qui ont l'esprit de » Dieu m'écoutent ! ..... Un jour dans mon

» adolescence, comme je dormois, j'eus un » songe qui m'inspira un vif amour pour la » chasteté. Il me sembla voir devant moi deux » vierges revêtues de robes d'une blancheur » éblouissante, toutes les deux d'un même » âge, d'une égale beauté, et parées l'une et » l'autre sans nulle recherche, ce qui est un » ornement dans les personnes du sexe..... » Leur robe superbe, serrée par une ceinture » et qui leur descendoit jusqu'aux pieds, étoit » traînante. Elles avoient la tête et les joues » couvertes d'un voile, et tenoient les yeux » baissés vers la terre. La pudeur coloroit leur » visage d'une aimable rougeur, autant qu'on » pouvoit l'entrevoir sous leurs voiles. Le si- » lence leur tenoit les lèvres closes, comme » un bouton de rose dans son calice humecté » de rosée. Je fus, en les voyant, tout trans- » porté de joie; car elles paroissoient d'une » condition bien supérieure à celle des mortelles. » Elles, de leur côté, me prodiguèrent des » caresses et de tendres baisers, comme si » j'eusse été leur enfant chéri; et leur ayant » demandé qui elles étoient, l'une me dit » qu'elle étoit la continence et l'autre la chas- » teté. Placées, ajoutèrent-elles, auprès du » Christ notre roi, nous faisons nos délices des » charmes des Vierges célestes. *Allons*, cher » enfant, *unis tes sentimens aux nôtres*, et *tes* » *plaisirs à ceux que nous goûtons*, *afin qu'un* » *jour nous te transportions à travers les airs*, » *tout brillant d'un vif éclat*, *au haut du ciel*, *et*

» *te placions auprès de la splendeur de l'immortelle Trinité*. A peine eurent-elles achevé ces mots, qu'elles prirent leur élan vers le ciel, et moi je les suivois des yeux dans leur vol. »

» Ce n'étoit qu'un songe; et néanmoins » long-temps mon cœur resta agréablement » affecté de cette vision nocturne, et des traits » brillans de la chasteté. Dès cet âge, où l'es- » prit prend des idées fixes du bien et du mal, » ce que j'avois entendu se représentoit sans » cesse à ma pensée. La raison dirigeoit l'amour » que cette vertu m'inspiroit, et la beauté » sombre de cette apparition nocturne se mon- » troit à mes yeux avec éclat. De même qu'une » étincelle cachée, qui consume intérieure- » ment un chaume aride, reluit tout à coup, » produit d'abord une petit flamme, et puis un » feu immense; de même, moi aussi brûlé dans » mon cœur par le feu qu'y alluma cette vi- » sion, je laissai bientôt échapper quelque » chose de l'amour qui m'animoit, et son éclat » ensuite, cessant d'y être renfermé, se montra » à découvert aux yeux de tout le monde. Dès- » lors je commençai à rechercher la société » des gens pieux qui avoient fui le joug du » mariage, et renoncé au monde pour suivre » d'un vol plus léger le Christ leur roi, et » s'élever d'ici-bas vers lui, rayonnans de gloire. » C'étoient ceux-là que j'aimois, après lesquels » je courois de bon cœur, et que je prenois » pour guides dans la recherche des biens cé-

[redacted]

» lestes ; mais dans la suite je rejetai bien
» loin de moi le joug pesant du mariage, pour
» aspirer à l'état glorieux des immortels.....
» Ce fut vers cet état que me portèrent géné-
» reusement mes désirs. Après avoir goûté de
» la douceur du miel et du lait, je veux dire
» des délices immuables de ce chœur divin, je
» ne voulus point tâter du vice, ce bourreau
» de l'ame, qu'enfante le monde. Je n'aimai
» rien de ce qui plaît tant aux jeunes gens, ni
» les festins, ni une parure efféminée, ni une
» chevelure élégamment ajustée, ni les agré-
» mens insipides des propos licencieux, ni les
» ris immodérés, ces funestes secousses de la
» chair. J'abandonnai aux autres les rochers,
» les montagnes, les chevaux et les meutes des
» chiens de chasse. Renonçant à toutes ces
» choses auxquelles on attache faussement le
» bonheur, je courbai mon cou sous les lois
» rigides de la chasteté dont j'étois le nour-
» risson et l'ami, et qui m'élevoit de plus en
» plus à un haut degré de gloire, et se plai-
» soit à me remettre entre les mains du Christ. »

Qu'il est beau de voir dans le jeune Grégoire un tel amour pour la chasteté, et un renoncement aussi généreux aux plaisirs du monde dans un âge où les passions commencent à se développer, et exercent d'ordinaire tant d'empire sur le cœur ! Il n'eut dès-lors que deux objets qui l'occupèrent tout entier ; l'un, de tendre à la perfection chrétienne par la pratique des plus sublimes vertus ; et l'autre, de

cultiver soigneusement son esprit par l'étude des lettres divines et humaines.

Il va se perfectionner dans les écoles des pays étrangers.

Après qu'il eut achevé son cours d'études, ses parens voulurent qu'il cultivât encore mieux son esprit, et qu'il acquît de plus vastes connoissances par des voyages et par la fréquentation des écoles des plus célèbres sophistes des pays étrangers. C'est ce que pratiquoient la plupart des gens riches de ces temps anciens, à l'égard de leurs enfans. Ils ne croyoient pas pouvoir faire un meilleur usage de leurs biens, qu'en pourvoyant aux dépenses nécessaires pour leur procurer un grand fonds de savoir, qui les rendît capables d'occuper ensuite les plus importantes places de l'Etat. Il en devoit coûter très-cher; car, outre les frais indispensables qu'entraînent les voyages et le séjour dans les grandes villes, il falloit encore payer de fortes rétributions aux sophistes sous lesquels on étudioit, et qui, en général, mettoient leurs leçons à un très-haut prix. Grégoire le père pourvut généreusement à toutes ces dépenses, non-seulement pour son fils aîné, mais encore pour son autre fils Césaire qui probablement avoit fait aussi ses études à Césarée de Cappadoce, et qui étoit doué de très-grands talens.

AN 349. — Il va d'abord à Césarée de Palestine, et

Ces deux frères, si chers à leurs parens, partirent ensemble de la maison paternelle, vers l'an 349, pour la Palestine, où il y avoit d'excellens maîtres d'éloquence, entr'autres Thespèse qui passoit pour le plus capable. La répu-

tation dont il jouissoit détermina Grégoire à s'arrêter à Césarée, où il donnoit des leçons; mais Césaire, qui, outre l'éloquence, vouloit aussi étudier les mathématiques et la médecine, se sépara de lui pour s'en aller à Alexandrie d'Egypte, dont les écoles avoient une très-grande célébrité. Cependant leur séparation ne fut pas de longue durée; car Grégoire, ne trouvant sans doute pas sous Thespèse, malgré les éloges qu'il lui donne dans une épigramme qu'il composa dans la suite en son honneur, tout ce qu'il s'étoit promis, passa bientôt après à Alexandrie, dont il fréquenta quelque temps les écoles avec Césaire.

puis à Alexandrie.

Orat. 10, *pag.* 162.

Mais ce n'étoit point là qu'il se proposoit de se perfectionner dans les connoissances qu'il avoit déjà acquises. Il falloit à son esprit avide de doctrine, des écoles encore plus fameuses. Ce fut vers celles de la ville d'Athènes, justement regardée, même alors, comme la mère des bonnes études, qu'il tourna ses vues. Laissant donc son frère Césaire à Alexandrie, et, par une imprudence de jeune homme qui ne considéroit que les avantages du voyage qu'il entreprenoit, sans en envisager les dangers, il s'embarqua dans un vaisseau d'Egine, vers le quinze de novembre, temps de l'année où la mer Méditerranée commence à devenir très-orageuse. Il ne tarda pas à s'en repentir; car, peu de jours après avoir quitté le port d'Alexandrie, le vaisseau fut assailli, près des côtes de Cypre, par une tempête tellement furieuse,

Il s'embarque pour Athènes.

que les gens de l'équipage ne se souvenoient pas d'en avoir jamais vu de telle. Mais écoutons-le raconter le danger qu'il courut, et quelles furent ses alarmes.

Carm. de vitâ suâ, pag. 3.

« Le souffle impétueux des vents, dit-il,
» agitoit avec violence le vaisseau. Tout étoit
» couvert d'une obscurité profonde, la mer,
» l'air et le ciel; à la vivacité des éclairs suc-
» cédoient de bruyans coups de tonnerre. Les
» cordages faisoient un bruit rauque causé par
» les vents engouffrés dans les voiles. Le mât
» penchoit; le gouvernail ne pouvoit plus rien;
» le timon étoit enlevé de la main qui le tenoit;
» le vaisseau regorgeoit d'eau; on n'entendoit
» que clameurs confuses et mêlées de gémisse-
» mens des matelots, des pilotes, des chefs et
» des passagers, qui tous, d'une commune
» voix, invoquoient le Christ, ceux-là même
» qui, auparavant, ne le reconnoissoient pas
» pour leur Dieu; car il n'y a pas de maître
» qui instruise mieux que la crainte. Pour
» comble de malheur, le vaisseau n'avoit plus
» d'eau potable; les secousses en tout sens
» qu'il essuyoit, ayant eu bientôt fait rompre
» les vases qui contenoient ce précieux trésor,
» elle s'étoit versée dans la mer. Ainsi la faim,
» les vagues et les vents se disputoient à qui
» nous donneroit la mort; mais Dieu envoya
» promptement à notre secours. Tout à coup
» apparurent des marchands phéniciens, qui,
» quoique eux-mêmes dans de grandes per-
» plexités, instruits, par nos supplications, du

» danger pressant où nous étions, gagnèrent,
» à l'aide d'avirons et de crocs, notre vaisseau,
» et nous sauvèrent comme nous allions être la
» proie de la mer et de la mort, dans un état
» pareil à des poissons à qui l'eau manque, ou
» à une lampe qui s'éteint faute d'aliment. »

Cependant cette affreuse tempête ne s'apaisoit pas. Elle ne discontinua point d'agiter et de battre le vaisseau pendant environ vingt jours, durant lesquels, ce qui affligeoit et tourmentoit le plus Grégoire, n'étoit pas tant la perspective presqu'inévitable de perdre la vie du corps, que de mourir sans avoir été purifié par les eaux du Baptême; car il n'étoit encore que simple catéchumène (1). « La mer
» ne cessoit, dit-il, de rugir avec fureur, sans
» que nous sussions, dans une si grande tour-
» mente, où aborder, ni que nous aperçussions
» quelque espoir de salut de la part de Dieu.
» Tandis que tous redoutoient également la
» mort, celle de mon ame étoit pour moi la
» plus effrayante. Des eaux homicides de leurs
» hôtes m'alloient priver des eaux salutaires
» qui, par la grâce de Dieu, nous purifient de
» nos péchés. C'étoit là pour moi un sujet de
» larmes, un malheur affreux; c'est pour cette
» raison que, les mains tendues vers le ciel,
» je poussois de grands cris qui couvroient le
» bruit des vagues, me déchirant la tunique,
» me tenant accroupi, la tête penchée, misé-

(1) Voyez la deuxième remarque à la fin du volume.

» rable que j'étois ! chose incroyable, mais » pourtant vraie ! Tous ceux de l'équipage » cessant, par un sentiment religieux dans de » communs malheurs, de penser à leur propre » infortune, joignoient leurs cris supplians aux » miens, tant ils compatissoient à ma triste » situation ! »

» Toi cependant, ô Christ ! tu devins alors » mon puissant Sauveur, toi qui à présent en- » core me délivres des tempêtes de cette vie ; » car, dans le temps même où rien qui pût » donner quelque heureux espoir ne s'offroit » à nous, ni île, ni continent, ni sommets » de montagnes, ni fanal, ni astres, ces gui- » des des marins, ni objet visible d'aucune » espèce, petit ou grand, que fis-je pour être » délivré de mes cruelles perplexités ? Renon- » çant à toutes les choses d'ici-bas, je tourne » mes regards vers toi, ô ma vie, mon souffle, » ma force, mon salut, vers toi qui répands la » terreur, qui frappes, mais qui ensuite sou- » ris, guéris et entremêles tes rigueurs de » marques de bonté.... *Je suis à toi*, dis-je » alors, *et précédemment et à présent en-* » *core* (1). *Prends-moi cette seconde fois* » *comme une de ces acquisitions qui te sont* » *chères, comme une offrande de la terre et de* » *la mer consacrée par les prières de ma mère* » *et par mes violentes alarmes. Je ne vivrai* » *que pour toi seul, si j'échappe au double*

(1) Sa mère l'avoit déjà offert et consacré à Dieu.

[redacted]

» *danger qui me menace. Tu perdras en moi*
» *un serviteur, si tu me laisses périr. Mainte-*
» *nant aussi tu as un disciple au milieu des*
» *flots courroucés. Ah! romps pour moi ton* Matth.,
» *sommeil, ou marche sur les eaux.* A peine ch. 8., ch.
» eus-je achevé ces mots, que l'impétuosité 14.
» des vents s'apaisa, la mer devint calme, et
» le vaisseau vogua droit à sa destination. Tel
» fut le fruit lucratif de ma prière, que tous
» ceux qui composoient l'équipage devinrent
» de pieux serviteurs du Christ, et reçurent
» ainsi le double salut de leur ame et de leur
» corps. »

Peu auparavant, pendant qu'il sommeilloit, ce calme presque subit qui s'opéra dans la mer lui avoit été présagé, ayant vu en songe une bête féroce se précipitant sur lui, mais dont il s'étoit emparé et rendu maître. Ce n'étoit pas seulement à ses propres prières qu'il attribuoit sa conservation, mais surtout à celles de ses parens qui, avertis par une vision *Orat.* 19,
nocturne du danger qu'il couroit, obtinrent de *pag.* 307.
Dieu qu'il en fût délivré; et il en acquit, dit-il, la certitude à son retour dans sa patrie, en comparant l'époque où ils avoient eu cette vision avec celle où son vaisseau avoit été battu par la tempête; ce que sembla aussi indiquer un songe d'un jeune homme de l'équipage, qui lui étoit très-affectionné, et qui crut voir Nonne, mère de Grégoire, marcher sur la mer, prendre le vaisseau de ses mains et le tirer à elle vers la

terre, sans presque aucune peine (1). Tout l'équipage ajouta d'autant plus aisément foi à ces songes, qu'on vit en effet le calme renaître, et que rien ne retarda plus la marche du vaisseau, qui alla relâcher à Rhodes, et de là enfin aborder à l'île d'Egine, lieu du débarquement. Dès que Grégoire eut mis le pied sur le sol de cette île, son plus grand empressement fut d'aller renouveler devant Dieu le vœu qu'il avoit fait de se consacrer tout entier à son service, vœu qu'on le verra garder fidèlement toute sa vie.

Il arrive à Athènes.

Le trajet d'Egine à Athènes est court. Il ne perdit pas un moment pour le faire, tant il étoit impatient d'arriver dans cette ville, qui, quoique déchue de son ancienne splendeur, jouissoit encore néanmoins de la plus grande célébrité. C'étoit la patrie d'une foule de personnages illustres, d'hommes d'état, de généraux d'armées, d'artistes fameux, de philosophes, d'orateurs, de poètes dont les ouvrages immortels étoient dès long-temps devenus classiques. Dans son enceinte et hors de ses murs, c'étoient d'antiques monumens échappés aux ravages de la guerre et du temps, des restes imposans de cette Académie, de ce Portique, de ce Lycée,

---

(1) Que des esprits légers ne taxent point Grégoire de crédulité, de ce qu'il ajoute ainsi foi à des songes nocturnes. Qu'ils se rappellent que si le plus souvent ils sont vains, ils sont aussi quelquefois un moyen dont Dieu se sert pour faire connoître sa volonté à des ames justes. C'est une vérité incontestable, d'après les témoignages des saintes Ecritures et de l'Histoire ecclésiastique.

autrefois si renommés, des Stades, des Cirques, des Amphithéâtres, des Gymnases où l'on se formoit à tous les exercices du corps, d'excellentes écoles, où d'habiles maîtres enseignoient les sciences et les belles-lettres (1), enfin une affluence prodigieuse d'étudians de toutes les nations. On sent qu'un jeune homme, pour peu qu'il fût passionné pour l'étude, devoit, en y arrivant, éprouver une sorte de ravissement. A chaque pas, pour ainsi dire, qu'il y faisoit, venoit se présenter à ses regards quelque monument qui réveilloit en lui des souvenirs comme magiques, dont son imagination étoit exaltée. Il falloit que le séjour que Grégoire y fit eût laissé des impressions bien profondes dans son ame, puisqu'on le voit dans sa vieillesse même se rappeler et parler souvent avec complaisance de sa chère Athènes.

Arrivée de Basile à Athènes, et amitié que Grégoire et lui contractent ensemble.

Basile avec qui, comme on l'a déjà dit, il avoit fait connoissance à Césarée de Cappadoce, y arriva bientôt après lui. Ils pouvoient avoir alors de vingt à vingt-un ans. Rarement on voit des exemples d'une amitié semblable à celle qui se forma entre eux, et dont Grégoire excita

(1) Le plus célèbre sophiste d'Athènes étoit alors Procrèse, dont S. Grégoire qui étudia sous lui, dit qu'il n'eut jamais son pareil dans l'art oratoire; que le monde retentissoit de ses discours, et qu'il éclipsoit tous les sophistes de son siècle. Les Romains lui élevèrent une statue d'airain avec cette inscription: *La Reine des villes au roi de l'éloquence*. Julien l'apostat, en considération de ses grands talens, l'excepta de la défense par laquelle il interdisoit aux Chrétiens l'enseignement des belles-lettres.

les premières étincelles dans le cœur de Basile, par ses prévenances et par les marques d'intérêt qu'il lui témoigna aussitôt après son arrivée. On ne l'entendra pas sans plaisir raconter lui-même ce qui y donna occasion, quelle devint ensuite l'intimité de leurs liaisons, avec quelle sagesse ils vécurent au milieu d'une foule d'étudians pervers, et quels progrès ils firent dans les études. Les jeunes gens ne pourront qu'en être touchés et édifiés, et leur curiosité ne manquera pas d'être satisfaite de quelques détails qu'il entremêle dans sa narration sur les fameuses écoles de cette ville, et sur ce qui s'y pratiquoit.

Basile, après de brillantes études faites d'abord à Césarée et puis à C. P., « fut conduit, dit-il, par Dieu même, et par son insatiable et noble ardeur pour les lettres, à Athènes, cette ville pour moi vraiment d'or, et à qui je suis redevable, si jamais personne le fut, d'avantages bien précieux; car ce fut là que j'eus occasion de connoître plus parfaitement cet homme rare, qui déjà ne m'étoit pas inconnu; et tout en y cherchant la doctrine, j'y rencontrai le bonheur. Il m'arriva en quelque sorte la même chose qu'à Saül, qui, allant à la recherche des ânesses de son père, trouva un royaume, et acquit ainsi un accessoire d'une bien plus grande importance que la chose même qu'il cherchoit. Mais à présent, je ne sais trop comment m'exprimer, ni à quoi recourir

Orat. 20, *pag.* 326.

dans

» dans l'embarras que me cause ce que j'ai à dire.
» Car un tel récit a pour moi quelque chose d'é-
» pineux. C'est qu'arrivé à cette partie de ma
» narration, et profitant de l'occasion qui s'en
» présente, j'ai grande envie d'y joindre aussi
» quelque chose de ce qui me regarde, et d'y
» insister quelque peu, afin d'apprendre d'où
» provint, comment se forma et qu'est-ce qui
» donna lieu à l'amitié, ou, pour parler plus pro-
» prement, à l'unanimité de sentimens et à l'union
» intime qui régnèrent entre nous. La vue,
» d'ordinaire, ne se détourne pas volontiers des
» spectacles qui la récréent; et, si on lui fait
» violence pour l'en écarter, elle s'y reporte de
» nouveau : de même en parlant, on ne laisse
» pas aisément de côté des récits auxquels on
» prend grand plaisir. Cependant je redoute ce
» qu'une telle tâche a d'odieux. Aussi ferai-
» je en sorte de m'en acquitter avec autant de
» réserve qu'il me sera possible. Que si je viens
» à être emporté en quelque chose au-delà de
» justes bornes, par amour pour lui, qu'on le
» pardonne à cette passion qui m'anime, de
» toutes les passions la plus juste, et qu'il est
» si malheureux aux yeux des gens sensés de
» ne pas éprouver.

» Après nous être séparés, au sortir de notre
» patrie, comme le courant d'un fleuve qui se
» partage à sa source, pour nous en aller en
» diverses contrées étrangères chercher la
» science, nous vînmes enfin nous réunir de
» nouveau à Athènes, comme de dessein pré-

[redacted]

» médité, par une inspiration particulière de » Dieu. Je m'y trouvai un peu plus tôt que lui, » et bientôt après moi lui aussi y arriva. Il y » étoit attendu avec de grandes et magnifiques » espérances. Car avant même son arrivée, son » nom voloit déjà de bouche en bouche, et cha- » cun mettoit un grand intérêt à s'en emparer » le premier. Mais il n'est rien de mieux que » d'ajouter ici, par forme d'assaisonnement, une » petite digression, qui rappellera à certains le » souvenir de ce qu'ils savent, et apprendra à » d'autres ce qu'ils ignorent.

» Les étudians à Athènes poussent jusqu'à la » folie leur attachement pour les sophistes, non- » seulement ceux de basse extraction et sans » nom, mais aussi ceux qui sont bien nés et » d'un rang illustre, par cela même qu'ils for- » ment tous ensemble une multitude confuse » et un amas de gens jeunes et sans frein dans » leurs passions.... C'est quelque chose d'é- » trange et de vraiment extraordinaire, que ce » qu'ils font pour leurs maîtres et à l'égard de » leurs rivaux, soit pour grossir le nombre de » leurs disciples, soit pour accroître leurs ri- » chesses par les soins qu'ils se donnent. Ils » occupent les villes, les routes, les ports, » les sommets des montagnes, les plaines, les » lieux les plus reculés, sans exception d'au- » cune partie de l'Attique, ni même du reste de » la Grèce (1), et mettent dans leurs intérêts

(1) Telle étoit la folle passion dont ces jeunes gens étoient

» la plupart des habitans, qui eux-mêmes sont
» divisés en différens partis.

Usage des étudians d'Athènes à l'égard des nouveaux venus.

» Lors donc qu'il arrive quelque jeune homme, » et qu'il est au pouvoir de ceux qui s'en sont » emparés, et il y tombe toujours de force ou » de bon gré, voici quel est leur usage attique, » et quels tours plaisans entremêlés de sérieux, » ils lui jouent. D'abord, il est conduit ou chez » quelqu'un de ceux qui s'en sont les premiers » emparés, ou chez quelque parent, ou ami, » ou compatriote, ou bien chez quelqu'un des so- » phistes les plus habiles et avides d'émolumens, » de quoi ils tiennent un grand compte à ces » jeunes gens, parce que cet avantage de les » avoir pour partisans leur procure des rétribu- » tions. Ensuite se raille et se joue de lui qui- » conque en a envie : ce qu'ils font, à ce que je » crois, dans la vue de rabaisser la fierté des » nouveaux venus, et de se les soumettre dès » leur arrivée. Les uns donc l'agacent par des » plaisanteries grossières, d'autres par de plus » délicates, selon qu'il est d'un caractère rusti- » que ou poli. Pour ceux qui ne sont pas ins- » truits de ces jeux, c'est quelque chose de très- » capable d'intimider et de rebuter, mais fort » agréable et amusant, au contraire, pour ceux » qui en ont déjà connoissance. Car il y a bien » plus de parade que de réalité dans les bra-

animés pour leurs maîtres respectifs, qu'ils avoient des émissaires dans toutes les avenues d'Athènes, pour leur faire des recrues de disciples.

» vades qu'ils lui font. Après cela ils le mènent » au bain en grande pompe par la place publi- » que, rangés en file, deux à deux à distance » égale. Ceux qui sont chargés de lui ouvrir » la marche l'escortent jusqu'au bain, et quand » ils en sont proche, ils poussent de grands » cris et font des bonds, comme s'ils étoient » saisis d'une fureur divine, ce qui est le si- » gnal de ne plus avancer, mais de s'arrêter, » comme n'ayant point l'entrée du bain ou- » verte; et dans le même moment des coups » violens étant donnés aux portes, ils frappent » par ce tapage le jeune homme d'épouvante, » après quoi enfin ils lui en permettent l'en- » trée et le mettent ainsi en pleine liberté, » l'accueillant au sortir du bain comme leur » égal et l'un d'entre eux. Ce qu'a pour lui de » plus agréable cette cérémonie, est de se trou- » ver fort promptement dégagé et hors des » mains de ceux dont il est ainsi tracassé. »

Grégoire épargne à Basile les désagrémens de la réception d'usage.

Grégoire, plein d'estime pour Basile, prit à cœur de lui épargner les désagrémens d'une aussi pénible réception, et en vint heureusement à bout. « Cependant moi, dit-il, qui » avois le cher, le grand Basile en vénération, » en voyant la gravité de ses mœurs et l'à-propos » avec lequel il parloit, je ne m'en tins pas là » seulement, j'inspirai pour lui les mêmes sen- » timens à tous ceux des jeunes gens qui ne » le connoissoient pas encore, et bientôt la » plupart, prévenus en sa faveur par ce qu'ils » en entendoient dire, conçurent pour lui du

[redacted]

» respect. Et qu'en résulta-t-il? Il fut presque le » seul de ceux qui arrivoient, qui échappa à cet » usage général, étant en cela traité avec bien plus » d'honneur que ne devoit l'attendre un nouveau » venu. De là le commencement de notre amitié; » de là l'étincelle de cet attachement qui nous unit; » ainsi en fûmes-nous mutuellement blessés. »

Dans une dispute scientifique il prend le parti de Basile.

Bientôt après vint une autre circonstance accroître leur amitié. Des étudians arméniens, jaloux du savoir de Basile et de la réputation dont il jouissoit, engagèrent avec lui une dispute sur quelque point de doctrine, dans la vue de le confondre et de lui faire perdre ainsi l'estime de ses condisciples. Grégoire, qui y étoit présent et ne se doutoit pas de leurs mauvaises intentions, s'en étant ensuite aperçu, prit aussitôt son parti, lui fournit adroitement des armes pour combattre leurs faux raisonnemens, et par cette nouvelle marque d'intérêt se concilia encore davantage son affection. Mais laissons-le faire lui-même ce récit.

« Je ne trouve pas, dit-il, les Arméniens du » tout francs, mais d'un caractère au contraire » fort caché et rempli de dissimulation. Quel- » ques-uns d'entre eux, ses anciens camarades » et amis, dont même les liaisons avec lui re- » montoient au temps de son père, sous lequel » ils avoient étudié ensemble (1), l'étant venu

Orat. 20, *pag.* 328.

(1) Le père de saint Basile, homme de lettres distingué et d'une piété éminente, avoit tenu école de rhétorique à Césarée de Cappadoce.

» trouver sous de fausses apparences d'amitié
» (car c'étoit l'envie et non aucune bonne in-
» tention , qui les animoit) , ils lui proposè-
» rent des questions, dans la vue de disputer
» plutôt que dans celle de raisonner , et firent
» tous leurs efforts pour avoir sur lui le des-
» sus, dès la première attaque, n'ignorant point
» dès auparavant ses heureux talens, et ne pou-
» vant souffrir l'estime dont il jouissoit déjà.
» Car ils regardoient comme une indignité, que
» des gens comme eux , qui portoient avant lui
» le manteau de philosophe, et s'étoient jusques-
» là tant exercés à brailler , ne l'emportassent
» pas sur un étranger , sur un nouveau venu.
» Moi cependant, plein d'amour pour Athènes, et
» imbécille que j'étois, ne me doutant pas de
» leurs sentimens d'envie , et me fiant à leurs
» fausses démonstrations , quand je les voyois
» près d'être battus et de tourner le dos (car
» j'étois fâché de voir dans leurs personnes la
» gloire d'Athènes effacée et tout d'un coup
» avilie) , les ramenant à la question et leur
» prêtant des moyens de faire pencher la ba-
» lance de leur côté (dans des cas pareils le
» moindre secours peut tout) , je rendois ,
» comme on dit , le combat égal entre eux.
» Mais aussitôt que j'eus découvert le motif
» secret de leur dispute, et qui ne pouvoit plus
» rester caché , mais se dévoiloit clairement ,
» leur tournant à l'instant le dos, je revirai de
» bord; et, prenant son parti , je rendis la vic-
» toire indécise , de quoi il fut extrêmement

» flatté. Comme il étoit, si jamais autre le fut, » doué d'une grande présence d'esprit, et tout » rempli d'ardeur, pour en parler dignement » dans le style d'Homère, il poursuivit vive- » ment ces braves, les déconcertant par ses » raisonnemens pressans, et il ne cessa plus de » les battre par la force de sa logique, qu'il ne » les eût mis entièrement en déroute et n'eût » remporté sur eux une victoire complète.

» Cette nouvelle conduite de ma part pro- » duisit, non plus une étincelle d'amitié, mais » une vive et subtile flamme dont nos cœurs » furent embrasés. Quant à eux, ils s'en allèrent » ainsi frustrés de leur espérance, se repro- » chant fort à eux-mêmes leur témérité, et fort » irrités contre moi des piéges que je leur » avois tendus, au point même de me vouer » une haine ouverte, et de m'accuser de tra- » hison non-seulement envers eux, mais aussi » envers Athènes, de ce que, dès la première » attaque, ils avoient été ainsi confondus et » couverts de honte par un homme tout seul, » et cela sans qu'il eût lieu d'y compter. »

S. Basile se dégoûte d'Athènes.

Cependant Basile, quelque gloire que lui procurât sa supériorité sur ses rivaux, et malgré la considération dont il étoit généralement honoré et les agrémens qu'offroit la ville d'Athènes, n'étoit pas content, et se laissoit aller à l'ennui. Peut-être sans Grégoire, n'écoutant que ses dégoûts, auroit-il quitté cette ville bientôt après cette dispute. Mais cet ami sensé, à qui il ouvrit son cœur, dissipa par ses réfle-

xions et ses conseils, l'ennui qui le gagnoit, ainsi qu'il le raconte lui-même. « Il arriva à » Basile, dit-il, ce que nous avons tous coutume » d'éprouver, lorsqu'après avoir conçu de grandes » espérances, nous obtenons tout à coup ce qui » en étoit l'objet, et que nous le trouvons au-» dessous de l'idée que nous nous en étions » faite. Il étoit tout triste, d'une humeur cha-» grine, et ne trouvoit pas qu'il eût à se louer » d'être venu à Athènes. Il cherchoit ce qu'il » avoit espéré d'y rencontrer. Il qualifioit de » vain le bonheur qu'offroit cette ville. Ainsi » étoit-il affecté. Mais moi je vins à bout de » dissiper en grande partie ses chagrins, en rai-» sonnant avec lui sur ce sujet dans nos con-» versations, tâchant par mes réflexions de » charmer ses ennuis, et lui faisant observer, » ce qui est très-vrai, que ce n'est pas en un » instant que se saisit le caractère des hommes, » mais à la longue et par un commerce des » plus suivis, et que ce n'est pas non plus par » de courtes études et en peu de temps, que la » science devient familière à ceux qui cherchent » à l'acquérir. Par-là je le ramenai à un état » tranquille, et par ces marques d'intérêt que » je lui donnois et celles que je recevois de lui, » je me l'attachai encore davantage.

Leur amitié devient plus intime,

» Mais lorsqu'ensuite, avec le temps, nous nous » eûmes découvert notre amour mutuel, et que la » philosophie étoit l'objet vers lequel nous ten-» dions, dès-lors nous fûmes tout entiers l'un » à l'autre... Nous n'eûmes plus qu'un même

[redacted]

» toit, qu'une même table, que les mêmes » sentimens, que les mêmes vues. Chaque jour » notre amour acquit plus d'ardeur et de sta- » bilité. Les amours charnelles, par-là même » qu'elles tiennent à des objets passagers, pas- » sent elles-mêmes aussi comme des fleurs » printannières. Car, de même que la flamme » cesse dès qu'est consumé l'aliment qui l'en- » tretient, et qu'elle disparoît avec ce qui l'exci- » toit; de même aussi l'amour cesse de subsis- » ter dès qu'est flétri l'objet qui l'enflammoit. » Il n'en est pas ainsi des amours selon Dieu, » chastes et pures : par-là même que l'objet en » est stable, elles sont elles-mêmes pour cette » raison plus constantes; et plus la beauté de » cet objet paroît grande, plus aussi elle at- » tache et à elle-même et entre eux ceux qui » en sont épris. C'est là l'ordinaire de l'amour » divin.

» Animés de pareils sentimens l'un pour » l'autre, et après avoir ainsi posé, selon l'ex- » pression de Pindare, les colonnes d'or des- » tinées à soutenir un superbe édifice, nous » nous avançâmes à grands pas dans la vertu » à l'aide de Dieu et de notre amour mutuel. » Oh! comment, sans verser des larmes, pour- » rai-je en rappeler le souvenir (1)? D'égales » espérances d'acquérir du savoir, chose la plus » sujette à l'envie, nous animoient tous les

(1) C'étoit en prononçant l'oraison funèbre de S. Basile, qu'il parloit ainsi.

» deux, et il n'y avoit nulle jalousie entre nous,
» mais seulement de l'émulation pour l'étude.
» Nous nous disputions non à qui remporteroit
» la palme, mais qui se la céderoit, regardant
» chacun la gloire de l'autre comme la sienne
» propre. Une même ame sembloit animer nos
» deux corps; et, s'il ne faut point ajouter foi
» à l'opinion de ceux qui prétendent que dans
» chaque être il entre généralement de tout (1),
» au moins faut-il croire de nous, que nous
» étions chacun l'un dans l'autre. Une affaire uni-
» que nous occupoit tous deux également, c'é-
» toit de pratiquer la vertu et de mener une vie
» conforme à nos espérances à venir, nous dé-
Vie qu'ils mènent à Athènes. » tachant d'ici-bas avant que d'en sortir. Dans
» cette vue, nous dirigions vers ce but notre con-
» duite et nos actions, ayant en cela pour guides
» les préceptes divins, et pour aiguillon le zèle
» que nous nous inspirions mutuellement pour
» la vertu; et, si je ne craignois d'être soupçonné
» de vanité, je dirois que nous nous servions de
» niveau, de règle l'un à l'autre, pour discerner ce
» qui est bien et ce qui ne l'est pas. Nous prati-
» quions non les plus déréglés de nos camarades,
» mais les plus sages; non les plus querelleurs,
» mais les plus pacifiques et ceux avec qui il y
» avoit le plus à profiter, persuadés qu'il est bien
» plus aisé de contracter des habitudes vicieuses,

(1) Le philosophe Anaxarque prétendoit que dans la formation de chaque être, entroit quelque chose de tous les élémens et de tout ce qui existe.

[redacted]

» que de communiquer à d'autres la vertu; comme » on gagne bien plus facilement une maladie, » qu'on ne donne la santé. C'étoit les connois- » sances non les plus agréables, mais les meil- » leures que nous aimions à acquérir, parce que » c'est de là que dépend le caractère que prennent » les jeunes gens pour la vertu ou pour le vice.

» Nous ne connoissions que deux chemins. » Le premier et le plus important nous condui- » soit à nos saints temples et aux docteurs qui nous » y instruisoient; et l'autre, d'une bien moindre » importance, chez nos maîtres des sciences pro- » fanes. Nous laissions aux autres ceux qui me- » noient aux fêtes, aux théâtres, aux assemblées » publiques, aux festins. Car il ne faut faire, se- » lon moi, aucun cas de ce qui ne porte pas à la » vertu et ne rend pas meilleurs ceux qui s'en » occupent. Les uns se font un honneur, les » autres un autre des qualifications qu'ils tirent » ou de leurs ancêtres, ou de leur propre famille, » de leurs professions, ou de leurs hauts faits. » Mais pour nous, rien n'étoit plus grand et plus » honorable que d'être chrétiens et d'en porter » le nom. Nous en étions plus glorieux que Gy- » gès (1), si toutefois ce n'est pas une fable, » des tours subtils de son anneau, à l'aide duquel

(1) Gygès, berger de Candaule roi de Lydie, étant entré, selon la fable, dans un abîme, il y vit un grand cheval dans les flancs duquel étoit un homme, qui avoit à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible; il le prit et s'en servit pour ôter, sans péril, la vie à Candaule, et monter sur son trône.

» il monta sur le trône de Lydie.... Pour tout dire » en un mòt, la ville d'Athènes est un séjour » dangereux aux autres pour le salut de leur » ame (ainsi le pensent avec raison les gens » pieux) ; parce qu'elle abonde en funestes ri- » chesses, en idoles, bien plus que tout le reste » de la Grèce, et qu'il est fort difficile de ne pas » se laisser entraîner dans leur culte par leurs » panégyristes et leurs partisans. Mais pour nous, » qui tenions notre esprit prémuni et sur ses » gardes, elle ne nous fut nullement préjudi- » ciable. Au contraire, nous fûmes, ce qui paroî- » tra incroyable, par cela même, affermis dans la » foi. Nous reconnûmes tout ce que les idoles ont » de vain et de trompeur, et conçûmes un pro- » fond mépris pour les démons, dans le lieu » même où ils sont le plus honorés. Que s'il y » a, ou si l'on croît qu'il existe un fleuve qui » coule à travers les eaux de la mer, sans que » ses propres eaux perdent rien de leur douceur, » ou bien un animal qui saute et vit dans le » feu par qui tout est consumé (1), il en étoit » de même de nous au milieu des jeunes gens de » notre âge ; et, ce qu'il y avoit de plus beau, » autour de nous se réunissoit une troupe de » condisciples distingués par leur naïssance, que » Basile, cet habile maître, instruisoit et dirigeoit, » et dont les goûts étoient les mêmes que les » nôtres, quoique nous ne le suivissions dans sa

(1) Cet animal est la Salamandre.

[redacted]

» course et dans sa manière de vivre, que comme » des piétons suivent un char lydien.

Célébrité dont ils jouissent.

» Tout cela contribua à nous donner de la célé» brité, non-seulement chez nos professeurs et » nos camarades d'étude, mais encore dans toute » la Grèce et parmi tout ce qu'elle avoit d'hommes » les plus distingués ; et notre réputation passa » même bien au-delà, ainsi que cela se sent par » le rapport d'une infinité de personnes. Nos maî» tres étoient aussi connus qu'Athènes, et tous » ceux qui parloient d'eux, parloient aussi de nous, » nous associoient à leurs éloges, et s'entrete» noient de nous, comme d'un couple fameux, au» près duquel n'avoient à leurs yeux rien de compa» rable Oreste et Pylade (1), ni les Molionides (2) si » vantés par Homère, qu'un commun malheur et » leur adresse à bien conduire un char sur lequel » l'un tenoit les rênes et l'autre le fouet, ont » rendus célèbres. Mais voilà que, sans m'en aper» cevoir, j'ai été entraîné à faire mon propre » éloge, moi qui jamais ne l'ai pu souffrir de la part » d'un autre. Mais y a-t-il rien d'étonnant, qu'après » sa mort je retire pour ma gloire quelque fruit » de son amitié, comme je l'ai fait pour la piété » durant sa vie ? »

Leurs liaisons avec Julien.

Parmi les étudians d'un rang illustre, qui se réunissoient auprès de Basile et de Grégoire,

---

(1) Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos, et Pylade, fils de Strophius, roi des Phocéens, furent deux amis célèbres dans l'antiquité, par l'intimité de leur union.

(2) On peut voir ce que dit Homère des Molionides, dans son Iliade, liv. 2. vers 708.

on remarquoit Julien, qui depuis devint empereur, et que les chrétiens ont surnommé *l'Apostat*, parce qu'après avoir été admis à la grâce du baptême et élevé au grade de lecteur dans le clergé, il renonça à la foi aussitôt qu'il fut parvenu à l'empire, et embrassa le paganisme. Il s'honoroit, comme les autres, de ses liaisons avec des condisciples aussi recommandables par leur savoir et leur vertu, et il paroît même par quelques lettres qui nous restent de lui, qu'il contracta une amitié particulière avec Basile, et qu'il l'entretint jusqu'à son apostasie. Cependant Grégoire ne se laissa point éblouir par les témoignages d'estime et de bienveillance qu'il recevoit de ce prince, dont il nous dit qu'il découvrit dès-lors les sentimens irréligieux et l'irrégularité du caractère, à travers le masque d'hypocrisie sous lequel il prenoit soin de se cacher.

Portait de ce Prince.

Orat. 4. *pag.* 121.

« Je connus, dit-il, de quoi il étoit capable, » dès que je l'eus fréquenté à Athènes, où il » avoit obtenu la permission d'aller, aussitôt » après l'attentat commis contre son frère (1). » Son voyage avoit un double motif, l'un hon- » nête et spécieux, de connoître la Grèce et » ses écoles, et l'autre secret et connu seule- » ment de ses confidens, de consulter sur ses » intérêts les sacrificateurs et les imposteurs de

(1) C'étoit Gallus, créé César en 331 par l'empereur Constance, qui, vingt-trois ans après, le fit arrêter et mettre à mort.

» cette contrée, son impiété n'osant point en-
» core se dévoiler librement. Or, je vois que je
» ne le devinai pas mal, quoiqu'assurément je
» ne sois pas de ces hommes doués d'un tel
» talent. Mais l'irrégularité de son caractère et
» son excessive mobilité me rendirent devin,
» si toutefois c'est être bon devin, que de
» savoir bien conjecturer (1). Je ne trouvois
» pas que présageassent rien de bon une tête
» mal assurée, des épaules qui branloient et se
» balançoient, un œil égaré, se portant çà et
» là, et lançant des regards furieux, des pieds
» sans à-plomb et vacillans, un nez moqueur
» et goguenard, des traits de visage grotesques,
» qui caractérisoient son humeur railleuse, des
» ris immodérés et éclatans, des signes de
» tête d'approbation et d'improbation hors de
» propos, des paroles interrompues et entre-
» coupées par la respiration, des questions dé-
» cousues et dépourvues de sens, des réponses
» qui ne valoient pas mieux, contradictoires,
» vagues, ne tendant à rien sous le rapport
» de l'instruction. Mais pourquoi décrire en
» détail chaque trait qui le caractérisoit?
» Avant tout ce qu'il a fait, je le vis tel que je
» l'ai depuis connu par ses œuvres. Que si cer-
» tains, avec qui je me trouvai alors et qui m'en
» entendirent parler, étoient ici présens, ils at-
» testeroient sans peine, qu'après avoir bien ob-

(1) Proverbe des Grecs, compris en un vers hexamètre, dont le sens est : *Le meilleur devin, est celui qui conjecture le mieux.*

» servé toutes ses manières, je m'écriai : *Quel*
» *monstre nourrit l'empire romain!* Et tout en
» lui donnant ce nom, je faisois des vœux d'être
» un faux prophète, ce qui eût bien mieux
» valu, que de voir l'univers entier rempli de
» tant de maux et un tel monstre exister. »

A de grands défauts et des travers d'esprit se trouvent quelquefois associées de bonnes qualités : c'est ce qu'on remarquoit dans ce prince. Il étoit chaste, sobre, maître de ses passions, jaloux de passer pour philosophe et d'en avoir les mœurs. Il aimoit beaucoup les belles-lettres et les cultivoit avec ardeur. On ne doit donc pas être surpris qu'avec de tels goûts et son enthousiasme pour la philosophie, il recherchât la société de Basile et de Grégoire, et se plût, comme une foule d'autres, à converser avec des hommes avec qui il y avoit tant à gagner. Car de tous ceux qui fréquentoient alors les écoles d'Athènes, c'étoit sans contredit les plus habiles, les plus érudits, les plus éloquens, et ceux qui par leurs vertus éminentes méritoient le mieux le nom de philosophes.

Progrès étonnans de Grégoire et de Basile dans les sciences.

Pendant leur séjour dans cette ville, qui fut d'environ huit ans, ils firent une étude profonde de la morale, des sciences physiques, de la littérature, de tout ce qu'on appelle les arts libéraux. Rien de ce qui pouvoit contribuer à orner leur esprit et à former leur cœur à la vertu ne leur parut devoir être omis ; et, comme ils portoient à l'étude une grande ap-

plication

plication et un esprit vif, pénétrant et déjà très-exercé, leurs progrès furent étonnans. « Qui jamais, » dit Grégoire, en parlant de son ami dans l'éloge funèbre qu'il consacra à sa mémoire, et si les lois de la modestie le lui eussent permis, il auroit pu avec vérité en dire autant de lui-même; « qui jamais eut besoin de moins d'ins-
» truction pour régler ses mœurs, et qui cepen-
» dant réunit à de bonnes mœurs autant d'ins- *Orat. 20. pag. 332.*
» truction ? Quel genre de doctrine y avoit-il
» qu'il n'eût parcouru, ou plutôt quel fut ce-
» lui dans lequel il n'excellât point, comme si
» c'eût été le seul dont il se fût occupé,
» les ayant tous mieux embrassés que qui que
» ce soit n'en embrasse un seul, et chacun aussi
» parfaitement que s'il ne se fût appliqué à
» aucun des autres ? A une heureuse facilité,
» chez lui se réunissoit une grande application
» d'esprit, ce qui porte les sciences et les arts
» à un haut degré de perfection. Il n'avoit nul
» besoin d'une aussi vive pénétration naturelle,
» à cause de sa forte application, ni non plus
» d'une aussi forte application, à cause de sa
» pénétration. Mais il embrassoit et associoit
» tellement ensemble ces deux qualités, qu'on
» étoit incertain quelle étoit celle qui le ren-
» doit le plus digne d'admiration. Qui pourroit
» lui être comparé dans l'art oratoire, dans ce
» genre d'éloquence plein de mouvement et de
» feu, quoiqu'il n'eût, quant aux mœurs, rien
» de commun avec les rhéteurs ? qui, dans la

» grammaire (1), qui forme la langue à la pureté
» de l'hellénisme, qui comprend l'histoire, qui
» préside à la versification et soumet à des rè-
» gles les ouvrages de poésie ? qui, dans la
» philosophie, cette science vraiment sublime
» et relevée, soit qu'on entende celle qui re-
» garde la pratique et la théorie, soit celle
» qui consiste en démonstrations et objections
» raisonnées et en discussions, qu'on appelle
» dialectique, dans laquelle il étoit tellement
» versé, qu'il eût été plus aisé de se tirer d'un
» labyrinthe, que des rets de sa logique, quand
» le cas l'exigeoit ? Il apprit autant d'astrono-
» mie, de géométrie, d'arithmétique, qu'il lui
» en falloit pour n'être pas déconcerté par ceux
» qui se piquent d'habileté dans ces sciences,
» rejetant avec dédain le reste, comme inutile à
» des gens qui veulent faire profession de piété ;
» de sorte que ce qu'il en avoit appris pouvoit être
» bien plus estimé que ce qu'il en avoit laissé.
» Ses infirmités et leur traitement lui ren-
» dirent nécessaire l'art de guérir, dont la phi-
» losophie et l'amour du travail lui procurèrent
» la connoissance. Ce fut en commençant par-
» là, qu'il parvint à se familiariser avec cet
» art, non avec ce qu'il a de sensible et de
» bas, mais avec ce qu'il a de dogmatique et
» de philosophique. Mais qu'est-ce que tout
» cela, en comparaison de son savoir dans la
» morale ? Pour ceux qui ont fait l'épreuve de

(1) Grammaire, dans sa signification propre, est l'art d'écrire, de composer quelque discours.

» ce qu'il tenoit, certes c'étoit des radoteurs » que Minos et Radamante (1), que les Grecs » ont jugés dignes d'être placés dans des prai- » ries d'asphodèle et dans les champs élisiens, » champs dont l'idée leur est venue, selon » moi, de notre paradis, d'après ce qu'en disent » les livres de Moïse et les nôtres. Quoiqu'ils » diffèrent de nous dans le nom qu'ils lui don- » nent, ils font assez entendre, sous d'autres » termes, que c'est le même. »

Leur santé est altérée par leur application à l'étude.

Tant de connoissances si profondes et si variées ne purent s'acquérir que par des efforts d'étude, qui, faute d'être modérés par la prudence, altérèrent sensiblement leur santé. Elle devint délicate et chancelante, et de bonne heure on les vit l'un et l'autre se plaindre d'infirmités graves, dont ils furent fréquemment affligés toute leur vie, et qu'accrurent encore les mortifications et les austérités qu'ils pratiquoient. Grégoire, après avoir parlé d'un tremblement de terre effroyable, qui arriva pendant son séjour à Athènes et mit sa vie dans un grand danger, raconte aussi qu'il fut attaqué d'une violente oppression de poitrine, ou peut-être plutôt d'une esquinancie, dont il faillit périr. « Je ne voyois, dit-il, aucun re- » mède à mon malheureux état, ni quand toute la » Grèce fut agitée par un furieux tremblement de » terre, qui me remplit d'épouvante, parce qu'a- » lors mon ame n'avoit pas encore été admise à

(1) Juges des enfers, selon la fable.

la participation du don céleste, qu'on obtient quand la grâce et la splendeur de l'Esprit-Saint sont attirées d'en haut sur les hommes dans le bain sacré ; ni quand une maladie cruelle fit affluer l'haleine dans ma bouche et me resserra les canaux de la respiration et les voies de la vie (1). »

AN 356. — Leur départ pour leur patrie.

Parvenus à l'âge d'environ 29 ans, Grégoire et Basile, après avoir fait la plus riche moisson d'érudition et d'éloquence qu'il soit à peu près donné à l'homme d'acquérir dans la jeunesse, pensèrent à retourner ensemble dans leur patrie, et firent tous les préparatifs de leur départ ; mais, par un incident qu'on va voir et qui montre à quel point ils étoient aimés et estimés de leurs camarades d'étude et de leurs maîtres, le projet de regagner ensemble leurs foyers fut rompu. Grégoire se trouva retenu à Athènes, à son grand regret, et Basile partit seul. « Notre » vaisseau, dit-il, étoit chargé d'un précieux » trésor de doctrine, autant qu'en est susceptible l'homme ; car on ne peut dépasser les » colonnes d'Hercule (2). Il s'agissoit désormais

Orat. 20. *pag.* 333.

(1) On voit par ce que Grégoire dit ici, qu'il n'avoit pas encore alors reçu le baptême, qu'il différa sans doute jusqu'à son retour dans sa patrie. On ne trouve rien, dans ses œuvres, qui en indique l'époque ; seulement il dit qu'après l'avoir reçu, il s'interdit tout serment, tout jurement.

(2) Comme les anciens croyoient qu'après avoir passé le détroit qui sépare l'Afrique de l'Espagne, il n'étoit plus possible d'aller par mer au-delà, il étoit passé en proverbe chez eux, *qu'il n'y a pas moyen d'aller plus loin que les colonnes d'Hercule* ; pour dire d'une chose, qu'on ne peut la pousser plus loin.

» de nous retirer, de nous vouer à un genre » de vie plus parfait, et de remplir ainsi nos » espérances et nos engagemens mutuels. (*C'étoit » de se consacrer ensemble à la pratique de la » philosophie chrétienne.*) Déjà le jour de notre » départ étoit arrivé, et tout ce qui se pratique » à un départ avoit lieu, adieux, recomman- » dations, embrassemens, pleurs; car rien de » plus triste pour qui que ce soit, comme pour » des camarades d'étude, de se séparer d'A- » thènes, et les uns des autres. Alors se passa » une scène attendrissante et digne d'être ra- » contée. Une troupe de condisciples et de » jeunes gens de notre âge, auxquels s'étoient » joints quelques-uns de nos maîtres, nous in- » vestissent et nous déclarent qu'en aucune » manière ils ne nous laisseront point aller, » employant pour nous retenir les prières, la » violence, la persuasion. Eh! que ne disent- » ils pas! que ne font-ils pas, comme c'est » l'ordinaire des gens vivement affligés! Ici je » me ferai quelque reproche à moi-même; j'en » ferai aussi à cette tête divine et irrépréhen- » sible, bien que ce soit une témérité de ma » part. Dès qu'il eut exposé les raisons de son » empressement à retourner dans sa patrie, on » le vit vaincre leur résistance. Ils consentirent, » non cependant sans peine, à son départ, et » moi je fus laissé à Athènes, amolli en partie » (il faut dire la vérité) par tant d'instances, » et trahi aussi en partie par ses conseils per- » suasifs; puisqu'il m'engagea à le laisser s'en

Scène attendrissante à leur départ.

On laisse partir Basile, et Grégoire est retenu à Athènes.

» aller sans moi, et à céder aux sollicitations » qu'on me faisoit, chose qui avant d'arriver » n'eût pu être crue ! Ce fut comme si l'on » eût partagé un corps en deux, et comme si l'on » nous eût donné la mort à l'un et à l'autre, » tant cette séparation fut cruelle ! »

Grégoire séparé de Basile, s'ennuie à Athènes, et part furtivement.

Grégoire cependant, après le départ de son ami Basile, étoit rongé par l'ennui. Il ne pouvoit supporter le chagrin d'être séparé de lui et d'avoir à répondre à tous ceux qui en vouloient savoir la raison. En vain les amis qui l'avoient retenu le combloient-ils de toute espèce de marque d'estime et d'attachement. En vain le berçoient-ils des plus belles espérances, lui promettant une chaire de rhétorique, c'est-à-dire la place la plus honorable et la plus capable de flatter son amour-propre et son ambition; rien ne pouvoit le toucher. Le séjour d'Athènes sans Basile n'avoit plus nul attrait pour lui. Cet ami laissoit dans son cœur un vide que rien ne pouvoit remplacer, ni cette foule d'autres amis empressés à se réunir autour de lui, ni les perspectives brillantes qu'on lui mettoit sous les yeux. Aussi ne tarda-t-il que peu de temps à le suivre. Il partit brusquement d'Athènes, presque à l'insçu de ceux qui l'avoient retenu, et se rendit par terre à C. P., pour retourner de là auprès de ses parens.

Grégoire et Césaire, arrivent en même tems à Constantinople.

En même temps que lui, sans que cela eût été concerté, arriva aussi à C. P. Césaire son frère, qui n'ayant plus rien à apprendre dans les écoles d'Alexandrie, revenoit de même dans

sa patrie. On sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, la suprise agréable et la joie que causa à ces deux frères, qui s'aimoient tendrement et ne s'étoient pas vus depuis si long-temps, cette heureuse rencontre. « Je me sens encore, » disoit Grégoire en prononçant l'éloge funèbre de ce frère chéri, « je me sens encore, lorsque je » m'en ressouviens, ravi de joie. Notre mère, » pleine de tendresse pour ses enfans, faisoit des » vœux de les voir revenir ensemble, comme » elle les avoit fait partir ensemble. Nous lui » paroissions un couple digne, sinon aux yeux » des autres, au moins à ceux d'une mère, » d'être l'objet de ses vœux et de ses regards; » et Dieu, qui écoute les prières des justes et » apprécie l'amour des parens pour des enfans » vertueux, fit que sans aucun dessein pré» médité et sans aucun concert de notre part, » nous arrivâmes dans le même temps et dans » la même ville, lui d'Alexandrie, et moi de la » Grèce, lui par mer, et moi par terre. »

Orat. 10. *pag.* 164.

Ils séjournent à Constantinople, où Césaire acquiert une grande considération.

Leur retour cependant dans la maison paternelle n'eut pas lieu de suite. Une ville aussi magnifique que C. P., la résidence ordinaire des empereurs et la capitale de l'empire d'Orient, devoit naturellement exciter leur curiosité. Ils y séjournèrent quelque temps et s'y firent avantageusement connoître : Césaire surtout, qui, outre les belles lettres et les mathématiques, avoit fait une étude particulière de la médecine, et qui aux plus aimables qualités de l'esprit joignoit tous les agrémens extérieurs du

Orat. 10. *pag.* 164.

corps, y acquit bientôt une telle célébrité, qu'on lui offrit avec un grand parti les premiers emplois de l'état et une place dans le sénat. On députa même à l'empereur Constance, alors absent, pour le prier de lui donner le titre de médecin et de citoyen de la ville impériale ; ce qui lui étoit d'autant plus honorable, que cette ville alors abondoit en hommes recommandables par leurs talens et leur savoir. Mais Grégoire s'opposa fortement aux desseins de ceux qui, à quelque prix que ce fût, vouloient le retenir. « J'obtins, dit-il, de Césaire, qui fut toujours » rempli pour moi de déférence et d'attache-» ment, qu'il se rendroit aux vœux de ses pa-» rens, qu'il s'acquitteroit de ce qu'il devoit à » la patrie, et condescendroit à mes désirs. Il » me suivit et préféra de me complaire à quoi » que ce fût, non-seulement à villes, à peuples, » à honneurs, à émolumens, dont déjà une » partie affluoit chez lui de toutes parts, et dont » l'autre étoit en perspective ; mais encore à la » personne même de l'empereur et à ses rescrits. »

Retour dans leur patrie.

Ainsi ces deux frères regagnèrent ensemble la maison paternelle, après une absence d'environ huit ans. Quelle ne fut pas la joie de leurs vieux et vénérables parens, de revoir, de recouvrer enfin des enfans si chers à leurs cœurs, qui déjà, par l'éclat de leurs vertus et par leur vaste érudition, s'étoient fait une si grande réputation ! Ils ne pouvoient recevoir de Dieu en ce monde une plus douce consolation, ni d'appui plus nécessaire dans le mauvais

état où se trouvoient leurs affaires domestiques. C'étoient des abus à réformer dans leur ménage, dans l'administration de leurs biens, et *Carm. p. 33 et 198.* des procès fâcheux à soutenir. Grégoire s'empressa, en bon fils, de les débarrasser de ces soins dont leur grand âge commençoit à les rendre incapables; et bientôt, avec son bon esprit et son intelligence, il réussit à mettre ordre à tout : en quoi il reconnoît que Césaire, dont il étoit honoré comme s'il eût été son père, le seconda avec beaucoup de zèle.

Grégoire et Basile donnent quelque chose au monde.

Grégoire et Basile cependant, quoique toujours fermes dans leur résolution de renoncer au monde, se virent néanmoins contraints de donner quelque chose au monde et à la scène du siècle, autant qu'il le falloit pour satisfaire *Orat. 20. pag. 334.* l'empressement et la curiosité d'une foule de personnes, avides de connoître par elles-mêmes leurs talens pour l'éloquence. Car, quant à eux, ils n'aimoient nullement à se donner en spectacle, ni à faire parade de leur savoir. « Je ne faisois *Carm. de vit. p. 5.* » nul cas, dit-il, des applaudissemens et des » battemens de mains, ni des airs d'ostenta- » tion, ni des tours de souplesse, à quoi se » plaisent les sophistes au milieu des jeunes » gens qui les écoutent. » Si donc, dans les deux premières années après son retour à Nazianze, il se montra, comme on le croit, au barreau, ce ne fut uniquement que par condescendance. Quant à Basile, ses concitoyens, *Orat. 20. p. 334.* pleins d'estime et d'admiration pour lui, le retinrent au milieu d'eux, comme s'il eût été le

fondateur et le soutien de leur ville. Il ne put leur refuser d'y donner quelque temps des leçons de littérature et d'éloquence, qui accrurent encore la grande idée qu'ils avoient déjà de son savoir. Mais il renonça bientôt à cette profession, comme incompatible avec ses vues; et ce fut, selon Rufin, par les conseils de Grégoire, qu'il se hâta de l'abandonner. « Bientôt, » dit notre Saint, « nous redevînmes maîtres de » nous-mêmes et passâmes de l'âge de la jeu- » nesse à celui d'hommes faits, nous avançant » avec un courage mâle dans la pratique de la » philosophie, non ensemble encore à la vérité » (un démon jaloux s'y opposoit), mais avec » un vif désir de pouvoir nous réunir. »

Rufin, liv. 2. ch. 9.

Obstacle qui les empêche de vivre ensemble.

L'obstacle qui s'opposoit à leur réunion et à l'exécution des promesses si souvent réitérées qu'ils s'étoient faites à Athènes de s'élever ensemble à une haute perfection, provenoit de ce que Grégoire étoit retenu auprès de ses vieux parens par le besoin indispensable qu'ils avoient de sa présence et de son secours. Aussi écrivoit-il à son ami, qui lui reprochoit de manquer à ses promesses: « Certes, si j'y ai man- » qué jusqu'ici, ç'a été bien malgré moi. Un » devoir l'a emporté sur un autre, celui qui » oblige de prendre soin de ses parens, sur » celui de l'amitié et de l'intimité. Toutefois » je n'y manquerai pas entièrement, si vous » voulez adopter cet arrangement-ci. Tantôt » j'irai vous trouver, et vous tantôt vous me » viendrez joindre, afin qu'ainsi tout nous soit

Epist. 5. p. 769.

» commun, et que nos rapports d'amitié de-» viennent égaux ». Cette excuse qu'alléguoit Grégoire à Basile, étoit sans doute bien légitime. Car il y auroit eu de l'inhumanité, et même de l'impiété, comme il le dit quelque part, d'abandonner ses parens, à leur grand âge, n'y ayant plus que lui seul dans la famille pour les assister. Gorgonie, leur fille, étoit mariée depuis quelques années à Icone; et Césaire, après avoir passé quelque temps avec eux, s'en étoit retourné à C. P. où l'avoit attiré l'appas des honneurs et des *Orat.* 10. *p.* 165. dignités, et le désir de devenir le protecteur de sa patrie auprès de l'empereur Constance, qui en avoit fait son premier médecin et même son favori. Mais Basile, tant étoit grand son désir de l'attirer à lui, ne s'en contentoit pas. Il chercha à le dégoûter de son séjour dans la Tibérine, qu'il lui représentoit, dans une de ses lettres, comme une contrée affreuse à cause de ses boues, de ses frimats et de ses neiges; espérant par-là de l'engager à aller vivre avec lui à Césarée; mais Grégoire, toujours constant dans la résolution qu'il avoit prise de ne pas délaisser ses parens, ne lui répondit que par des plaisanteries sur les désagrémens qu'offroit aussi *Epist.* 6. *p.* 770. le séjour des villes.

Sagesse avec laquelle Grégoire délibère sur l'état de vie qu'il doit embrasser.

Ce ne fut pas légèrement qu'il adopta ce sage parti, malgré tout l'attrait qui le portoit vers son ami. Il pesa mûrement devant Dieu ce qu'il avoit de mieux à faire dans sa position, et de quelle manière il pourroit se vouer tout entier à Dieu, conformément au vœu qu'il en avoit

Carm. de vit. p. 4. fait. « Il s'agissoit pour moi, dit-il, de prendre » des résolutions dignes de l'âge viril. Je dé- » libérai sur cela en moi-même avec mes propres » pensées, mes chers et vrais conseillers. Mon » esprit, occupé à la recherche du meilleur » parti entre les meilleurs, étoit dans un cruel » tourment. Déjà depuis long-temps j'avois ré- » solu de renoncer entièrement aux liens de la » chair, et c'est ce qui alors encore me plaisoit » davantage. Mais quand ensuite je considérois » les voies elles-mêmes qui mènent à Dieu, il » ne m'étoit pas aisé de découvrir la meilleure, » et qui fût sans obstacle. Car de certains états » me paroissoient par rapport à d'autres comme » souvent obligatoires, bons ou mauvais; et, » pour me servir d'une comparaison, j'éprou- » vois le même embarras que si j'eusse eu en » vue un long voyage. Déjà à la vérité j'avois » échappé aux dangers de la mer et aux fati- » gues de la navigation, mais j'étois encore à » la recherche de la route la plus commode » qui me restoit à faire.

» Je me proposois Elie le Thesbite et son cé- » lèbre Carmel; ou un état de vie extraordi- » naire, celui du Précurseur, son désert; ou » bien la vie simple et pauvre des enfans de » Jonadab (1). Mais, d'un autre côté, je me sen-

(1) Il marque ici trois états de vie différens, qui se pré- sentoient à son esprit, celui des Cénobites, dont le prophète Elie, qui vivoit avec une troupe de disciples sur le mont Carmel, est regardé comme le premier instituteur; celui des

» tois passionné pour les livres divins et pour » cette lumière que l'Esprit-Saint communique » dans la méditation de sa divine parole, chose » pour laquelle le désert ni la solitude ne » sont point faits.

» Après avoir long-temps flotté entre ces » divers partis, je transigeai enfin de cette » sorte-ci avec mes désirs, et, par un tempé- » rament que je pris, je mis fin à mon irréso- » lution. Voyant que ceux à qui plaît la vie » active se rendent à la vérité utiles aux per- » sonnes parmi lesquelles ils vivent, mais sont » inutiles à eux-mêmes et tourmentés de sol- » licitudes dont le calme de leur ame est trou- » blé ; et que ceux qui se séparent du monde, » quoiqu'ils vivent plus tranquilles et tiennent » paisiblement leurs regards tournés vers Dieu, » ne sont néanmoins, par une charité trop res- » serrée, bons que pour eux-mêmes, à cause de » la vie austère et absolument retirée qu'ils » mènent, que fis-je ? Je me décidai à suivre » une voie qui tînt un milieu entre celle des » moines libres de tout joug, et celle des gens » engagés dans le monde (1), où je trouvois

---

Solitaires, qui reconnoissent saint Jean-Baptiste pour leur père; celui des Rechabites, descendans de Rechab, fils de Jonadab, qui vivoit du temps de Jehu roi d'Israel, et qui fit à ceux de sa famille une loi d'habiter sous des tentes, de s'abstenir de vin, de ne cultiver ni champs ni vignes, et de ne point bâtir des maisons, mais à qui il permit de se marier ainsi que les autres Juifs.

(1) Tels, par exemple, que les membres du Clergé, et que les fonctionnaires publics.

» l'esprit de contemplation des uns, et l'avan-
» tage qu'ont les autres de se rendre utiles. A
» ce motif se joignoit un autre plus puissant
» encore, c'étoient les soins que je devois à
» des personnes chères, je veux dire, à mes
» parens envers qui j'étois tant redevable. Je
» pouvois ainsi choyer leur vieillesse (eh! y a-
» t-il rien de plus religieux que d'honorer, après
» Dieu, ceux de qui l'on tient la vie et l'on a ap-
» pris à connoître le Seigneur!); je leur servois
» d'appui, autant qu'il étoit en moi, et leur prê-
» tois le secours de ma main, afin de me procu-
» rer par-là à moi-même une heureuse vieillesse.
» Car nous moissonnons ce que nous avons semé.

» Tel étoit pour moi ce plan philosophique
» de vie, que je ne paroissois pas à la vérité
» vaquer à l'état le plus parfait, mais qu'au
» fond pourtant j'étois bien plus agréable à
» Dieu qu'il ne le sembloit. Assurément je
» croyois qu'il falloit honorer ceux qui mènent
» une vie active, tous ceux qui ont obtenu de
» Dieu l'honneur de conduire les peuples par
» des rits divins. Mais j'étois cependant bien
» plus épris d'amour pour les moines, quoique
» je parusse être au rang des gens du monde.
» Car c'est dans les mœurs et non dans les per-
» sonnes, que consiste la vie monastique. » Rien
sans contredit de plus sage, ni de plus con-
forme aux vues de Dieu, que ce parti qu'il prit
de sacrifier au soin de ses parens l'attrait par-
ticulier qu'avoit pour lui la société de son ami
et le genre de vie qu'il lui proposoit.

Voyages de Basile dans les contrées étrangères.

Basile cependant, voyant qu'il ne pouvoit pas le détacher d'auprès de ses parens, s'absenta de Césarée pour aller voyager dans la Palestine, dans la Haute Egypte et dans la Mésopotamie; et ces courses n'étoient point étrangères à leur but, de se vouer un jour ensemble à la solitude. Car il n'avoit d'autre objet en vue que de visiter les monastères et les solitaires de ces contrées, afin de voir par lui-même les différentes règles sous lesquelles vivoient ces saints hommes, et d'être plus en état de s'en prescrire à eux-mêmes une qui pût les conduire à Dieu par la voie la plus parfaite et la plus sûre. C'étoit bien malgré lui que Grégoire s'abstenoit de se réunir à son ami. « Quant à moi, dit-il, les » soins que je devois à mes parens, la piété » filiale, des disgrâces qui m'assailloient, me te- « noient éloigné de Basile, peut-être sans juste » raison, mais enfin m'en tenoient éloigné. Je » ne sais trop si de là ne me sont point » provenus tous les désagrémens et les déplai- » sirs dont ma vie a été traversée, et tout ce » que j'ai trouvé d'obstacles dans la pratique de » la philosophie, et de nullement conforme à » mes vœux et à mes desseins. Toutefois, » qu'il m'arrive tout ce que Dieu voudra, et » puisse-t-il, par l'intercession de Basile, ne me » rien arriver que pour mon plus grand bien! »

Orat. 20. p. 334.

AN 358. — A son retour il bâtit un monastère dans le Pont.

Basile, de retour de ses longs voyages, et plus animé que jamais du désir d'embrasser la vie monastique, par tout ce qu'il avoit observé d'édifiant et de divin dans les monastères qu'il

avoit visités, fit de nouvelles instances à Grégoire pour l'engager à se joindre à lui. Il paroît même que, pour mieux le gagner, il pensa à fixer sa retraite dans la Tibérine, peut-être à Arianze, où Grégoire auroit été très à portée d'aller au secours de ses vieux parens. Mais ce projet n'eut pas de suite. Basile ensuite jugea plus convenable d'établir son monastère dans le Pont, au voisinage de celui d'Emmélie et de sa sœur Macrine, qui étoit situé près de la rivière d'Iris, au milieu des montagnes, et où depuis long-temps elles vivoient l'une et l'autre loin du monde avec d'autres personnes de leur sexe, qu'elles conduisoient dans les voies de Dieu. Il choisit l'autre côté de la rivière pour y bâtir un logement pauvre et misérable, distribué en salles d'exercices et en cellules, non loin duquel étoit le village d'Anèses, où sa famille avoit une maison et des biens.

Il invite Grégoire à l'y venir trouver.

Après avoir tout disposé pour y recevoir un certain nombre de moines, il revint à Césarée, d'où il écrivit à Grégoire, qu'il alloit repartir pour le Pont, et que c'étoit avec regret qu'il se voyoit frustré de l'espérance qu'il avoit eue de l'y attirer. « Car, lui mandoit-il, quoique » mon frère Grégoire (1) m'ait écrit que depuis » long-temps vous vouliez me venir joindre, et » qu'il ait même ajouté que c'étoit chez vous » une chose toute résolue, néanmoins ayant, » d'un côté, peine à y ajouter foi, attendu que

Lett. 3. édit. de Morel.

(1) Qui dans la suite devint évêque de Nysse.

vous

[redacted]

» vous m'avez déjà plusieurs fois trompé ; et » d'un autre, me trouvant, pour des affaires, » pressé de partir, je n'ai pu attendre davan- » tage. Je me vois obligé de retourner dans le » Pont, où peut-être un jour, s'il plaît à Dieu, » je mettrai fin à ma vie errante. C'est avec » chagrin que, renonçant aux vaines espérances » qu'autrefois je fondois en vous, ou plutôt, » pour parler plus juste, à ces songes ; car j'aime » fort celui qui a dit des espérances, que ce » sont des songes de gens éveillés (1) ; je m'en » vais à la recherche d'un état de vie dans cette » contrée, où Dieu m'a fait découvrir un lieu » parfaitement analogue à mes goûts. Il est, à » le voir, tel que nous avions coutume bien » souvent de l'imaginer dans nos momens de » loisir et d'amusement. » Après quoi il lui fait de ce lieu une description charmante et des plus propres à l'y attirer, qu'il termine en lui disant : « Ne concevez-vous donc pas quel » risque j'aurois couru, imbécille que j'étois, » si j'avois préféré à un tel lieu la Tibérine, vrai » gouffre de la terre ; et ne me pardonnerez- » vous pas mon empressement actuel à m'y » rendre? Certes, Alcméon, dès qu'il eut rencon- » tré les Echinades, mit fin à sa vie errante (2). »

An 359.

—

Grégoire lui répond

Grégoire lui répondit que, quelque agréable

(1) C'est Platon qui parle ainsi des espérances.

(2) Iles de la mer Ionienne, où l'on raconte qu'Alcméon, rongé de désespoir d'avoir tué sa mère, s'arrêta enfin, après avoir long-temps erré de contrée en contrée.

qu'il ira l'y joindre quand il saura quelle vie il y mène.

et attrayant que fût le lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite, c'étoit peu capable de le toucher, attendu qu'il ne faisoit aucun cas des choses de la terre, en comparaison des biens que Dieu promet à ses serviteurs dans l'autre vie, et qu'il n'iroit l'y trouver que lorsqu'il sauroit quel étoit le genre de vie qu'il y menoit. Alors Basile lui écrivit une seconde lettre, où, après lui avoir dit qu'il a reconnu la sienne, comme on reconnoît les enfans de ses amis aux traits de visage de leurs pères, il lui fait part de la situation de son ame, et entre ensuite dans de grands détails sur les avantages de la vie monastique et sur les pratiques les plus propres à conduire à la perfection chrétienne, qu'il faisoit déjà observer dans son monastère. Cette lettre, qu'on regarde justement comme une des plus belles que nous ayons de Basile, détermina Grégoire à s'absenter pour quelque temps d'auprès de ses parens, et à l'aller joindre dans cette solitude. Mais il n'en put que goûter tant seulement toutes les douceurs, ayant, après quelques mois de séjour, été obligé de retourner auprès de son père, à qui son assistance étoit devenue absolument nécessaire. Car ce saint vieillard avoit innocemment excité de grands troubles dans son église, en apposant sa signature au formulaire de foi dressé à Rimini, conformément à l'ordre qu'en donnoit l'empereur Constance à tous les évêques, sous peine d'être bannis de leurs siéges.

Lett. 1. édit. de Morel.

Il va l'y joindre, mais ne peut y passer que quelques mois.

Basile bar-

Grégoire, dans la position critique où se

[redacted]

trouvoit son père, ne pouvoit, sans manquer aux devoirs de la piété filiale, le délaisser pour retourner auprès de son ami. Aussi ni les reproches que lui fit Basile de ce qu'il ne venoit pas le rejoindre, ni les railleries qu'il y ajoutoit sur la préférence qu'il donnoit à un séjour aussi affreux que la Tibérine, ne furent point capables de l'ébranler. A ses railleries il répondit à son tour par des railleries sur le lieu de sa retraite, où, bien loin de trouver aucun des agrémens qu'il lui avoit précédemment tant vantés, il n'avoit, au contraire, rencontré qu'horreurs et que misères. « Allons, lui dit-il, » lancez des sarcasmes et des traits satyriques » contre moi. Que vous entendiez plaisanter, » ou parler sérieusement, il n'importe; sou» riez seulement et rassasiez-vous bien du plai» sir que vous trouvez à gronder, et jouissez » à l'aise de tous les droits que vous donne » l'amitié. Tout ce qui me vient de vous, quoi » que ce puisse être, et sur quelque sujet que » ce soit, m'est agréable et bon. Seulement vous » m'avez l'air de vous railler de la vie que je » mène ici, si je vous comprends tant soit » peu, non pour me railler uniquement, mais » afin de m'attirer auprès de vous, comme ces » gens qui opposent des digues au courant des » rivières pour détourner leur cours de quel» que autre côté. Telle est toujours votre manière » d'agir avec moi. Eh bien donc, j'admirerai » votre Pont, cette noire contrée digne d'un » exilé. » Après quoi, soutenant toujours le ton

cèle Grégoire, pour l'attirer dans son monastère.

Lettres de Grégoire à Basile, à ce sujet.

Lett. 7. *p.* 770.

de l'ironie, il donne de cette solitude, qu'avant de l'y attirer il lui avoit tant vantée, l'idée la plus triste et la plus capable de dégoûter.

Mais à travers toutes ces plaisanteries, on remarque avec édification la vie mortifiée et pénitente à laquelle ils se vouoient ensemble avec ardeur dans ce lieu prétendu désert et sauvage, comme on en jugera par une autre lettre qu'il lui écrivit de suite après, quoiqu'elle soit sur le même ton que la précé-
Lett. 8. dente. « Puisque vous prenez si bien mes plai-
p. 772. » santeries, lui dit-il, que j'ajoute encore » celles-ci, et que ce soit d'Homère que je tire » mon début: Allons, *poursuivez* (1) et *chan-* » *tez tout ce qu'ont de beau*, cette chaumière » sans toit et sans portes, ce foyer sans feu » ni fumée, ces murailles séchées au feu, pour » qu'il n'en jaillît pas sur nous des gouttes » d'eau fangeuse, sur nous pauvres Tantales » condamnés à être dévorés de soif au sein des » eaux; ces repas si misérables et si maigres » auxquels nous avions été conviés du fond de » la Cappadoce, non comme à une pauvre table » de Lotophages, mais comme à celle d'un Al- » cinoüs (2). Mais où fûmes-nous aborder, ô

(1) Paroles d'Ulysse au poète Démodoce, pour l'engager à continuer de raconter ce que le cheval de Troye renfermoit de remarquable dans ses entrailles.

(2) Les Lotophages étoient un peuple d'Afrique, qui se nourrissoit des fruits d'un arbre appelé *lotus*. Alcinoüs, roi des Phéaciens, dont Ulysse, après son naufrage, fut magnifiquement reçu.

[redacted]

» naufragés novices et infortunés ! Je me souviens encore de ces pains, de ces potages (c'étoit le nom qu'on leur donnoit), et je m'en souviendrai toujours, comme nos dents glissoient sous les morceaux, et comme ensuite elles le retenoient et ne s'en détachoient que comme d'un bourbier. Vous-même, à qui vos souffrances doivent inspirer des expressions véhémentes, vous pourriez faire ces récits sur un ton plus tragique et plus relevé. Que si cette femme vraiment grande et nourricière des pauvres, je veux dire votre mère, qui se montra à nous à propos, comme un port à des gens battus par la tempête, ne nous eût délivrés de tout ce que nous souffrions, nous serions morts déjà depuis longtemps, non moins dignes de louanges que de pitié, de notre crédulité pour les Pontins. Mais puis-je passer sous silence ces prétendus jardins dépourvus de légumes, ce fumier d'Augias dont nous les couvrions après en avoir purgé le logis, et ce char énorme que nous traînions vous et moi, vous le *Lamyre* et moi le *Botrys* (1), sur ce cou et avec ces mains, qui portent encore les marques de nos rudes travaux (ô terre ! ô soleil ! ô air ! car je dois prendre ici le ton tragique), non pour joindre par un pont l'Hellespont,

(1) C'étoient, à mon avis, des noms de bêtes de somme, que Basile et Grégoire se donnoient en plaisantant l'un à l'autre, pendant qu'ils vaquoient à leurs rudes travaux.

» mais pour combler et aplanir quelque fon-
» drière (1)? »

C'étoit ainsi que ces hommes graves et si austères dans leurs mœurs entremêloient, pour s'égayer, leur correspondance de plaisanteries et d'innocens jeux d'esprit. Mais peu après, dans une troisième lettre sur ce même séjour qu'il avoit partagé avec son ami, prenant le ton le plus sérieux, il en parle avec une sorte d'enthou-
Lett. 9. p. 774.
» siasme. « Qui me rendra, lui dit-il, ces jours où
» j'ai fait ci-devant mes délices de souffrir avec
» vous? Car des souffrances volontaires sont
» bien préférables à des plaisirs pris à contre-
» cœur. Qui me redonnera ces psalmodies, ces
» veilles, ces pélerinages vers Dieu par la
» prière, cette vie comme immatérielle et in-
» corporelle? qui, cette concorde et cette
» étroite union entre des frères élevés par vos
» soins à un état divin et céleste? qui, ces
» combats et cette vive émulation pour la
» vertu, que nous consolidions et entretenions
» par des constitutions et des règles écrites?
» qui, cette application à l'étude des oracles
» divins, et cette lumière que nous y puisions
» à l'aide de l'Esprit-Saint? et, pour parler de
» choses plus basses et plus communes, qui,
» ces occupations régulières de chaque jour
» et ces travaux de mains? qui, ces transports

(1) Allusion au pont que Xerxès, roi des Perses, lors de son invasion dans la Grèce, fit construire pour joindre les deux rives de l'Hellespont.

[redacted]

» de bois, et ces carrières où nous taillions la » pierre? qui, ces plantations d'arbres et ces » irrigations? qui, ce superbe platane, bien » plus précieux que celui de Xerxès, sous le» quel s'asseyoit non un roi amolli par les dé» lices, mais un solitaire exténué; que j'a» vois planté, qu'arrosoit Apollo, c'est-à-dire » votre Prestance, et que Dieu a fait croître pour » mon honneur, afin d'être conservé chez vous, » comme un monument de notre ardeur pour » le travail?... Il est facile de désirer tous ces » avantages, mais il n'est pas également aisé » de se les procurer. Vous donc assistez-moi, » conspirez avec moi, pour que j'embrasse la » vertu; conservez-moi par vos prières ce gain » utile que nous avons ci-devant recueilli en» semble, de peur qu'autrement peu à peu je » ne me dissipe, comme une ombre au déclin » du jour. Oh! combien plus encore je sou» pire après vous qu'après l'air que je respire! » Je ne vis qu'autant que je suis avec vous; ou » qu'en m'y trouvant en effet, ou qu'en croyant » y être.»

Tel étoit le vrai langage du cœur de Grégoire. Ce qu'il chérissoit le plus, étoit la solitude, et la société de son ami. Mais des devoirs sacrés que nul autre que lui ne pouvoit remplir, le retenoient auprès de ses parens; et il n'est nullement vraisemblable qu'il les eût quittés encore, sans une circonstance imprévue qui, environ un an après, l'y détermina, ainsi qu'on va le voir.

LIVRE SECOND.

AN 361. Le schisme que Grégoire le père avoit occasioné dans son église, en signant imprudemment le formulaire de foi de Rimini, ne cessoit pas, malgré tous les soins que lui et son fils pouvoient se donner pour l'étouffer. Ce saint vieillard, inconsolable d'en avoir été la cause, sentoit qu'à son grand âge il avoit besoin, dans son clergé, d'un coopérateur capable d'en imposer par son mérite, et qui par des instructions solides et éloquentes pût ramener la paix dans son troupeau. Il vit dans son fils Grégoire l'homme qu'il lui falloit, et forma le dessein de l'élever au sacerdoce. Mais il se garda bien de lui communiquer ses vues, de crainte de ne pouvoir le gagner par la voie de la persuasion. Il aima mieux avoir recours à une autre voie bien plus sûre, dont les premiers siècles de l'Eglise offrent de fréquens exemples : ce fut d'user de surprise et de violence.

Grégoire est élevé à la prêtrise.

En effet, le jour de Noel de l'an 361, comme Grégoire étoit avec les autres fidèles dans l'église, son père, élevant tout à coup la voix et s'adressant à lui, il lui déclare publiquement les vues qu'il a sur sa personne, et l'invite à s'y conformer. Etonné d'une telle proposition, à laquelle il étoit loin de s'attendre, il oppose

[redacted]

une forte résistance à sa volonté, lui qui la respectoit tant dans tout le reste, et chercha à s'évader de l'église; mais le peuple applaudissant à un tel choix, l'arrête. Il est entraîné aux pieds de son père, des mains duquel il se voit forcé de recevoir l'onction sainte.

Le chagrin qu'il en ressent est d'autant plus grand, qu'il avoit toujours redouté le sacerdoce, comme un état qui, bien qu'auguste et honorable, lui paroissoit trop périlleux pour le salut, à cause de la multiplicité, de la délicatesse et de l'importance des devoirs qu'il impose. Il trouvoit bien plus de sûreté et de facilité à se sanctifier dans la vie solitaire. Aussi avoit-il résolu de s'y vouer, dès que les liens qui le retenoient dans le monde auprès de ses parens seroient rompus. « J'étois rempli, dit-il, » d'un saint respect pour la chaire sacerdotale. » Mais je m'en tenois éloigné, comme des » yeux malades évitent l'éclat de la lumière du » soleil. Il n'y a rien à quoi je ne me fusse » plutôt attendu qu'à l'accepter, parmi tant » d'embarras et d'agitations qu'offre un tel » état. (Oh! ne vous vantez jamais légèrement » de rien de grand; de là même que vous êtes » homme, toujours un démon jaloux vient » traverser ce que vous concevez de haut et » d'élevé. N'en cherchez pas ailleurs la preuve; » jetez seulement les yeux sur moi.) Comme » telles étoient les dispositions de mon ame, » voilà qu'il me survient tout à coup un trouble » affreux. Mon père, quoiqu'il connût par-

Chagrin qu'il en conçoit.

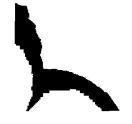
Carm. de vit. p. 6.

» faitement mes intentions, je ne sais trop
» pourquoi, sans doute par un mouvement de
» tendresse paternelle (oh ! combien cette
» tendresse jointe à l'autorité est terrible !) ;
» pour me retenir auprès de lui par les liens
» de l'Esprit-Saint, et m'honorer de ce qu'il avoit
» lui-même de plus excellent, m'oblige par la
» force à occuper dans son église le second
» rang. Je conçus un tel chagrin de cette ty-
» rannie (certes, je ne puis qualifier autrement
» sa conduite, et que l'Esprit-Saint, affecté
» comme je le suis, daigne me le pardonner !),
» qu'aussitôt, tel qu'un bœuf piqué par un
» taon, rompant tout lien avec parens et amis,
» avec famille et patrie, je m'enfuis précipi-
» tamment dans le Pont, pour chercher dans mon
» divin ami un remède à ma douleur. »

Il s'enfuit dans le Pont auprès de Basile.

Ce fut le jour de la fête des Lumières, c'est-à-dire, de l'Epiphanie, quatorze jours après son ordination, qu'il s'évada furtivement de Nazianze pour aller épancher sa douleur dans le sein de son ami Basile. Comme personne ne s'en doutoit, sa fuite inopinée, qui paroissoit si contraire à sa haute piété et à sa tendre affection pour ses parens, causa une surprise générale. Les uns le blâmoient, les autres le justifioient, selon que chacun se sentoit affecté à son égard ; et il y en eut même qui, le connoissant bien mal, lui imputoient de n'avoir fui que parce qu'il regardoit le grade de la prêtrise comme au-dessous de son mérite, et prétendoit à un plus élevé, lui qui étoit plein de vénération

Orat. I. p. 1.



pour tout poste qui rapproche de Dieu, même pour le plus bas.

Cependant son père, profondément affligé de sa fuite, dans des circonstances surtout où sa présence lui étoit si nécessaire, lui écrivit les lettres les plus touchantes pour l'arracher à la solitude et l'engager à revenir; et, de leur côté, les principaux habitans de Nazianze, avides d'entendre de sa bouche la parole de Dieu, l'en prièrent également avec beaucoup d'instance. Il ne put résister à d'aussi pressantes sollicitations, non plus qu'aux cris de sa propre conscience. « Comme ce père si bon, dit-il, cassé » de vieillesse et tourmenté par le regret de » m'avoir perdu, réclamoit instamment de moi » que je rendisse l'honneur dû aux derniers » souffles de sa vie, et que le temps d'ailleurs » avoit calmé mes chagrins, ce qui jamais » n'auroit dû arriver, je courus de nouveau » me jeter au milieu des flots, de crainte que, » si je dédaignois ses gémissemens paternels, » son amour pour moi ne se convertît en in» dignation. Car ainsi en agit la candeur d'ame, » quand une fois elle est exaspérée. »

Carm. de vit. p. 6.

AN 362.

Son retour à Nazianze, et froideur de l'accueil qu'on lui fait.

Grégoire donc, touché des conjurations de son père et des prières de ses concitoyens, et d'ailleurs moins affligé de la violence qui lui avoit été faite, depuis qu'il avoit déposé ses chagrins dans le cœur de son ami, revint à Nazianze environ trois mois après sa fuite, pour le saint jour de Pâques, qui cette année étoit le 31 mars, et parut à l'assemblée des fidèles

Orat. 2. *p.* 46. aux siéges des prêtres, pour louer avec eux le Seigneur. Mais quelle mortification sensible ne reçut-il pas de la part de ses amis et des plus notables de ses concitoyens ! Au lieu d'en être accueilli avec joie ; au lieu de l'empressement qu'il lui sembloit devoir attendre d'eux pour ses premières instructions, ils ne lui témoignèrent, on ne sait pourquoi, qu'indifférence et froideur. Ils ne parurent point à la solennité de ce grand jour, et s'absentèrent de la ville. Peu s'en fallut, dans son chagrin à la vue d'un accueil si mortifiant, qu'il ne supprimât le discours qu'il avoit préparé. Cependant, à cause du grand mystère qu'on célébroit, il se détermina à parler au peuple, en peu de mots, sur la fête et sur son retour tardif. *Orat.* 41. *p.* 673.

« Aujourd'hui, dit-il, est la résurrection et mon » début de bon augure. Faisons en cette fête » éclater notre piété. Donnons-nous des preuves » mutuelles d'affection. Traitons de frères et » ceux qui nous haïssent (1) et ceux aussi qui, » par amour pour nous, ont fait ou onteu à souffrir quelque chose. Passons-nous tout par égard » pour la résurrection. Pardonnons-nous les » uns les autres, moi l'honorable tyrannie que » j'ai essuyée, car c'est ainsi qu'à présent je la » qualifie ; et vous qui l'avez si honnêtement » exercée, mon retour tardif, s'il m'a attiré » quelque reproche de votre part. Peut-être » cependant ma lenteur vaut-elle mieux et est-

(1) Ceux qui s'étoient séparés de la communion de son père.



» elle plus agréable à Dieu, que l'empressement » de certains autres. »

Après avoir ensuite parlé de la résurrection de J. C., il ajoute, en faisant allusion à son père. « Ce bon pasteur-ci, qui livre son ame » pour ses ouailles, vous offre, comme vous » le voyez, un autre pasteur. Car c'est ce qu'il » espère, ce qu'il désire qu'il soit et ce qu'il » réclame de vous ses subordonnés. Il se donne » doublement à vous. Il fait de moi son bâton » de vieillesse, son soutien dans ses fonctions » saintes. Il adjoint à ce temple inanimé (1) » un temple vivant ; à ce temple superbe et » céleste, un autre qui, quelque chétif qu'il » soit, lui est très-cher et lui a coûté bien des » sueurs et des peines, et plût à Dieu que je » pusse dire, qui est digne de lui ! et avec lui » il vous présente tout ce qu'il a (quelle géné- » rosité ! ou, pour parler plus juste, quelle ten- » dresse paternelle !) : sa vieillesse, son enfant, » un temple, un pontife, un testateur, un hé- » ritier, des instructions dont vous étiez si » avides... C'est là le présent que vous fait ce » vénérable Abraham, ce patriarche, cette » tête sacrée et auguste, le siége de tout ce » qu'il y a d'honnête et de bon, la règle même » de la vertu ; ce pontife accompli, qui fait » aujourd'hui au Seigneur l'offrande volontaire

(1) Saint Grégoire entend par ce temple, celui où il prêchoit, et que son père et lui avoient fait bâtir, depuis peu de temps, à leurs dépens en grande partie.

» de son fils unique, de son enfant de promesse. » Après quoi il les exhorte à se montrer dociles au Seigneur, et à répondre aux soins qu'ils prendront l'un et l'autre de les conduire dans les voies de Dieu, et finit par leur recommander de ne pas prêter l'oreille aux ennemis de la vérité.

Ceux qui l'avoient malaccueilli, reviennent à lui. Discours qu'il leur adresse.

Bientôt après, ceux qui l'avoient ainsi traité revinrent de leurs mauvaises dispositions à son égard et reparurent aux assemblées des fidèles. A l'une des premières où il les vit réunis, il leur adressa un second discours rempli tout à la fois de reproches et de marques d'affection. « Amis et frères, leur dit-il, comment avez-» vous été si tardifs à me venir entendre, » après avoir mis tant d'ardeur à me faire vio-» lence et à m'arracher de ma citadelle, de la » solitude que je chéris plus que quoi que » ce soit au monde, que je regarde par-dessus » tout d'un œil d'admiration, comme une auxi-» liaire et la mère de l'élévation de l'ame vers » Dieu, comme un moyen de la diviniser, et » que je préfère à tout autre état de vie? Com-» ment s'est-il fait que ce que vous désiriez » tant de posséder, vous l'ayez dédaigné après » l'avoir obtenu, et que vous vous soyez mon-» trés mieux disposés à m'aimer quand j'é-» tois absent, qu'à profiter de ma présence; » comme si votre dessein eût été plutôt de » tenir ma philosophie en votre pouvoir, que » de la faire tourner à votre avantage? Certes, » qu'il me soit permis de vous le dire, vous

» vous êtes (chose incroyable !) dégoûtés de
» moi avant d'avoir tâté de ce que je suis et
» éprouvé ce que je tiens. Vous ne m'avez pas
» même fait le même accueil qu'à un étranger,
» ni, pour dire quelque chose de plus doulou-
» reux encore, vous ne vous êtes pas assem-
» blés avec moi ; ce que vous eussiez dû pour-
» tant faire, si ce n'étoit par quelqu'autre mo-
» tif, au moins par respect pour le précepte
» divin. Vous ne m'avez point prêté, comme
» à quelqu'un qui débute, le secours de votre
» main. Vous ne m'avez pas donné, comme à
» quelqu'un de timide, du courage. Vous ne
» m'avez pas consolé de la violence qui m'a
» été faite ; au contraire (j'ai honte de le dire,
» mais que pourtant je le dise), vous avez fait
» pour moi, de la fête un jour lugubre. Vous
» m'avez accueilli par des préludes qui ne
» me présagent rien de bon, et vous avez entre-
» mêlé de tristesse cette solennité, par-là
» même que ce qui eût le plus contribué à ma
» joie, y manquoit, je veux dire vous mes
» vainqueurs ; car il n'y auroit pas de vérité à
» dire, vous mes amis. Ainsi est dédaigné tout
» ce qui s'obtient aisément. On considère celui
» qui occupe un haut rang, et c'est avec mépris
» qu'on traite celui qui pour Dieu se tient dans
» l'abaissement. »

Après bien d'autres reproches il ajoute : « Je
» ne vous cacherai pas ce que j'ai été tenté de
» faire, peu s'en est fallu que je ne suppri-
» masse le discours que je m'étois proposé

» de vous faire, qui est ce que j'ai de plus ex-
» cellent et de plus précieux à vous donner.
» Peu s'en est fallu que je ne me déchaînasse
» contre vous, tout chers que vous m'êtes,
» quand une fois je me suis vu poussé à bout,
» attendu que je trouvois là un beau sujet de
» déclamation, et que ma langue étoit animée
» par l'amour qui, pour invectiver, rend vé-
» hément et fécond, lorsqu'il se change en
» jalousie, associé qu'il est alors au chagrin
» inattendu de se voir méprisé... Cependant
» ce n'est pas à moi de vous rien dire d'offen-
» sant ni aujourd'hui, ni, plaise à Dieu! jamais.
» Et peut-être vous en ai-je trop dit, troupeau
» sacré, dignes ouailles du Christ, héritage
» divin qui vous rend riche, ô mon père!
» tout pauvre que vous êtes. C'est à vous que
Psal. 15. » me semblent convenir ces paroles-ci : *mon*
» *héritage m'est échu entre ce qu'il y a de meil-*
» *leur*. Car votre héritage est des plus excel-
» lens, et je ne céderai ni aux villes les plus
» peuplées, ni aux troupeaux les plus considé-
» rables aucun avantage sur nous, tout peu
» nombreux que nous sommes, bien que nous
» soyons la moindre des tribus entre les en-
» fans d'Israel, une petite poignée de monde
» entre les milliers de Juda, la petite Beth-
» léem où naît le Christ. » Et de ces mots, il prend
occasion de faire l'éloge de la pureté de leur
foi, et termine son discours par de touchantes
protestations de son amour pour eux, et par des
règles de conduite qu'il leur trace rapidement.
Mais

Troisième discours apologétique qu'il prononce sur sa fuite après son ordination.

Mais afin d'achever de détruire les injustes préventions que sa fuite avoit pu faire concevoir contre lui, il prononça un troisième discours, qu'on a mis, à cause de son importance, à la tête de ses œuvres. C'est son grand apologétique, où, après avoir rendu raison des motifs qui l'ont déterminé à s'enfuir dans la solitude, il expose les causes du grand éloignement qu'il a toujours eu pour le sacerdoce. Ce sont l'excellence et la sainteté de cet état, les dispositions qu'il faut y apporter, les devoirs qu'on a à y remplir, les difficultés et les dangers sans nombre qu'on y rencontre pour le salut, etc.; après quoi il fait connoître les raisons qui l'ont déterminé à surmonter sa répugnance et à revenir au milieu d'eux, se charger du pesant fardeau qui lui a été imposé. « Pesant ou non, il faut bien, dit-il, que je le » porte, puisque Dieu l'a ainsi ordonné. Placé » sur la chaire sacerdotale, je suis résolu de » bénir et glorifier dorénavant le Seigneur » dans l'assemblée du peuple. Si ma conduite » passée a été répréhensible, peut-être mes » dispositions présentes méritent-elles quelque » indulgence. Maintenant vous me possédez, » ô pasteurs et chers collègues (1)! Je suis » tout à vous, ô peuple saint, troupeau digne » du Christ, le chef et le prince des pasteurs! » Et vous, mon père aussi, vous me voyez ici

Orat. 1. p. 45.

(1) Il s'adresse d'abord aux Prêtres, puis au peuple, et ensuite à son père.

» entièrement soumis à vos ordres, et en cela » je ne fais que suivre les sentimens que m'ins» pire la nature, en même temps que je remplis » les devoirs que le christianisme m'impose. » Accordez-moi, je vous en conjure, votre

Eccl. 3. 11. » bénédiction. Car *la bénédiction du père*, dit » l'Ecriture, *affermit la maison des enfans.* » Tendez-moi une main secourable, et ne ces» sez de m'aider de vos prières. Guidez par » vos avis salutaires mes pas dans la voie que » je dois suivre, et fortifiez-moi par l'esprit » qui est en vous, etc. »

C'est avec regret que, de peur d'être long, je ne rapporte de cet excellent discours que ce peu de mots pris de la péroraison. Je doute que nous ayons rien d'écrit avec plus de force, d'éloquence et de précision, sur le sacerdoce et sur les règles pures et saintes à suivre, tant pour y être élevé, que pour en bien remplir les fonctions. C'est un petit ouvrage que ne sauroient jamais assez méditer ceux qui aspirent aux dignités ecclésiastiques. Du reste, tout ce qu'il y dit de grand, d'élevé, de terrible sur le ministère des autels, lui étoit inspiré par une foi si vive, et étoit si profondément gravé dans son cœur, qu'il s'en montra pénétré toute sa vie dans l'exercice des fonctions saintes. Dès que la crainte des jugemens de Dieu et la piété filiale l'eurent ramené de la solitude auprès de son père, il ne pensa plus qu'à lui alléger le poids du ministère, devenu trop pesant pour son grand âge, et voua sans réserve

au salut des ames, son temps, ses talens, son savoir, son éloquence.

L'empereur Julien entreprend de détruire le Christianisme et de rétablir le paganisme.

Ce fut un temps des plus calamiteux pour l'Eglise, que celui où Grégoire débuta dans le ministère. Car depuis le 3 novembre de l'an 361 régnoit Julien, dont il a déjà été parlé. Aussitôt que ce prince se vit maître de l'empire par la mort de Constance, abjurant le christianisme, qu'il avoit jusqu'alors extérieurement professé, il s'en déclara ouvertement l'ennemi et le persécuteur, et mit tout en œuvre pour rétablir le paganisme et en faire la religion dominante de ses vastes états. D'abord, les moyens qu'il prit pour venir à bout de ses desseins n'eurent rien de cruel ni de sanguinaire. Il s'entoura des païens les plus distingués par leurs talens et leur érudition, et leur donna, avec toute sa confiance, les premières places et à la cour et dans les provinces. Il publia nombre d'édits pour relever les temples des idoles, les doter et faire refleurir leur culte. Sans interdire précisément aux chrétiens le libre exercice de leur religion, il prit à tâche de les abreuver de mortifications et d'humiliations de toute espèce. Il dépouilla les églises et leur clergé des biens qui y étoient attachés, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à ses domaines; et cela sous le beau prétexte renouvelé de nos jours, qu'il ne falloit pas que les Nazaréens (c'est ainsi qu'il appeloit les chrétiens) eussent rien en propre, à l'imitation de leur Christ; et pour cette même raison dé-

AN 361.
—

risoire, il leur enleva tous les priviléges qui jusqu'alors leur avoient été accordés par les Empereurs ses prédécesseurs. Aux humiliations, aux railleries, aux sarcasmes qu'il employoit dans ses rescrits impériaux, comme dans ses propres écrits, pour les dégoûter de leur religion, bien des gouverneurs et des agens subalternes, dans les provinces, ajoutoient contre eux des vexations et des actes de violence et de cruauté, qu'il n'ordonnoit pas à la vérité, mais qu'il leur laissoit la liberté d'exercer. Quand on alloit lui en porter plainte, loin de les reprendre et de les punir, il ne répondoit aux plaignans, que par des plaisanteries et des risées indignes de la gravité et de la majesté impériale. On sent que, pour accréditer le paganisme, il ne devoit point négliger d'y attirer les plus célèbres des Chrétiens, ni omettre aucune des ressources que lui fournissoient pour cela et son pouvoir suprême et son esprit soigneusement cultivé. Aussi, à leur égard, mettoit-il en usage tout ce qu'il imaginoit de plus capable de les séduire : raisonnemens, caresses, flatteries, promesses, brillantes perspectives.

Césaire reste à la cour de cet Empereur.

Rien de plus périlleux, ni de moins convenable pour un Chrétien, que le séjour de la cour de ce prince idolâtre ; et cependant, le savant, le vertueux Césaire y restoit attaché en qualité de son premier médecin, place qu'il y occupoit aussi sous l'empereur Constance. Il se laissa éblouir par les témoignages particuliers d'estime et d'attachement qu'il recevoit de ce

Prince. Grégoire son frère, en apprenant le parti qu'il avoit pris, et qui étoit si opposé à ce qu'on auroit dû attendre de sa piété, en fut tout à la fois et honteux et affligé. Il lui écrivit *Lett.* 17. aussitôt une lettre des plus fortes et des plus *Pag.* 779. touchantes, pour l'engager à s'éloigner d'une telle cour, et à faire cesser le scandale qu'il donnoit aux ames pieuses. « Vous nous avez Grégoire » couverts de honte, lui dit-il; que vous nous l'engage à » ayez aussi accablés de chagrin, qu'est-il s'en éloigner. » besoin de le mander à l'homme du monde » qui en doit être le plus convaincu ? Car, » sans parler de nous, ni de la profonde tris- » tesse, souffrez que je dise aussi de la crainte » dont nous a remplis le bruit qui court sur » votre compte : je voudrois, s'il étoit pos- » sible, que vous entendissiez les propos » qu'on tient généralement à votre sujet. » Et après lui avoir rendu compte de ces propos et du tort qu'ils font à leur honneur et à la religion, il lui parle de la douleur extrême qu'il cause à leur vénérable père. « La vie » même lui est à charge; il n'y a rien que je » ne fasse pour le consoler et charmer son » chagrin, lui répondant de vos bons senti- » mens, et lui assurant que vous ne sauriez » plus long-temps nous laisser dans la déso- » lation. Quant à notre digne mère, si elle » venoit à savoir quelque chose seulement du » parti que vous avez pris (jusques-ici, à force » de ruse, nous le lui avons tenu caché), » soyez persuadé qu'elle en auroit une telle

» peine, qu'il n'y auroit absolument aucun » moyen de la consoler, attendu qu'elle man» que, comme femme, de fermeté d'ame, et » que d'ailleurs, à cause de sa grande piété, elle » est incapable de garder quelque juste mesure » dans des choses de cette espèce. » Enfin, il le presse et le conjure par égard pour eux tous, de renoncer à toutes les vaines perspectives qu'une folle ambition lui offre, de se contenter des biens de la famille, plus que suffisans pour soutenir un état honorable, et de ne plus rester exposé à perdre son honneur et sa foi.

Césaire quitte cette cour, après des tentatives que fit l'Empereur pour l'entraîner dans l'idolâtrie.

De si justes et si fortes représentations, faites par un frère dont Césaire avoit toujours respecté les avis, le déterminèrent d'autant plus aisément à quitter cette cour impie, que déjà il avoit reconnu et éprouvé par lui-même combien de vrais chrétiens y étoient déplacés et en danger de tomber dans les piéges que Julien ne cessoit de tendre. Car ce Prince n'avoit pas manqué déjà de chercher à le séduire, comme bien d'autres dont il estimoit les talens et les lumières. Un jour surtout, armé de tout ce qu'a d'imposant l'autorité impériale, et de captieux l'art subtil des sophistes dans lequel il excelloit, il l'avoit entrepris devant une foule de monde, bien persuadé qu'il ne lui résisteroit pas. « Quelle démence! quel » égarement d'esprit! s'écrie Grégoire, dans » l'oraison funèbre de son frère, d'espérer » que Césaire, étant et mon frère et né de tels » parens, deviendroit sa proie! Or (pour

Orat. 10. *p.* 167.

» m'arrêter quelques momens sur ce sujet, et
» jouir, en en faisant le récit, du même
» plaisir qu'éprouvèrent ceux qui en furent
» témoins), cet homme généreux se présente
» muni du signe du Christ, et, sous l'égide du
» Verbe tout-puissant, devant ce Prince ri-
» chement armé et puissamment doué du talent
» de la parole, il n'est saisi à sa vue d'aucune
» crainte ; les caresses qu'il en reçoit ne ra-
» battent rien de sa noble fermeté d'ame : c'est
» un athlète tout prêt à lutter, et par paroles et
» par actions, contre cet adversaire puissant
» lui-même dans l'un et l'autre de ces moyens.
» Telle est donc la lice ouverte, et tel est le
» valeureux athlète de la religion. D'un côté, le
» juge du combat est le Christ, armant son
» athlète de la force que donnent ses propres
» souffrances ; et de l'autre, le cruel tyran,
» attrayant par ses propos doux et familiers,
» et effrayant par l'éclat fastueux de sa puis-
» sance (1). De part et d'autre se trouvent des
» spectateurs, dont les uns sont encore restés
» fidèles à la foi, et les autres ont été captés
» par ce Prince. Tous sont également attentifs
» à observer quelle issue aura leur combat, et
» bien plus en peine à qui sera la victoire,
» que ceux même autour de qui se portent
» leurs regards. Est-ce donc que vous aviez à
» craindre de Césaire, qu'il ne fît quelque
» chose d'indigne de son zèle pour la religion?

(1) Le démon.

» Rassurez-vous, il vaincra avec celui qui a » vaincu le monde. Il n'y a rien à présent à » quoi je prisse plus de plaisir, qu'à raconter » en détail ce qui fut dit et proposé de part » et d'autre, vous n'en devez pas douter ; car » cette dispute offre des tours subtils de rai- » sonnemens et remplis de finesse, que j'aime » à me rappeler, mais qui seroient absolument » hors de propos, et m'écarteroient de mon » sujet. Après avoir réfuté, comme en se jouant, » toutes les subtilités dont l'Empereur enve- » loppoit ses raisonnemens, et repoussé toutes » ses attaques et sourdes et manifestes, Césaire » déclare hautement d'une voix forte et claire, » qu'il est chrétien et qu'il ne cessera jamais » de l'être. Il n'encourt cependant pas pour » cela une disgrâce complète ; car l'Empereur » aimoit singulièrement à avoir dans sa société » un homme aussi érudit que Césaire, et s'en » faisoit honneur. Ce fut alors que ce Prince » fit entendre aux oreilles de tout le monde, » ce mot si connu : *O heureux père ! ô malheu-* » *reux enfans !* Car il jugea à propos de m'ho- » norer aussi de la même flétrissure, pour » avoir connu à Athènes et mon savoir et mes » sentimens religieux. » Cependant Césaire, bientôt après cette conférence si glorieuse pour lui, quitta la cour et revint dans la maison paternelle, soit pour prévenir la disgrâce prochaine dont il étoit menacé, soit pour se rendre aux sollicitations de son frère.

Julien, comme on vient de le voir, malgré

sa haine contre ceux qui refusoient d'embrasser ses opinions impies, ne pouvoit s'empêcher de trouver Grégoire le père heureux d'avoir des enfans qui, à une aussi grande générosité d'ame, joignoient tant d'érudition; et s'il les estimoit malheureux, c'étoit uniquement parce qu'ils méprisoient, par attachement pour la religion chrétienne, les honneurs, les dignités, dont il ne tenoit qu'à eux d'être comblés. Il est probable que, dès son avénement à l'empire, il fit, par lui-même ou par d'autres, des tentatives auprès de Grégoire même, pour tâcher de le gagner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il écrivit à Basile, de sa propre main, une lettre pleine d'honnêteté et de marques d'amitié, pour l'inviter à le venir voir. Eh! que n'auroit-il pas fait pour se procurer de tels partisans, ou au moins, pour paralyser leur éloquence et l'influence qu'ils avoient sur les esprits! Mais ils dédaignèrent souverainement ses flatteries; on croit même que Basile ne daigna pas lui répondre de sa propre main, et qu'il emprunta pour cela celle d'un autre. Quant à Grégoire et à son père, ils lui donnèrent bientôt lieu de juger, dans deux circonstances, qu'il n'étoit pas plus facile de les ébranler par les menaces et la terreur, que par des caresses et des espérances flatteuses. Car, d'un côté, des satellites qui, par ses ordres, parcouroient les provinces pour s'emparer des églises, étant venus à celle de Nazianze, celui qui les commandoit eut beau ordonner avec menaces qu'on la lui livrât,

Julien cherche à attirer à lui Basile et Grégoire.

Ils méprisent ses caresses, et résistent à ses entreprises.

ses ordres et tout son appareil militaire n'intimidèrent ni le pasteur ni son troupeau ; ils y résistèrent ouvertement, et s'il ne se fût promptement éloigné, le peuple l'auroit repoussé par la force. D'un autre côté, le gouverneur de la province ayant intimé de sa part aux évêques de la métropole de Césarée, l'ordre exprès de casser l'ordination qu'ils avoient faite d'Eusèbe au siége de cette ville, parce que sans son autorisation ils avoient disposé de ce sujet qui lui étoit, disoit-il, utile ; Grégoire le père, bien que les autres évêques fussent portés à obéir, déclara hautement à ce magistrat supérieur, en sa qualité de doyen, qu'ils n'y obtempéreroient pas, et fit, ou plutôt son fils fit pour lui cette belle réponse : « Illustre » Gouverneur, lui dit-il, nous n'avons point
Orat. 19. p. 310. » d'autre roi ni d'autre censeur de nos actions, que le Dieu à qui l'on fait maintenant » la guerre ; c'est à lui qu'appartient l'examen » de l'ordination dont il s'agit maintenant, et » que nous avons faite selon nos lois et d'une » manière qui lui fut agréable. Il est bien en » votre pouvoir, si cela vous plaît, de nous » faire en toute autre chose violence ; mais ce » que personne ne sauroit nous interdire, c'est » de soutenir qu'en ce que nous avons fait, » il n'y a rien que de légitime et de juste ; à » moins que vous ne vous fassiez aussi une » loi de vous immiscer de nos affaires, sur » lesquelles il ne vous est point permis de porter de près vos regards. »

Le ton ferme et noble de cette réponse parut d'abord aigrir le Gouverneur ; mais ne pouvant, dans la réflexion, s'empêcher de l'admirer, il ne donna aucune suite à cette affaire, ayant persuadé à l'Empereur de ne pas la pousser plus loin. La persécution de ce Prince contre les Chrétiens n'eut d'abord, comme on l'a déjà dit, rien d'atroce ni de cruel ; mais la résistance qu'il éprouva généralement de leur part à l'exécution de ses desseins, ne tarda pas à lui inspirer des sentimens furieux et sanguinaires. Sans l'expédition qu'il préparoit contre les Perses, il eût, dès la fin de la première année de son règne, fait éclater sa colère et exercé la plus violente tyrannie contre ceux d'entre les principaux qui auroient refusé d'apostasier. Il ne s'en seroit pas tenu à l'état de pauvreté et de dénûment où il avoit réduit les églises, ni aux vexations particulières qu'il toléroit de la part de ses agens, ni à cette défense incroyable faite aux Chrétiens, de fréquenter les écoles publiques et d'étudier ni les sciences profanes, ni même la langue grecque, par la raison, disoit-il, pour leur donner du ridicule, qu'ils n'avoient besoin de savoir autre chose que le mot *je crois*. Car ceux qui avoient le plus de part à sa confiance assuroient que tous les maux qu'il leur avoit faits jusqu'alors, n'étoient que le prélude de bien plus grands encore qu'il leur préparoit à son retour de la guerre contre les Perses. Il devoit, sous des peines capitales, leur défendre l'exercice du

Julien, indigné de la résistance des Chrétiens, se propose de les persécuter à force ouverte.

Orat. 4. p. 94.

culte et toute assemblée religieuse, les bannir du barreau, des tribunaux, et leur fermer l'entrée à tous les emplois de l'Etat, même aux plus bas. Mais Dieu, qui se joue des vains desseins des hommes quels qu'ils soient, contre son Eglise, rendit en un moment tous les siens inutiles. Il lui fit trouver une mort précoce dans la guerre qu'il avoit intentée aux Perses.

AN 363.

La mort délivre l'Eglise de ce Prince.

Il fut tué d'un coup de flèche, le 27 juin de l'an 363, à l'âge de trente-deux ans, après un règne d'environ vingt mois, et avec lui s'évanouit le triomphe passager du paganisme.

Deux discours de Grégoire contre ce Prince.

Orat. 3 *et* 4.

Ce Prince ne manqua pas de panégyristes parmi les païens. Le célèbre Rhéteur Libanius, entr'autres, réunit toutes les ressources de son éloquence étudiée, pour exalter ses prétendues vertus. Mais Dieu suscita contre cet apostat persécuteur l'esprit de Grégoire qui, avec toute la chaleur dont la grâce et la vérité animent une langue éloquente, représenta à la postérité, dans deux discours brillans d'érudition et de couleurs vives et naturelles, le véritable portrait de ce monstre d'impiété. Il y peint avec force et véhémence son caractère, ses vices, ses menées sourdes, ses stratagèmes, ses pratiques impies, ses ruses, ses entreprises contre la religion chrétienne, et enfin les châtimens dont Dieu punit son audace et son impiété; afin qu'à la vue de ses crimes et de la vengeance que Dieu en avoit tirée, d'autres fussent à l'avenir détournés de se jeter dans le même précipice.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que ce soit aucun sentiment de haine contre cet Empereur, qui lui inspire et dicte les imputations et les taches odieuses dont il le noircit. C'est un Chrétien animé d'une foi vive pour les vérités de la religion, qui l'envisage et qui juge ses entreprises et toute sa conduite. Il étoit assurément incapable d'agir en cela ni par esprit d'animosité, ni pour insulter à son malheur. Certes, en même temps qu'il se répand en actions de grâces de ce que Dieu avoit délivré l'Eglise d'un si terrible ennemi, il verse des larmes sur la perte de son ame et sur le sort malheureux de ceux qu'il avoit entraînés avec lui dans la damnation. Loin de conserver aucun ressentiment pour les agens officieux de ce Prince, qui avoient mis tant de zèle à avilir, à persécuter, à opprimer les Chrétiens, il exhorte ; il presse ceux-ci, par tout ce que la charité commande, de ne pas se prévaloir du retour du calme et de la paix, pour exercer contre eux aucun acte de vengeance, mais de *Orat.* 4. *p.* 130.
leur tout passer, tout pardonner.

« Je sais, s'écrie-t-il, que le langage que » je vais tenir est désagréable et répugne au » commun des hommes. Car celui qui a été » maltraité aime naturellement, quand il le » peut, à rendre la pareille ; et, s'il a eu sur» tout un juste sujet de s'irriter des maux » qu'il a eus à souffrir, il ne se rend pas vo» lontiers aux conseils qu'on lui donne, de » réprimer sa colère. C'est cependant une chose

» bien digne d'être écoutée et accueillie avec
» docilité. Gardons-nous d'abuser de la circons-
» tance. Ne nous prévalons pas de la liberté
» que nous avons. Ne devenons pas cruels en-
» vers ceux qui nous ont outragés. Ne faisons
» pas nous-mêmes ce que nous condamnions en
» eux. Au contraire, autant ressentons-nous
» l'avantage, par l'heureux changement qui s'est
» opéré, d'avoir échappé à leurs mauvais trai-
» temens, autant devons-nous détester tout ce
» qui tend à des représailles. Pour des gens
» sages et modérés, c'est une assez grande
» punition, que la crainte qu'éprouvent ceux
» qui les ont vexés, que l'attente où ils les
» voient des châtimens qu'ils méritent, et que
» les tourmens de leur propre conscience. Car
» ce qu'on appréhende d'avoir à souffrir, on
» le souffre déjà, quoiqu'on n'en soit point
» encore atteint; et peut-être même se trouve-
» t-on ainsi plus puni par soi-même, que par
» ceux dont on le seroit.

» N'allons donc point mesurer jusqu'où peut
» se porter notre ressentiment. Ne paroissons
» pas non plus moins sévères dans nos châti-
» mens, qu'ils ne le mériteroient. Mais, comme
» nous ne saurions tirer une juste vengeance
» de tout ce qu'ils nous ont fait, pardonnons-
» leur généralement tout. Faisons voir par-là
» que nous valons mieux qu'eux, et que nous
» avons des sentimens plus élevés que nos op-
» presseurs. Montrons-leur la différence qu'il
» y a entre ce que les démons leur dictent et

» ce que nous enseigne le Christ, qui, tout en » se couvrant de gloire par ce qu'il a souffert, » n'a pas laissé de triompher de ses ennemis, » en s'abstenant des maux qu'il eût pu leur » faire. Donnons, en retour, à Dieu une preuve » de notre reconnoissance. Contribuons par » notre générosité d'ame à l'accroissement de » la foi. Profitons pour cela de cette circons- » tance favorable. Ayons par notre modération » le dessus sur nos cruels persécuteurs, et » surtout, que ce qui nous porte à leur pardon- » ner soit un sentiment d'humanité, et l'autorité » du précepte qui, en retour, nous accorde le » même traitement humain dans les cas où » nous-mêmes en aurons besoin. Car nous sa- » vons que c'est avec la mesure dont nous me- » surons les autres, que nous serons nous-mêmes » mesurés.

» Que si quelqu'un se sent encore fortement » aigri, ah ! livrons, lui dirai-je, nos oppres- » seurs à Dieu et au tribunal de l'autre vie. Ne » diminuons rien, par des actes de vengeance » de notre part, de la colère qui éclatera sur » eux un jour. Ne pensons point à la confisca- » tion de leurs biens. N'allons pas les traduire » devant les tribunaux. Ne les faisons point » bannir de leur patrie. Ne les déchirons point » de coups de fouet, et, pour tout dire en un » mot, n'employons contre eux aucun des » mauvais traitemens qu'ils nous ont fait souf- » frir. Rendons-les eux-mêmes plus traitables » et plus humains par l'exemple que nous leur

» donnerons. Avons-nous un fils, un père, une » femme, un parent, un ami, ou quelqu'autre » personne de chère qui aient été maltraités ? » assurons-leur à tous les récompenses dues à » leurs souffrances, en leur persuadant de sup- » porter courageusement les maux qu'ils ont » eus à souffrir. C'est le plus grand service que » nous leur puissions rendre....»

A ce beau passage j'ajoute encore celui-ci, pris de sa péroraison, où il parle à l'Empereur, comme s'il l'eût eu pour auditeur. « Voilà, dit- » il, le présent hospitalier qu'à votre tour vous » recevez de nous, ô le meilleur et le plus » sensé des hommes ! pour me servir, en vous » parlant, de vos propres expressions. C'est là le » langage que nous vous tenons, nous à qui, par » vos grands et admirables règlemens, vous aviez » interdit l'usage de l'éloquence. Vous le voyez » bien que ce n'étoit pas pour toujours, que » nous devions nous taire et être condamnés » au silence, mais qu'un jour viendroit où » nous ferions librement éclater notre voix, » pour réfuter vos extravagances. Il n'y a nul » moyen d'arrêter l'impétuosité des cataractes » du Nil qui, de l'Ethiopie se précipite en » Egypte, ni l'activité des rayons du soleil ; » n'importe qu'ils soient pour un peu de temps » interceptés par des nuages. Il n'est pas non » plus possible d'enchaîner la langue des Chré- » tiens, ni de l'empêcher de vouer votre con- » duite à l'ignominie publique. Voilà ce que » vous adressent Basile et Grégoire, les anta-

» gonistes

» gonistes et les ennemis déclarés de vos en-
» treprises, ainsi que vous le pensiez et le
» persuadiez aux autres ; que par vos menaces
» vous couvriez d'honneur et animiez d'un plus
» grand zèle pour la religion; à qui, pour nous
» avoir connus, dès le temps que nous étions
» à Athènes, comme des hommes célèbres et
» fameux par leur vie, par leur érudition et
» par l'intimité de leur union, vous accordiez
» des marques d'estime à la manière du Cy-
» clope (1) ; que vous receviez les derniers à
» vos mauvais traitemens, et dont peut-être
» vous vous proposiez de faire une offrande
» aux démons en actions de grâces de vos vic-
» toires, comme de quelque chose de grand
» et de magnifique, si vous étiez revenu de la
» Perse au milieu de nous ; ou que vous es-
» périez, sur des conjectures bien mal fondées,
» entraîner dans l'abîme de votre apostasie...

» Telle est la colonne que nous vous élevons,
» bien plus haute et plus remarquable que les
» colonnes d'Hercule. Car celles-là ne sont
» plantées que dans un unique lieu, et ne
» peuvent être vues que de ceux qui y abor-
» dent; mais quant à celle-ci, il n'est pas
» possible qu'étant mobile, elle ne soit connue

(1) Saint Grégoire fait allusion à la réponse que fit le Cyclope à Ulysse, lorsqu'il lui demanda, quelle récompense il lui donneroit pour le vin qu'il lui avoit fait boire. *Je te dévorerai*, lui dit-il, *le dernier, comme j'ai déjà dévoré tes compagnons*. Odyss. liv. 9. De là vient ce proverbe des anciens : *Honorer quelqu'un à la manière du Cyclope*.

» partout et de tout le monde : oui, elle » passera, je n'en doute pas, aux siècles à » venir, pour exposer à tous les regards et » votre personne et vos forfaits, et apprendre » au reste des hommes à n'être pas assez au- » dacieux, que de tenter contre Dieu une ré- » volte pareille à la vôtre, de peur qu'en » imitant vos entreprises, ils n'en reçoivent » un jour les mêmes châtimens. »

Jovien succède à Julien, et rend la paix à l'Eglise.

Dieu qui ne cesse jamais de protéger son Eglise, après avoir permis qu'elle fût éprouvée par la violente persécution qu'elle eut à essuyer de la part de ce Prince, lui rendit bientôt par sa mort le calme et la paix. Jovien, qui lui succéda et qui n'étoit pas moins recommandable par la pureté de sa foi que par sa piété, s'empressa de réparer tous les maux faits à la Religion, et de la rétablir dans son ancien état. Mais il n'est pas de mon sujet de raconter ici tout ce que fit pour cela ce Prince religieux, dont le règne fut trop court pour opérer tout le bien qu'il se proposoit.

Basile s'absente de son monastère, et est ordonné Prêtre.

Orat. 20.

Basile, qui paroît avoir eu quelque part aux deux discours de Grégoire contre Julien, s'absenta de sa solitude du Pont, peu de temps avant la mort de ce Prince, sur l'invitation que lui fit Dianée, évêque de Césarée, de se rendre auprès de lui. Ce Prélat se sentant près de sa fin, vouloit le voir, l'assurer de ses sentimens orthodoxes touchant la foi, et l'engager à rentrer dans sa communion, dont il s'étoit séparé à cause de la signature qu'il avoit, comme

Grégoire le père, donnée par simplicité au formulaire de Rimini. Il protesta devant Dieu avec tant de candeur, que jamais il n'avoit cessé de rester attaché à la foi de Nicée, que Basile en demeura persuadé, se réconcilia avec lui, et l'assista dans ses derniers momens.

A ce Prélat succéda dans le siége de Césarée Eusèbe, dont l'élection fut très-tumultueuse, et que l'empereur Julien, comme on l'a vu, tenta, mais inutilement, de faire annuler par les Evêques de la province. C'étoit un homme d'un rang distingué, de la ville de Césarée, avancé en âge lors de son ordination, encore simple catéchumène, et peu versé dans les matières ecclésiastiques. Pénétré du besoin qu'il avoit d'un coopérateur savant et capable de tenir tête et aux Païens et aux Ariens, qui faisoient alors une guerre ouverte à l'Eglise, il résolut de se l'attacher en l'élevant du grade de lecteur, qu'il avoit déjà, à celui de la prêtrise. Mais il n'y put réussir qu'en usant de force et de violence, tant ce saint homme avoit d'éloignement pour les fonctions du ministère des autels, qui l'arrachoient à sa chère solitude.

Chagrin qu'il a de son ordination, dont Grégoire le console.

Il se plaignit aussitôt à son ami Grégoire, de la violence qui lui avoit été faite, et lui donna à entendre qu'il alloit se dérober par la fuite aux fonctions du sacerdoce. Mais Grégoire, son sage conseiller, se hâta de lui répondre pour ramener le calme dans son ame, et l'engager d'attendre, avant de prendre aucun parti, que la volonté de Dieu sur lui se fût déclarée plus

clairement. « Vous avez donc été, vous aussi, » lui manda-t-il, pris et enrôlé comme je » l'ai été moi-même, puisqu'on nous a fait

Lett. 11. » violence à l'un et à l'autre, pour nous élever

p. 775. » au grade du sacerdoce. Ce n'étoit assuré» ment pas ce que nous recherchions. Nous » nous sommes témoins irrécusables, si jamais » il en fut, que nous étions également épris » d'amour pour cette philosophie qui se tient » dans un rang humble et bas. Peut-être eût» il mieux valu que cela ne nous arrivât pas, » ou plutôt, je ne sais qu'en dire jusqu'à ce » que je connoisse mieux les desseins de l'Es» prit-Saint sur nous. Mais, puisque c'est une » chose faite, il faut, au moins me le sem» ble-t-il ainsi, se résigner à l'endurer, à cause » de ce temps-ci qui déchaîne sur nous en » foule les langues des hérétiques, et ne rien » faire d'indigne des espérances qu'on met en » nous, ni de notre état de vie. » Docile à cet avis, Basile se soumit au joug qui lui étoit imposé, et se voua tout entier aux fonctions du saint ministère, sans cesser d'observer, autant qu'il le pouvoit, les pratiques de la vie monastique avec des moines qu'il s'associa.

AN 364.

Grégoire ramène les moines dans la communion de son père.

Grégoire, de son côté, donnoit tous ses soins à l'Eglise de Nazianze, déchargeant son père des embarras de l'administration, instruisant les catéchumènes, prêchant au peuple la parole de Dieu, et en même temps ne se lassant pas de travailler à l'extinction du schisme, qui depuis plus de trois ans troubloit cette Eglise. Après

bien des tentatives infructueuses, il vint enfin à bout de faire cesser cette funeste division. Les moines, qui par un zèle mal entendu s'étoient retirés de la communion de son père et avoient montré le plus d'obstination, reconnurent, après bien des pourparlers, qu'on avoit abusé de sa simplicité pour lui faire signer le formulaire de Rimini, et que sa foi étoit toujours demeurée pure et intacte. Ils rentrèrent dans le bercail, dont ils s'étoient trop légèrement séparés, et Grégoire célébra cette réunion tant désirée par un discours où, après avoir fait éclater sa joie et rendu à Dieu de solennelles actions de grâces d'un aussi grand bienfait, il donne à la piété et à la ferveur des moines de pompeux éloges, qu'il entremêle pourtant de quelques reproches de ce qu'ils s'étoient trop hâtés à rompre la paix; et à cette occasion, il fait ces réflexions sensées : « Que personne, dit-il, » ne s'imagine que j'entende qu'il faut em- *Orat.* 12.
» brasser toute espèce de paix. Tout comme *p.* 203.
» je sais qu'il y a de louables divisions, je sais
» aussi qu'il y a une concorde des plus perni-
» cieuses. C'est d'une paix bonne et utile que
» j'entends parler, qui se rapporte au bien et
» à Dieu; et, pour m'exprimer sur cela en peu
» de mots, je pense qu'il n'est pas bon d'user
» ni de trop de lenteur ni de trop de précipi-
» tation à cet égard, de manière à se réunir
» par complaisance à toute espèce de partis,
» ou à s'en séparer inconsidérément. Car trop
» de lenteur empêche d'agir, comme aussi trop

» de précipitation rompt l'union. Toutefois, » dans les occasions où l'impiété se montre » à découvert, il faut alors sur-le-champ bra- » ver le feu, le fer, le temps, les puissances, » et généralement tout, plutôt que de prendre » part à ce levain funeste, et que d'embrasser » les sentimens de ceux qui en sont infectés; » et il n'y a rien au monde tant à redouter » pour nous, que de craindre quelque autre » chose plus que Dieu, et que de trahir la doc- » trine de la foi et de la vérité. Mais quand » ce qui nous offusque n'est qu'un simple » soupçon, qu'une crainte sans aucun fonde- » ment certain, la tolérance alors est bien » préférable à la précipitation, et la condescen- » dance, à une résistance opiniâtre; et, dans ce » cas, il est bien mieux et plus avantageux, en » restant attachés au même corps, de nous re- » dresser mutuellement comme membres les » uns des autres, que d'aller, après avoir » d'abord commencé par nous condamner en » faisant schisme, et avoir par notre séparation » ruiné la confiance que nous méritions, nous » enjoindre impérieusement en tyrans, et non » en frères, d'avoir à nous réformer.

» Instruits que nous sommes de ces vérités, » mes frères, embrassons-nous mutuellement » et donnons-nous le baiser de paix. Ne for- » mons plus sincèrement qu'un même corps. » Imitons celui qui a rompu le mur de sépa- » ration, et qui par son sang a tout réuni et » pacifié. Disons à notre père commun, *en dé-*

[redacted]

» *signant son père*, à ce vieillard vénérable, à
» ce pasteur plein de douceur et de bonté :
» Vous voyez les fruits de votre modération.
» Levez les yeux autour de vous, et regardez
» vos enfans tous réunis, comme vous le sou-
» haitiez et que vous le sollicitiez uniquement
» jour et nuit, afin de pouvoir dans une heu-
» reuse vieillesse terminer les jours de votre
» pélerinage. Voilà que tous sont accourus au-
» près de vous, se reposent à présent à l'ombre
» de vos ailes et entourent leur propre autel.
» Ils s'étoient éloignés en versant des larmes, et
» ils retournent pleins de joie. Réjouissez-
» vous aussi, et goûtez un doux plaisir, ô le
» meilleur des pères ! de les voir tous autour
» de vous et vous servir d'ornement, comme
» à une épouse sa parure. Dites-nous vous
» aussi : *Me voilà moi et mes enfans que Dieu* *Isaïe*, 8.
» *m'a donnés*. Ajoutez encore cet autre mot du 18.
» Seigneur, bien convenable à la circonstance :
» *Ceux que vous m'aviez donnés, je les ai* *Jean*, 8.
» *soigneusement gardés, et je n'en ai pas laissé*
» *perdre un seul*. Eh! plaise à Dieu qu'il n'en
» périsse pas un, mais que nous demeurions
» tous animés d'un même esprit, occupés à
» combattre d'une même voix pour la foi de
» l'Evangile, armés du bouclier de la foi, les
» reins ceints de la vérité, ne connoissant plus
» qu'une unique guerre, celle que nous de-
» vons faire contre le malin et contre ceux qui
» marchent sous sa conduite ; ne redoutant
» point ceux qui peuvent tuer le corps, mais

» n'ont aucune prise sur l'ame ; n'ayant de » crainte que pour le maître de l'ame et du » corps, et gardant fidèlement le beau dépôt » que nous avons reçu de nos pères. » Après quoi il fait une courte profession de sa foi, et finit par inviter tous les fidèles à fuir les ennemis de la vérité, de peur que par leurs liaisons avec eux ils ne s'engagent dans leurs erreurs.

Son père porta la condescendance jusqu'à admettre au rang des Prêtres de son Eglise, ceux que les moines avoient fait ordonner, contre les lois canoniques, par des Evêques étrangers, pour les diriger et les gouverner ; ce qui fait dire à Grégoire dans le même discours :

Orat. 12. p. 195.

« J'avois perdu un grain, et j'ai recueilli un épi. » Je pleurois des brebis, et j'ai acquis des pas- » teurs. J'acquerrai aussi, je n'en doute pas, » le plus distingué d'entre eux (1), quoique » par des motifs spirituels il se refuse à exer- » cer encore les fonctions pastorales. Chargé » du divin ministère, de faire valoir ses talens » et de prendre soin du troupeau, et oint de » l'onction du sacerdoce et de la perfection, » il élude néanmoins encore la prélature par » esprit de sagesse, et retient sous le boisseau » la lampe qu'avant peu il placera sur le chan- » delier pour éclairer tout ce que cette Eglise-

(1) Saint Grégoire ne nomme pas ce Prêtre si distingué, qui, au lieu de rentrer en communion avec son Evêque, ainsi que tous les autres, aima mieux rester encore dans la solitude.

» ci a d'ames fidèles, et être notre lumière » dans les sentiers du salut. Il tient encore » ses regards tournés vers les forêts, les mon- » tagnes et les courans des eaux, et a l'esprit » tout occupé à tendre des piéges aux loups » ravisseurs des ames, pour prendre ensuite » dans un temps convenable la houlette, et » paître avec le vrai pasteur ce raisonnable » troupeau-ci, qu'il parquera dans de gras » pâturages et nourrira de la parole divine » toujours florissante, et des eaux vivifiantes » de l'Esprit-Saint. C'est au moins ce que » j'espère et ce que je désire...

» Nous avons, *ajoute-t-il ensuite en s'adres-* » *sant au peuple*, nous avons reçu de bon cœur » les chefs donnés à cette portion séparée de » notre troupeau, et ordonnés (1) comme par » esprit de piété, et pour porter du secours » à la saine doctrine dans la crise où elle » étoit. Nous ne les avons point repoussés » comme ennemis, au contraire nous les avons » embrassés comme des frères qui ont fra- » ternellement été quelque peu en différent » avec nous, mais sans nulle animosité. Nous » n'avons pas loué leur éloignement pour » nous, mais nous n'avons pas non plus dé- » sapprouvé leur zèle. Certes, des contestations » pour la défense de la piété valent bien

---

(1) Ici, au lieu du mot grec qui signifie *innovés*, et qui ne présente aucun sens raisonnable, j'ai rétabli dans le texte celui dont l'acception est *ordonnés*.

[redacted]

» mieux qu'un parfait accord pour le mal. C'est » pour cela que nous avons fait tourner à » notre accroissement leur séparation d'avec » nous, couvrant du voile de la charité leur » entreprise contre nos droits ; sans changer » autre chose à l'ordre établi, si ce n'est que » ce n'a pas été la grâce de l'ordination qui » a suivi leur élection, mais que leur élection » est venue après cette grâce, et que pour la » leur conférer, des mains étrangères ont été » employées, en quoi nous avons été prévenus » de quelque peu de temps par l'Esprit-Saint. » Pour vous, *en s'adressant aux moines*, dé- » posant de votre côté vos soupçons contre la » souscription donnée au formulaire, vous » vous êtes rendus à l'esprit qui nous animoit. » Sans approuver notre simplicité à l'égard de » l'écorce de la lettre, vous ne nous avez » jamais supposé des sentimens impies ; mais » vous avez, au contraire, reconnu que notre » foi touchant la Trinité étoit toujours restée » ferme et inébranlable. »

Grégoire ne dit pas ce que les moines exigèrent de son père avant de rentrer dans sa communion. Mais, selon l'ancien auteur de sa vie, il demanda pardon de son imprudence et exposa publiquement quelle étoit et quelle avoit toujours été sa foi ; ce qu'il fit volontiers par le conseil de son fils, quoique au fond il n'eût jamais erré ; tant il avoit de condescendance pour les foibles et d'amour pour la paix, et
Orat. 12. tant aussi il avoit de chagrin de leur séparation.

Car il en étoit tellement inconsolable, que jour et nuit il en étoit tourmenté, et que dans ses exercices même de piété son ame en étoit toute troublée. Il regrettoit amèrement la société de ces saints hommes dont il avoit toujours fait ses délices, et il ne cessoit de demander à Dieu leur retour dans son bercail. Il paroît, en effet, par les grandes louanges que leur donne son fils en divers endroits de ses ouvrages, qu'ils portoient au plus haut point la pratique des conseils évangéliques, et qu'ils devoient faire, par leur ferveur, leur régularité, leurs mortifications, leur vie angélique et leur grand nombre, le plus bel ornement et la gloire *Carm.* 47.
de l'Eglise de Nazianze. Son poème à Hellène, *pag.* 106.
son ami et intendant des contributions, est consacré à célébrer leur mérite et leurs vertus, et à l'engager à les décharger de tout impôt.

Tandis que la paix se rétablissoit dans l'E- Basile est
glise de Nazianze par l'extinction du schisme maltraité par Eusèbe
des moines, elle étoit troublée dans celle de son Evê-
Césarée par le démon de l'envie, jaloux du que.
mérite de Basile et des succès éclatans dont AN 364.
Dieu couronnoit son ministère. Il survint, dit Grégoire, quelque différend entre Basile et Eusèbe, son Evêque, qui, après avoir usé de *Orat.* 20.
violence pour en faire son coopérateur, et lui *pag.* 336.
avoir donné toute sa confiance, non-seulement se refroidit à son égard, mais se déclara même ouvertement contre lui, et le persécuta avec une sorte d'animosité. « Il vaut mieux taire, » ajoute son ami, pourquoi et comment cela

» arriva. Toutefois la chose fut ainsi, quoique » d'ailleurs ce Prélat ne manquât pas de sen- » timens nobles et fût doué d'une admirable » piété, comme le prouvèrent la persécution » qui eut lieu de son temps et les combats » qu'il eut à soutenir contre les Ariens. Il n'est » pas moins vrai que quelque passion humaine » (sans doute la jalousie) l'anima contre lui. » Car l'envie atteint non-seulement les petites » ames, mais aussi les plus vertueuses. Il n'y » a que Dieu seul d'inaccessible aux passions et » d'impeccable.

» Ses procédés envers Basile soulevèrent » contre lui tout ce qu'il y avoit de gens dis- » tingués et plus sages que les autres dans son » clergé, si ceux-là sont plus sages que le vul- » gaire, qui se séquestrent du monde et consa- » crent leur vie à Dieu, je veux dire, nos » Nazaréens (1) et ceux qui s'attachent parti- » culièrement à leur genre de vie. Regardant » comme une chose indigne d'eux de voir d'un » œil indifférent leur coryphée outragé, re- » poussé, ils ne craignent pas de prendre un » parti des plus dangereux. Ils pensent à faire » schisme, à se séparer du grand et inébran- » lable corps de l'Eglise, et à entraîner dans » leur schisme une partie considérable du » peuple, soit de ceux d'un bas rang, soit de » ceux qui étoient constitués en dignités ; ce » qui leur étoit très-facile pour trois raisons

(1) Les moines.

» des plus fortes. 1.° Basile étoit autant en » vénération qu'aucun autre de nos philosophes » que je connoisse, et avoit assez d'influence » pour s'attirer toute la confiance de son parti. » 2.° Celui qui le vexoit étoit encore suspect » à la ville de Césarée, à cause de la sédition » qui avoit eu lieu pour son élection (1), et » qu'il avoit obtenu la prélature plutôt à force » ouverte, que d'une manière légitime et cano- » nique. 3.° Il y avoit alors dans cette ville » des Evêques d'Occident qui favorisoient Ba- » sile, et dont l'autorité attiroit à eux tout ce » qu'il y avoit de catholiques. Que fera dans » cette position cet homme généreux, ce dis- » ciple du vrai pacifique ? Il n'étoit pas en son » pouvoir de résister ni à ses persécuteurs ni » à ses partisans. Il ne lui convenoit pas non » plus d'engager une lutte et de déchirer le » corps de l'Eglise, qu'attaquoit alors et que » mettoit en péril la puissance des Ariens. » Après avoir pris sur cela conseil de moi, son » conseiller fidèle, il prit le parti de s'enfuir » avec moi dans le Pont, où il se voua de » nouveau aux exercices de la vie monastique » et se chargea en même temps de la direction » des monastères voisins. »

Basile, pour ne pas occasioner de schisme dans l'Eglise de Césarée, se retire dans le monastère du Pont.

De tous les partis que pouvoit prendre Basile dans une circonstance aussi délicate, celui de céder à l'orage et de se dérober par la fuite à ses amis comme à ses ennemis, étoit, sans

(1) Le peuple mutiné avoit forcé les Evêques à l'ordonner.

contredit, le plus généreux et le plus sage. Grégoire le lui conseilla, ainsi qu'on vient de le voir, et l'accompagna aussi dans sa solitude pour partager et adoucir ses chagrins.

Grégoire reproche à Eusèbe sa conduite envers Basile.

Grégoire, à son retour à Nazianze, saisit la première occasion favorable qui se présenta, pour se plaindre amèrement à Eusèbe des persécutions injustes qu'il exerçoit envers son ami; et ce fut ce Prélat lui-même qui la lui fournit. Comme il lui témoignoit beaucoup d'estime et de considération, et qu'il l'invitoit à des assemblées et à des conférences ecclésiastiques qu'il tenoit à Césarée, il lui écrivit avec une sainte liberté pour lui reprocher ses mauvais procédés à l'égard de Basile, et l'engager à revenir sur son compte à de meilleurs sentimens. « Assurément, lui dit-il, je me sens

Lett. 20. *pag.* 783.

» très-flatté des marques d'estime que vous me » donnez; car je suis homme, comme l'a dit » quelqu'un avant moi, mais je ne puis sup- » porter l'affront que fait votre piété à mon très- » honoré frère Basile... En le maltraitant, tandis » que vous m'honorez de votre estime, vous me » semblez en agir comme celui qui d'une main » caresseroit la tête de quelqu'un, et de l'autre » le frapperoit à la joue... Si vous avez quelque » déférence pour moi, ayez pour lui les égards » qu'il convient, et lui, de son côté, vous rendra » ceux qui vous sont dus. » Cette liberté de sa part déplut à Eusèbe, qui lui répondit en homme piqué; comme si, en lui parlant sur ce ton, il avoit manqué au respect dû à sa

[redacted]

qualité de métropolitain. Mais Grégoire lui répliqua sur un ton encore plus ferme et n'en *Lett.* 169. *pag.* 877. persista pas moins à défendre son ami.

Cependant le rappel de Basile à Césarée devenoit indispensable pour l'opposer aux Ariens, qui se préparoient à venir attaquer cette métropole et à y introduire leurs erreurs. L'empereur Valens, que Valentinien, aussitôt après la mort de Jovien, avoit associé à l'empire, et qui les soutenoit de toute sa puissance, se disposoit à aller lui-même en personne dans cette ville, pour contraindre les catholiques à souscrire leur formulaire de foi. A la vue d'un si grand péril, Grégoire écrivit une troisième lettre à Eusèbe, s'excusa des expressions trop dures que le chagrin avoit pu lui arracher dans ses deux lettres précédentes, et lui protesta qu'il n'avoit jamais été mal disposé à son égard. « Mais » l'eussé-je été, lui dit-il, le temps où nous *Lett.* 175. *pag.* 875. » sommes ne me permettroit plus de l'être, les » bêtes féroces fondant sur l'Eglise pour la ra- » vager, et voyant le courage et la fermeté » avec lesquels vous prenez sa défense. J'irai » donc vous trouver, si vous le jugez à propos, » pour vous aider par mes prières et pour » combattre avec vous. » Il se rendit, en effet, auprès de lui, et reconnut avec joie que le temps l'avoit amolli, et qu'il étoit tout disposé à se réconcilier avec Basile et même à lui écrire le premier.

Grégoire, assuré des dispositions pacifiques de ce Prélat, se hâta d'en informer son ami et

Retour de Basile à Césarée pour repousser les attaques des Ariens.

de l'exhorter à le prévenir, ou en lui écrivant lui-même, ou en venant sur-le-champ le trouver. « Être vaincu de cette sorte, lui dit-il, c'est être » véritablement vainqueur. » A quoi il ajoute que tout le monde s'attendoit à lui voir donner cette preuve de philosophie, surtout dans les circonstances critiques où étoit l'Eglise, menacée de périr, si l'esprit d'un autre Béséléel, comme lui, ne venoit à son secours. « Que si vous ju- » gez à propos, lui dit-il en finissant, que » j'aille vous trouver, que je conduise cette » affaire et que je vous accompagne, je ne m'y » refuserai assurément pas. »

Ce qu'il lui annonçoit, il ne tarda pas à l'exécuter; il se rendit auprès de lui dans le Pont, non simplement comme ami, mais comme député d'Eusèbe, et même du clergé de Césarée, pour l'engager à revenir au plus tôt; car les circonstances ne permettoient pas de différer, parce que l'empereur Valens s'avançoit escorté de Prélats impies et de gouverneurs cruels, pour attaquer la foi et perdre les ames. Déjà il avoit réduit quelques Églises et se dirigeoit sur d'autres. Mais c'étoit surtout à la métropole de la province qu'il en vouloit. « Que fit alors Basile, » cette ame généreuse et vraiment chrétienne? » Il ne lui fallut pas de longs discours pour lui » persuader de venir à notre secours; dès qu'il » vit que j'étois envoyé pour traiter avec lui » (c'étoient nous deux qui devions soutenir le » combat qui alloit avoir lieu, comme spécia- » lement chargés de défendre la foi), il ne peut

Orat. 20. *pag.* 338.

résister «

» résister à cette députation, et jugeant, d'après » les réflexions que lui suggère l'Esprit-Saint, » avec un merveilleux discernement et une » rare sagesse, qu'il y a un temps pour le res- » sentiment, si toutefois il est jamais permis » de s'y livrer, celui du calme, et un autre » pour la longanimité, celui des cas urgens, » il part aussitôt du Pont avec moi »; et arrivé à Cérarée, après environ trois ans d'absence et de disgrâce, il dépose tout ressentiment, se donne tout entier à l'Eglise sa mère, et ne s'occupe que des moyens de la défendre contre les ennemis de la foi. Il se consulte, il fait toutes ses dispositions, il écarte les obstacles, les pierres d'achoppement qui pourroient s'opposer à ses desseins, et dont, dit Grégoire, « ceux qui alloient nous » faire la guerre comptoient tirer avantage; il » s'associe ceux-ci; il contient ceux-là; il met » ces autres de côté : il devient pour les Ca- » tholiques un rempart, un mur de circon- » vallation, et pour les Ariens, une hache qui » fend le rocher, ou, comme parle l'Écriture, » un feu parmi des épines, qui consume ainsi » que de la paille ces détracteurs audacieux » de la divinité du Fils unique. Que si Barnabé, » qui rapporte ceci, a pris quelque part aux » combats de Paul, il en faut savoir gré à » Paul même, pour l'avoir choisi et fait son » compagnon d'armes. Ainsi furent réduits nos » ennemis à se retirer sans avoir pu réussir » dans leur entreprise, tout honteux de leur

» défaite, et bien convaincus que les Cappa-
» dociens ne sont pas des hommes à dédaigner,
» et que ce qui les caractérise principalement,
» est leur inébranlable fermeté dans la foi. »

Grégoire, après cette glorieuse victoire remportée sur les Ariens, malgré tout l'appui que leur prêtoit l'empereur Valens par sa présence, s'en retourna à Nazianze, et laissa Basile dans la disposition de ne plus quitter Césarée, où il ne cessa de veiller avec un grand zèle au maintien de la foi et au salut des ames, jouissant de toute la confiance d'Eusèbe, son Evêque, et de l'estime de ses concitoyens. On ne sait rien de particulier de ce que fit Grégoire après son retour à Nazianze; seulement on trouve que vers ce temps-là il entreprit de retirer du monde Grégoire, frère de Basile, qui fut fait dans la suite Evêque de Nysse. Après avoir été élevé au grade de lecteur et en avoir exercé quelque temps les fonctions, il avoit renoncé à la cléricature, pour se vouer à la profession de rhéteur. Grégoire, affligé d'une telle désertion et plein d'attachement pour lui, usa de tout l'ascendant qu'il pouvoit avoir sur son esprit, pour l'engager à rentrer dans le clergé et à reprendre ses premières fonctions. Après lui avoir dit, dans
Lett. 44. pag. 804. la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, que lorsqu'il lui arrivoit d'avoir pris un mauvais parti, il s'en prenoit et à lui-même et à ses amis aussi de ce qu'ils ne l'en avoient pas averti, « que vous est-il
» donc arrivé, ô homme sage! et qu'avez-vous
» trouvé, ajoute-t-il, de condamnable dans ce

» que vous étiez ? Vous avez rejeté avec dédain » les livres sacrés, ces livres si pleins de dou» ceur, que naguères (ne rougirez-vous pas » de vous l'entendre dire ?) vous lisiez au » peuple... Et à leur place, vous en avez pris » dans vos mains d'insipides et remplis d'amer» tume, et vous avez mieux aimé être qualifié » du nom de rhéteur que de celui de chrétien. » Pour moi, je préfère de beaucoup ce dernier » au premier, et il n'est point de grâces que » je ne rende à Dieu de le porter. Ne veuillez » point, ô homme excellent ! ne veuillez point, » s'il a pu en être ainsi, persister plus long» temps dans de tels sentimens ; mais sortez, » trop tard à la vérité, de cet état d'ivresse, » et revenez à vous-même ; faites des excuses » aux fidèles ; faites-en à Dieu, à ses autels, » à ses mystères, dont vous vous êtes éloigné ; » et ne venez pas m'alléguer des raisons spé» cieuses et dignes d'un rhéteur. » Et après avoir réfuté ce qu'il auroit pu lui dire pour sa justification, il fait des vœux pour que Dieu lui touche le cœur et remédie à sa foiblesse. Ses fortes et tendres représentations ne furent pas inutiles, Grégoire rentra bientôt après dans le clergé, et devint une lumière de l'Eglise.

AN 366.

Maladie de Grégoire le père, dont il est miraculeusement guéri.

Dans le printemps de l'année 366, Grégoire le père, alors âgé de quatre-vingt-douze ans, fut attaqué d'une maladie violente, qui, la veille de Pâques, le réduisit à une telle extrémité, qu'on désespéroit de son état ; mais dans la nuit de cette grande fête, pendant que les fidèles étoient

réunis à l'église pour la célébration des saints mystères, il fut tout à coup comme miraculeusement rappelé à la vie et hors de tout danger. Ecoutons son fils même rendre compte de ce prodige : « Une fièvre aiguë et ardente, dit-il,
Orat. 19. » lui brûloit les entrailles. Il avoit perdu toutes
pag. 304. » ses forces. Il ne pouvoit plus prendre de » nourriture et étoit privé de sommeil et dans » une extrême agitation. Des palpitations de » cœur le faisoient tomber en syncope. Il avoit » tout l'intérieur de la bouche, le palais et la » gorge tellement remplis de pustules et ma» lignes et cohérentes, qu'à peine pouvoit-il » sans danger avaler même quelque goutte » d'eau. Rien ne lui procuroit du soulagement, » ni l'art des médecins, ni les prières de ses » proches, quelque instantes qu'elles fussent, » ni tous les soins qui lui étoient donnés. » C'étoit dans cet état qu'il se trouvoit, n'ayant » plus qu'un léger souffle de vie, qui ne lais» soit aucun espoir, ne s'apercevant plus de » ceux qui se tenoient auprès de lui, mais » cependant tout occupé de son départ de ce » monde et des biens après lesquels il soupiroit » depuis long-temps et qui lui étoient destinés.
» Alors moi cependant j'étois à l'église, » exerçant les fonctions saintes et adressant à » Dieu d'humbles supplications. Ne comptant » plus sur aucun autre moyen, j'avois recours » au grand médecin et à la vertu toute-puis» sante de cette nuit, comme à son dernier » remède. Dirai-je que nous y étions pour

» célébrer la fête, ou pousser des gémissemens; » pour la solenniser, ou rendre à celui qui » n'étoit déjà plus les honneurs funèbres? » O les larmes qui furent alors répandues par » tout le peuple! ô les voix, les cris, les » chants lugubres dont fut entremêlée la psal- » modie! tous redemandoient au temple son » Pontife, aux mystères leur célébrant, à Dieu » son digne ministre, et cela tandis que ma » mère, autre Marie (1), entonnoit sur le tym- » panon, non l'hymne de la victoire, mais » celui d'une humble supplication. Apprenant » alors pour la première fois à ne pas rougir, » elle réclamoit à grands cris tout à la fois et » du peuple et de Dieu, du peuple de compatir » à son malheur, et de Dieu d'exaucer ceux » qui l'invoquoient, lui rappelant les prodiges » qu'il avoit autrefois opérés; car que ne sait » pas suggérer la douleur!

» Cependant que fit le Dieu de cette nuit » et du mourant? (Je me sens, en avançant » dans mon récit, saisi d'un secret frissonnement » par ce que j'ai encore à dire. Frissonnez » vous-mêmes, mes auditeurs, et gardez-vous » bien de suspecter la vérité de ce que je dis. » Il ne vous est pas permis d'en douter, quand » c'est par moi et de lui que la chose vous est » rapportée.) Le moment de la célébration des » saints mystères étoit arrivé, et l'on étoit dans la » posture religieuse et dans l'ordre qui tiennent

(1) Marie, sœur d'Aaron.

» l'esprit recueilli aux cérémonies saintes,
» quand tout à coup mon père est ranimé par
» celui qui ressuscite les morts et par cette
» nuit sacrée. D'abord il fait quelques légers
» mouvemens, puis de plus fermes ; puis ap-
» pelant par son nom un des domestiques qui
» le servoient, d'une voix foible et languis-
» sante il lui commande de s'approcher, de
» lui donner sa robe et de lui prêter la main.
» Le domestique se présente tout étonné, et
» s'empresse de lui obéir. Alors mon père s'ai-
» dant pour marcher, de son bras, comme d'un
» bâton, il imite Moïse sur la montagne ; et,
» mettant ses débiles mains dans l'attitude de
» la prière, il célèbre, plein d'ardeur, les mys-
» tères avec le peuple, ou plutôt il devance
» le peuple en les célébrant. Ce n'est, à la vé-
» rité, qu'en peu de mots, qu'en articulant
» ceux, qu'il peut, mais il le fait, selon moi,
» avec la présence d'esprit la plus entière.
» Chose merveilleuse ! sans trône, il est comme
» sur un trône ; sans autel, il fait les fonc-
» tions de sacrificateur, de pontife, tout éloi-
» gné qu'il est des saints mystères. L'Esprit-
» Saint lui rend ces choses présentes. Elles
» sont aperçues de lui, mais invisibles aux
» yeux des assistans. Après avoir ensuite pro-
» noncé les paroles de l'action de grâces, ainsi
» que cela se pratique (1), et béni le peuple,

(1) Ces paroles sont celles de l'action de grâces qu'on dit dans la liturgie grecque à la fin de la messe.

» il se remet au lit ; et ayant après cela pris un » peu de nourriture et dormi, il recouvra tous » ses esprits. Sa santé se rétablit sensiblement, » et le nouveau jour de la Fête (c'est ainsi que » nous appelons le dimanche après la résur» rection), il renouvelle cette fête salutaire » avec les autres Fidèles, et offre le sacrifice » d'actions de grâces. »

Guérison miraculeuse de Nonne sa mère.

Orat. 19. *pag.* 305.

Peu de temps après cette guérison miraculeuse, que Grégoire compare à celle du roi Ezéchias, Dieu délivra aussi d'une manière non moins merveilleuse sa mère Nonne, d'une maladie qui paroissoit incurable. Après être parvenue à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, sans que sa santé eût jamais été altérée par aucune infirmité notable, elle tomba dans un tel état de langueur et de consomption, qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Son mal faisoit des progrès alarmans, et paroissoit sans remède, lorsque Dieu, par un songe qu'il lui ménagea, lui rendit presque tout à coup la santé. « Elle crut, dit Grégoire, que moi qui » lui étois extrêmement cher (car il n'y avoit » personne dans la famille qu'elle me préférât, » pas même en songe); elle crut, dis-je, que » je m'étois tout d'un coup présenté à elle » durant la nuit avec une corbeille de pains » bénis, d'une blancheur singulière, et mar» qués, selon mon usage, du sceau divin (1),

(1) On voit ici combien est ancien l'usage de bénir des pains et de les marquer du sceau de la croix.

» et que je l'en avois sustentée, fortifiée, ra-
» nimée. Cette vision nocturne opéra le même
» effet que la réalité. Car dès ce moment elle
» se trouva mieux et conçut d'heureuses espé-
» rances, de quoi elle me donna elle-même
» une preuve bien claire ; car le lendemain
» étant entré de très-grand matin dans sa
» chambre, d'abord je la vis plus gaie qu'au-
» paravant, et ensuite sur les questions ordi-
» naires que je lui fis, comment elle avoit
» passé la nuit et si elle avoit besoin de quel-
» que chose : *quoi? mon fils*, *me dit-elle à*
» *l'instant et d'un air serein*, *vous m'avez vous-*
» *même sustentée*, *fortifiée*, *et vous me de-*
» *mandez après cela comment je me trouve?*
» *certes très-bien*, *à merveilles ;* et en même
» temps ses femmes me firent signe de la tête
» de ne pas la contredire, mais d'applaudir
» au contraire à sa réponse, de peur que si
» on lui découvroit la vérité, elle n'en fût
» contristée. » Bientôt elle reprit toutes ses
forces et revint en parfaite santé par le simple
effet de ce songe que Dieu lui envoya.

AN 369. — Mort de Césaire.

Tandis que, par une grâce particulière de Dieu, Grégoire voyoit les jours de son père et de sa mère se prolonger ainsi au-delà des bornes ordinaires de la vie, il eut à pleurer la mort précoce de son frère Césaire, dont il fut tellement affligé, que dix ans encore après il la déploroit. « Je n'ai plus Césaire, écrivoit-

Lett. 40. *pag.* 802.

» il à son ami Philagre ; et certes, je l'avouerai,
» n'importe qu'il n'y ait pas de philosophie dans

[redacted]

» ce que j'éprouve, je chéris tout ce qui appar-
» tenoit à Césaire, et tout ce que je vois, qui
» me rappelle le souvenir de Césaire, je le baise,
» je l'embrasse et je me figure le voir lui-même,
» me trouver avec lui, converser avec lui. »

Ce Chrétien généreux avoit, comme on l'a déjà dit, quitté la cour idolâtre de l'empereur Julien, et compté pour rien, au prix de la foi, tout ce qu'il auroit pu trouver d'avantageux et d'honorable auprès de ce Prince. Il s'étoit retiré dans la maison paternelle, où il avoit resté jusqu'à la mort de cet apostat. Mais aussitôt après l'avénement de Jovien au trône, il fut rappelé à la cour, rétabli dans ses emplois et comblé d'honneurs. La mort de Jovien n'apporta aucun changement à sa brillante position. Valentinien et Valens, qui succédèrent à ce Prince, sembloient se disputer à qui lui donneroit plus de témoignages d'estime et d'attachement. Ce dernier le nomma à la place de questeur et d'intendant des finances de la Bythinie, pour lui servir d'acheminement à de plus hautes dignités, auxquelles il se proposoit de l'élever. Pendant sa résidence à Nicée, capitale de cette province, le plus violent tremblement de terre qu'on y eût jamais vu renversa de fond en comble cette ville, et ensevelit sous ses ruines presque tous les habitans. Il fut le seul ou presque le seul d'entre les principaux, qui échappa, comme par miracle, à la mort. Il se trouva abrité sous des ruines, d'où il fut retiré sans autre mal que de fortes contusions dont

il fut meurtri, comme pour le faire ressouvenir des grands dangers qu'il avoit courus, et l'avertir de détacher son cœur des biens terrestres, sujets à tant de vicissitudes, et de se vouer tout entier à la recherche de ceux d'en haut, les seuls stables et permanens. C'est à quoi *Lett.* 16. *pag.* 778. Grégoire et Basile l'exhortèrent aussitôt qu'ils furent instruits de son malheur; et il l'auroit fait, ainsi qu'il les en assura par ses réponses; il auroit renoncé au monde et à tout ce qu'il offre à l'ambition d'illusoire et de vain; mais peu de temps après avoir échappé au tremblement de terre, il fut atteint d'une maladie violente dont il mourut: « car il étoit homme, » dit Grégoire; et si en récompense de sa » piété il survécut à un aussi grand danger, » il ne devoit pas moins payer le tribut à la » nature. » Il fut auparavant régénéré dans les eaux du baptême, qu'il avoit différé jusqu'alors de recevoir, et légua tout ce qu'il avoit aux pauvres.

On ne sait pas où il mourut; mais il est certain que son corps fut transporté à Nazianze et inhumé dans le tombeau destiné à ses parens. Grégoire honora sa pompe funèbre par un discours touchant qu'il prononça en présence de son père et de sa mère auprès de son tombeau, conformément à l'usage des Grecs. *Orat.* 10. *p.* 169. « Voilà, dit-il, ô Césaire! après avoir exalté » ses vertus, voilà le présent funèbre que je » vous fais; ce sont là les prémices de mes » talens littéraires que vous me reprochiez

» souvent de tenir cachés. Vous deviez être
» vous-même le sujet sur lequel ils se feroient
» connoître ; c'est là le lustre que vous recevez
» de moi, et que vous aimez bien plus, je le
» sais, qu'aucun autre que ce soit... Loin d'ici
» ces jeux (1), ces fables, par où les Grecs
» honoroient les funérailles d'infortunés ado-
» lescens, foibles récompenses qu'ils propo-
» soient pour de foibles combats ; ainsi que
» toutes ces libations, ces prémices, ces cou-
» ronnes, ces fleurs récemment cueillies, par
» où ils s'acquittoient de leurs devoirs envers
» les morts, consultant bien plus dans ces
» pratiques les usages de leur patrie et une
» aveugle douleur, qu'une saine raison. Le don
» que vous recevez de moi est un éloge que
» les siècles à venir peut-être trouveront tou-
» jours touchant, qui ne laissera pas mourir
» tout entier celui que nous avons perdu, qui
» retracera sans cesse aux oreilles et dans les
» ames, le souvenir de la personne en l'honneur
» de laquelle il a été prononcé, et qui offrira
» un portrait de celui que nous pleurons, bien
» plus expressif que de simples tableaux : c'est
» là ce que je vous offre ; que si c'est peu de
» chose et au-dessous de votre mérite, Dieu ne
» laisse pas d'agréer ce qui est proportionné à

(1) Les honneurs funèbres que les Grecs, et en général tous les peuples policés de l'antiquité, rendoient aux morts, étoient accompagnés de jeux publics, de pratiques, de cérémonies qui varioient selon les pays. Mais partout chacun mettoit dans leurs funérailles une pompe proportionnée à ses facultés.

» ce qu'on peut. Aujourd'hui nous vous payons
» ce tribut, mais chaque année aussi, tandis
» que nous vous survivrons, nous vous en
» payerons un nouveau par les honneurs que
» nous vous rendrons et la mémoire que nous
» ferons de vous (1). Et vous cependant, ô
» tête divine et sacrée! puissiez-vous entrer en
» possession du ciel, vous reposer dans le sein
» d'Abraham quel qu'il puisse être, contempler
» le chœur des Anges, la gloire et la splendeur
» des hommes bienheureux, ou plutôt tres-
» saillir de joie et d'allégresse avec eux, regar-
» dant d'en haut d'un œil de mépris toutes
» les choses d'ici-bas, les prétendues richesses,
» les viles dignités, les faux honneurs, les
» vicissitudes de cette vie, les illusions des
» sens, la confusion et l'incertitude où l'on
» y est, comme dans un combat de nuit, vous
» trouvant placé auprès du grand Roi et ab-
» sorbé dans la lumière dont il est environné.
» Et nous qui n'en recevons ici qu'un foible
» écoulement, qu'autant qu'il peut en être
» aperçu dans des miroirs et des énigmes,
» puissions-nous nous rencontrer à cette source
» de tout bien, jouir avec un esprit pur de la
» vue de la vérité pure, et obtenir pour ré-
» compense de notre ardeur dans la pratique
» de la vertu, la communication et la contem-
» plation de ce souverain bien; car c'est là

(1) On voit ici combien est ancien l'usage des anniversaires pour les morts.

» le terme de notre initiation divine que nous
» prédisent nos livres et nos auteurs sacrés.
» Que me reste-t-il encore qu'à adresser
» des paroles de consolation à ces affligés-ci,
» *en désignant son père et sa mère?* Certes,
» pour des affligés, des consolations de la
» part de gens affligés eux-mêmes sont un
» grand remède à leur douleur, et ceux qu'af-
» fecte le même malheur peuvent bien mieux
» en consoler les autres qui le déplorent
» avec eux. Or, tels sont surtout ceux à qui
» je parle, pour qui j'aurois à rougir, si dans
» la pratique de la patience, comme dans
» tout ce qu'il y a d'honnête et de bon, ils
» ne tenoient le premier rang. Que s'ils ont
» un amour plus tendre que qui que ce soit pour
» leurs enfans, ils sont aussi plus que qui que
» ce soit philosophes et amis du Christ. Depuis
» long-temps ils s'occupent sérieusement eux-
» mêmes de leur départ de ce monde, et
» ils ont appris à ceux qui sont nés d'eux,
» ou pour mieux dire, ils ont vaqué toute
» leur vie à la méditation de la mort.
» Si cependant la douleur obscurcit encore
» votre raison, et si, comme une tache
» survenue à l'œil, elle vous empêche d'avoir
» une vue nette de vos devoirs, accueillez,
» ô mes anciens! cette exhortation de la bou-
» che d'un jeune homme, ô mes parens! de
» la bouche de votre fils, de la bouche de
» celui à qui seroient si nécessaires les avis
» de personnes comme vous, qui en avez

» donné à tant de monde, et qui, par une
» longue vie avez acquis tant d'expérience.
» Ne vous étonnez pourtant pas si, tout jeune
» que je suis, je fais des représentations à
» des vieillards : c'est votre ouvrage même,
» si je suis capable de voir les choses quelque
» peu mieux que la vieillesse. Combien de
» temps vivrons-nous encore, ô têtes vénéra-
» bles, et qui vous approchez de Dieu,
» combien de temps aurons-nous encore à
» souffrir ici-bas ? La vie entière des hommes
» n'est pas longue, si on la compare avec
» celle de la nature divine et immortelle.
» Moins l'est encore le simple reste de la vie,
» l'atténuation, pour ainsi parler, du souffle
» humain, du dernier terme de cette vie pas-
» sagère. De combien de temps nous a pré-
» cédés Césaire ? Combien de temps pleure-
» rons-nous encore sa mort ? Eh ! ne mar-
» chons-nous point à grands pas vers la même
» demeure ? N'irons-nous pas bientôt sous la
» même pierre ? Ne serons-nous pas dans peu
» une même poussière avec lui ? Que gagne-
» rons-nous autre chose dans le petit nombre
» de jours que nous pourrons encore vivre,
» sinon, qu'après un plus grand nombre de
» maux, parmi lesquels il y en aura que nous
» ne ferons que voir, d'autres que nous souf-
» frirons, d'autres que nous commettrons peut-
» être, nous payerons nous aussi à la nature
» ce tribut commun et inévitable ; nous sui-
» vrons de près ceux-ci ; nous précéderons

[redacted]

» ceux-là ; nous déplorerons la mort des uns, » d'autres gémiront sur la nôtre ; et le tribut » de pleurs que nous aurons payé à certains, » d'autres à leur tour nous le payeront.

» Ainsi en est-il, mes frères, de notre vie » passagère. Tel est le rôle que nous jouons » sur la terre. Sans existence d'abord, nous » naissons, et après être nés, nous mourons. » Il en est de nous comme d'un songe qui » n'a rien de stable, comme d'un fan- » tôme qu'on ne peut retenir, comme du vol » d'un oiseau qui passe, comme d'un vaisseau » qui ne laisse point de trace après lui sur » la mer, comme de la poussière, d'une va- » peur, de la rosée du matin, d'une fleur que » le temps fait éclore et que le temps fait » périr. *Quant à l'homme, ses jours sont* *Psal.* 101.
» *comme l'herbe ; tel que la fleur des champs,* » *il se flétrit*, a dit sagement de notre fragi- » lité le divin David ; ce qu'il exprime encore *Psal.* 102.
» par ces mots : *faites-moi connoître le petit* » *nombre de mes jours ;* et c'est par la lon- *Psal.* 38.
» gueur du palme qu'il détermine les jours de » l'homme. Eh ! qu'alléguer à Jérémie qui, *Jerem.* 15.
» dans sa douleur, s'en prend à sa mère de » l'avoir mis au monde, et cela à cause des » fautes des autres ? J'ai tout vu, dit l'Ecclé- *Eccl.* 2.
» siaste, j'ai parcouru par la pensée toutes » les choses humaines, richesses, délices, » puissance, gloire inconstante, sagesse bien » plus facile à échapper qu'à retenir, délices » encore et sagesse aussi encore, par où j'ai

» souvent passé tour à tour; plaisirs de la
» table, jardins, nombreux domestiques,
» nombreux domaines, échansons des deux
» sexes, chanteurs, chanteuses, arsenaux,
» gardes de ma personne, nations proster-
» nées à mes pieds, impôts levés sur le peu-
» ple, faste de la royauté, tout, en un mot,
» ce qui est et superflu et nécessaire à la vie,
» en quoi j'ai surpassé tous les rois qui ont
» vécu avant moi; et qu'ajoute-t-il après tout
» cela? *Vanité des vanités*, *s'écrie-t-il* : *tout*
» *n'est que vanité et qu'illusion de l'esprit*,
» c'est-à-dire qu'appétit déréglé de l'ame et
» qu'embarras pour l'homme, à quoi il a peut-
» être été condamné en punition de son an-
» cienne chute. *Mais à quelle fin aboutit*,
» *dit-il*, *ce langage? écoute-le en somme* :
» *crains Dieu*, et que là cesse l'anxiété de ton
» esprit. Le seul avantage que tu puisses retirer
» de cette vie-ci, c'est de tendre, à travers
» les troubles des choses sensibles et tumul-
» tueuses, vers les stables et permanentes.
» Ne pleurons donc point Césaire, instruits
» comme nous le sommes de quels maux il a
» été délivré. Mais pleurons plutôt sur nous-
» mêmes, à cause de ceux auxquels nous res-
» tons livrés et de ceux aussi que nous ac-
» cumulerons sur nous, à moins qu'attachés
» sincèrement à Dieu et passant par-dessus
» ce qui ne fait que passer, nous ne ten-
» dions avec ardeur vers la vie céleste, re-
» nonçant de bon cœur à cette terre, tandis
» que

» que nous y sommes encore, et suivant de
» bon pied les pas de l'Esprit-Saint qui nous
» conduit vers le ciel. Si c'est une chose
» pénible pour des petites ames, elle est aisée
» pour ceux dont l'esprit est mâle et cou-
» rageux. Envisageons encore ainsi les choses :
» Césaire n'exercera plus de pouvoir ? mais
» il ne sera pas non plus commandé par
» d'autres. Il ne se fera plus redouter de
» personne ? mais il ne craindra pas lui-même
» non plus un maître dur, souvent indigne
» de donner des ordres. Il n'amassera point
» de richesses ? mais il n'aura pas à se méfier
» de l'envie, ni ne perdra pas son ame en
» amassant des biens par d'iniques voies, et
» en cherchant à en ajouter toujours de nou-
» veaux à ceux qu'il auroit déjà acquis ; car
» tel est le caractère de la passion des ri-
» chesses, qu'elle ne met point de bornes
» au besoin d'en avoir de plus grandes, et
» que boire sans cesse est le remède avec
» lequel elle en étanche la soif...

» Qu'est-il besoin que je parle d'autres
» avantages encore ? Mais ceux-ci qui sont
» si précieux et si recherchés, dira-t-on :
» Il n'aura pas à ses côtés une épouse, des
» enfans ? mais il n'aura pas non plus à les
» pleurer ou à être pleuré par eux, ni à les
» abandonner à d'autres, ou à en être aban-
» donné en témoignage de son infortune.
» Il ne lui écherra pas de riches héritages ?
» mais il aura pour héritiers lui-même ceux

» qu'il lui est le plus avantageux de laisser, » et qu'il s'est choisis pour sortir riche de » ce monde-ci, en emportant avec lui tout » ce qu'il avoit. O la munificence! ô le nou- » veau sujet de consolation! ô la grandeur » d'ame de ceux qui ont employé ses biens! » Une publication (1) digne d'être entendue » de tout le monde en a été faite, et la dou- » leur d'une mère est tarie par la noble et » sainte promesse de tout donner à son fils » même, de lui faire de ses propres biens » un présent funèbre, sans en rien laisser à » ceux qui y comptoient. Toutes ces choses » ne sont-elles pas encore des motifs suffi- » sans de consolation?

Après avoir encore présenté d'autres motifs de consolation à ses parens, il s'écrie, en faisant un retour sur lui-même : « Qu'est » de ma part cette lâcheté à l'égard des es- » pérances à venir? Pourquoi m'attaché-je » à ce qui n'est que passager? J'attendrai la » voix de l'Archange, le son de la dernière » trompette, la nouvelle forme que prendra » le ciel, celle que prendra la terre, l'af- » franchissement des élémens, le renouvelle- » ment de l'univers : alors je verrai Césaire, » non plus comme un homme décédé, comme » porté au tombeau, comme amèrement plaint, » comme un objet de larmes; mais brillant,

(1) Le père et la mère de Césaire s'empressèrent de faire vendre son mobilier et d'en distribuer le produit aux pauvres.

» glorieux, élevé à un haut degré de dignité, » tel que souvent en songe tu m'as apparu, » ô le plus cher et le plus tendre des frè- » res ! soit que mon désir de te voir te re- » présenta tel à mes yeux, soit que ce fût » une réalité. Aussi, laissant maintenant de » côté les gémissemens, tournerai-je mes re- » gards sur moi-même ; et de crainte que je » ne recèle en moi, sans le savoir, quelque » chose de digne de larmes, observerai-je » soigneusement tout ce qui me concerne, » etc. etc. » Bornons là nos citations, de peur que certains lecteurs ne nous accusent de les trop prodiguer.

Embarras que cause à Grégoire la mort de Césaire.

La succession de Césaire, qu'en mourant il avoit déclaré laisser aux pauvres, attira à Grégoire un essain d'embarras et de peines dont il se plaint amèrement dans un poëme *sur son sort malheureux*. Des gens qui prétendoient lui avoir prêté de l'argent, des valets, des amis, des étrangers, tels que des chiens affamés, se jetèrent sur ce qui lui avoit appartenu, et ils en ravissoient, l'un une chose, l'autre une autre ; ce qui leur étoit d'autant plus facile, qu'étant mort hors de sa patrie, personne ne s'intéressoit à la conservation de ce qu'il avoit laissé. « Je n'ai recueilli de sa » mort, dit-il, que des chagrins et des gé- » missemens. Tout ce qu'il avoit amassé de » biens, le sol de Nicée entrouvert par les » fortes secousses du tremblement de terre » l'engloutit. Le reste est devenu la proie

Carm. 1. *pag.* 34.

[redacted]

» de mains rapaces... O mon honorable Cé-
» saire ! ajoute-t-il, toi qui, tel que l'astre
» du matin, brillois jadis à la cour des Em-
» pereurs, qui portois au plus haut degré la
» sagesse et un aimable caractère, qui te
» glorifiois de tes nombreux et puissans amis,
» qui procurois à une infinité de malades la
» guérison de leurs maux, qui, par des bien-
» faits accordés à propos délivrois une foule
» de malheureux de leur pauvreté, mainte-
» nant que tu es mort, tu rassasies une nuée
» d'hommes avides qui, tels que des chiens,
» aboient de tous côtés après moi, et pas
» un parent ne vient à mon secours... Et moi
» cependant je suis dans un embarras dé-
» plorable. Il n'est plus au pouvoir de ma
» main, ni de les contenter tous, ni de les
» écarter ; car depuis que j'ai rompu avec le
» monde, je n'ai plus laissé mon ame se
» mêler que de brillans objets... » Ne se sentant pas en état de tenir tête à tant de gens injustes et avides, ni de confondre leurs impostures, il livra au fisc ce qui restoit de cette succession, et Basile et lui écrivirent à ce sujet des lettres touchantes à Sophrone leur compatriote, Préfet de C. P. « Je prie
Lett. 18. *pag.* 781. *Ep. S. Basil.* 84. » votre gravité, lui dit Basile, de s'opposer
» à un tel torrent, et de couper court à cette
» suite continuelle de maux dont on nous
» accable. Vous savez trop bien comment
» vous nous pouvez assister, sans avoir besoin
» d'attendre de nous que nous vous en indi-

» quions les moyens. Nous sommes d'ailleurs » si peu au fait des affaires de ce monde, » que nous ne voyons pas même comment il » vous sera possible d'opérer notre déli- » vrance. »

Mort de sa sœur Gorgonie.

Quelques mois après la mort de Césaire, Grégoire eut encore à pleurer celle de sa vertueuse sœur Gorgonie, qui étoit mariée avec un des principaux citoyens d'Icone, dont le nom n'est pas connu. Elle en eut trois filles, Alypienne, Eugénie et Nonne. Ces deux dernières déplurent à Grégoire, et il témoigne dans son testament prendre peu d'intérêt à elles. Mais il aima d'une affection particulière Alypienne, dont il parle lui-même comme d'une femme d'une piété et d'un mérite rares. Elle fut mariée avec un militaire nommé Nicobule, qui par sa valeur s'étoit distingué dans la guerre contre les Perses, à qui sa naissance et ses services donnoient entrée à la cour de l'Empereur, et qui, à des talens littéraires joignoit une grande vertu, ce qui surtout le rendoit très-cher à Grégoire : dans plusieurs de ses lettres il le traite de son cher et véritable fils, d'appui, de soutien de sa vieillesse, d'un autre lui-même. Aussi le voit-on toujours prendre ses intérêts à cœur et avoir l'œil sur l'éducation de ses enfans, dont l'aîné portoit aussi le nom de Nicobule. Si nous avons un petit recueil de lettres de Grégoire, c'est à Nicobule le père que nous en sommes redevables. Sur la demande qu'il

lui en fit, ce saint homme ramassa dans ses papiers toutes celles qu'il put trouver, et les lui envoya. Il mourut avant Grégoire, laissant sa veuve et ses enfans dans de grands embarras.

Mais pour revenir à Gorgonie, sa vie ne fut que d'un petit nombre d'années ; car à peine avoit-elle atteint la quarantième année quand elle mourut. Mais en digne fille de *Orat. 11. p. 177. et seq.* parens consommés dans la vertu, elle la passa toute entière dans la plus exacte pratique des devoirs de son état et de la perfection chrétienne ; sa modestie, ses mœurs douces et honnêtes, son assiduité à son ménage, ses bons exemples de toute espèce lui concilièrent l'amour et l'estime de son mari. Quoiqu'elle ne se produisît pas dans le monde, et qu'à l'imitation de la femme forte, elle fût toute occupée à bien gouverner sa maison et fît ses bonnes œuvres en secret, contente d'être vue seulement de celui qui lit dans le fond des cœurs, la réputation de son mérite étoit néanmoins répandue partout, et partout elle jouissoit d'une considération particulière ; car tel est l'éclat que jette la vertu, qu'il jaillit toujours au-dehors, quelque soin que prenne l'humilité de le tenir caché ; et tel est le charme qui y est attaché, qu'il gagne et captive tous les cœurs. Dieu qu'elle servoit avec tant de fidélité lui fit trouver un guide sage et éclairé dans ses voies, qui par ses conseils la conduisit à une haute perfection. Grégoire ne

[redacted]

le nomme pas, et se contente de l'appeler son pasteur, ce qui, dans le langage de ces anciens temps, peut désigner l'Evêque même d'Icone. Il le prend à témoin, comme on le verra bientôt, de la vérité de tout ce qu'il dit à sa louange dans l'oraison funèbre qu'il prononça en son honneur, et, en particulier, des grâces merveilleuses dont Dieu la favorisa dans deux occasions, où, sans le secours d'aucun remède, par la ferveur seule de ses prières, elle obtint la guérison de maux jugés incurables. Dieu l'avertit aussi, dans un doux sommeil, du temps de sa mort, afin qu'elle s'y tînt prête et qu'elle n'en fût pas effrayée. Peu auparavant elle reçut le Baptême auquel sa vie entière avoit servi de préparation, et qui mit le dernier sceau à sa prédestination.

Bientôt après elle fut atteinte de la maladie qui devoit la conduire au tombeau. Pleine de confiance en celui qui l'appeloit à une meilleure vie, elle attendit en paix sa dernière heure pour être avec Jésus-Christ. Une chose seule la préoccupoit, c'étoit de voir son mari baptisé avant de se séparer de lui pour toujours; et Dieu, qui se plaît à remplir les vœux de ceux qui l'aiment, lui accorda cette consolation, à laquelle il en ajouta encore une bien douce, celle de voir pour la dernière fois sa vénérable mère qui, malgré son grand âge, se rendit auprès d'elle pour l'assister et lui donner de tendres marques de son affection. Alors, n'ayant plus rien à dé-

sirer, elle ne pensa uniquement qu'à se disposer à la mort; et quand elle en sentit les approches, elle appela son époux, ses enfans, ses amis, et leur parla en termes qui marquoient l'amour sincère qu'elle leur portoit, et la grande idée qu'elle avoit des biens de l'autre vie; après quoi elle tomba dans une agonie qui ressembloit à un doux et paisible sommeil.

« Une foule de gens, dit Grégoire dans
» son oraison funèbre, et de la maison et
» d'étrangers, entouroient son lit pour l'as-
» sister. Sa vénérable mère, la tête penchée
» et le cœur déchiré de douleur, déploroit
» la perte qu'elle alloit faire. Tous manifes-
» toient pour la mourante le plus tendre
» intérêt entremêlé de vives alarmes. Les uns
» souhaitoient d'entendre encore de sa bouche
» quelque parole qui dans la suite leur rap-
» pelât le souvenir de sa personne; les autres
» avoient envie de lui dire quelque chose;
» mais pas un n'osoit le faire. C'étoient chez
» tous des larmes muettes, une douleur sourde,
» irrémédiable; car il ne leur paroissoit pas
» convenable d'honorer par des lamentations
» celle qui faisoit une telle mort. Ils gardoient
» un silence profond, ils assistoient à sa mort
» comme à une cérémonie religieuse. Elle
» cependant sembloit ne plus respirer, être
» sans mouvement, sans parole; et ce calme
» absolu paroissoit annoncer la défaillance
» totale de son corps, aussi bien que des

» organes de sa voix, frappés de mort à
» cause de la séparation de l'ame qui les
» vivifioit. Mais son pasteur qui, par rap-
» port à ce qui se passoit en elle de mer-
» veilleux, l'observoit attentivement, s'étant
» aperçu d'un léger mouvement dans ses
» lèvres, il approcha l'oreille de sa bouche,
» (son caractère et un sentiment de com-
» misération l'y enhardirent.) Eh ! que ne
» nous racontez-vous vous-même le secret de
» ce calme, ce que ce pouvoit être ? Per-
» sonne ne refusera d'ajouter foi à ce que
» vous en direz. C'étoit une psalmodie qu'elle
» articuloit tout bas ; c'étoit les paroles qu'on
» psalmodie pour les mourans, preuve bien
» visible, à parler vrai, de la sécurité avec
» laquelle elle sortoit de ce monde. Heureux
» quiconque meurt avec les mêmes paroles!
» *Je m'endormirai en paix et je me reposerai* *Psalm.* 4.
» *dans le Seigneur.*

» C'étoient là les paroles que vous psal-
» modiiez, ô la plus excellente des femmes !
» C'étoit là aussi ce qui vous arrivoit. Votre
» psalmodie exprimoit ce que vous faisiez ;
» avec votre décès même se prononçoit votre
» épitaphe. Vous vous affranchissiez heureu-
» sement du trouble des passions, et avec
» le sommeil commun à tous les hommes, vous
» obteniez celui que Dieu réserve à ceux
» qui l'aiment, et que méritoit à juste titre
» une personne qui, comme vous, avoit vécu
» et expiroit dans la pratique de la parole

» divine. Les biens dont vous jouissez maintenant sont, je le sais, bien plus grands et plus magnifiques que ceux qui frappent nos regards : je veux dire, les cris d'allégresse des bienheureux, les chœurs des Anges, l'ordre admirable qui règne dans le ciel, la contemplation de la gloire, et des créatures, et de Dieu, la splendeur éclatante de la Trinité toute pure et toute entière, qui ne se dérobe plus à l'esprit captivé et obscurci par les sens, mais en est vue à découvert et possédée dans toute sa plénitude, et qui éblouit nos ames de toute la lumière de sa divinité. C'est de tous ces biens que vous êtes en possession, dont, pendant que vous étiez encore sur la terre, vous n'obteniez que quelque écoulement par l'application de votre esprit à les envisager. Que si vous prenez quelque intérêt à ce que nous faisons pour vous ; si Dieu accorde cette faveur aux saintes ames, d'avoir quelque connoissance des honneurs qu'on leur rend ici-bas, accueillez, à la place de bien d'autres éloges funèbres et de préférence à tout autre, celui que je vous consacre aujourd'hui. Césaire avant vous a reçu de moi un pareil tribut funèbre, et vous après lui ; car tel a été mon sort, d'être réservé à rendre à des frères les derniers honneurs. J'ignore si après vous quelqu'un m'en rendra un jour de semblables ; mais au moins puissé-je seulement

» être honoré de cet honneur dont on jouit » en Dieu, et en demeurant et en vivant » avec le Christ Notre-Seigneur, etc. »

L'Eglise a justifié les grands éloges que Grégoire a donnés à Césaire et à Gorgonie, en les mettant au nombre des Saints qu'elle honore.

An 370.

Mort d'Eusèbe évêque de Césarée.

Ici, comme à bien d'autres époques de la vie de Grégoire, se trouve une lacune de près de deux ans, qui ne peut être remplie par aucun fait intéressant dont ses œuvres fassent mention. Ce qu'on y rencontre de plus remarquable après la mort de sa sœur Gorgonie, est la part qu'il prit avec son père à l'élection de son ami Basile au siége métropolitain de Césarée, devenu vacant au mois de juin de l'an 370 par la mort d'Eusèbe.

Ruse de Basile pour attirer en cette circonstance Grégoire à Césarée.

Basile qui, depuis sa réconciliation avec ce Prélat, n'avoit pas quitté Césarée, sentant combien il étoit important de lui faire donner par le clergé et le peuple un successeur capable de résister aux Ariens et de maintenir la foi dans cette métropole, chercha à attirer Grégoire auprès de lui, afin de travailler ensemble à obtenir un bon choix; et dans cette vue il lui écrivit de le venir trouver en toute hâte. Mais il se garda bien de lui dire le vrai motif pour lequel il le vouloit; parce que, connoissant son éloignement pour les brigues et les cabales, qui souvent avoient lieu dans les élections, il pensoit avec raison, qu'en de pareilles circonstances il se garderoit de paroître à Césarée. Il

ne lui parla pas même de la mort d'Eusèbe. Mais il usa, pour l'engager à se rendre au plus tôt, d'un artifice des plus propres à le toucher. Il lui manda qu'il étoit près de sa fin, et qu'avant de mourir il désiroit de le voir et de lui faire les derniers adieux.

Grégoire découvre sa ruse et ne s'y rend pas.

Grégoire atterré par une nouvelle si affligeante, sans penser qu'à la perte de son ami, dont il est menacé, part à l'instant de Nazianze pour se rendre auprès de lui à Césarée. Mais apprenant en chemin la mort d'Eusèbe par des Evêques qui, sur l'avis qu'ils en avoient eu, se rendoient dans cette ville, et devinant alors le vrai motif de l'empressement de son ami à le voir, il rebrousse chemin et retourne à Nazianze; et aussitôt après y être revenu, il lui écrit pour lui reprocher sa supercherie et le piége qu'il lui a tendu, et lui fait des observations judicieuses sur les inconvéniens qui seroient résultés pour l'un et pour l'autre de son apparition dans cette ville en pareille circonstance. « Je suis, lui dit-il, dans l'étonnement, » en premier lieu, que vous n'ayez pas senti » ce que les convenances demandent, et n'ayez » pas fait attention aux langues de bien des » gens toujours prompts à calomnier ceux même » dont les intentions sont les plus pures; en » second lieu, que vous n'ayez pas compris » qu'une même conduite nous convenoit et à » vous et à moi, qui avons de commun en- » semble et état de vie, et doctrine, et géné- » ralement tout; Dieu lui-même dès notre

Lett. 21. *pag.* 784.

» premier âge nous ayant ainsi étroitement » unis ; enfin, en troisième lieu (qu'il me soit » permis de le dire), que vous ayez pu vous » imaginer que ces sortes de choix tomberoient » sur les plus dignes, et non sur les plus puis- » sans et les plus agréables à la multitude. » C'est pour ces raisons que j'ai, comme l'on » dit, reviré de bord, et que je suis revenu » sur mes pas. Prenez vous aussi, si vous m'en » croyez, le parti de fuir ces assemblées tu- » multueuses, et de ne pas vous exposer à des » soupçons défavorables. Cependant j'irai voir » votre piété, quand tout sera décidé et qu'il » en sera temps, et alors je vous ferai bien » d'autres reproches plus graves encore. »

Les deux Grégoire travaillent à faire nommer Basile au siége de Césarée.

Cependant dès ce moment Grégoire et son père conçurent le dessein de faire nommer Basile à la place d'Eusèbe, comme le seul homme capable de remplir dignement ce siége éminent. Les circonstances n'étoient rien moins que favorables à leurs vues. Le peuple et le clergé de Césarée étoient divisés en différens partis, dont chacun poursuivoit avec chaleur l'élection de son candidat; et les esprits étoient tellement échauffés, que la tranquillité de cette ville paroissoit menacée des mêmes mouvemens séditieux qui avoient éclaté à l'élection d'Eusèbe. « Ce n'étoit pas, dit Grégoire, qu'on ignorât » quel étoit le sujet qui réunissoit le plus de » mérite pour occuper cette place : il étoit » parfaitement connu de tout le monde, et » surtout de la partie la plus probe et la plus

Orat. 19. p. 310.

» saine du peuple, ainsi que des ministres des
» autels et des moines, à qui seuls, ou au
» moins principalement, devroient appartenir
» ces sortes d'élections, et non aux plus riches
» et plus puissans, ou à une populace turbu-
» lente et aveugle, et à ce qu'il y a de plus
» vil parmi elle (1). Alors rien de préjudiciable
» n'arriveroit aux Eglises. Mais dans l'état
» actuel des choses, peu s'en faut que je ne
» trouve les gouvernemens civils mieux réglés
» que le nôtre, auquel est attribuée la grâce
» divine, et la terreur, en pareils cas, est un meil-
» leur moyen d'administrer que la raison. Car,
» ajoute-t-il en s'adressant à Basile devant qui il
» parloit, s'il n'en étoit pas ainsi, quel homme
» de bon sens, ô tête divine et sacrée! auroit
» pu en aller chercher un autre et vous laisser,
» vous que les mains même du Seigneur ont
» formé, qui vivez dans le célibat, qui ne
» possédez rien, qui ne tenez rien de la chair
» ni presque du sang; qui, après le Verbe, êtes
» puissant en paroles; qui brillez entre les
» philosophes par votre sagesse, qui au milieu
» des gens du monde vous élevez au-dessus
» du monde; vous mon ami, le compagnon
» de mes travaux, et, pour dire encore quel-
» que chose de plus fort, vous la moitié de
» mon ame et avec qui me sont communs et

(1) J'ai fait une remarque sur les vices des élections populaires aux dignités ecclésiastiques, qu'on trouvera à la suite de la vie.

» genre de vie et savoir ? Je voudrois, pour vous » dépeindre aux yeux des autres, qu'il me » fût permis de parler avec une pleine liberté; » mais je ne puis en votre présence traiter un » tel sujet sans omettre la majeure partie des » choses, pour ne pas être soupçonné de » chercher à vous flatter. Mais pour revenir à » ce que je disois d'abord, le Saint-Esprit » savoit bien celui qu'il devoit élire (eh ! » comment ne l'auroit-il pas su ?); mais l'envie » s'opposoit à ses desseins. J'ai honte de nom- » mer ceux qu'elle animoit contre lui. Ah ! » plût à Dieu qu'on ne les ouît pas non plus » nommer par d'autres, qui se plaisent et s'étu- » dient à nous donner du ridicule ! Aussi glis- » sons là-dessus, comme les fleuves sur les » rochers qu'ils rencontrent dans leur cours, » passant sous silence des choses dignes d'un » éternel oubli, et venons à ce qui arriva. »

Dès que le clergé séculier et régulier, et les magistrats de Césarée, eurent, conformément aux anciens usages de l'Eglise, informé Grégoire le père, comme doyen des Evêques de la province, de la vacance du siége de cette ville ; et l'eurent en même temps prié de les assister, en cette occasion, par son zèle à leur faire donner un sujet capable de le remplir dignement, il leur répondit de suite, pour leur rappeler l'importance des délibérations qui alloient avoir lieu, et l'esprit de sagesse et de maturité qu'il falloit y apporter, et leur témoigner la crainte qu'il avoit que son grand âge et ses infirmités

ne l'empêchassent de les aller aider de ses conseils. « Que si ma grande foiblesse, ajou-
Lett. 22. *p.* 785. » te-t-il, m'empêche de me rendre à vos déli-
» bérations, je veux au moins y concourir
» autant que le peut un absent. Je suis bien
» persuadé que, votre ville étant aussi grande
» et aussi bien gouvernée depuis long-temps
» par des Pasteurs d'un mérite éminent, il
» doit y avoir parmi vous d'autres sujets dignes
» de la prélature. Mais il n'y en a pas néan-
» moins entre ceux qui jouissent de la consi-
» dération publique, que je puisse préférer
» au bien-aimé de Dieu, notre cher fils le prêtre
» Basile, dont (je le dis devant Dieu même)
» la vie et la doctrine ont été des plus pures,
» et qui de tous est, sinon le seul, au moins le
» plus capable, sous ce double rapport, de tenir
» ferme contre le temps présent et d'arrêter
» les langues effrénées des hérétiques. Tel est
» mon avis, dont je fais part au clergé, aux
» moines, aux gens en place, aux sénateurs,
» et enfin au peuple. Que s'il est approuvé,
» que si mon suffrage, que j'émets avec la même
» droiture et la même impartialité que si je le
» donnois avec Dieu même, prévaut, dès-
» lors je suis et serai en esprit présent à vos
» délibérations. Bien plus, dès maintenant je
» lui impose les mains, et j'ai toute confiance
» dans l'Esprit-Saint. Mais s'il en va autrement,
» si mon avis n'est pas adopté, si une affaire
» de cette nature se décide d'après des brigues
» de parenté et de famille, et qu'une troupe
» tumultueuse

[redacted]

» tumultueuse et turbulente viole de nouveau » les règles établies (1), faites entre vous ce » qu'il vous plaira, pour moi je me replierai » à l'écart. »

Grégoire le père, ou plutôt son fils, qui agissoit en son nom, ne s'en tint pas là. Il s'empressa d'écrire au saint Evêque de Samosate, Eusèbe, dont l'influence étoit à Césarée d'un grand poids, pour le conjurer d'avoir avec lui une entrevue, afin de concerter ensemble des moyens de donner Basile pour pasteur à l'Eglise de cette ville, qui dans cette circonstance imploroit leur assistance, et à laquelle ils rendroient par-là le service le plus important, dont Dieu leur tiendroit un grand compte. En un mot, dit son fils, tel fut son zèle à faire élire Basile, qu'il écrivit de tous côtés pour aplanir les obstacles qui s'opposoient à son élection. Il donne des avis ; il tâche de mettre d'accord entre eux le peuple, les prêtres et autres ministres des autels ; il conjure : déjà il vote, il impose les mains ; et sans être encore présent aux assemblées, il prend, à son grand âge, la liberté de parler à des étrangers avec la même autorité qu'à son peuple même.

Les Evêques de la province, avant de procéder avec le peuple et le clergé à l'élection du nouveau Prélat, écrivirent aussi, pour se

(1) Saint Grégoire fait allusion aux troubles dont furent agitées les assemblées qui eurent lieu pour l'élection d'Eusèbe.

conformer aux canons, à Grégoire le père, et l'invitèrent à leur assemblée, mais d'une manière vague, sans lui mander pourquoi, ni quand elle devoit se tenir; parce qu'ils étoient sans doute bien aises qu'il ne s'y rendît pas, de crainte que par son influence il ne traversât les desseins qu'ils avoient déjà formés. Car plusieurs d'entr'eux tenoient à l'arianisme, et ne vouloient point de Basile dont ils redoutoient le savoir et l'orthodoxie. Ils mettoient tout en usage pour faire tomber le choix sur quelqu'un de leur secte, ou sur tout autre qui fût moins à craindre pour eux. Grégoire répondit à leur lettre en homme piqué de leurs mauvais procédés à son égard. « Que » vous êtes, leur dit-il, polis, honnêtes et » doués d'une éminente charité! Vous m'ap- » pelez à la métropole apparemment pour tenir » quelque délibération sur le choix d'un » Evêque (car je comprends que c'est là » votre dessein), mais sans me prévenir, ni » qu'il faut que je m'y trouve, ni pourquoi, » ni à quelle époque. Vous ne me faites con- » noître que confusément ce que vous allez » faire, comme des gens qui ne sentent pas » les égards qui me sont dus, qui n'ont aucune » envie de m'avoir avec eux, et qui, au con- » traire, ne veulent point de ma présence, de » peur de me rencontrer sur leurs pas. Tel » est votre procédé à mon égard; et tout in- » jurieux qu'il est, je veux bien le souffrir. » Quant à mon opinion, je vais vous la dé-

Lett. 23. *pag.* 786.

[redacted]

» clarer telle qu'elle est. Il arrivera que les » uns désigneront celui-ci, les autres celui-là, » chacun selon son caractère ou ses intérêts, » comme cela se fait en pareils cas. Pour » moi, je ne peux ni ne dois sans crime pré- » férer personne à notre très-honoré frère » Basile, notre collègue dans le sacerdoce. » Car pouvons-nous trouver quelqu'un parmi » ceux que nous connoissons, d'une conduite » plus éprouvée, qui ait plus d'éloquence et » de savoir, et qui, sous tous les rapports, » ait porté la vertu à un aussi haut degré » de perfection ? Que si l'on objectoit la foi- » blesse de sa santé, pensez que ce n'est pas » un athlète, mais un docteur que vous devez » élire... Si vous accueillez mon suffrage, » j'assisterai à vos délibérations d'esprit où de » corps. Mais si l'on ne doit s'y rendre qu'à » de certaines conditions, et si les factions » doivent y prévaloir sur ce qui est juste, » alors je me félicite d'avoir été traité avec » dédain. Faites-en votre affaire. Toutefois » priez Dieu pour moi. »

Grégoire le père se rend à Césarée pour l'élection de Basile.

Pendant que Grégoire répondoit avec cette noble et sainte liberté à la lettre des Evêques de la métropole réunis à Césarée, il étoit retenu dans son lit par une infirmité dangereuse qu'aggravoit encore son grand âge (Il touchoit alors sa quatre-vingt-seizième année.). Néanmoins ayant été informé qu'il manquoit à Basile une voix pour être canoniquement élu, « quoique grièvement malade

Orat. 19. pag. 310.

» et cassé de vieillesse, il s'arrache de son
» lit, dit son fils ; il part pour Césarée comme
» un jeune homme, ou, pour mieux dire, il
» y est porté tout mourant et respirant à peine,
» dans la pleine confiance que, s'il lui arrive
» de succomber, ce sera pour lui un bel
» éloge funèbre. Mais alors s'opère en lui
» une révolution miraculeuse qui ne sauroit
» être révoquée en doute. La fatigue lui
» rend les forces, il est rajeuni par l'ardeur
» qui l'anime. De concert avec Eusèbe de Samo-
» sate et autres gens de bien, il arrange
» tout, surmonte tous les obstacles qu'on
» mettoit à l'élection de Basile, obtient qu'il
» soit proclamé ; et en qualité de doyen de
» la province, il lui donne l'onction sainte,
» assisté des autres Evêques, et le place sur
» le siége de cette ville ; après quoi il repart
» pour Nazianze, non plus comme dans un
» cercueil, mais comme dans une arche sainte.

Basile est élu. Grégoire lui en témoigne sa joie et puis va le voir.

Ainsi triomphèrent les deux Grégoire des envieux de Basile et des partis déclarés contre lui. Le fils surtout en fut au comble de la joie, et écrivit sur-le-champ à son ami pour lui ouvrir à cet égard son cœur. « J'ai été,

Lett. 24. pag. 787.

» je l'avoue, lui dit-il, ravi de plaisir, quand
» j'ai appris la victoire qu'a remportée l'Es-
» prit-Saint, en exposant sur le chandelier
» une lampe qui déjà brilloit avec éclat.
» Eh ! ne devois-je pas l'être à la vue du
» mauvais état de l'Eglise et du besoin qu'elle
» avoit d'un pasteur tel que vous ? » Après

[redacted]

quoi il lui mande qu'il n'ira cependant pas le voir encore, soit pour mettre de la gravité dans ses démarches, soit pour ne pas donner prise à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de critiquer le trop grand empressement qu'il auroit à réunir autour de lui ses partisans et ses amis. « Quand sera-ce donc que vous » viendrez, me demanderez-vous ? Quand Dieu » l'ordonnera et que seront dissipées ces om- » bres que répandent sur notre réputation » ceux qui nous tendent des piéges et nous » calomnient. Mais du reste, les lépreux (1) » qui s'opposent à l'entrée de David dans Jé- » rusalem ne feront pas une longue résis- » tance. » Quelle prudence ! quelle sagesse dans cette conduite de Grégoire qui, de crainte de provoquer contre son ami les langues de ses envieux, réprime ainsi l'ardeur avec laquelle son cœur le portoit vers lui ! « Oui, lui dit-il, tandis que tout le monde » s'imaginoit que j'irois sur-le-champ le trou- » ver, lui témoigner ma joie, comme peut-être *Orat.* 20 *pag.* 344. » tout autre l'auroit fait, et exercer ensem- » ble le pouvoir plutôt que le partager, et » qu'on l'auguroit ainsi à cause de l'étroite » amitié qui nous unissoit ; soigneux comme » je le suis en tout, si jamais personne le » fut, d'éviter ce qui peut choquer et ex-

---

(1) Ce n'étoient pas des lépreux que les Jébuséens avoient laissés dans Jérusalem pour la défendre contre les attaques de David, mais des boiteux et des aveugles. *Voy.* 2. *Rois*, *ch.* 5. *v.* 6.

» poser à l'envie, surtout en cette circons-
» tance où les esprits étoient encore agités
» et soulevés, je restai chez moi, mettant un
» frein au désir que j'avois de le voir. Il
» m'en fit des reproches, mais pourtant il
» me le pardonna; et lorsqu'ensuite je me
» rendis auprès de lui, et que, pour les mêmes
» raisons, je refusai la place la plus honora-
» ble qu'il vouloit me donner, et de pren-
» dre le premier rang parmi les prêtres de
» son Eglise, il ne m'en sut nul mauvais
» gré; il alla même jusqu'à m'en louer, aimant
» mieux être taxé de hauteur envers moi par
» certains qui ne connoissoient pas les motifs
» qui nous faisoient agir, que de rien faire de
» contraire à la raison et à ses vues. »

Basile tâche inutilement de retenir Grégoire auprès de lui.

Grégoire ne dit pas quelle étoit cette place la plus honorable que Basile lui offroit dans son clergé. Il y en a qui croient qu'il vouloit l'ordonner Evêque et en faire son coadjuteur. Mais quelle qu'elle fût, il ne put jamais, malgré ses instances et tout l'ascendant que lui donnoit sur son esprit l'amitié, le déterminer ni à se fixer à Césarée, ni même à y séjourner un temps considérable. Cet homme sage et désintéressé, après avoir satisfait aux devoirs de l'amitié, revint à Nazianze auprès de ses vieux parens, d'où Basile qui eût voulu l'avoir toujours avec lui ne se lassoit point de faire en sorte de l'arracher. Et comme il lui faisoit un jour de vifs reproches de la rareté de ses visites et l'accusoit de le dédaigner, ce qui

Lett. 10. *pag.* 775.

étoit bien mal le connoître, « Quoi ! lui ré-
» pondit aussitôt cet invariable ami, ce qui
» vous regarde, ô tête divine et sacrée ! n'est
» à mes yeux, dites-vous, que comme un chétif
» grappillon négligé par le vendangeur ! Quelle
» parole avez-vous laissé échapper là de votre
» bouche, ou comment avez-vous osé la pro-
» férer ? Et, pour oser moi aussi quelque chose,
» comment votre esprit a-t-il pu vous la suggérer,
» ou votre style l'écrire, ou votre lettre la
» recevoir ? O études ! ô Athènes ! ô sueurs
» scientifiques ! Peu s'en faut que par une telle
» lettre vous ne me fassiez prendre le ton
» tragique ! Est-ce donc que vous ne me
» connoissez pas, ou que vous ne vous con-
» noissez pas vous-même ? » Et après ce début
il se répand sur son compte en éloges en-
tremêlés de tendres sentimens d'amitié. Du
reste, s'il ne se rendoit pas, aussi souvent qu'il
l'eût désiré, aux vœux de son ami, c'étoit
surtout à cause des soins qu'il devoit à ses pa-
rens, comme on le voit par une autre lettre
écrite probablement après la précédente. « Je
» suis retenu, lui dit-il, auprès de ma mère, *Lett. 4.*
» affligée d'une maladie grave ; que si ce n'étoit *pag 769.*
» pas l'incertitude de l'état où je la laisserois,
» je ne me priverois assurément pas du plai-
» sir, soyez-en bien persuadé, de vous aller
» joindre. Faites seulement par vos prières
» qu'elle recouvre la santé, et que moi je
» puisse me mettre en route. »

Il eût été pour Basile, dans la première

La foi de Basile est calomniée par ses ennemis.

année de son épiscopat, non-seulement très-consolant, mais aussi fort utile d'avoir le plus souvent Grégoire avec lui, pour lui servir d'auxiliaire dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre ses nombreux ennemis. Il en avoit, à la vérité, forcé une partie, par sa modération et sa douceur, à déposer les sentimens d'envie et de haine dont ils étoient animés contre lui ; mais il lui en restoit encore beaucoup et dans Césarée et parmi les Evêques de la province, qui ne lui pardonnoient pas d'avoir été élu malgré leurs cabales, et qui s'acharnoient à le dénigrer. Ils prirent occasion de la sage circonspection avec laquelle il parloit, dans ses discours, de la divinité du Saint-Esprit, que Macédone attaquoit et dont une foule d'esprits légers et peu éclairés doutoient, parce qu'elle n'avoit pas été encore solennellement reconnue et proclamée par aucun concile, pour l'accuser de n'être pas ferme sur ce point dans la foi, et d'user de déguisement et de dissimulation. Ils regardoient comme une lâcheté de sa part de semblables ménagemens, quoiqu'en cela cependant il ne fît rien qui ne fût approuvé par de très-saints docteurs, et entr'autres par saint Athanase, qui tous jugeoient, avec raison, que pour ne pas augmenter les troubles de l'Eglise, il falloit se contenter de proposer en public cette vérité avec réserve, en des termes, il est vrai, qui exprimassent la divinité du Saint-Esprit, mais sans le qualifier encore expressément de Dieu,

[redacted]

jusqu'à ce qu'un temps plus favorable permît de s'expliquer hautement à cet égard. Bien qu'il n'y eût rien dans cette conduite que de conforme à l'esprit de Dieu, ses ennemis ne laissèrent pas de lui en faire un crime. Un moine entr'autres, dans un repas où se trouvoit Grégoire avec plusieurs personnes de mérite, déclama hautement contre lui, traitant sa conduite de lâche et d'indigne, n'épargna pas Grégoire lui-même, et entraîna dans son sentiment la plupart des convives.

Grégoire crut de son devoir d'informer de suite son ami de ce qui s'étoit passé. Mais comme il prévit que les imputations odieuses du moine ne manqueroient pas de l'offenser, il commença sa lettre par de grands éloges de son savoir et de son orthodoxie, et par d'éclatans témoignages de son estime et de sa tendre affection pour lui, afin de le disposer par-là à écouter avec moins de sensibilité les propos tenus contre lui; après quoi il lui en rend ainsi compte.

« Il se donnoit un repas, et à ce repas se *Lett.* 26
» trouvoient nombre de personnes distinguées *pag.* 788.
» et de nos amis, et parmi eux un de ces
» hommes qui se couvrent du nom et du
» masque de la piété. On n'en étoit pas en-
» core aux verres, que la conversation rouloit
» déjà et sur vous et sur moi, comme cela
» arrive d'ordinaire dans les repas où, au
» lieu de quelqu'autre sujet, c'est de nous
» qu'on aime à s'entretenir. Tandis que tous

» vous donnoient de grandes louanges aux-
» quelles ils m'associoient, comme faisant
» profession du même genre de vie, et qu'ils
» parloient de notre amitié, d'Athènes, de la
» conformité et de l'unanimité de nos senti-
» mens en toutes choses, voilà que ce philo-
» sophe leur en fait un crime : Eh ! qu'est
» ceci, messieurs, leur dit-il en poussant un
» cri furieux ? Que vous êtes faux et grands
» adulateurs ! Qu'en tout le reste on exalte ces
» hommes, si on le trouve bon, je ne m'y op-
» pose pas ; mais en ce qu'il y a de plus es-
» sentiel, je ne saurois le passer. C'est fausse-
» ment que Basile est vanté pour son ortho-
» doxie ; c'est faussement que l'est Grégoire :
» l'un trahissant la foi par ses discours, et
» l'autre la trahissant par sa tolérance. D'où
» tirez-vous cela, lui dis-je, téméraire, nou-
» veau Dathan, nouvel Abiron par votre folle
» présomption ? D'où venez-vous nous profes-
» ser de pareils sentimens ? Comment vous
» constituez-vous ainsi juge sur de semblables
» matières ? J'arrive à présent, répliqua-t-il,
» de l'assemblée qui a eu lieu à l'occasion de
» la fête du martyr Cupsychius (ce qui étoit
» en effet vrai), et là j'ai entendu le grand
» Basile discuter sur le Père et le Fils excel-
» lemment, parfaitement, et de manière qu'il
» seroit difficile à tout autre d'en mieux parler.
» Mais, quant au Saint-Esprit, il n'a fait que
» glisser sur ce qu'il en a dit, à peu près, a-t-il
» ajouté pour se servir d'une comparaison,

» comme on voit des fleuves couler rapidement
» sur des rochers et faire de profondes exca-
» vations dans les sables. Eh ! d'où vient,
» homme merveilleux, me dit-il en me regar-
» dant, que vous parlez, vous, ouvertement de
» la divinité du Saint-Esprit ? Et en même
» temps il cita quelque passage d'un discours
» que j'avois prononcé dans une nombreuse
» assemblée, où j'avois ensuite appliqué au
» Saint-Esprit ces paroles connues de tout le
» monde : Jusqu'à quand tiendrons-nous la
» lampe cachée sous le boisseau ? Au lieu que
» lui, il ne nous la montre qu'obscurément,
» et qu'il la couvre comme d'un voile : il ne
» professe point la vérité avec franchise, usant
» de plus de politique que de piété dans les
» discours dont il inonde nos oreilles, et voi-
» lant sa duplicité par la force de son élo-
» quence. C'est que moi, lui répondis-je, placé
» dans un coin obscur et inconnu de la plupart
» des gens, sans qu'on sache presque ni si je
» parle, ni ce que je dis, je puis raisonner
» sans nulle conséquence. Mais quant à lui,
» on en fait bien plus d'état, comme se faisant
» beaucoup plus remarquer et par son propre
» mérite et par la dignité de son Eglise. Tout
» ce qu'il dit devient public, et autour de lui
» se fait une vive guerre, les hérétiques cher-
» chant à se prévaloir d'une simple parole sortie
» de la bouche de Basile, pour en prendre
» occasion de le chasser de son église, lui qui
» est presque la seule étincelle de la vérité

» qui nous reste encore, et en qui seul réside
» la vertu de la ranimer ; tous nos voisins
» ayant été surpris et séduits (1), afin qu'ensuite
» leur pernicieuse doctrine puisse mieux s'en-
» raciner dans la ville, et de son église, comme
» d'un fort, fondre sur le reste de la terre et
» la ravager. Il vaut bien mieux ne proposer
» cette vérité qu'avec ménagement, en cédant
» un peu au temps, comme à un nuage qui
» passe, que de la voir périr pour l'avoir ou-
» vertement prêchée. Il ne résulte d'ailleurs
» aucun préjudice pour la foi, que nous re-
» connoissions le Saint-Esprit pour Dieu en
» d'autres termes, d'où se déduit également
» cette vérité ; puisque ce n'est pas tant dans
» le son des mots que dans le sens qu'ils ren-
» ferment, qu'elle consiste ; au lieu que ce seroit
» un grand malheur pour l'Eglise, que par la
» perte d'un homme seul, la vérité fût pros-
» crite de son sein, etc. »

Basile trop sensible à ce que lui mande Grégoire touchant ces calomnies.

Malgré tout ce qu'allégua Grégoire pour justifier Basile et pour se justifier lui-même, les assistans se rangèrent du côté du moine, et taxèrent de frivoles et de dérisoires les ménagemens qu'ils prétendoient devoir garder en parlant de la divinité du Saint-Esprit, et les accusèrent de consulter bien plus leur timidité que les intérêts de la foi. Basile, cependant, en appre-

(1) L'empereur Valens forçoit les Evêques d'admettre les erreurs d'Arius touchant le Fils de Dieu, sous peine d'être bannis de leurs siéges.

nant qu'on avoit ainsi calomnié sa conduite et sa foi, en fut vivement affligé, et répondit assez sèchement à son ami. « Tout ce mal, » lui dit-il, que je vous conjurois depuis long- *Lett. S. Bas. p.837.*
» temps de prévenir, et dont je ne vous dirai » plus rien, las que je suis de vous en parler, » vient de ce que nous ne nous voyons pas » assez souvent; car si, conformément à nos » anciennes conventions et aux soins que nous » devons aux églises, nous avions passé une » bonne partie de l'année ensemble, nous n'au- » rions pas donné prise à nos détracteurs. » Mais laissez, s'il vous plaît, ces gens-là en » repos, et vous cependant, venez m'assister » dans le combat que je vais maintenant avoir » à soutenir, et aborder avec moi celui qui » vient nous attaquer à main armée. Car en » vous montrant seulement, vous arrêterez son » impétuosité, et vous dissiperez ceux qu'il a » rassemblés et dressés pour mettre sens des- » sus dessous les affaires de la patrie. » Cet ennemi dont parle ici Basile, étoit l'empereur Valens, qui parcouroit de nouveau avec une escorte imposante la Cappadoce, pour forcer les Evêques et leur clergé à embrasser les erreurs d'Arius, et qui se dirigeoit vers Césarée comme le chef-lieu de la province. « Quand » il viendra, ajoute Basile, on verra quel est » celui qui suit le bon chemin, et quel est celui » qui cloche et trahit par lâcheté la parole de » la vérité, pour laquelle je m'attends à » souffrir, si ce n'est pas tout ce que je me

» figure, au moins d'être banni et de mon
» église et de ma patrie. »

Grégoire, sa trop grande sensibilité.

Basile avoit assurément raison d'être fâché qu'on jugeât aussi mal de son orthodoxie; mais il ne devoit pas prendre en mauvaise part le compte qu'il lui avoit rendu des propos injurieux qu'on avoit tenus contre lui. Aussi Grégoire lui répondit-il avec cette franchise dont on doit user entre amis. « Tout autre plus

Lett. 27. *pag.* 791.

» clairvoyant, lui dit-il, se seroit douté de ce » qui est arrivé; mais moi, bon homme et » tout-à-fait simple, je n'ai nullement craint » de vous mander ce qui s'est passé; et voilà » que ma lettre vous a offensé bien mal à propos, » à mon avis, bien à tort et sans nulle espèce » de raison. Vous ne faites pas, il est vrai, » éclater votre mauvaise humeur, mais vous » la couvrez, et cela avec beaucoup d'art, comme » d'un masque pour en dérober par honte la » vue. Certes, si j'avois mis dans ce que je » vous ai écrit de l'astuce et de la malveillance, » je ne serois pas moins mortifié de l'avoir » fait, que je ne le suis de votre chagrin; » mais si c'est avec simplicité et avec mes » bonnes intentions accoutumées, que j'en ai » agi ainsi, je dois m'en prendre, non aux dis- » positions de votre ame, mais à mes propres » péchés. » Puis il lui mande qu'il ira le trouver pour défendre avec lui la foi contre les nouvelles entreprises des Ariens, et qu'il le verra toujours prêt à l'assister de tout son pouvoir pour repousser leurs attaques.

Valens parcourt la Cappadoce pour forcer les Evêques à embrasser l'arianisme et passe à Nazianze.

SUR LA FIN DE L'AN 371.

Mais avant de l'aller joindre il attendit que l'empereur Valens fût passé à Nazianze, afin de veiller à la conservation de la foi contre les tentatives de ce Prince qui, pour forcer les Evêques à souscrire ses formulaires de foi, employoit la séduction, les menaces, les proscriptions et de mauvais traitemens de toute espèce. « Il se flattoit, dit Grégoire, de pou- » voir avec de tels moyens nous subjuguer » comme tant d'autres. Mais il éprouva de la » part de mon père une résistance ferme, in- » vincible, à laquelle je concourus peut-être » moi aussi en quelque chose, en me mettant » comme un dogue plein d'un courage mâle, » après ces bêtes féroces. » Et ainsi la foi ne reçut aucune atteinte dans cette Eglise; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que par respect sans doute pour le mérite éminent des deux Grégoire, il ne fut exercé contre eux aucune violence, tandis que tous les autres qui refusoient d'obéir aux ordres de l'Empereur, étoient maltraités et bannis de leurs églises.

Grégoire va à Césarée aider son ami à défendre la foi.

Aussitôt après cette honorable victoire, Grégoire accourut auprès de son ami à Césarée, où se rendoit aussi l'Empereur avec un appareil formidable, et dans les mêmes vues hostiles contre la foi, bien résolu de mettre tout en œuvre pour réduire Basile et son clergé, dans l'espérance que la métropole une fois subjuguée, toutes les autres Eglises de la province seroient par son exemple entraînées dans l'arianisme. Mais telles furent

l'intrépidité, la noblesse et la grandeur d'ame de Basile assisté de son ami Grégoire, que rien ne fut capable de l'intimider, ni d'ébranler sa foi.

Le préfet Modeste entreprend en vain de gagner Basile.

Le préfet Modeste, homme naturellement audacieux, surtout contre les catholiques, exécuteur servile des ordres de l'Empereur, et qui par son extrême complaisance à le seconder en tout, s'assuroit de se maintenir dans sa place, arriva le premier à Césarée avec la recommandation expresse d'obliger Basile à communiquer avec les Ariens, ou à le chasser de la ville s'il le refusoit. C'est devant cet homme, frémissant de rage contre l'Eglise, rugissant comme un lion, et qu'on osoit à peine aborder, qu'est introduit Basile; ou plutôt il s'y rend, non comme cité à un tribunal, mais comme allant à une fête.

Orat. 20. pag. 249.

« Comment pourrai-je, dit Grégoire, dignement raconter et l'insolence de ce Préfet, » et la sage et généreuse résistance que lui fit » Basile ? Que signifie, lui dit ce magistrat » en l'appelant par son nom, car il ne daigna » pas le qualifier d'Evêque; que signifie cette » hardiesse que vous avez de résister à un » aussi grand Empereur, et cette arrogance » que n'a nul autre que vous ? Pourquoi me » parlez-vous ainsi, lui répondit cet homme » généreux, et quel est ce vertige que vous » me reprochez ? Je ne vous comprends pas. » C'est, lui répliqua-t-il, que vous ne professez pas la religion de l'Empereur, tandis

» que

» que tous les autres ont fléchi et s'y sont » soumis. — Certes, c'est là une chose que ne » prétend pas mon Empereur. Je ne puis adorer » une créature (1), étant moi-même une » créature de Dieu et appelé à devenir un » Dieu. — Mais que suis-je donc à vos yeux ? » — Rien absolument, tandis que vous faites » de pareilles injonctions. — Eh ! quoi, ne » trouvez-vous pas bien honorable d'être dans » nos rangs et en communion avec nous ? » — Vous êtes, il est vrai, Préfet et Préfet » illustre, je n'en disconviendrai pas ; mais » vous n'êtes pas pour cela plus digne d'honneur » que Dieu ; et quant à l'avantage d'être en » communion avec vous, il est grand sans » doute (eh ! comment ne le seroit-il pas, » puisque vous êtes, vous aussi, des créatu- » res de Dieu ?) ; mais pas plus cependant » que de l'être avec tout autre d'entre ceux » qui sont soumis à nos lois. Car c'est la foi, » et non la dignité des personnes, qui ca- » ractérise le christianisme. »

Alors le Préfet tout ému et plus bouillant de colère, se lève de son siégé, et lui adresse de plus rudes paroles. « Quoi ! lui » dit-il, vous ne craignez pas ma puissance ? » Est-ce, lui répondit-il, qu'il ne m'arrive » quelque chose, et que n'aie à souffrir » quelques mauvais traitemens ? — N'en avez-

(1) Les Ariens faisoient du Fils de Dieu une simple créature, et les catholiques refusoient de l'adorer comme tel.

» vous donc à redouter aucun de tous ceux
» qu'il est en mon pouvoir de vous faire
» essuyer ? — Quels sont-ils ? Faites-les-moi
» connoître. — La confiscation de vos biens,
» l'exil, les tourmens, la mort. — Si vous en
» avez encore quelqu'autre, menacez-m'en ; car
» aucun de ceux-là ne me touche. — Comment
» donc et pourquoi ? — Parce que celui qui
» n'a rien est à l'abri de toute confiscation,
» à moins que vous ne vouliez de ces hail-
» lons-ci, tout usés, et de quelques livres,
» en quoi consiste tout mon bien. Quant à
» l'exil, je n'en connois point, n'étant cir-
» conscrit par aucun pays, celui même que
» j'habite à présent n'étant pas à moi, et re-
» gardant toute contrée où je pourrois être
» relégué comme mienne, ou plutôt comme
» de Dieu dont je suis un hôte, un pas-
» sager. Pour les tourmens, quelle prise
» auroient-ils sur moi, sur un corps qui à
» peine existe ; à moins que vous n'entendiez
» parler du premier coup qu'il recevra ? Car
» il n'y a que celui-là seul qu'il soit en votre
» pouvoir de me faire souffrir. A l'égard de
» la mort, elle est à mes yeux un bienfait.
» Elle m'enverra plus tôt à mon Dieu, pour qui
» je vis et m'acquitte des devoirs de mon
» état, pour qui je suis plus qu'à demi mort,
» et vers qui je tends avec ardeur depuis
» long-temps. »

« Le Préfet tout étonné d'un tel langage,
» jamais, lui dit-il, jusqu'à présent, personne

» ne m'a parlé de la sorte et avec autant de » hardiesse. Peut-être, lui répondit Basile, » n'avez-vous eu affaire à aucun Evêque. » Certainement il vous eût parlé de la même » manière, s'il eût eu une pareille cause à » défendre. Car dans tout le reste nous » sommes, ô Préfet ! remplis de douceur et » de modération, et plus humbles que personne, » le précepte divin nous le prescrivant ainsi ; » et nous ne prenons point des airs de fierté, » non-seulement vis-à-vis d'un aussi grand » Empereur, mais pas même vis-à-vis du der- » nier des hommes. Mais lorsque Dieu est » compromis et qu'il s'agit de lui, alors, sans » égard à quoi que ce soit, nous n'envisa- » geons que lui seul. Le feu, le glaive, » les bêtes féroces, les ongles de fer dont » on déchire les chairs, loin de nous épou- » vanter, font nos délices. D'après cela, ou- » tragez-moi, menacez-moi, faites contre moi » tout ce qu'il vous plaira ; profitez bien du » pouvoir que vous en avez ; rapportez même » tout à l'Empereur ; quoi que vous fassiez, » vous ne me gagnerez pas, et vous ne m'en- » gagerez pas à adhérer à l'impiété, me me- » naçassiez-vous de traitemens encore plus » cruels. »

Le Préfet, après avoir ainsi parlé et entendu tenir à Basile un tel langage, et reconnu que sa résistance étoit telle, que rien ne seroit capable de l'effrayer ni de le réduire, le fit sortir et le congédia,

non plus avec les mêmes menaces, mais avec quelque sorte de respect et de déférence; et étant allé trouver l'Empereur le plus vite qu'il put, « Prince, lui dit-il, nous » sommes vaincus par le Prélat qui est à la » tête de cette Eglise-ci. C'est un homme » au-dessus des menaces, qui ne s'émeut de » rien de ce qu'on lui dit, et sur qui la » persuasion ne peut rien. C'est quelqu'autre » de moins courageux que lui que nous de» vons tenter de séduire. Pour celui-là, ou » il faut lui faire une violence ouverte, ou » s'attendre qu'il ne cédera jamais aux me» naces. » Sur quoi l'Empereur se condamnant lui-même, et se sentant désarmé par les louanges que méritoit Basile (car la vertu excite l'admiration même d'un ennemi), défendit de lui faire aucune violence. Mais il arriva néanmoins à ce Prince la même chose qu'au fer qui, quoique ramolli par le feu, ne laisse pas de rester fer. Car en passant des menaces à des sentimens d'admiration pour lui, il n'embrassa point avec cela sa communion, ayant honte de changer d'opinion. Mais il chercha quelque moyen de réparer le plus honnêtement possible ses torts envers lui.

L'Empereur défend de faire violence à Basile.

AN 372.

Ce Prince se rend à l'église pendant que Basile célébroit les

Le moyen que prit pour cela ce Prince, fut d'assister aux saints mystères pendant que Basile les célébroit, et d'avoir ainsi l'air d'être en communion avec lui. En effet, sans s'être annoncé il se rendit à l'église, escorté de toute

[redacted]

sa garde (c'étoit le jour de l'Epiphanie, et saints mys-
l'affluence des fidèles étoit grande); il prit tères.
place parmi les laïques, et affecta ainsi de communiquer avec ce saint homme. « Ce qui Orat. 20.
» se passa alors, dit Grégoire, mérite de pag. 341.
» n'être pas omis. Quand il fut entré, et que » l'intonation de la psalmodie eut retenti » comme un coup de tonnerre à ses oreilles, » qu'il vit une aussi prodigieuse multitude de » peuple, le bel ordre qui régnoit, soit dans » le sanctuaire, soit auprès, ordre plutôt an-» gélique qu'humain; celui qui étoit à la tête » du peuple, debout, tel que l'Ecriture re-» présente Samuel, ayant son corps, ses » yeux, son esprit dans un profond recueil-» lement, comme si rien de nouveau ne se » fût passé dans l'église, se tenant aussi im-» mobile, pour ainsi dire, qu'une colonne » devant Dieu et son autel; enfin, ceux qui » l'entouroient pénétrés d'une crainte reli-» gieuse et d'un saint respect; quand il vit, » dis-je, tout cela (jamais rien de semblable » ne s'étoit offert à ses regards), il éprouva » quelque chose de la foiblesse humaine. Du » saisissement qu'il ressent lui proviennent » un obscurcissement dans la vue, des tour-» noiemens de tête, des troubles dans l'ame. » Ce n'étoit cependant pas encore aperçu de la » plupart des assistans. Mais lorsqu'il fallut » présenter à la divine table les dons dont » il devoit faire lui-même l'offrande, et qu'il » ne se trouva personne pour les prendre,

» comme c'étoit l'usage, parce qu'on étoit » incertain si Basile les recevroit, alors son » trouble parut à découvert. Il chancelle, et » si un des ministres de l'autel qui lui tendit » la main, ne l'eût retenu comme il s'éva- » nouissoit, il seroit tombé à la renverse, et » eût fait une chute digne de larmes (1). »

Valens se rend une seconde fois à l'église, et confère avec Basile.

Ce Prince, qui crut sans doute que son trouble n'avoit pas été remarqué, revint encore un autre jour, faire à l'église un nouvel acte de communion. Mais cette fois-là il alla de lui-même trouver Basile au-dedans du voile, c'est-à-dire dans la partie du sanctuaire où les ministres de l'autel prenoient et quittoient leurs ornemens, et qui étoit fermée par des rideaux. Il entra en conversation avec lui, ce qu'il désiroit depuis fort long-temps; et Grégoire, qui étoit présent à cet entretien comme à tout ce qui s'étoit déjà passé, dit de son ami, qu'il parla à l'Empereur d'une manière admirable, toute divine, dont ce Prince fut si touché, que dès ce moment il traita les catholiques avec plus d'humanité, et que leur position fut sensiblement améliorée. Je passe sous silence quelques autres actions d'éclat que fit Basile pendant le séjour de l'Empereur à Césarée, parce qu'il ne paroît pas que Grégoire y ait pris aucune part.

Orat. 20. *pag.* 351.

(1) Voyez ma remarque sur cet acte de communion, à la suite de la vie.

LIVRE TROISIÈME.

AN 372.

Tracasseries qu'essuie Basile au sujet de la division de la Cappadoce.

Grégoire, après avoir assisté Basile dans ses combats contre les ennemis de la foi, et avoir partagé sa joie de la victoire remportée sur eux par son éloquence et son inébranlable fermeté, s'en retourna à Nazianze. Bientôt après il apprit que son ami éprouvoit de grandes tracasseries à l'occasion de la division que l'empereur Valens avoit faite, quelques mois auparavant, de la Cappadoce, en deux provinces, appelées l'une première, et l'autre seconde Cappadoce. Quoique cette division ne regardât que le civil, Anthyme, néanmoins, Evêque de Tyanes, devenue capitale de la seconde Cappadoce, prétendit qu'elle s'étendoit aussi au spirituel, et s'attribua les droits de métropolitain sur cette nouvelle province. Basile s'opposa fortement à ses prétentions, ne voulant point renoncer à sa juridiction sur la Cappadoce entière, et soutenant qu'il falloit s'en tenir aux anciennes divisions pour le spirituel, qui dès long-temps avoient été faites par les pères. D'un autre côté, bien des paroisses ayant été détachées de leurs diocèses par cette division, les Evêques de part et d'autre les revendiquoient avec chaleur; ce qui occasiona entre eux de vives

contestations, et de là une infinité de désordres préjudiciables à la paix des Eglises. *Orat.* 20. *pag.* 355. Châcun cherchoit à s'emparer des revenus ecclésiastiques, des portions de territoire qu'il revendiquoit : ils étoient comme livrés au pillage. Parmi les Prêtres des Eglises, les uns se laissoient gagner par les caresses du nouveau métropolitain, et les autres changeoient d'eux-mêmes et se jetoient dans son parti. Les assemblées synodales étoient désorganisées, et tout alloit mal pour la Religion dans les deux provinces. Les ennemis de Basile, et ils étoient nombreux parmi les Evêques et les Prêtres, les uns, tels que les Ariens, en haine de la pureté de sa doctrine, et les autres par une secrète jalousie de ce qu'il les effaçoit tous par l'éclat de sa vertu et de son savoir, se déclaroient contre lui, et prenoient à tâche de l'abreuver de mortifications. Grégoire lui écrit à ce sujet. Grégoire, informé de tout ce qu'il avoit à souffrir, lui écrivit aussitôt pour lui témoigner la part qu'il y prenoit, et pour *Epist.* 25. *pag.* 788. le prévenir de se défier de certains de ses propres Prêtres qui, par des vues particulières d'intérêt, fomentoient ces divisions, et l'exhorter en même temps à ne rien se permettre de contraire au caractère d'un vrai philosophe et d'indigne d'eux. « J'irai vous » trouver, ajouta-t-il, si vous le jugez à pro- » pos, peut-être pour vous donner quelque » conseil, si toutefois la mer a besoin d'eau, » et vous de conseiller; mais au moins cer-

» tainement pour profiter avec vous et sup-
» porter ensemble en philosophes les outrages
» qui vous sont faits. »

Malgré le zèle et la prudence de Basile, les esprits s'aigrissoient toujours davantage contre lui, et les partisans des prétentions d'Anthyme devenoient tellement nombreux, qu'il regarda la perte de sa juridiction sur la seconde Cappadoce comme inévitable. « Alors,
» dit Grégoire, cet homme de Dieu, dont la
» vraie métropole étoit, non celle de Césarée,
» mais la céleste Jérusalem, ne pouvant ni con-
» sentir à se ranger dans le parti de ceux qui
» trahissoient la foi, ni voir d'un œil indiffé-
» rent ce qui se passoit, ni laisser non plus
» un tel mal sans remède, cherche à faire
» tourner ces divisions à l'accroissement et au
» bien de son Eglise. Il remédie habilement
» au mal, en enrichissant notre patrie d'un
» plus grand nombre d'évêchés, d'où devoient
» résulter trois avantages signalés : une plus
» exacte surveillance des ames, la conservation
» pour chaque ville de ses revenus, et l'ex-
» tinction des troubles. L'étendue de la métro-
» pole, à la vérité, devenoit moindre par le
» retranchement de la seconde Cappadoce; mais
» aussi elle ne se trouvoit point appauvrie en
» siéges épiscopaux, les nouveaux qu'il érigeoit
» la dédommageant de ceux qu'elle perdoit; et
» comme plus les premiers pasteurs sont mul-
» tipliés, plus aussi il leur est aisé d'avoir
» l'œil sur leurs troupeaux, et de les bien gou-

Basile remplace les évêchés qu'il perd par d'autres qu'il crée.

» verner, le salut des ames ne pouvoit que » gagner à cette sage mesure. »

Outre le bien que Basile se proposoit dans l'érection de nouveaux siéges, il avoit aussi en vûe de profiter de cette occasion pour élever son ami Grégoire à l'épiscopat. C'est au moins ce que Grégoire lui-même soupçonna; et en effet, il le nomma à celui de Sasimes, dans l'espérance, sans doute, qu'en qualité d'ami il soutiendroit le droit de juridiction qu'il prétendoit avoir sur cette ville, mais que le nouveau métropolitain de Tyanes lui contestoit. Car les limites qui séparoient les deux provinces n'ayant pas encore été exactement fixées, il étoit incertain à laquelle des deux elle appartenoit.

Il nomme Grégoire à celui de Sasimes, qu'il refuse d'abord.

Ce fut à ce siége en litige que Basile, par un oubli incroyable de ce qu'il devoit au mérite et à l'amitié, nomma Grégoire, l'homme du monde qu'il aimoit le plus, et qu'il préféroit à lui-même. Eh! qu'étoit cette prétendue ville de Sasimes? « Une misérable bourgade, » dit Grégoire, située sur trois grandes routes » de la Cappadoce, où il n'y avoit ni eau, » ni verdure, tout-à-fait indigne d'un homme » libre; qui partout n'offroit que des tour- » billons de poussière, que fracas occasio- » nés par le passage des voitures, que cla- » meurs, que plaintes, que gémissemens, » que tortures, qu'exécutions, qu'entraves

Carm. pag. 7.

» et chaînes (1), et qui pour habitans n'avoit » que des étrangers et des vagabonds. Ce fut » là l'Eglise que me donna Basile, lui à qui » la réduction de sa province laissoit encore » cinquante Corévêques. (Quelle générosité » d'ame !) Et cela afin de pouvoir, en y » érigeant un siége, avoir le dessus sur un » autre qui cherchoit à s'en emparer de force. »

Puisqu'il restoit encore à Basile dans sa province cinquante chefs-lieux de ce canton, où il avoit des Corévêques, c'est-à-dire des Vicaires-généraux pour les gouverner en son nom, n'auroit-il pas pu ériger pour lui un siége épiscopal dans quelqu'un de ces chefs-lieux, moins triste et moins pauvre que Sasimes ? Aussi Grégoire se plaint-il amèrement de lui, tout en cherchant à l'excuser. « Quoi- » que plein, s'écrioit-il en prononçant son » oraison funèbre, d'admiration et de respect » pour ce grand homme et pour toutes ses » actions, je ne saurois applaudir à celle-là. » Je fus, je l'avoue, et c'est d'ailleurs une » chose généralement connue, vivement affecté » de son étrange conduite à mon égard, et » le chagrin que j'en ressentis n'a point été » encore étouffé par le temps. De là me sont » venus les troubles et les vicissitudes dont » ma vie a été agitée ; c'est ce qui m'a em-

(1) Dans cette bourgade étoit établie une poste, et résidoient les magistrats et autres préposés pour y faire régner l'ordre et y rendre la justice.

» pêché de vaquer à la philosophie ou de » passer pour un homme qui y vaque, quoique » ce dernier point me touche peu; à moins » que, pour l'excuser, on ne veuille que je dise, » qu'étant animé de sentimens plus qu'humains, » et que déjà mort au monde avant de le » quitter pour toujours, il rapportoit tout à » Dieu, et que, quoiqu'il sût très-bien rendre » les devoirs qu'il faut à l'amitié, il les né» gligeoit néanmoins dans les occasions seu» les où il falloit donner à Dieu la préfé» rence, et mettre les biens que nous espé» rons avant ceux qui ne font que passer. »

Ce n'étoit pas seulement à Grégoire que paroissoit étrange ce choix que faisoit de lui Basile pour un tel siége; tous ceux qui connoissoient l'intimité de leur union, étoient surpris et même choqués de l'espèce de dédain avec lequel Basile sembloit traiter son ami, et regardoient comme une indignité qu'il le plaçât dans un lieu aussi obscur, lui qui étoit fait pour occuper les siéges les plus éminens. Ils ne pouvoient se persuader qu'il ne fût survenu entre eux quelque froideur, ou que Basile, par quelque secret sentiment de jalousie (ce qu'on ne peut penser), ne fût bien aise de l'éloigner de lui. Ce qu'il y a de vrai, comme on le verra bientôt dans tout ce qui eut lieu entre eux à cette occasion, leur amitié franche et sincère ne leur permit point de se rien déguiser de ce qui les affectoit.

Il accepte ce siége à contre-cœur, et en est consacré évêque.

Grégoire refusa d'abord obstinément ce siége, soit par dégoût pour un aussi misérable lieu, soit par répugnance pour l'épiscopat, et pour tout autre état qui pouvoit contrarier son dessein d'embrasser la vie solitaire aussitôt après la mort de ses parens, dessein pieux qu'avoit souvent approuvé Basile lui-même. Il paroît même qu'il prit de l'humeur contre son ami de ce qu'il le pressoit trop vivement de se rendre à ses vues, et que pour se dérober à ses importunités, il prit le parti de s'enfuir dans quelque solitude. Mais enfin, vaincu par l'autorité de son vénérable père, qui joignit ses sollicitations à celles de Basile, il se détermina à revenir, et consentit à subir le joug qu'on vouloit lui imposer. Il fut consacré Evêque vers le milieu de l'année 372, à Césarée, par son ami même, en présence des députés de l'Eglise de Sasimes; et il prononça à son ordination un discours où, après avoir rendu compte des diverses réflexions qu'il faisoit dans sa retraite, il s'écrie : « L'amitié l'a emporté sur mes réso-
» lutions. Le grand âge de mon père m'a *Orat.* 5. *pag.* 134.
» forcé à me soumettre, je n'ai pu résister à
» une vieillesse consommée en prudence, tou-
» chant au dernier terme de la vie, à ce port
» le plus assuré du salut; ni à l'amitié d'un
» homme riche en Dieu, et qui enrichit les
» autres. Je mets dès à présent de côté tout
» ressentiment. (*Que les gens doux écoutent* *Psal.* 33.
» *et se réjouissent.*) Je regarde d'un œil pa-

» cifique la main qui m'a fait violence. Je » souris aux vues de l'Esprit-Saint. Le calme » s'est rétabli dans mon cœur. La raison » m'est revenue. L'amitié qui, telle qu'une » flamme, s'étoit éteinte et étouffée, renaît de » nouveau d'une petite étincelle, et se ra» nime. *Mon ame se refusoit à toute conso-» lation, et mon esprit étoit abattu de tris-» tesse.* Je disois : je ne me fierai plus à l'a-» mitié, et pourquoi mettre son espérance » dans l'homme? Tout homme est trompeur. » Tout frère cherche à supplanter son frère. » Tous tant que nous sommes, nous som-» mes pétris d'un même limon et d'une » même pâte. Nous avons tous goûté du fruit » de l'arbre du vice. Seulement l'un sait se » parer d'un plus beau masque que l'autre. » Eh! quel fruit, me disois-je, m'est-il re-» venu de cette amitié digne d'envie et tant » vantée, née d'abord du monde, et puis » devenue toute spirituelle? quel de n'avoir eu » qu'un même toit et qu'une même table? » quel de nous être appliqués ensemble aux » mêmes sciences et sous les mêmes maîtres? » quel de nos liaisons intimes, plus étroites » que celles même de frères; ou de cette » sincère et parfaite conformité de sentimens » dont elles furent suivies, si avec cela il » ne m'est pas seulement permis de rester » dans un bas rang, au temps de l'élévation » et de la puissance de mon ami, tandis » que tant d'autres recherchent et obtiennent

» un avantage tout opposé à celui-là, je veux
» dire, de partager l'autorité et la prospérité
» de leurs amis ? Mais à quoi bon rapporter
» tout ce que suggéroient à mon esprit
» mon chagrin et ma consternation, que je
» qualifie à présent d'obscurcissement et de
» vaines inventions de ma raison ?

» C'étoit ainsi, et plus déraisonnablement
» encore que j'étois affecté, car je condam-
» nerai moi-même mon aveuglement et mon
» égarement d'esprit. Mais à présent je change
» de langage, et à celui-là j'en substitue un
» autre bien plus raisonnable et plus digne
» de moi ; et pour que vous reconnoissiez,
» ô homme admirable (1) ! combien est sin-
» cère le changement qui s'est opéré en moi,
» vous ne me faites pas seulement rompre le
» silence que vous me reprochiez, et dont
» vous vous plaigniez tant, mais vous avez
» encore dans mes aveux votre justification.
» (Si je me trompe, redressez-moi comme
» vous avez coutume de le faire pour tout
» le reste.) Vous n'avez pu souffrir que l'es-
» prit qui anime notre amitié restât au-
» dessous de vous ; car quoique je vous sois
» peut-être plus cher que tout autre, cet
» esprit divin vous est néanmoins bien plus
» cher encore que moi. Vous n'avez pu souf-
» frir que le talent restât caché et enfoui

(1) Il s'adresse à Basile.

» dans la terre. Vous n'avez pu souffrir que » la lampe demeurât plus long-temps sous le » boisseau, parce que vous prenez pour ces » choses-là ce que j'ai de lumières et le trafic » que je fais. Vous avez cherché, comme » un autre Paul, à vous adjoindre un Bar- » nabé. Vous avez cherché à associer à un » Silvain, à un Timothée, un Tite, afin » que vous puissiez, à l'aide d'hommes qui » s'intéressent sincèrement à vous, propager » la grâce divine, et répandre tout autour » de vous les lumières de l'Evangile, depuis » Jérusalem jusque dans l'Illyrie. C'est pour » cela que vous me produisez au-dehors, » que vous vous emparez de moi dans ma » fuite, que vous me faites asseoir à côté de » vous (oui, c'est là le tort que je vous » fais, direz-vous,), et que vous m'associez » à vos sollicitudes et à vos couronnes. C'est » pour cela que vous me donnez l'onction » sainte de l'Episcopat, que vous me revêtez » de la robe traînante, que vous me mettez » la mitre sur la tête, que vous me présentez » à l'autel de l'holocauste mystique, que vous » immolez la victime d'initiation, que vous » consacrez mes mains à l'Esprit-Saint, que » vous m'introduisez dans le Saint des Saints, » et qu'enfin vous m'établissez ministre du » véritable tabernacle qu'a fait le Seigneur, » et non la main de l'homme (1). Le Père

(1) On remarquera dans ce peu de mots, ce qui se pratiquoit alors dans la consécration des Evêques.

» de

» de Notre-Seigneur Jésus-Christ sait si je » suis digne de vous, de qui je reçois l'onc» tion, et de celui pour qui et en l'hon» neur de qui je la reçois. » C'est à peu près dans ce même sens qu'il parle de son élévation à l'épiscopat, dans le discours qu'il fit le lendemain, en présence de saint Grégoire de Nysse, frère de Basile, et dans un autre qu'il prononça ensuite devant son père.

Orat. 6. *pag.* 136. *Orat.* 7. *pag.* 142.

Grégoire ne va point prendre possession de Sasimes.

Il semble, d'après ce langage que Grégoire tenoit, et d'après les dispositions où il paroissoit être, qu'il acceptoit enfin généreusement le fardeau que son ami lui imposoit, et qu'il se soumettoit de bon cœur à tout ce qu'il vouloit et attendoit de lui. Mais telle est la variabilité de l'esprit de l'homme, dont les Saints eux-mêmes ne sont pas exempts, que bientôt après il tint une conduite qui ne répondit nullement aux beaux sentimens qu'il avoit manifestés, et qui déplut extrêmement à Basile. Car au lieu de se rendre à Sasimes, et de prendre possession de son Eglise, il resta à Nazianze, ne montrant aucun empressement à en aller occuper le siége. Il ne dit pas la raison pour laquelle il temporisa ainsi. Mais il y a apparence que ce fut parce qu'il apprit qu'Anthyme de Tyanes se préparoit, pour soutenir ses prétentions sur cette ville, a lui en disputer l'entrée ; et ennemi comme il l'étoit des troubles et des querelles, il lui en coûtoit de s'engager dans une lutte fâcheuse avec ce métropolitain.

Démêlés à ce sujet entre ces deux amis.

Cependant Basile, fâché de tant de lenteur de sa part, lui écrivit une lettre pleine de reproches, le traitant d'indolent, de lâche, qui ne savoit pas se conduire en Evêque, et le pressa vivement d'aller au plus tôt prendre le gouvernement de son Eglise. Grégoire, loin de s'excuser, lui répondit en homme piqué de ses reproches, et du rôle qu'il vouloit lui faire jouer pour défendre les droits qu'il croyoit avoir sur Sasimes. « Vous me taxez, » lui dit-il, de paresse et de lâcheté, parce » que je ne suis pas allé occuper votre Sasimes ; de ce que l'épiscopat n'excite en » moi aucune ardeur, et de ce que, comme » pour un morceau de pain jeté aux chiens, » je ne m'apprête à me battre, tandis que » vous vous le disputez l'un l'autre. Pour » moi, la plus grande affaire est de n'en avoir » aucune ; et pour que vous connoissiez quelqu'une de mes bonnes qualités, je suis tellement passionné pour le repos, que je » crois pouvoir vous servir à tous de modèle » de grandeur d'ame à cet égard. Que si tous » m'imitoient, il n'y auroit pas tant de contestations dans les Eglises, et la foi, devenue pour chacun l'instrument de ses » propres querelles, ne seroit pas non plus » ainsi déchirée. »

Cependant, malgré sa répugnance pour tout ce qui pouvoit troubler son repos, il se détermina enfin, soit par devoir, soit par complaisance pour son ami, à aller à Sasimes,

dans le dessein de s'y établir. Mais il en trouva les avenues occupées par des gens armés pour lui en interdire l'entrée, et Anthyme lui-même étoit sur les lieux et les animoit à le repousser. D'autres troupes de peuple occupoient aussi les marais et les pâturages appartenant à l'Eglise, afin que Grégoire ne pût s'en approcher et s'en mettre en possession. Grégoire eut beau protester contre ces actes de violence, et écrire des lettres menaçantes à Anthyme, il n'en reçut pour toute réponse que des railleries et des cris de victoire. Il n'en falloit pas tant pour le faire renoncer à un siége qu'il n'avoit accepté qu'à contre-cœur. Il se retira dans un hôpital sur une montage voisine, où il passa quelque temps, soit pour voir si les esprits se calmeroient, soit plutôt pour y goûter les douceurs de la retraite; et il y auroit fait un plus long séjour, si son père, à qui il ne pouvoit rien refuser, ne l'eût engagé à revenir au plus tôt à Nazianze.

Dès que Basile eut appris qu'il ne s'étoit pas mis en possession de l'Eglise de Sasimes malgré l'opposition d'Anthyme, il lui écrivit pour lui faire des reproches de ce qu'il n'avoit pas agi avec plus de vigueur, et surmonté tous les obstacles pour faire valoir ses droits et triompher de son adversaire. Il paroît même qu'il n'épargna pas les expressions âpres et dures, que l'intimité de leurs liaisons peut seule excuser, afin de lui té-

moigner combien il étoit sensible au peu d'intérêt qu'il prenoit à sa métropole. Grégoire, qui croyoit n'avoir absolument rien à se reprocher, lui répondit de son côté avec beaucoup d'humeur. « Eh quoi ! lui dit-il, ne
Epist. 31. pag. 795. » cesserez-vous donc point de m'injurier comme » un homme rustique, grossier, indigne d'être » aimé, et même de vivre, et cela, parce » que j'ai osé sentir ce que j'ai à souffrir ? » Car vous ne sauriez dire que j'en aie mal » agi en quelqu'autre chose à votre égard. » Non, ma conscience ne me reproche pas » qu'il me soit jamais arrivé d'en user mal » avec vous pour aucun sujet, ni léger ni im» portant (et plaise à Dieu qu'elle n'aie jamais » à me le reprocher !), si ce n'est seulement » pour avoir reconnu que j'avois été trompé. » Ç'a été beaucoup trop tard, à la vérité, mais » enfin, je l'ai reconnu, et c'est à votre siége » que je m'en prends pour vous avoir tout d'un » coup mis au-dessus de moi. » Après lui avoir ensuite parlé du blâme que ceux qui les connoissent se plaisent à leur donner à l'occasion de ce qui se passe entre eux, surtout à lui, à cause du dédain avec lequel il semble l'avoir traité en le nommant à un tel siége, il ajoute : « Quant aux dispositions dans les» quelles je suis, je vais vous les manifester » telles qu'elles sont, et n'allez pas vous en » offenser. Je vous dirai donc franchement ce » que j'ai avancé dans l'excès de mon chagrin... » Je n'irai point me procurer des armes, je

» n'irai pas apprendre les règles de l'art mili-
» taire, dont je n'ai fait par le passé aucune
» étude, pas même quand l'occasion sembloit
» le plus l'exiger, lorsque tout le monde pre-
» noit les armes et étoit transporté de fureur.
» Vous connoissez d'ailleurs ce que c'est que
» la foiblesse des valétudinaires (1). Je n'irai
» point tenir tête au valeureux Anthyme, bien
» que guerrier suranné, étant comme je le suis,
» sans armes, impropre à la guerre, et par cela
» même plus exposé aux coups. Faites-lui vous-
» même la guerre, si vous voulez ; aussi bien
» la nécessité rend souvent guerriers des
» hommes foibles et languissans ; ou bien
» cherchez-vous d'autres gens qui le repous-
» sent, lorsque gardant les défilés il s'empa-
» rera de vos mules (2), et s'opposera à votre
» passage, comme Amalek à celui d'Israel.
» Mais à moi, préférablement à tout, accordez-
» moi le repos. Qu'est-il besoin que j'aille faire
» la guerre pour des cochons de lait et de la
» volaille, qui encore sont à d'autres (3) ;
» comme s'il s'agissoit de la défense des ames
» et des canons ? Mais quoi aussi ! laisser en-

(1) Basile et Grégoire étoient l'un et l'autre valétudinaires ; ils avoient altéré de bonne heure leur santé par l'étude et les mortifications.

(2) Ces mules transportoient des denrées qui provenoient des cantons en litige entre les deux métropolitains. Elles furent arrêtées par des gens d'Anthyme, et soustraites à Basile.

(3) C'est en quoi sans doute consistoit une partie des revenus de l'Eglise de Sasimes.

» lever à la métropole *la magnifique Sasimes*,
» ou mettre au jour et à découvert de secrets
» desseins qu'il faut tenir cachés ! Eh bien
» donc ! vous, montrez-vous homme de cœur ;
» ramassez vos forces, entraînez tout après
» vous pour le faire servir à votre gloire,
» comme on voit les fleuves entraîner avec eux
» les eaux des torrens ; sans faire plus de cas
» de l'amitié et de l'intimité des liaisons, que
» de l'honnêteté et de la piété, et sans vous
» embarrasser de l'opinion qu'on aura de vous
» en vous voyant agir de la sorte, et animé
» d'un unique esprit. Pour moi, le seul fruit
» que je retirerai de votre amitié, ce sera de
» ne plus me fier à des amis, et de ne rien
» trouver de préférable à Dieu. »

Ce démêlé entre ces deux amis n'en demeura pas là ; il prit, au contraire, un caractère plus sérieux encore à l'occasion d'une lettre, et puis d'une visite que Grégoire reçut d'Anthyme, peu de temps après son retour à Nazianze. Ce Prélat lui écrivit d'abord pour l'attirer dans son parti, l'assurant qu'il le laisseroit se mettre en possession du siége de Sasimes, pourvu qu'il voulût le reconnoître pour son métropolitain, et pour l'inviter en même temps à assister à un synode de Prélats de sa province, qu'il alloit tenir à Tyanes. Grégoire rejeta ces propositions et cette invitation comme un outrage, parce que c'étoit lui proposer de trahir la confiance de Basile, qui attendoit de lui qu'il soutiendroit ses droits

sur ce siége. Anthyme le voyant ainsi résolu à ne rien faire de contraire aux intérêts de son ami, lui proposa ensuite qu'au moins il l'engageât à s'aboucher avec lui et avec d'autres Evêques de sa province, pour conférer ensemble de cette affaire et la terminer à l'amiable. C'étoit une chose trop conforme à l'esprit de paix, dont de premiers pasteurs surtout doivent être animés, pour qu'il pût s'y refuser. Il promit qu'à cet égard il s'emploîroit volontiers auprès de Basile. Quant à la visite, quoique Anthyme parût n'avoir en vue que de rendre des devoirs de civilité à Grégoire le père, c'étoit le fils qui en étoit le véritable objet, comme il fut facile d'en juger par la chaleur avec laquelle il lui parla, mais en vain, de tout ce qui avoit rapport aux contestations qui existoient entre eux.

Basile, cependant, informé de cette visite et de ces lettres d'Anthyme, et n'en connoissant pas le véritable objet, se persuada qu'ils tramoient ensemble quelque chose de contraire à ses intérêts, et conçut des sentimens de défiance pour son ami. Il lui écrivit aussitôt en homme qui se croit insulté et trahi, s'exhalant en plaintes et en reproches. Grégoire en fut d'autant plus choqué, que bien loin d'accéder à rien de ce qu'Anthyme demandoit de lui, il s'y étoit au contraire opposé avec tout le zèle dont l'amitié rend capable. Il fit éclater dans sa réponse la plus grande sensibilité à de telles imputations. Toutefois, pour faire voir

à son ami qu'il n'y avoit rien de répréhensible dans la conduite qu'il avoit tenue, il lui exposa sommairement tout ce qui s'étoit passé.
Epist. 33. *pag.* 797. « Le très-valeureux Anthyme, lui dit-il, m'est » venu trouver avec quelques autres Evêques, » soit pour faire une visite à mon père, car » telle sembloit être sa vue, soit plutôt pour » remplir l'objet qui l'a tout occupé. Après » m'avoir fort tâtonné sur beaucoup de points, » au sujet des paroisses, des marais, de Sa» simes, de mon ordination, parlant avec » honnêteté, priant, menaçant, plaidant sa » cause, donnant du blâme, des louanges, se » traçant lui-même des arrondissemens, comme » si nous ne devions envisager que lui seul et » sa nouvelle métropole devenue plus impor» tante; pourquoi, lui ai-je dit, circonscrivez» vous ainsi notre ville, dont je lui ai en » même temps représenté l'Eglise comme » vraiment mère des autres Eglises de la con» trée, et cela dès les anciens temps ? Enfin » il s'en est allé sans avoir pu rien obtenir, » fort animé contre moi, et en me taxant de » *basilisme*, comme on taxoit jadis de *phi-* » *lippisme* (1). Or, vous parois-je en cela vous » avoir fait quelque tort ? pas le moindre, je » pense. Maintenant, au sujet de sa lettre, » voyez la conduite que j'ai tenue pour vous » offenser : Ils ont forgé une lettre de convo-

(1) On taxoit à Athènes de philippisme ceux qui tenoient le parti de Philippe, roi de Macédoine.

» cation à leur synode, qu'ils m'ont adressée;
» mais ayant refusé de m'y rendre et déclaré
» que je regardois cette invitation comme une
» injure, ils m'ont ensuite proposé qu'au moins
» je vous engageasse à conférer de cette affaire
» avec eux. Pour cela je l'ai promis, de peur
» qu'autrement leur premier projet n'eût lieu,
» vous laissant d'ailleurs entièrement le maître
» de les assembler si vous le vouliez, et de
» leur assigner vous-même le temps et le lieu;
» ce qui assurément est d'un homme qui vous
» considère et non qui vous insulte. Puisqu'en
» cela non plus je ne vous ai fait aucun tort,
» vous, dites-moi le reste. Mais s'il faut que
» vous l'appreniez de moi, je vous lirai la
» lettre même qu'Anthyme m'envoya lorsqu'il
» occupoit les marais, dans laquelle il m'in-
» jurie, m'outrage et chante victoire, comme
» m'ayant vaincu. Or, est-il raisonnable que
» par rapport à vous, j'encoure sa haine, et
» qu'en même temps je vous mécontente vous-
» même comme l'ayant favorisé ?

» Voilà, ô homme admirable ! ce qu'il vous
» falloit d'abord savoir, et alors ne point
» m'accabler d'injures, si ce n'étoit pas par
» d'autres considérations, au moins par celle-
» là que je suis Prêtre. Que si vous aimez
» tant à vous donner de l'importance et à en
» imposer, et que vous prétendiez me parler
» du haut de votre poste éminent, comme un
» métropolitain à un habitant d'une chétive
» ville, ou même à un vagabond, j'ai moi

» aussi de la fierté que je saurai opposer à » la vôtre. C'est, au reste, une chose fort » aisée, et même peut-être ce qu'il y a de » mieux à faire. »

Ces démêlés quoique vifs n'altèrent point leur amitié.

Le ton âpre et dur que prend Grégoire dans ses réponses à son ami, ne peut qu'étonner après tout ce qu'on a vu de l'intimité de leur union, tant il est vrai que Dieu seul est impeccable, et que les plus grands Saints se montrent toujours hommes par quelque endroit, en payant aussi eux-mêmes leur tribut à la foiblesse humaine. Nous n'avons pas les lettres que Basile lui écrivit au sujet de cette affaire; mais il n'y a pas lieu de douter qu'il n'ait provoqué lui-même, par des reproches trop amers et par des expressions trop dures, l'aigreur qui dépare les réponses qu'il reçut de Grégoire. Au reste, forts l'un et l'autre de la pureté de leurs vues et de la droiture des motifs qui les animoient dans leur démêlé, ils se croyoient autorisés à se parler avec une pleine liberté, comme des hommes dès long-temps accoutumés à ne se rien cacher de ce qu'il y avoit de plus secret dans leur cœur. C'étoit un des droits de leur intime et ancienne amitié, de ne se passer mutuellement aucun tort sans se le reprocher avec une entière franchise, et il ne survenoit jamais pour cela entre eux aucune brouillerie réelle. Ce qui le prouve bien certainement, c'est qu'on ne remarque point dans les rapports qu'ils continuèrent depuis d'avoir ensemble, la moindre trace de froideur:

entre eux régna toujours la même estime mutuelle, la même confiance, la même affection. Cette sainte querelle ne fut qu'un nuage qui ne fit que passer et se dissippa aussitôt, sans porter nulle espèce d'atteinte à la charité, et je dois dire plutôt, à la tendresse fraternelle qui les unissoit.

Ces démêlés se terminent à l'amiable, et Grégoire ne prend pas possession du siége de Sasimes.

Quant aux contestations avec Anthyme au sujet de Sasimes, il paroît qu'elles se terminèrent par quelque accommodement que Grégoire lui-même ménagea. Basile, par amour pour la paix, consentit enfin à renoncer à ses prétentions sur cette petite ville, de même que sur le reste de la seconde Cappadoce, et dès lors Grégoire se trouva dégagé de tout lien avec l'Eglise de Sasimes, dont il ne se regarda jamais comme Evêque. Et en effet, les formes canoniques n'avoient point été observées exactement dans son élection, puisque, ni le peuple, ni le clergé de cette ville, ni les Evêques de la province n'y avoient pris aucune part, et puisque, d'un autre côté, il ne s'en étoit pas mis en possession et n'y avoit point exercé la moindre fonction épiscopale. Il ne lui resta que le caractère et la dignité d'Evêque, sans nul siége auquel il fût attaché.

Son père le force à lui servir de coadjuteur.

Ces contestations ayant été ainsi heureusement terminées, Grégoire, qui persistoit toujours dans son dessein de se vouer à la solitude après la mort de ses parens, se proposoit de mener, en attendant, auprès d'eux

une vie privée. Mais son père, à qui son extrême vieillesse rendoit chaque jour les fonctions du ministère plus pénibles, le voyant revêtu du caractère épiscopal, sans titre, sans Eglise, pensa à se l'associer en qualité de coadjuteur. C'étoit contrarier ses vues, et troubler le repos pour lequel il étoit si passionné. Aussi opposa-t-il d'abord à son père la plus forte résistance ; mais bientôt après, vaincu par ses conjurations, il se soumit à tout ce qu'il voulut. « Tel est, dit-il,
Carm. 1. *pag.* 8. » mon caractère : dans tout le reste je suis
» ferme ; mais en ceci je suis sans courage.
» Je ne puis soutenir le courroux de mon
» père... O le plus chéri des enfans, me
» dit-il, un père est ton suppliant ; un père,
» un vieillard l'est d'un jeune homme ; un
» maître, par droit de nature, et à double
» titre, l'est de son serviteur. Je ne réclame
» de toi ni or, ni pierreries, ni argent,
» ni champs fertiles, ô mon fils ! ni rien de
» ce qui tient au luxe : ce que je désire,
» c'est que tu sois associé à Aaron et à Sa-
» muel, c'est de faire de toi un digne mi-
» nistre. de Dieu. Tu appartiens à celui qui
» t'a donné à moi, mon fils ; ne me traite
» pas avec dédain, afin de te rendre propice
» ton vrai père. Ce que je te demande est
» juste, sans compter que c'est ton père qui
» te le demande. Tu n'as pas encore vécu
» autant de temps que j'en ai passé dans les

» fonctions de la sacrificature (1). Accorde-» moi, oui, accorde-moi cette grâce, ou » qu'autrement ce soit un autre qui me mette » au tombeau. C'est là la punition que je » décerne à ta désobéissance. Accorde un petit » nombre de jours à ce reste de vie que j'ai » encore à passer, et après cela, prends le » parti qu'il te plaira.

» En l'entendant parler de la sorte, mon » ame se fit un peu jour à travers le cha-» grin qui m'accabloit, comme le soleil à » travers un nuage. Et qu'arriva-t-il alors? » par où se terminèrent mes peines? Je me » dis à moi-même, qu'il n'y auroit aucun » inconvénient pour moi d'accéder aux désirs » de mon père, jusqu'à partager même son » siége. Car, me dis-je, n'y étant attaché » par aucun décret ni par aucune promesse, » cela ne m'y tiendra nullement lié malgré » moi; et ainsi la crainte de lui déplaire » l'emportant sur moi, elle me réduisit à me » soumettre à ce qu'il vouloit. » Il se détermina donc à accepter les honneurs et le pouvoir attachés à la chaire épiscopale, mais à cette condition expresse, qu'à la mort de son père ses engagemens seroient rompus, et qu'il lui seroit alors libre de suivre tel autre genre de vie qu'il lui plairoit.

Discours qu'il fait à

Grégoire entra de suite en fonction, et à la première assemblée des Fidèles, il prononça

(1) Voyez la première remarque à la fin du volume.

cette occasion. un discours où, après avoir d'abord annoncé qu'il se consacre tout entier à Dieu, dont il implore l'assistance, lui demandant que ce *Orat.* 8. *pag.* 146. soit lui-même qui, par les inspirations de son divin Esprit, le dirige et le conduise, il adresse ensuite la parole à son père, devant qui il parloit. « Que vous est-il donc arrivé, » lui dit-il, pour avoir besoin d'un coadju- » teur, ô tête pour moi si précieuse et si » chère! qui ne le cèdez en rien à celle d'Aaron, *Psal.* 132. » le long de laquelle découla ce parfum spi- » rituel et sacerdotal, jusque sur sa barbe » et ses vêtemens. Pourquoi, tandis que vous » pouvez encore soutenir et conduire les au- » tres, et que vous le faites si bien par la » force que vous donne l'Esprit-Saint, em- » ployez-vous dans vos fonctions divines le » secours d'un bâton, d'un appui? Est-ce » parce que vous savez et avez entendu dire » qu'avec le grand Aaron furent oints Eléa- » zar et Ithamar ses fils (j'omets à dessein *Levit.* 8. » Nadab et Abiu, par crainte de quelque » mauvais pronostic.); et qu'aussi Moïse, de » son vivant, désigna à sa place Josué pour » législateur et pour chef aux Israélites, » lorsqu'ils tendoient avec empressement vers » la terre promise? Pour ce qui regarde Aaron » et Ur, soutenant sur la montagne les mains *Exod.* 17. » de Moïse, afin d'obtenir la victoire sur » Amalech, à l'aide de la croix, dès lors » figurée et représentée par cette attitude, » je crois n'en devoir rien dire, attendu

[redacted]

» que cet exemple ne peut guère nous con-
» venir ni nous être appliqué ; car Moïse
» les prit, non pour donner avec lui des lois,
» mais pour l'aider à prier et à soutenir ses
» bras fatigués. Mais vous, qu'est-ce qui vous
» peine ? qu'est-ce qui vous fatigue ? Votre
» corps ? Je suis prêt à vous servir d'appui.
» Déjà je vous en ai servi ; et moi aussi, tel
» qu'un autre Jacob, j'ai été soutenu par vos
» bénédictions paternelles. Est-ce donc votre
» esprit ? Mais qui l'a plus rempli de force
» et d'ardeur que vous, à présent surtout
» que votre chair lui devient soumise et
» lui fait place, comme en fait à la lumière
» l'obstacle qui en interceptoit et en arrêtoit
» l'éclat ? Ce sont d'ordinaire des choses dans
» nous en opposition et en guerre ouverte
» entr'elles. Notre corps est plein de vigueur,
» quand notre ame est foible ; mais dès que
» les voluptés ont le dessous et s'éteignent
» avec le corps, l'ame alors devient forte, et
» porte en haut ses regards, etc. »

Après avoir donné d'autres louanges encore à son père, il adresse ainsi la parole à tout le peuple. « Il m'a été fait violence, mes
» frères et amis (que si alors je n'ai pas
» poussé des cris vers vous, qu'au moins
» je le fasse aujourd'hui :) ; il m'a été fait vio-
» lence par la vieillesse d'un père, et, pour
» m'exprimer avec ménagement, par l'honnê-

» teté d'un ami (1). Assistez-moi chacun au-
» tant que vous en serez capables. Tendez
» la main à un homme opprimé et entraîné,
» d'un côté, par un vif amour dont je me
» sens épris, et de l'autre, par l'Esprit-Saint.
» L'un me porte à prendre la fuite, à gagner
» les montagnes et la solitude, à jouir du calme
» de l'ame et du corps, à tenir mon esprit dans
» le recueillement, et à me replier tout entier
» sur moi-même, dégagé des sens, afin de
» pouvoir, exempt de toute souillure, con-
» verser avec Dieu et être intérieurement
» éclairé de la vive splendeur de l'Esprit-
» Saint, sans que rien de terrestre ni de
» fangeux se mêle ni ne se glisse à travers
» cette divine lumière, en attendant que je
» parvienne à la source même des rayons qui
» en reluisent ici-bas.... Et l'autre veut de
» moi, que je me produise en public, que
» je m'emploie au bien général, qu'en me
» rendant utile aux autres, je le sois aussi
» à moi-même, que je propage les lumières
» de la foi, et que je mène à Dieu un peuple
» choisi, une nation sainte, un sacerdoce
» royal, son image même, exempte dans plu-
» sieurs de toute tache....

» Cela étant ainsi, il m'a paru que le
» meilleur et le plus sûr parti pour moi,
» étoit de suivre une voie qui tînt un juste

(1) Allusion à la violence que lui firent son père et Basile pour l'élever à l'épiscopat.

» milieu,

» milieu entre mon amour pour la solitude » et la crainte de déplaire à Dieu, et de » céder ainsi, en partie à l'Esprit-Saint, et » en partie aussi au désir qui m'anime; ce » qui aura lieu, si d'un côté je ne me dé- » robe pas tout-à-fait aux fonctions du mi- » nistère, pour ne pas rejeter la grâce qui » y est attachée, en quoi il y auroit un grand » danger; et si, d'un autre, je ne me charge » point d'un fardeau plus pesant que mes » forces ne le comportent, parce que son » poids m'accableroit. Le premier parti con- » vient à une autre tête que la mienne, et » le second, à d'autres forces; ou plutôt, ils » tiennent l'un et l'autre de la démence. » Il est tout à la fois de la piété et de la » sûreté de l'ame, de proportionner les fonc- » tions du ministère à ce qu'on peut, et, » ainsi que des alimens, de n'en accepter » que selon ses forces, et de refuser ce » qui les excède. En gardant ainsi une juste » mesure, on procure au corps la santé, et à » l'ame la sûreté.

» C'est pour cela que je consens à parta- » ger maintenant, avec mon honorable père, » ses fonctions, en le suivant de près, comme » un aiglon bon à quelque chose suit un » grand aigle dans son vol élevé. Mais après » cela, je ferai hommage de mes ailes à l'Es- » prit-Saint, pour me porter où il lui plaira, » et personne alors ne pourra me détourner de » l'exécution de ce que j'aurai résolu avec lui.

» Sans doute, il est doux de succéder aux
» travaux d'un père, et de gouverner un trou-
» peau auquel on est accoutumé, plutôt qu'un
» autre qu'on ne connoît pas, et qui est
» étranger ; j'ajouterai encore, qui est aussi
» cher à Dieu, si toutefois l'amour que je lui
» porte ne m'abuse pas, et si l'habitude que
» j'ai de vivre avec lui ne m'aveugle pas l'esprit.
» Cependant, ce n'est pas aussi avantageux,
» ni aussi sûr que de gouverner de bon
» gré des gens portés eux-mêmes de bonne
» volonté ; parce qu'il est de l'esprit de notre
I. Pier. 5. » loi, de ne conduire personne par force et
» par contrainte, mais de son propre gré....
» Car c'est à agir volontairement, et non par
» force, que consiste le grand mystère de la
» piété. Voilà ce que je devois vous dire,
» ô Nazianzéens ! avec simplicité et avec
» toute sorte d'affection : c'est là le secret de
» mes pensées. »

Grégoire ne laissa pas ignorer, comme on voit, aux Nazianzéens, qu'en devenant le coadjuteur de son père, il n'entendoit pas contracter de lien avec eux, mais les gouverner seulement pour un temps, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son père, et qu'après cela il lui seroit loisible de les quitter. Ce fut vers le mois d'août ou de septembre de l'an 372, qu'il commença d'exercer les fonctions de l'épiscopat ; et dès ce moment, presque tous les soins de l'administration et de l'instruction roulèrent sur lui ; et avec quel

zèle, quelle charité et quelle intelligence ne s'en acquitta-t-il pas !

L'année suivante fut pour le territoire de Nazianze une année des plus calamiteuses. Outre une maladie pestilentielle qui régna sur toutes les espèces d'animaux domestiques, une grêle affreuse ravagea les campagnes, ne laissa aucun vestige de récolte, et réduisit les habitans à une misère extrême. Grégoire, dans ces tristes circonstances, déploya pour le soulagement des pauvres tout ce que la charité peut imaginer de moyens et de ressources. Son père n'ayant eu, dans ce commun malheur, ni la force, ni le courage de rien dire aux fidèles d'instructif et de consolant, il fut forcé de prendre lui-même la parole, et, dans un discours éloquent et pathétique, il leur apprit à se soumettre aux ordres de la Providence, à regarder les maux dont ils étoient affligés, comme peu de chose en comparaison de ceux dont Dieu châtie les pécheurs dans l'autre vie, comment ils devoient les supporter, et à quels moyens ils devoient avoir recours pour apaiser la colère divine.

AN 373.

Discours que Grégoire adresse au peuple après une grêle affreuse.

« C'est une chose affreuse, dit-il, que la » stérilité des champs et que la perte des » fruits de la terre. Et comment ne le seroit-elle » pas ? Déjà ils étoient pour nous l'objet de » douces espérances, et près d'être serrés » dans nos greniers. C'est une chose affreuse, » qu'une moisson faite avant son temps, et

Orat. 15. p. 228.

» que des laboureurs gémissant sur leurs travaux, et couchés, comme auprès de cadavres, à côté des fruits de la terre qu'une bienfaisante pluie avoit fait croître, et qu'un orage cruel a moissonnés, dont n'a pas rempli sa main le moissonneur, ni son sein celui qui ramasse les javelles, et pour lesquels il n'a pas obtenu les bénédictions que donnent à l'agriculteur les passans. C'est un spectacle lamentable, qu'une campagne outragée, rasée, dépouillée de ce qui faisoit son ornement; spectacle que déplore le bienheureux Joel, quand il décrit sur un ton tragique, si jamais personne l'a fait, la dévastation des champs et les tourmens de la faim; que déplore encore un autre Prophète, en comparant à l'aspect magnifique qu'offroit auparavant la terre, celui qu'elle présente ensuite. Sur quoi il s'écrie, en parlant de la colère de Dieu, qui écrase une contrée : *Auparavant c'étoit un jardin de délices, et après, ce n'a plus été qu'une campagne d'extermination.*

Psalm. 128. Joel. 1 et 2. Ezech. 31.

» Ce sont, sans doute, des choses affreuses, et plus qu'affreuses, tandis que celles-là seules nous affligent et que nous ne ressentons pas encore la douleur d'un coup plus terrible, ainsi qu'il arrive dans les maladies, où le mal que nous éprouvons est toujours plus douloureux que tout autre dont nous sommes exempts. Mais les trésors de la colère de Dieu renferment des maux

» encore bien plus affreux que ceux-là. Eh ! » plaise à Dieu que vous n'en fassiez jamais » l'épreuve ! Et vous ne la ferez pas si vous » vous réfugiez entre les bras miséricordieux » de Dieu, si par vos larmes vous fléchis- » sez celui qui veut faire grâce, si vous dé- » tournez, par votre conversion, les suites de » la colère.

» Ce fléau, dont il vous a frappés, n'est » encore que clémence, qu'humanité de sa » part, qu'une correction, qu'un de ces pre- » miers châtimens dont on morigène l'enfance. » Ce n'est qu'une simple fumée de sa colère, » qu'un prélude de ses tortures. Non, ce n'est » pas là encore ce feu dévorant, et son plus » haut degré d'activité, ni ces charbons em- » brasés, dernier terme des rigueurs de ses ven- » geances, dont tantôt il nous a menacés, que » tantôt il a déployées, qu'il a tantôt arrêtées, » et que tantôt enfin il a fait fondre sur nous, » dans la vue, tout à la fois, de nous corriger » et par ses châtimens et par ses menaces, et » d'ouvrir, par un excès de bonté, la voie à sa » colère, en commençant par de légères puni- » tions, pour n'avoir pas besoin de nous en infliger » de plus terribles, et pour nous châtier aussi » par de plus rigoureuses, s'il s'y trouve » contraint.

» Je sais qu'il y a dans le ciel un glaive » flamboyant, une épée ivre de fureur, char- » gés d'égorger, d'anéantir, de frapper de *Osée*, 13.
» stérilité, de ne rien épargner, ni chairs, » ni moelles, ni os. Je sais que l'Impassible,

» tel qu'un ours, qu'une panthère, va sur leur
» chemin à la rencontre des Assyriens, et
» non-seulement des Assyriens, mais de qui-
» conque est Assyrien maintenant par sa per-
» versité, et qu'il ne sera donné à personne
» de se soustraire à la violence et à la promp-
» titude de sa colère, dès qu'il aura une
» fois vu nos crimes, et que sa jalousie,
» exercée à dévorer ses ennemis, se sera mise
» à leur poursuite. Je sais qu'il y a un trem-
» blement, un trémoussement, une agitation,
Naum. 2. » un brisement de cœur, un relâchement de
» genoux et autres supplices, dont les for-
» faits des impies sont punis dès cette vie,
» sans parler des tribunaux de l'autre, aux-
» quels sont livrés ceux que Dieu épargne
» ici-bas; en sorte qu'il vaut bien mieux
» être à présent repris et châtié, qu'être ren-
» voyé aux tortures de la vie à venir, à ce
» temps qui sera celui de la vengeance, et
» non de l'expiation. »

Il leur parle ensuite avec une grande force de la rigueur des jugemens de Dieu et des supplices affreux qu'il réserve aux pécheurs, et dont il les exhorte à se garantir par la pénitence, leur déclarant que ce sont leurs péchés qui ont provoqué sur eux la colère divine. « Reconnoissons, s'écrie-t-il, la véri-
Orat. 15. *p.* 236. » table cause du fléau dont nous avons été
» frappés. Eh! pourquoi nos campagnes sont-
» elles toutes desséchées, nos greniers vides,
» nos troupeaux privés de leurs pâturages,

[redacted]

» les Beautés de la terre dégradées, nos plai-
» nes couvertes de deuil au lieu de fruits,
» nos vallées remplies de larmes au lieu de
» froment, nos montagnes dépouillées de leur
» parure, avilies, frappées de malédiction,
» comme celle de Gelboé, au lieu des dou-
» ceurs qui auparavant en découloient pour
» les justes? O terre! tu es toute entière 2. *Rois*, 1.
» redevenue ce que tu étois dans ton état
» primitif, avant que tu ne fusses parée de tes
» ornemens. *Vous avez, Seigneur, visité la*
» *terre, et vous l'avez enivrée.* Mais, ô la ter- *Psal.* 64.
» rible visite! ô la funeste ivresse! hélas!
» quel spectacle! dans du chaume consiste la
» richesse de notre récolte! à quelques petits
» restes se font reconnoître les semailles!
» A peine notre moisson, annoncée plutôt par
» les mois que par les gerbes, nous fournit-
» elle des prémices pour le Seigneur! Telle
» est la richesse des impies; tels sont les *Aggée*, 1.
» fruits que retirent de leurs travaux ceux
» qui sèment mal. Ils visent, selon l'ancienne
» malédiction, à de grands biens, et ils n'en *Deut.* 28.
» ramassent que peu. Ils sèment et ne mois-
» sonnent pas. Ils plantent des vignes, et n'en *Isaie*, 5.
» expriment pas le jus. Là où dix charrues
» travaillent, ils ne font pas une amphore de
» vin. Ils entendent dire des autres, que l'a-
» bondance règne chez eux, et ils sont eux
» dans une pénurie accablante.

» D'où viennent tous ces maux? quelle est
» la cause d'une telle calamité? Ah! n'atten-

» dons pas que d'autres nous le reprôchent;
» devenons nous-mêmes nos censeurs. L'aveu
» et la fuite du péché sont un puissant re-
» méde contre la méchanceté. Tout comme
» j'en ai d'avance prévenu mon peuple, et que
» j'ai rempli envers lui ce devoir de mon
» ministère, car je ne lui ai point caché
» le glaive prêt à le frapper, pour sauver par-
» là mon ame et celle de mes auditeurs;
» de même aussi je lui dévoilerai son in-
» fidélité, par l'intérêt que je prends à lui
» comme à moi-même. Peut-être obtiendrai-
» je ainsi de Dieu quelque traitement humain
» et quelque adoucissement à nos maux. »

Il fait ensuite une énumération pathétique des fautes qu'ils ont à se reprocher, et dont ils doivent se hâter de se corriger. Après quoi adressant la parole à son père, « ajoutez,
» lui dit-il, vos réflexions aux miennes, ô
» tête divine et sacrée! qui par une longue
» vie avez acquis une grande expérience,
» d'où provient la sagesse. Instruisez votre
» peuple de ce qu'il doit faire. Apprenez-
» nous à rompre le pain à celui qui a faim,
» à recueillir les pauvres qui sont sans lo-
» gement, à couvrir leur nudité, à ne pas
» voir d'un œil indifférent nos propres frères,
» surtout à présent; de manière que notre
» bonne œuvre se fasse, non de notre su-
» perflu, mais de notre nécessaire, ce qui
» plaît bien plus à Dieu que de grandes of-
» frandes et des dons considérables. Après

» cela, et avant tout, devenez pour nous
» aujourd'hui un autre Moïse ou un autre
» Phinéès. Prenez notre défense devant Dieu
» et apaisez-le. Que notre tribulation cesse, *Psal.* 105.
» soit par l'offrande que vous ferez de la
» Victime sainte, soit par vos prières et vos
» entretiens spirituels avec Dieu. Arrêtez par
» votre médiation la colère du Seigneur. Arrêtez
» la suite de ses châtimens. Il se plaît à mon-
» trer des égards pour la vieillesse d'un père
» qui intercède pour ses enfans. Priez-le pour
» l'avenir. Offrez-lui votre peuple purifié par
» le fléau et par la crainte dont il l'a frappé.
» Demandez-lui pour nous le pain corporel;
» mais demandez-lui, avant celui-là, le pain
» des Anges descendu du ciel. Que si vous
» faites tout cela, vous nous concilierez la
» bienveillance de Dieu, vous apaiserez le
» Ciel, vous nous procurerez de nouveau les
» pluies du matin et du soir; le Seigneur
» nous donnera des marques de sa bonté;
» et la terre, de son côté, nous redonnera ses
» fruits : celle d'ici-bas, des fruits pour cha-
» que jour, et celle dont nous sommes pé-
» tris, des fruits éternels que nous placerons
» par vos soins dans les greniers célestes. »

AN 373.

Grégoire obtient grâce pour son peuple qui s'étoit révolté contre ses magistrats.

Le zèle et la charité de Grégoire pour son peuple ne parurent pas avec moins d'éclat à l'occasion d'une émeute qu'il y eut à Nazianze cette même année. Le peuple s'étant révolté contre ses magistrats, peut être à cause de la cherté des grains, ou de la levée des

impôts, le gouverneur s'y transporta pour tirer vengeance de ces actes de rébellion. Mais on vit alors ce que peuvent le crédit et l'ascendant que donnent à un premier pasteur de grands talens et de hautes vertus. Grégoire s'interposa entre le peuple et le gouverneur, auprès duquel il agit si puissamment, que les mutins rentrés dans leur devoir, furent épargnés et traités avec indulgence. Il prononça à cette occasion un discours plein de force et d'éloquence, en présence du gouverneur et des magistrats de la ville, dans lequel il exhorte d'abord ses auditeurs à ne jamais désespérer, dans leurs afflictions, de la bonté de Dieu; puis leur trace les devoirs auxquels ils sont tenus envers ceux qui les gouvernent, et leur expose les motifs qui doivent les porter à les honorer et à leur obéir; après quoi il adresse, avec beaucoup de dignité et de noblesse, des avis et des exhortations au gouverneur et aux magistrats.

« Et vous, chefs et magistrats, quel est
Orat. 17. *pag.* 271. » votre devoir? Car c'est à vous maintenant » que je vais parler, de crainte, autrement, » de passer pour un homme tout-à-fait in- » juste, qui avertit bien ce peuple de ses » obligations, mais qui recule devant votre » puissance, comme si, par respect ou par ti- » midité, il éludoit d'user de la liberté qu'il » a dans le Christ; ou bien qui prend un » grand intérêt à ce peuple, et ne se met » point en peine de vous, dont cependant

» il est d'autant plus important de s'occuper,
» que de quelque côté que penche votre
» balance, c'est pour nous de la plus grande
» conséquence, et que notre plus grand in-
» térêt est que nos affaires aient une heu-
» reuse issue. Ah ! loin de nous et de nos
» discours qu'elles tournent mal ! Que dites-
» vous donc ? De quoi convenons-nous entre
» nous ? Sans doute, vous agréerez que je
» vous parle avec une pleine liberté. La loi
» du Christ vous assujettit à mon autorité
» et à ma chaire ; car je commande moi aussi.
» J'ajouterai même que mon pouvoir est plus
» grand et plus éminent, à moins que l'esprit
» ne le doive céder à la chair, et les choses
» du ciel à celles de la terre. Prenez en
» bonne part ma franchise. Je sais que vous
» êtes une ouaille de mon troupeau, une
» ouaille sainte de ce saint troupeau, un
» nourrisson de son grand Pasteur (1), dès
» long-temps heureusement conduite par l'Es-
» prit-Saint, et éclairée aussi bien que nous
» de la lumière de la sainte et bienheureuse
» Trinité. Aussi sera-ce en termes courts et
» succincts que je vous parlerai.

» Vous exercez le pouvoir avec le Christ.
» C'est avec le Christ que vous gouvernez.
» Vous tenez de lui le glaive, moins pour
» en frapper que pour en menacer. Qu'il
» soit conservé pur à celui qui vous l'a donné,

---

(1) De Grégoire le père.

» pour lui en faire ensuite hommage. Vous
» êtes une image de Dieu, et ce sont des
» images de Dieu que vous gouvernez, qui
» ici-bas sont sous votre administration, et
» qui après passeront à une autre vie, où
» nous passerons tous aussi après nous être
» un peu de temps amusés à des jeux d'en-
» fans dans cette prison, dans cette lice,
» dans cette ébauche, dans cette ombre de
» la vraie vie. Respectez l'identité de votre
» nature ; révérez votre prototype. Tenez-
» vous avec Dieu, et non avec le prince du
» monde ; avec le Christ Notre-Seigneur, et
» non avec ce cruel tyran. Il a été homi-
» cide dès le principe. C'est lui qui a blessé
» le premier homme, en le portant à la dé-
» sobéissance. Il lui a attiré une pénible et
» misérable vie, et à cause du péché dans
» lequel il l'a fait tomber, il a imposé la
» loi d'infliger et de subir des châtimens.

» Rappelez-vous, ô homme de Dieu ! de
» qui vous êtes la créature, quelle est votre
» vocation, de quels grands priviléges vous
» jouissez, de tout ce à quoi vous êtes tenu,
» de qui vous avez reçu la raison, la loi,
» les prophètes, l'avantage de connoître Dieu
» et de ne pas désespérer d'obtenir les biens
» qui font l'objet de notre attente. Imitez à
» cause de tout cela la bonté de Dieu. Ce
» qu'a surtout l'homme de divin, c'est la
» bienfaisance. Il est en votre pouvoir de de-
» venir, sans nulle peine, un Dieu. Ne laissez

» pas échapper l'occasion de vous rendre tel...
» A la place de toute autre chose, offrez-
» en une à Dieu, votre clémence, qui lui
» sera bien plus agréable que tout le reste
» ensemble; don tout particulier, don pur
» et sans tache, don qui attire ses largesses.
» Entremêlez la terreur de bonté; tempérez
» vos menaces par l'espoir du pardon. Bien
» souvent l'indulgence produit d'heureux effets,
» en portant par honte à de justes sentimens
» de reconnoissance. En faisant grâce quand
» il est en notre pouvoir de nous venger,
» nous rendons, par notre humanité, tout
» confus celui dont nous avons eu pitié...

» Que dites-vous? Vous ai-je gagné par
» toutes ces raisons que vous avez souvent
» déclaré vous être chères, ô le plus excel-
» lent des magistrats, et puissé-je ajouter
» le plus clément! Ou bien faut-il encore,
» au lieu de supplications, vous présenter ce
» Pasteur vénérable par sa vieillesse (1), par
» le grand nombre de ses années, par son
» long pontificat toujours exercé sans tache,
» que révèrent peut-être les Anges eux-mêmes,
» comme digne de leurs respects, eux qui
» rendent un culte si pur au plus pur des
» êtres? Cela vous touche-t-il? ou dois-je
» oser quelque chose de plus puissant encore?
» Mon affliction m'en donne la hardiesse. Je
» vous présente le Christ, l'anéantissement

(1) Son père.

» où le Christ s'est réduit pour nous, les » souffrances de l'Impassible, sa croix, ses » clous qui m'ont délié de mes péchés, son » sang, sa sépulture, sa résurrection, son » ascension, cette table à laquelle nous som- » mes tous également admis, ces symboles » de mon salut (1), que je consacre de cette » même bouche d'où partent les prières que » je vous adresse, ces rits sacrés et mysté- » rieux qui élèvent nos ames vers le ciel. » Que si chacune de ces choses, prise sé- » parément, n'est pas capable de vous émou- » voir, qu'au moins elles vous touchent toutes » ensemble.

» Accordez-moi et accordez-vous à vous- » même la grâce que je réclame. Accordez- » la à votre propre Eglise, à ce beau corps » du Christ, qui, croyez-m'en, implore avec » moi votre clémence, bien qu'il me cède » le soin de vous porter la parole, comme » ayant plus d'ascendant sur vous, à cause » des égards dont vous m'honorez, et qu'il » y est d'ailleurs astreint à raison de ma di- » gnité. Laissez-vous glorieusemnt vaincre en cela » seulement : surpassez-nous en bonté. Enfin » voilà mes supplians mêmes, que je vous » présente à la face de Dieu, des Anges, » du royaume des cieux et des récompenses » qui nous y sont réservées. Respectez ma foi, » qui m'a été confiée et que je transmets aux

(1) Ces symboles sont la sainte Eucharistie.

» autres, en sorte qu'en des points plus » grands et plus importans elle soit aussi » respectée. En un mot, vous avez vous aussi » un Maître dans les cieux. Ménagez-vous en » lui un juge qui soit à votre égard tel que » vous aurez été vous-même envers vos ad- » ministrés, etc. » Cette belle et sublime exhortation, que je n'ai tronquée qu'à regret, pour ne pas être trop long, suppose que ce gouverneur auquel Grégoire l'adressoit, étoit un homme vertueux et pénétré des vérités de la religion, et membre de l'Eglise même de Nazianze.

Grégoire va prêcher pour les pauvres à Césarée.

Vers ce même temps, Grégoire fut invité par son ami Basile à aller à Césarée, émouvoir par son éloquence les cœurs des riches en faveur des pauvres. Il se rendit à ses vœux, et prêcha, dans l'église de l'hôpital fondé par ce saint homme, un discours des plus solides et des plus touchans, où il n'omet rien de ce que la religion et la raison peuvent inspirer de plus propre à exciter la commisération envers les indigens et les malades pauvres. Il y peint d'une manière pathétique leur misère, leurs maux; invite fortement les riches à les soulager, comme des hommes et des frères de même nature qu'eux; leur en fait un devoir rigoureux; et, comparant le luxe et l'abondance dans laquelle ils vivent, avec la détresse et les infirmités de ces malheureux, il s'écrie (1) : « Ils traîneront eux une

(1) Parmi une foule de beaux passages que j'aurois pu extraire

[redacted]

Orat. 16. pag. 248. » misérable vie en plein air, et nous, nous » serons logés dans des maisons magnifiques, » decorées de marbres de toute espèce, toutes » brillantes d'or et d'argent, d'ouvrages de » marquetterie fine, de diverses peintures, » trompeuses amorces des yeux ! Nous habi- » terons celles-là ; nous bâtirons ces autres. » Et pour qui ? Non peut-être pour nos hé- » ritiers, mais pour des étrangers et des in- » connus ; non peut-être pour des gens qui » nous aiment, mais pour d'autres qui nous » détestent et nous portent le plus d'envie, » ce qui est le comble des maux.

» Ils trembleront, eux, de froid sous de » misérables haillons tout en lambeaux, ou » même ils ne seront pas assez heureux pour » en avoir ; et nous, nous irons mollement » vêtus d'habits amples et flottans, d'étoffes » fines de lin et de soie, et nous en bles- » serons la décence, bien plus que nous ne » la garderons (car ainsi parlé-je de tout » ce qui est superflu et trop recherché) ; nous » en aurons encore d'autres en réserve dans » nos coffres. Soin inutile et stérile ! ils seront » la proie des teignes et du temps qui dé- » vore tout.

» Ils n'auront, eux, pas même l'absolu né- » cessaire pour se sustenter (ô la sensualité » de ma vie ! ô la misère de leur position !) ;

---

de ce discours, j'ai préféré celui-ci, à cause de la peinture qu'il y fait de la somptuosité des riches de son siècle.

» mais

» mais ils seront couchés à nos portes, languissans, mourant de faim, sans pouvoir » même tirer de leurs corps les moyens d'implorer notre assistance; privés de la voix » pour déplorer leur état, de mains, pour » les tendre vers nous en supplians, de pieds, » pour se présenter devant ceux qui ont de » quoi leur donner, de la respiration, pour » soutenir le ton de leurs complaintes, regardant le plus grand des maux, la perte » de la vue, comme un des plus légers, et » sachant bon gré à leurs yeux de cela seul, » qu'ils ne leur laissent pas voir leur état » affreux. Ainsi en est-il d'eux. Et nous cependant, hommes somptueux, nous serons » mollement couchés sur de hauts et superbes » lits de table (1), et sur des tapis magnifiques qu'on n'ose presque toucher; et s'il » nous arrive d'entendre le son de leur voix » qui réclame des secours, nous nous en » impatientons. Il faudra que nos parquets » soient embaumés de fleurs, souvent même » quand la saison en est passée; que notre » table soit parfumée d'essences, et des essences » les plus odorantes et les plus exquises, » afin d'accroître encore plus notre mollesse; » que des valets se tiennent auprès de nous, » les uns proprement vêtus, chacun à sa place, » ayant leurs cheveux flottans, des manières

(1) Les anciens, dans leurs repas, se tenoient à table à demi-couchés sur des lits rangés le long de la table même.

» efféminées, le visage rasé avec un soin affecté, et parés avec plus de recherche qu'il ne convient même à des yeux sensuels ; d'autres tenant les coupes avec toute la grâce, et en même temps toute la sûreté possibles ; d'autres agitant l'air au-dessus de nos têtes avec des éventails, et par ce vent factice qu'excitent leurs mains, rafraîchissant nos corps chargés d'embonpoint. Il faudra, de plus, que notre table regorge de viandes, dont feront abondamment les frais tous les élémens, l'air, la terre, les eaux ; que notre esprit y soit mis à la gêne par les déguisemens artificieux des cuisiniers et des traiteurs, et que chacun de nous s'y dispute à qui flattera le mieux sa sensualité et son ventre ingrat, ce lourd fardeau, source de nos maux, et de toutes les bêtes la plus insatiable et la plus perfide, qui bientôt se consume avec les alimens qu'il consume lui-même.

» Pour eux ce sera beaucoup, s'ils peuvent seulement se gorger d'eau ; et nous, nous avalerons des coupes de vin jusqu'à l'ivresse, et même, au moins les plus intempérans, bien au-delà de ce qu'il faut pour s'enivrer. Parmi les vins, nous renverrons celui-ci ; mais cet autre, nous l'adopterons comme ayant un bouquet plus agréable, et nous disserterons gravement sur ses qualités. Ce sera un malheur, si au vin du pays ne vient pas se présenter en tyran quelqu'un des

[redacted]

» vins étrangers les plus renommés. Car il » faut que nous nous montrions des gens d'un » goût délicat et d'une magnificence plus » qu'ordinaire, qu'au moins nous passions » pour l'être, comme si nous avions honte » qu'on ne nous prît pas pour des hommes » dépravés et esclaves de leur ventre.

» Qu'est-ce, ô amis et frères ? Comment » se fait-il que nous soyons nous-mêmes affligés » ainsi dans nos ames d'une maladie bien plus » grave que celle qui attaque le corps de ces » malheureux, et qui l'est d'autant plus à mes » yeux, que la leur est involontaire, au lieu » que la nôtre provient de notre propre vo- » lonté ; que l'une se termine à cette vie, et » que l'autre nous suit à notre décès ; que » l'une excite la compassion des gens sensés, » et l'autre leur haine ? Comment n'allons- » nous pas au secours de notre nature quand » nous en avons l'occasion ? Comment, chair » que nous sommes, ne revêtons-nous pas » l'avilissement de notre chair ? Comment » vivons-nous ainsi sensuellement, dans l'état » d'infortune où sont nos frères ? Oh ! à Dieu » ne plaise, ni que j'abonde de biens tandis » qu'eux seront dans l'indigence, ni que je » jouisse d'une bonne santé, si je ne vais » panser leurs plaies ; ni que j'aie des moyens » suffisans de subsister et de me couvrir, ni » que je goûte sous un toit les douceurs du » repos, si je ne leur fournis du pain, si je

» ne leur donne des habits selon mes facultés, » et un abri où se reposer ! »

Grégoire, à son retour de Césarée, ou peut-être même l'année précédente, car il est impossible de rien déterminer de bien fixe à cet égard, se rendit à Doerres, bourg de la seconde Cappadoce, pour l'élection d'Eulale, homme également recommandable et par la sainteté de sa vie et par son expérience dans les affaires du monde, qui fut consacré évêque de ce bourg, à la place d'un Arien que les catholiques
Orat. 30. en avoient chassé. Il semble, par un discours qu'il
pag. 494. fit à la cérémonie de la consécration de ce Prélat, que Basile n'avoit pas encore entièrement renoncé à sa juridiction sur cette partie de la seconde Cappadoce ; puisqu'il y déclare, pour se justifier d'y avoir concouru sans lui, qu'il n'est point venu là dans la vue de nuire aux intérêts du grand Pasteur assis sur le siége de l'illustre ville de Césarée ; qu'il savoit tout ce qu'il lui devoit, qu'il le reconnoissoit comme son chef, et qu'il lui donnoit de bon cœur le titre de Saint, malgré le tort qu'il lui avoit fait (en le nommant au siége de Sasimes). Mais comme, sans doute, à cause des hérétiques, cette élection fut faite à la hâte, on n'eut pas le temps de l'y appeler conformément à ce que prescrivoient les canons.

Vers ce même temps Aëre et Alype, qui dans Nazianze occupoient un rang distingué, cherchoient à se prévaloir des dispositions de quelque loi civile, pour se refuser à l'acquit d'un

[redacted]

legs que leur mère avoit fait aux pauvres de l'Eglise de cette ville. Grégoire, en pasteur zélé et ami des pauvres, plaida avec intérêt leur cause auprès de ces deux frères, et leur écrivit une belle et pressante lettre pour les engager à accomplir fidèlement la volonté de leur mère, soit par respect pour elle, soit par d'autres justes et pieux motifs que commandent la conscience et la religion. Ses exhortations les déterminèrent sans doute à acquitter un legs aussi sacré ; car l'on ne voit pas qu'il ait eu ensuite besoin de recourir à de nouveaux moyens pour les y engager. Peut-être cet Alype est-il le même que celui qui sept ans après, en l'an 380, fut fait gouverneur de la seconde Cappadoce, et des égards duquel Grégoire eut beaucoup à se louer, comme il paroît par quelques-unes de ses lettres.

Lett. 80. pag. 833.

On peut rapporter aussi à ce même temps, les soins qu'il se donna pour ramener à des sentimens plus humains et plus paternels, un homme distingué dans le monde par sa noblesse, par ses richesses, par son attachement à la religion, nommé Vitalien, qui, après avoir tendrement aimé dans leur enfance ses deux fils Pierre et Phocas, qu'il avoit obtenus de Dieu par ses prières, les prit ensuite en aversion, à cause de quelque défaut corporel avec lequel ils étoient nés. Il ne pouvoit les supporter en sa présence, et les accabloit de mauvais traitemens. Il porta la dureté de cœur à leur égard, jusqu'au point de les tenir enfermés

dans une chambre de sa maison pendant les fêtes qu'il donnoit à l'occasion du mariage d'une de ses filles, et il finit par les chasser de chez lui ; ce qui les réduisit à la triste et dure nécessité d'errer çà et là, et de pourvoir en mendiant à leur subsistance. Tout le monde étoit touché de leur malheureux sort, qu'ils n'avoient jamais mérité par aucun manquement de respect et de soumission envers leur père. Plusieurs Evêques, et entre autres saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque, Bospore de Colonie, et surtout Grégoire, n'épargnèrent ni remontrances, ni sollicitations, pour faire revenir Vitalien d'aussi injustes préventions. Malgré toutes leurs instances accompagnées tantôt de douceur et tantôt de sévérité, il persévéra dans ses sentimens dénaturés. Grégoire, enfin, voyant qu'aucun de ces moyens qu'on employoit ne pouvoit le gagner, lui fit adresser par ces enfans infortunés un poème d'environ trois cents vers, où Pierre son aîné déploya *Carm. pag. 120.* tout ce que la raison et la religion peuvent en pareils cas inspirer de touchant et de persuasif. Mais il paroît que cette fois-là l'éloquence de Grégoire, quoique revêtue des grâces et des charmes du langage poétique, ne put rien sur le cœur de ce père, qui resta toujours inflexible. Il n'est point certain, ainsi que Baronius l'a cru, qu'il fut marié avec Gorgonie, sœur de notre Saint. On a déjà vu que le nom du mari de cette femme vertueuse n'étoit point connu. Mais ce pourroit bien être ce même

[redacted]

Vitalien qui, s'étant plaint à Grégoire, dans une occasion, de ce qu'il n'alloit pas chez lui, en reçut une réponse sèche et laconique qui ne dut pas le flatter. « Je ne vous vois pas » assidûment, lui dit-il, par la raison que vous » êtes entouré de beaucoup de gens, et de » gens avec qui je ne me plais pas du tout. » Que si vous vous défaites de la plupart de » ce monde et avez la vertu pour compagne » dans votre maison, alors vous verrez les » boiteux eux-mêmes y accourir. C'est ce qu'avec » la grâce de Dieu je vous promets et que je » ferai. »

Lett. 145. p. 867.

AN 374.

Mort de Grégoire le père.

Pendant le printemps de l'an 374 Grégoire le père fut attaqué d'une grave et longue maladie, à laquelle il succomba à l'âge d'environ cent ans. Peu d'hommes, depuis les siècles des Patriarches, avoient été aussi favorisés de Dieu que lui en ce monde. Les biens dont il avoit hérité de ses pères le mettoient en état de tenir un rang honorable dans la société. Il avoit rencontré une épouse vertueuse, qui parvint avec lui à une extrême vieillesse, et l'accompagna au tombeau après lui avoir donné des enfans qui s'illustrèrent par leur savoir et leur sainteté. La probité et la capacité avec lesquelles il exerça d'abord des fonctions importantes dans l'Etat, lui avoient mérité la confiance et la considération publiques; et dans l'Eglise, ensuite, il s'étoit rendu encore plus recommandable durant son long pontificat, par son zèle et ses vertus. Jamais, lors même qu'il

Orat. 19 pag. 286.

touchoit au dernier terme de sa vie, la vigueur de son esprit et de ses sens ne s'étoit ni altérée ni affoiblie. Souvent, lorsqu'il approchoit de sa fin, il faisoit l'offrande de la Victime sans tache; et la divine Eucharistie, dit son fils, dont il nourrissoit son ame, sembloit lui redonner des forces et soulager ses maux, tant étoient vifs les sentimens de foi et d'amour avec lesquels il la recevoit. Il mourut en priant et dans la posture d'un homme qui prie, après quarante-cinq ans d'épiscopat, tous passés dans la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes; ce qui lui a mérité d'être mis au nombre des Saints. Il légua par son testament tous ses biens aux pauvres de son Eglise, pour en jouir seulement après la mort de son fils, à qui il en laissa l'usufruit.

Affliction de son fils.

Quoique Grégoire dût s'attendre depuis long-temps à la mort de son vénérable père, il ne laissa pas d'en être profondément affligé. « Vous » êtes dans le chagrin, » écrivoit-il en cette circonstance à Amphiloque le père, qui, fâché qu'on lui eût enlevé son fils pour le faire évêque d'Icone, lui avoit reproché d'en être la cause; « vous êtes dans le chagrin, et moi sans doute » dans les délices! Vous pleurez, et moi, comme » vous voyez, je suis en fête et me complais » dans les conjonctures où je me trouve! Votre » fils vous attriste de ce qu'il vous a été ravi » et qu'il a été comblé d'honneur à cause de » sa vertu... Et mon père ne me cause à moi » aucune peine par son passage de cette vie

» à l'autre, d'où jamais il ne reviendra, que
» jamais plus je ne reverrai ! Je ne vous fais
» pourtant à ce sujet aucun reproche, parce
» que je sais que nos propres maux ne nous
» laissent pas le loisir de nous occuper de
» ceux des autres. Car personne n'est ami ni
» philosophe, au point de se mettre au-dessus
» des troubles de l'ame, et d'être en état de
» consoler quelqu'un, quand il a besoin lui-
» même de consolation. » Ainsi exhaloit-il sa douleur dans sa réponse à cet ami, trop peu sensible à la perte qu'il venoit de faire.

Basile accourt auprès de lui pour le consoler.

Basile, plus fidèle aux devoirs de l'amitié, ne manqua pas d'accourir auprès de lui dans cette triste occasion, pour partager son affliction et le consoler; et il accompagna au tombeau les restes mortels de ce saint homme qu'il regardoit justement comme son père spirituel, parce qu'il avoit contribué plus qu'aucun autre à son élection au siége de la métropole, et que c'étoit de ses mains qu'il avoit reçu l'onction sainte. Grégoire, qui avoit déjà payé un tribut d'éloges funèbres à son frère Césaire et à sa sœur Gorgonie, s'acquitta de ce même devoir envers son père. Il prononça à ses funérailles, devant une nombreuse assemblée de Fidèles, présidée par le grand Basile, son oraison funèbre où, après avoir d'abord donné à son digne ami de grandes louanges pour ses vertus et pour l'intérêt qu'il prend à lui, à la mémoire de son père et à l'état de désolation de son troupeau, il l'invite à prendre la parole

Grégoire prononce l'oraison funèbre de son père.

qu'il manie avec tant d'éloquence, pour faire lui-même l'éloge de celui dont ils déplorent la perte ; et afin qu'il puisse parler plus dignement de ses vertus, il lui en trace un long et fidèle tableau, parcourant les différentes circonstances de sa vie et ce qu'il a fait de plus remarquable, et rapportant en même temps tout ce qui pouvoit le plus relever le mérite de Nonne son épouse, présente à cette triste cérémonie, et à laquelle, en finissant, il adresse ainsi la parole.

Orat. 19. *pag.* 315. « Que me reste-t-il encore à faire ? C'est » à raisonner en philosophe sur cette pompe » funèbre avec la spirituelle Sara, l'épouse » de cet autre Abraham, mon illustre père, » non moins avancée que lui en âge. Non, » ma mère, la nature de Dieu et des hommes, » ou plutôt en général, celle des êtres cé- » lestes et terrestres n'est pas la même. Le » propre de ceux-là est d'être immuables et » immortels, soit quant à l'être, soit quant » à tout ce qui tient à l'être, la stabilité » étant le partage des choses stables. Mais » des nôtres, qu'en est-il ? Elles passent et » périssent, et d'un état tombent dans un » autre. La vie, en effet, et la mort, ces » choses qui, à notre dire, semblent tant dif- » férer entr'elles, tendent en quelque façon » l'une vers l'autre, et se remplacent mutuel- » lement. Car la vie, tirant son origine de » la corruption notre mère, et faisant son » cours à travers la corruption, en dégéné-

[redacted]

» rant continuellement de son état actuel, se
» termine enfin par la corruption, par la des-
» truction de cette vie-ci. Mais cette fin qui
» nous délivre des maux d'ici-bas et nous
» fait souvent passer à la vie d'en haut, je
» ne sais trop si l'on peut proprement lui
» donner le nom de mort. C'est par son nom
» même, bien plus que par la réalité, qu'elle
» est épouvantable ; et c'est nous laisser af-
» fecter d'une manière déraisonnable, que de tant
» redouter ce qui n'est point en soi redouta-
» ble, et que de nous attacher plutôt, comme
» à quelque chose de préférable, à ce que
» nous devrions craindre. Il n'y a qu'une vie,
» qui consiste à tenir ses regards tournés vers
» la vie à venir ; et il n'y a qu'une mort,
» qui est le péché, parce qu'il cause la perte
» de l'ame. Tout le reste, dont certains tirent
» tant de vanité, ressemble à ce que repré-
» sentent les songes, qui n'a rien de réel et n'est
» qu'un vain fantôme qui se joue de l'ame.
» Que si nous pensons ainsi, ma mère, nous
» ne serons ni fort glorieux de cette vie-ci,
» ni trop attristés non plus par la mort.

» Eh ! que nous arrive-t-il, après tout, de
» malheureux en mourant, si d'ici-bas nous
» passons à la vraie vie ; si, délivrés pour
» toujours de vicissitudes, de troubles, de
» dégoûts et de ce honteux tribut qu'il nous
» faut payer, nous devons, avec les êtres
» stables et permanens, devenir de petites lu-
» mières tressaillant de joie autour de la grande

» lumière ? Mais être séparée de votre époux
» est un état qui vous afflige ? Que les motifs
» de votre espérance vous consolent. Mais la
» viduité est une chose affreuse ? Pour lui
» elle n'est point un malheur. Et où est le
» mérite de la charité, si l'on prend pour
» soi ce qu'il y a de plus commode, et qu'on
» laisse au prochain ce qu'il y a de plus
» pénible ? Mais au fond, quel malheur est-ce
» pour vous, qui sous peu de temps termi-
» nerez aussi votre vie ? Car le jour fatal
» approche : votre chagrin ne sera pas de
» longue durée. N'allons point par des réfle-
» xions basses accroître le poids de peines
» très-légères. Nous avons beaucoup perdu, à
» la vérité ; mais aussi nous avons long-temps
» joui. Perdre est le partage de tous les
» hommes. Jouir long-temps n'est que celui
» d'un petit nombre. Ne tombons donc point
» dans l'abbattement pour avoir perdu, mais
» consolons-nous d'avoir joui. Il est plus raison-
» nable que le meilleur parti l'emporte en nous.

» Vous avez supporté avec un grand cou-
» rage et une rare sagesse la perte de vos
» enfans à la fleur de leur âge, faits pour vivre
» encore plus long-temps. Supportez de même
» celle d'un époux usé de vieillesse, déjà
» las de cette vie, quoique la vigueur de son
» ame lui eût conservé sains et intacts tous
» ses sens. Mais vous n'avez plus celui qui
» prenoit soin de vous ? Et où est donc cet
» autre Isaac qu'il vous a laissé pour vous

» tenir lieu de tout ce que vous avez perdu ?
» Réclamez de lui ces minces offices, l'assis-
» tance de sa main pour vous conduire, ses
» services assidus ; et vous, en retour, accor-
» dez-lui ces autres, bien plus importans,
» votre bénédiction maternelle, le secours de
» vos prières et la liberté de l'autre vie. Vous
» souffrez avec peine que je vous donne
» des avis ? Je ne vous en blâme pas, en
» ayant vous-même donné à tant de monde,
» à tous ceux qui durant votre longue vie
» ont eu recours à votre prudence. Aussi ce
» que je dis n'est nullement pour vous, ô
» la plus sage des femmes ! mais que ce soit
» un remède général qui serve à la conso-
» lation des affligés, en sorte qu'ils recon-
» noissent qu'hommes eux-mêmes, ils accom-
» pagnent des hommes au tombeau. »

Mort de Nonne sa mère.

Ce que Grégoire avoit le courage de dire à sa pieuse mère, que ses peines seroient de courte durée, ne tarda pas à se vérifier. Elle mourut quelques mois après son mari, âgée comme lui d'environ cent ans, et pleine aussi comme lui de vertus et de bonnes œuvres, qui lui ont mérité d'être mise par l'Eglise au nombre des Saints qu'elle honore. Son fils, à qui il étoit réservé de rendre les derniers devoirs à tous ceux de sa famille, la conduisit au tombeau, auprès duquel, selon l'usage des Grecs, ainsi qu'on l'a déjà dit, il prononça son oraison funèbre, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Mais ce qu'il

en dit en divers endroits de ses œuvres est plus que suffisant pour nous donner la plus haute idée de la régularité et de la douceur de ses mœurs, de sa bienfaisance, de sa sainteté. Issue d'une souche sainte, elle sur-
Carm. 1. id. 2. id. 5. passa encore la piété de ses ancêtres et égala celle des saintes femmes qui eurent le bonheur d'embrasser les pieds de J. C. ressuscité. Dans un corps de femme elle cachoit une grande ame, qui s'élevoit au-dessus même du courage
Orat. 19. passim. et de la force des hommes. Elle ne tenoit à la terre et ne se rabaissoit au soin des choses du monde, qu'autant qu'elle y étoit obligée. Elle consacroit à Dieu toutes ses œuvres et les envoyoit devant elle au ciel, afin d'y pouvoir monter ensuite elle-même avec plus d'agilité. Lors même de son mariage avec Grégoire, alors encore entiché des erreurs des Hypsistaires, comme on l'a déjà vu, « elle possédoit, dit son fils, une partie
Orat. 19. pag. 293. » de ces belles qualités ; mais il en étoit » qu'elle devoit acquérir, et porter dans la » suite, par des accroissemens insensibles, à » un haut degré de perfection. De même » que le soleil, après nous avoir agréablement » frappés par ses rayons du matin, devient, » par ceux qu'il darde à midi, plus chaud et » plus brillant ; de même elle aussi, après » avoir dès le principe donné des marques » sensibles de piété, brilla, à la fin, d'un » éclat bien plus vif encore. Alors celui qui » l'avoit introduite dans sa maison eut en

» elle un aiguillon des plus puissans pour le
» porter à la piété. C'étoit de ses pères qu'elle
» avoit reçu la vertu, comme un patrimoine
» dès long-temps héréditaire dans sa famille;
» et elle n'avoit point, comme son mari, été
» entée de l'olivier sauvage sur l'olivier franc.
» Elle ne pouvoit, à cause de la grandeur
» de sa foi, supporter la différence qui existoit
» dans le joug de son mariage ; et quoique
» dans tout le reste elle fût la plus patiente
» et la plus courageuse des femmes, cela
» seul, de n'être qu'à moitié unie à Dieu,
» par la séparation d'avec lui de l'autre partie
» d'elle-même, et de n'être pas mari et femme
» conjoints ensemble d'esprit comme de corps,
» étoit pour elle une chose intolérable. C'est
» ce qui faisoit que jour et nuit elle se pros-
» ternoit devant Dieu, et par bien des jeûnes
» et des larmes imploroit de lui le salut de
» son chef, en même temps qu'elle le pres-
» soit vivement lui-même et qu'elle tâchoit
» de le gagner à Dieu par toute sorte de
» moyens, par des reproches, par des avis,
» par des soins officieux, par des froideurs,
» et, ce qui étoit bien plus puissant encore
» que tout cela, par ses propres mœurs et
» par la ferveur de sa piété, par quoi sur-
» tout l'ame est touchée, ramollie et con-
» trainte d'elle-même de se porter à la vertu.
» Il falloit bien que ces gouttes d'eau tombant
» sans discontinuer sur la pierre, finissent par
» la creuser, et qu'avec le temps elle vînt à

» bout de ce qu'elle recherchoit avec tant d'em-
» pressement. »

Un songe suffit pour achever l'ouvrage de la conversion de son mari, auquel elle travailloit avec tant de zèle et de constance. « Il lui » sembla, ce qui jamais auparavant ne lui » étoit arrivé, quoiqu'il eût souvent entendu » sa femme prier et psalmodier; il lui sem- » bla, dis-je, qu'il psalmodioit lui-même » ce verset des psaumes du divin David : » *Je me suis réjoui dans ce qui m'a été dit :* » *j'entrerai dans la maison du Seigneur.* » Cette psalmodie étoit pour lui toute nou- » velle, et avec elle lui vint le désir d'em- » brasser la foi. Dès que sa femme, qui ob- » tenoit enfin ce qu'elle sollicitoit, en fut » instruite, elle saisit cette occasion pour lui » interpréter sa vision dans le sens qui pouvoit » le plus le flatter, sans manquer à la vérité; » faisant connoître par sa joie la grandeur » d'un tel bienfait, et hâtant son salut, de » peur que quelque obstacle ne vînt traver- » ser sa vocation et ne rendît vains les soins » qu'elle se donnoit pour le retirer de l'er- » reur, etc. »

J'omets d'autres longs passages des Œuvre de Grégoire, où il relève le mérite de sa saint mère, mais qui n'empêchent pas que nous n devions regretter que son oraison funèbre n soit point parvenue jusqu'à nous. Elle laiss tous ses biens aux pauvres, ainsi que so

mari, pour en jouir seulement après la mort de son fils.

Grégoire est retenu à Nazianze pour prendre soin de l'Eglise.

Grégoire, qui ne s'étoit chargé du gouvernement de l'Eglise de Nazianze que durant la vie de ses parens, se crut par leur mort délié de ses engagemens, et pensa sérieusement à exécuter son ancien dessein de se vouer à la solitude, et d'y vivre dans le calme et le repos. Mais tel devoit être encore son sort, de soupirer toujours après cet état de vie, et de ne pouvoir jamais suivre librement son attrait. Dès qu'on sut le parti qu'il alloit prendre, et que l'Eglise de Nazianze alloit se trouver sans pasteur, les membres les plus distingués de cette Eglise, des amis, des personnes pieuses, des Evêques entr'autres, surtout Bospore de Colonie, réunirent tous leurs efforts pour le retenir. Ils lui représentèrent avec tant de force combien sa présence à Nazianze devenoit nécessaire, à cause des tentatives que faisoient les ennemis de la foi pour y introduire leurs erreurs et s'emparer de cette Eglise; et à leurs représentations ils joignirent tant de conjurations et même d'importunités, qu'enfin il se laissa vaincre. Il consentit à continuer d'occuper provisoirement le siége que son père avoit laissé vacant, jusqu'à ce qu'on lui eût donné un successeur, se réservant toutefois expressément qu'on ne tarderoit pas de le nommer. Quoiqu'il n'eût cédé qu'avec une extrême répugnance, il ne laissa pas, en homme animé de l'Esprit

de Dieu, de prendre au troupeau dont on le forçoit à rester encore chargé, le même intérêt que s'il en eût été le vrai Pasteur; continuant de le gouverner avec le même zèle et la même affection, l'instruisant, l'affermissant dans la foi, et n'épargnant ni veilles ni travaux pour le rendre digne du souverain Pasteur des ames.

AN 375.

Il obtient que les moines et les pauvres soient exemptés de l'impôt.

Il ne prenoit pas moins à cœur ses intérêts temporels, toutes les fois qu'il pouvoit, par son crédit, améliorer sa position, remédier à ses besoins. Voyant le peuple gémir sous le poids d'un impôt trop onéreux, d'ailleurs mal reparti, que les pauvres surtout ne pouvoient payer, il profita de la considération dont il jouissoit dans l'esprit de Julien, alors intendant des contributions à Nazianze, homme de bien, son camarade d'études à Athènes et son ami, pour obtenir de lui quelque dégrèvement, une plus juste répartition, et l'exemption de tout impôt pour les plus pauvres, pour les moines, pour ses clercs et pour lui-même, dont les biens appartenoient aux pauvres. Il prononça à cette occasion, en présence de Julien même, un discours (c'étoit, à ce qu'il paroît, le jour de Noel), dans lequel il se plaint, en commençant, de ce qu'on exigeoit lui qu'il parlât chaque jour de fête, malgré son peu de talent pour la parole, et rend raison des motifs qui le portent à abandonner les fonctions saintes du ministère, pour se vouer à la solitude. « De

» tous temps, dit-il, j'ai désiré de mourir à » ce monde, de mener une vie cachée dans » le Christ, de faire un grand trafic en ache- » tant, au prix de tout ce que j'ai, la perle *Matth.* 13. » précieuse, et en échangeant des biens pas- » sagers et périssables, pour des permanens » et célestes ; ce qui, pour les gens sensés » est le plus important et le plus sûr de » tous les trafics, etc. » Après quoi il exhorte tous les Fidèles à reconnoître la vanité et le néant des choses de ce monde, et à en faire un bon usage pendant leur vie, en en plaçant une partie entre les mains de Dieu ; et s'adressant ensuite en particulier à Julien, il l'avertit de se conduire dans sa charge en disciple de Jésus-Christ; de l'exercer avec équité, sans aggraver le poids d'un fardeau déjà si onéreux par lui-même ; et de songer que la différence qui existoit entre lui et ceux dont il exigeoit l'impôt, provenoit non de la nature, mais du péché ; qu'ayant besoin pour lui-même de la miséricorde de Dieu, il falloit qu'il usât de miséricorde envers les autres, et enfin, que Dieu avoit un rôle autre que le sien, où ni les richesses ni la puissance, mais seulement ses bonnes œuvres pouvoient lui mériter d'avoir son nom inscrit.

« Que si vous voulez, lui dit-il, que votre *Orat.* 9. » nom y figure avantageusement, montrez-vous *pag.* 158. » bon et humain à notre égard. Que dites- » vous à cela ? à quoi vous déterminez-vous ? » O le meilleur de mes amis et de mes cama-

» rades ! vous avec qui j'ai fait mes études » sous les mêmes maîtres, quoique à présent » Dieu m'ait placé dans ce rang supérieur (je » n'ose dire trop onéreux) pour vous ins- » truire, hommes en place, de vos devoirs ; » vous qui êtes issu d'une famille et d'une » race pieuse, rejeton saint de parens saints » eux-mêmes, père d'enfans plus saints encore, » comment accueillez-vous ce que je vous dis ? » vous persuadé-je ? ou faudra-t-il, pour vous » gagner, de plus longs discours ? Oh ! je ne » le conjecture pas, mais j'ai la certitude que » déjà ce que je vous ai dit est plus que » suffisant pour vous toucher. Si je n'avois lieu » de fonder cette assurance sur quelque autre » motif, au moins la fonderois-je sur votre » érudition qui vous porte comme par inclina- » tion vers le bien, soit en faisant vous-même » les premiers pas, soit en suivant ceux des » autres ; car c'est là ce qui distingue les sages » du vulgaire.

» A tout ce que j'ai déjà dit, que j'ajoute » encore quelques mots. Certainement vous » payez un tribut quelconque à mon éloquence, » qui, de son côté, vous donne et vous pré- » sente des pauvres, tout un chœur de Prê- » tres, tout un chœur de philosophes, qui » ne sont retenus ici-bas par aucun lien, qui » ne possèdent que leurs corps seuls et pas » même tout entiers, qui n'ont rien à César, » chez qui tout est à Dieu, hymnes, prières, » veilles, larmes, richesses qu'on ne leur peut

» ravir ; qui sont morts au monde et ne vivent » que pour le Christ, qui ont exténué leur » chair et dégagé leur ame de leur corps. En » les épargnant, ou en les rendant tout entiers » à Dieu, ces serviteurs, ces ministres sacrés » de Dieu, ces contemplateurs des choses » célestes, ces prémices de notre race, ces » soutiens, ces couronnes de la foi, ces perles » précieuses, ces pierres solides du temple » dont le Christ est le fondement et la pierre » angulaire, je veux dire du magnifique corps » de l'Eglise, vous aviserez à ce qu'il y a de » plus avantageux pour vous-même, pour eux, » pour nous tous. Ce que je vous souhaite est » de retirer de nous de telles richesses, plutôt » que des amas d'or et d'argent, qui sont au- » jourd'hui, et bientôt ne seront plus, etc. »

Outre ce discours, Grégoire adressa encore à Julien un poème sur le même sujet, avec quelques lettres qui, quoique courtes, sont un monument et de la charité du Prélat et du mérite de l'administrateur, tellement jaloux d'observer une exacte justice dans la répartition de l'impôt, qu'il le pria de l'assister de ses lumières et de ses conseils dans cette opération délicate. Il lui écrivit en conséquence pour le prier de venir se joindre à lui dans un monastère où devoit se faire ce travail. Mais Grégoire, alors affligé de quelque grave infirmité, lui répondit qu'il doutoit que son état pût lui permettre de l'y aller trouver ; et dans le cas qu'il en fût empêché, il l'exhorta à bien con-

Carm. pag. 111. *Ep.* 166 *et seq. p.* 876.

sulter sa conscience dans ce qu'il alloit faire. « Mais une chose, ajouta-t-il, la plus importante pour votre sûreté, et qu'il faut avant tout observer, c'est de vous associer pour collaborateurs des hommes en qui vous remarquiez une vraie supériorité sur les autres, et par leur capacité et par leurs mœurs ; car à quoi sert-il à quelqu'un d'être excellent pilote, s'il emploie de mauvais rameurs? »

Mauvais état de sa santé.

Il paroît que, cette même année, la santé de Grégoire fut extrêmement altérée. Car lorsque Eusèbe de Samosate traversa la Cappadoce pour se rendre dans la Thrace, où l'empereur Valens l'avoit relégué à cause de sa constance dans la foi, il ne put jouir du plaisir de le voir, tant ses maux le tourmentoient alors ; ce qui fut pour lui une privation des plus sensibles. Car il avoit, comme on l'a déjà vu, la plus haute estime de sa vertu et de son savoir. Il ne fut pas non plus en état, pour la même raison, de se trouver au passage d'Eutrope, ex-proconsul d'Asie, homme de lettres d'un très-grand mérite, avec qui il s'étoit depuis peu lié d'amitié dans un voyage qu'il avoit fait en Asie, et de qui il avoit reçu des marques particulières d'estime. Ses maux étoient souvent tels qu'ils ne lui permettoient pas de quitter sa chambre, ni même son lit, et que pour obtenir quelque soulagement il fut obligé d'aller passer quelque temps aux eaux thermales de Tyanes : il paroît que ces maux, dont il parle souvent dans ses poésies

Ep. 28. *pag.* 792.

Ep. 137 *et seq. pag.* 864.

et dans ses lettres, étoient ou la goutte, ou des douleurs rhumatismales, et dont il fut attaqué dès la quarantième année de son âge.

Il abandonne l'Eglise de Nazianze et s'enfuit à Séleucie.

Le délabrement de sa santé entra sans doute pour beaucoup dans le parti inattendu qu'il prit vers le milieu de l'an 374, d'abandonner le gouvernement de l'Eglise de Nazianze. Mais son amour, ou plutôt sa passion pour la solitude et le repos y contribua encore plus puissamment. Quoiqu'il se fût écoulé plus d'un an depuis la mort de son père, et que les Evêques de la province lui eussent promis de nommer à sa place, ils n'en faisoient cependant rien, les uns par attachement pour lui et par l'intérêt qu'il prenoit au troupeau dont il s'étoit provisoirement chargé, les autres par esprit d'envie et d'animosité, pour le contrarier et lui donner des mortifications. Las, enfin, de leur rappeler inutilement leur promesse, il quitta brusquement Nazianze sans en prévenir personne, sans même en faire part à son ami Basile, et s'enfuit à Séleucie, capitale de l'Isaurie, dans quelque monastère où étoit le tombeau de la Vierge sainte Thècle.

On trouvera peut-être étrange un tel parti de la part d'un homme de ce caractère, animé d'un aussi grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Mais qu'on fasse attention, 1.° qu'il n'étoit attaché par aucun titre à l'Eglise qu'il abandonnoit, et qu'il ne s'en étoit chargé que pour un temps,

jusqu'à ce qu'on lui eût donné un Pasteur; 2.° qu'il avoit plusieurs fois réclamé avec instance des Evêques, qu'il fût procédé à l'élection de ce Pasteur, mais qu'ils n'avoient eu aucun égard à ses sollicitations, et que plusieurs même sembloient se jouer de lui; 3.° qu'il se persuadoit que par sa retraite il les forceroit à ne plus laisser le siége de cette Eglise vacant; en quoi pourtant il se trompoit, puisqu'il le trouva encore tel six ans après, à son retour de Constantinople; 4.° qu'il n'avoit pas à craindre que le troupeau qu'il quittoit restât sans secours, parce qu'il étoit du devoir du métropolitain de Tyanes de pourvoir à ses besoins spirituels, et que d'ailleurs parmi les Prêtres qui après lui occupoient le premier rang, il y en avoit certainement de capables de le bien gouverner. Certes, les choses étant ainsi, quelque extrême que semble le parti qu'il prit, on n'y peut rien voir de trop léger ni de répréhensible.

On ne sait pas pourquoi Grégoire choisit pour son lieu de retraite la ville de Séleucie, avec laquelle on ne trouve pas qu'il ait eu auparavant des rapports, et qui étoit éloignée de Nazianze d'environ quarante lieues, vers le sud-ouest. Peut-être se flattoit-il que, n'ayant presque plus, à une si grande distance, aucune relation avec ses amis et ses connoissances, il seroit moins détourné de l'unique but qu'il se proposoit, d'être tout entier à Dieu et à lui-même. Mais il se trompa dans

ses espérances. Ce n'est pas ici-bas que l'homme peut rencontrer un véritable repos. Pendant les quatre années qu'il y passa, il fut, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, assailli de peines et d'embarras. « Je m'enfuis, dit-» il, à Séleucie, auprès du temple de l'il-» lustre vierge Thècle, me disant à moi-» même : peut-être que, las de ma longue » absence, les Evêques se détermineront enfin » à donner un Pasteur à Nazianze; et j'y passai » un temps considérable. Mais là, encore en » butte à mes infortunes, je n'y rencontrai » aucun des avantages que je m'étois promis. » J'y fus assailli d'une foule d'embarras aux-» quels j'avois cru me dérober, et qui me » survenoient comme à point nommé. »

Carm. pag. 9.

Peines et embarras qui troublent son repos dans sa solitude.

Il ne dit pas de quelle nature étoient les affaires qui le chagrinèrent tant dans sa retraite. Il y a apparence qu'il s'y ressentit des persécutions qu'alors les hérétiques suscitoient partout aux Orthodoxes, et que son repos y fut aussi troublé par des reproches fréquens et amers de la part de ses amis, de ce qu'il avoit ainsi délaissé l'Eglise de Nazianze, et par les sollicitations qu'ils lui faisoient d'en reprendre le gouvernement. Mais rien ne dut le chagriner autant que le piége dans lequel le fit tomber Vital, prêtre d'Antioche, zélé partisan des erreurs d'Apollinaire, qui par adresse et par artifice lui extorqua son adhésion à une confession de foi qu'il lui présenta, où, sous des expressions orthodoxes,

étoit caché le venin de l'hérésie. Il l'approuva avec simplicité, comme l'avoit déjà approuvée le pape Damase, dont cet hérétique étoit aussi venu à bout de surprendre la bonne foi par son hypocrisie et ses subtilités. Les Apollinaristes voulurent, dans la suite, se prévaloir de la signature qu'il avoit apposée à cette confession de foi; mais alors il démasqua leur hypocrisie et combattit avec force leurs erreurs, soit dans ses discours, soit dans des pièces de poésie.

Ce qui devoit encore l'affliger et le tourmenter dans sa solitude, étoit l'acharnement avec lequel les Ariens, alors tout-puissans, persécutoient les Catholiques. L'empereur Valens, voué à leurs erreurs, portoit la désolation dans toutes les Eglises où se conservoit la vraie foi, par les mauvais traitemens qu'il y exerçoit envers le clergé, et par l'exil auquel il condamnoit tous les Evêques qui refusoient de souscrire leurs formulaires de foi. Grégoire, touché de ces maux, ne dut pas manquer de se donner bien des mouvemens et d'écrire bien des lettres, pour consoler et affermir dans la saine doctrine tant de saints Prélats en butte à une aussi cruelle persécution. Toutefois, on voit par celles qu'il adressa alors à son ami Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, qui, pour se soustraire à la mort, étoit réduit à mener une vie errante, que Dieu faisoit naître dans son esprit un secret pressentiment que bientôt finiroient tant de maux,

et que l'Eglise ne tarderoit pas à recouvrer la paix. « Ces serpens, mandoit-il à ce saint » Prélat, siffleront encore un peu, je le sais; *Epist. 35. pag. 799.* » mais bientôt après ils retourneront se cacher » dans leurs repaires, forcés de céder à la » vérité et au temps; et cela d'autant plus » promptement que nous laisserons davantage » le soin de tout à Dieu. » Et en effet, peu de temps après finit le règne de Valens, et avec lui la puissance dont les Ariens avoit joui et abusé. Un nouveau règne, comme on va le voir, amena un autre ordre de choses favorables aux Catholiques. Ceux-ci recouvrèrent leur liberté, et l'on vit tous les confesseurs de la foi revenir triomphans dans leurs Eglises par la protection de l'empereur Gratien; et les hérétiques ensuite, sous le règne de Théodose-le-Grand, créé empereur d'Orient par Gratien, réduits à se cacher comme des reptiles, ainsi que l'avoit prédit Grégoire, par une sorte d'inspiration divine.

[redacted]

LIVRE QUATRIÈME.

VERS LA FIN DE L'AN 378.

Il y avoit environ quatre ans que Grégoire menoit une vie solitaire à Séleucie, et quoiqu'il n'y trouvât pas tout le repos qu'il auroit souhaité, il ne laissoit pas de s'estimer heureux de s'être affranchi des sollicitudes et des peines inséparables des fonctions de l'épiscopat. Loin de penser à quitter sa solitude, il paroît que son dessein étoit d'y finir ses jours. Mais autres étoient les vues de Dieu sur lui. Cette lampe si brillante devoit être retirée de dessous le boisseau, pour aller rallumer la foi presque éteinte à Constantinople, dans cette autre Rome, la capitale de l'Orient. Depuis quarante ans les Ariens s'y étoient emparés du siége patriarchal, et durant ce long espace de temps ils avoient, par l'appareil de la terreur, entraîné dans leurs erreurs un nombre prodigieux des Catholiques. Il n'y a sorte de cruautés qu'ils n'exerçassent contre ceux qui leur résistoient ou qui leur faisoient ombrage. Confiscation, pillage de leurs biens, massacres sans forme de procès, arrêts de mort, sous les prétextes les plus frivoles, bannissemens hors de leur patrie, insultes, outrages inouïs, tels étoient les moyens qu'employoient contre eux ces furieux sectaires. On vit même, sous le règne de l'empereur Valens, quatre-

Etat déplorable de l'Église de Constantinople.

Carm. 1.

Orat. 48.

Orat. 32.

vingts Ecclésiastiques catholiques conduits en pleine mer, sur un vaisseau auquel on mit le feu, et brûlés ainsi, de la manière la plus barbare, au sein des eaux, et cela pour avoir seulement pris la liberté de réclamer contre des violences injustes qu'ils avoient à souffrir. Ce n'étoient pas les Ariens seuls qui exhaloient leur rage contre les Catholiques. Les Macédoniens, les Eunoméens, les Novatiens, les Apollinaristes (1) étoient aussi conjurés contre eux, et leur faisoient une guerre ouverte. Aussi pendant une si longue et si cruelle persécution, le troupeau catholique, sans Pasteur qui le conduisît, sans instruction qui l'affermît et le consolât, sans temple où il pût se réunir, s'appauvrit-il insensiblement, au point qu'il ne méritoit plus le nom de troupeau. *Orat.* 32.
Ce n'étoit qu'un reste, qu'une ombre de trou- *pag.* 512.
peau; mais pourtant, tel qu'il étoit, bien précieux aux yeux de Dieu, qui juge par le mérite, et non par le nombre et la grandeur, du prix des choses.

---

(1) Arius, prêtre d'Alexandrie, qui faisoit du Fils de Dieu une simple créature, la plus parfaite de toutes, que Dieu avoit associée à sa divinité. Il mourut en 336.

Macédone, patriarche de Constantinople en 341, mort après l'an 360, nia la divinité du Saint-Esprit.

Sunome, Cappadocien, mort à la fin du quatrième siècle, ne reconnoissoit point trois personnes distinctes en Dieu, mais seulement trois attributs ou manières d'opérer particulières.

Apollinaire, évêque de Laodicée en Syrie, prétendoit que l'entendement humain manquoit à l'ame de Jésus-Christ, et que sa divinité en faisoit les fonctions. Il mourut en 380.

La mort tragique de l'empereur Valens met fin à la persécution contre les Catholiques.

Tel étoit l'état déplorable des Catholiques à la mort de l'empereur Valens, arrivée auprès d'Andrinople, le neuf août de l'an 378, à la suite de la défaite entière de son armée par les Goths. Cherchant à échapper par la fuite à leurs mains, il alla se cacher dans une cabane, où il fut surpris et brûlé vif. C'est ainsi que, par une juste punition de Dieu, fut traité à son tour ce Prince qui lui-même s'étoit fait un jeu barbare de brûler vifs des Prêtres paisibles, et avoit de mille manières tourmenté tant d'Evêques, de clercs et même de simples citoyens, pour cela seul qu'ils tenoient à la foi catholique.

Théodose succède à Valens.

Théodose, prince pieux et zélé pour la foi, qui lui succéda dans l'empire d'Orient, sans révoquer sur-le-champ, sans doute par politique, les lois rendues par le passé contre les Catholiques, les protégea ouvertement et mit peu à peu fin aux persécutions auxquelles ils étoient en butte. Ce fut dans ces heureuses circonstances, c'est-à-dire, dans les derniers mois de l'an 378, que les Evêques orthodoxes de la province de Constantinople, appelée la Thrace, et que tout ce qu'il y avoit de principaux Catholiques, conçurent le dessein d'attirer à Constantinople Grégoire dont ils connoissoient de réputation l'éloquence et le mérite éminent. Ils le pressèrent vivement, et par eux-mêmes et par l'entremise de ses amis, de sortir de sa retraite pour venir arroser cette terre étrangère, aride et inculte,

Sollicitations faites à Grégoire d'aller au secours des catholiques de Constantinople. Sa résistance.

des eaux de sa doctrine. Il paroît que Basile *Carm.* 1.
usa de tout l'ascendant qu'il avoit sur son esprit, pour l'y déterminer. Mais Bospore de Colonie surtout, qui avoit, comme on l'a déjà vu, tant contribué à le retenir à la tête de l'Eglise de Nazianze après la mort de son père, mit tout en œuvre, et prières et reproches, pour le gagner.

Grégoire, d'abord, opposa la résistance la plus opiniâtre aux sollicitations qu'on lui faisoit de toutes parts. Il ne pouvoit se résoudre à renoncer aux douceurs de la solitude pour se charger d'une mission aussi pénible et aussi épineuse ; et comme Bospore joignoit à ses instances des reproches amers sur le peu d'intérêt qu'il prenoit à cette Eglise malheureuse et à la gloire de Dieu, et de ce qu'il n'étoit bon que pour lui-même, il en prit de l'humeur et lui répondit durement : « Je rou- *Ep.* 141.
» gis de vos invitations ; mais j'aurois plus à *pag.* 867.
» rougir encore de moi-même, si je ne vous » disois la vérité. Je crains que ce ne soit fait » de moi, tant j'ai de honte de ma vieillesse, » de notre table commune et des travaux en» durés depuis ma jeunesse, placé que je me » trouve dans votre esprit au-dessous même des » plus méchans, et aussi indignement traité par » ceux de qui je ne l'aurois jamais imaginé. » Malgré une réponse si dure, ni Bospore, ni ses autres amis ne se lassèrent pas de redoubler d'instances auprès de lui, et de lui représenter plus fortement encore le tort qu'il

ſaisoit à sa piété, par son obstination à refuser son secours à ce pauvre troupeau qui le réclamoit d'une manière si pressante. Alors enfin, voyant que les conjurations qu'on lui faisoit étoient telles, que c'eût été mépriser Dieu et les hommes que d'y résister, il se laissa vaincre. Mais en cédant il se plaignit
Ep. 14. pag. 777. avec beaucoup d'aigreur à Bospore, des duretés et des injures dont il l'avoit, disoit-il, accablé, comme s'il se fût entendu avec ses ennemis pour leur donner le plaisir de le voir ignominieusement traité. « Néanmoins, » ajoute-t-il, je l'annonce à votre piété, je » suis vaincu, et je ne tarderai pas, si Dieu » le permet, d'aller prendre, selon mes forces, » le soin de cette Eglise. Car c'est là ce que » vous plaidez tant... Ce chétif corps-ci, je » le prêterai à Dieu tant qu'il durera, afin » de n'avoir plus le chagrin accablant, ni » d'être condamné par vous, ni d'entendre » tout le clergé crier contre moi, ni de voir » cette Eglise abandonnée, ni enfin d'en scandaliser la plupart des Fidèles, comme si je » dédaignois les intérêts de leur Eglise, et » afin aussi que vous ne vous fatiguiez pas » plus long-temps vous-même à me charger » d'injures. Voilà ce que je vais faire avec » le secours de vos prières, dès que vous » craignez de prendre vous-même soin de cette » Eglise, ainsi que vous le dites et que les faits » mêmes le prouvent. J'aime mieux mourir des » sollicitudes qu'elle me donnera que de celles » que vous me causez. » Il

Grégoire cède enfin aux instances qui lui sont faites.

Il est probable que jamais ses amis n'auroient pu l'arracher de sa solitude, s'il n'eût craint, en leur résistant, de résister à la volonté de Dieu et d'en être condamné. Pénétré de cette crainte, il quitta Séleucie et se rendit, sans doute dans le mois de novembre ou de décembre de l'an 378, à Nazianze pour mettre ordre à ses affaires domestiques, et partir ensuite pour Constantinople. Ce fut pendant son séjour à Nazianze qu'il apprit la mort de son ami Basile, qui, le 1.er janvier de l'an 379, à l'âge d'environ cinquante ans, succomba sous le poids de ses travaux et de ses infirmités, dont la plus grave étoit un squirre au foie qui le conduisit insensiblement au tombeau. Grégoire n'étoit pas lui-même encore tout-à-fait remis d'une maladie grave, lorsque cette triste nouvelle lui fut annoncée; de sorte qu'il ne put avoir la consolation ni d'aller recueillir son dernier soupir, ni de baiser ses cendres sacrées, ni d'apporter quelque remède à la désolation de l'Eglise de Césarée, que la mort de ce saint homme laissoit dans la viduité. Tout ce qu'il put faire fut d'exprimer sa profonde douleur à Grégoire de Nysse, qui lui-même étoit inconsolable de la perte d'un frère aussi recommandable. « Il étoit donc réservé, » lui écrivoit-il, à ma misérable vie d'apprendre » la mort de Basile, le départ de son ame » sainte de ce monde-ci pour s'en aller au Sei» gneur, après s'être appliqué toute sa vie à le » mériter. » Il déplore ensuite une si grande

Mort de son ami Basile.

Epist. 37. *pag.* 799.

perte, offre à Grégoire quelques motifs de consolation, et puis ajoute : « Et moi, qui vous » parle ainsi, quel sera le temps, quels se- » ront les raisonnemens capables de me con- » soler, si ce n'est votre société même, si ce » ne sont vos entretiens, que cet homme bien- » heureux m'a laissés à la place de tout ce » que je trouvois en lui, afin qu'en considé- » rant en vous, comme dans un fidèle et bril- » lant miroir, ses belles qualités mêmes, je m'ima- » ginasse le posséder encore ? » Il n'y a pas de doute que, sans les embarras que lui causoient ses préparatifs pour son prochain voyage de Constantinople, il seroit de suite allé à Césarée prononcer l'oraison funèbre du meilleur et du plus intime de ses amis ; mais il renvoya jusqu'à un autre temps à s'acquitter envers lui de ce devoir sacré. En attendant *Carm.* 65. *pag.* 152. il composa douze distiques pour lui servir d'épitaphe.

Avant de quitter Nazianze il prit avec chaleur la défense de la mémoire de cet ami de son cœur, contre une dame arienne nommée Simplicie, qui cherchoit à réveiller une affaire déjà depuis assez long-temps assoupie, et qui dans l'esprit des gens du monde auroit pu faire quelque tort et à ce saint homme et à l'Eglise. Les lois civiles défendoient d'élever à la cléricature des esclaves, sans le consentement de leurs maîtres. Cependant quelques années avant sa mort, ne pouvant résister aux sollicitations des habitans d'un bourg de son diocèse, qui

depuis long-temps étoit sans pasteur, il y ordonna pour évêque, de concert avec Grégoire, un esclave de cette dame à qui elle avoit confié la régie de ses biens, et qui avoit le suffrage de tous ses concitoyens. Simplicie, furieuse de ce qu'on avoit ainsi disposé de son esclave, écrivit de suite à Basile en des termes très-injurieux pour réclamer son esclave, le me- *Epist.* 38. *pag.* 300.
naçant, s'il ne lui étoit rendu, de le traduire devant les tribunaux. Basile, sans se mettre en peine des injures dont elle le chargeoit, lui répondit avec tant de force et de noblesse, qu'elle ne sut que répliquer et laissa là cette affaire. Mais dès qu'il fut mort elle renouvela ses prétentions et s'adressa à Grégoire, comme ayant eu quelque part à l'ordination de son esclave, lui déclarant qu'en cas de refus, elle alloit invoquer les lois qu'elle avoit pour elle. Grégoire lui répondit sur-le-champ pour la radoucir et la détourner de son dessein, et comme dans sa lettre elle avoit donné de grandes louanges à saint Basile, « Assurément » lui dit-il, c'est bien fait de votre part de » le louer ainsi; car toute louange est au-des- » sous de cette bienheureuse ame, à moins » que l'amitié jointe au regret de l'avoir perdu » ne m'aveugle. Mais ce qui me surprend » étrangement, c'est que vous le louiez comme » un Saint, et que jusqu'à ce jour vous l'ho- » noriez comme il convient, et qu'avec cela » vous entrepreniez de détruire son ouvrage, » comme si c'étoit celui de quelqu'un de ces

» profanes dignes de mépris, dont la vie et la » mort n'ont rien que de vain. » Après lui avoir ensuite exposé les motifs les plus capables de la toucher et de la faire désister de ses réclamations, il ajoute avec une noble franchise : « Prenez garde d'encourir le mauvais » soupçon d'avoir artificieusement tramé cette » affaire par votre éloignement pour nous et » pour la vraie foi, plutôt que par de nobles » vues, et de viser à toute autre chose qu'à » ce que vous mettez en avant : ce que je vous » conseille de ne point faire, comme n'étant » ni religieux ni bienséant. N'allez pas, traitant » nos lois avec mépris, recourir aux lois sé» culières, ni nous poursuivre avec acharne» ment ; mais plutôt excusez-nous, si, en » vertu de la liberté de la grâce, nous en avons » agi avec trop de simplicité, et consentez à » être honorablement vaincue, plutôt que » d'obtenir une victoire honteuse en résistant » aux vues de l'Esprit-Saint, etc. » Cette dame, touchée sans doute des représentations de Grégoire, se désista de ses prétentions ; du moins on ne voit pas qu'elle les ait poussées plus loin.

AN 379. — Grégoire part pour Constantinople.

Dès que Grégoire eut achevé de mettre ordre à ses affaires, il partit, vers la fin de janvier, pour Constantinople, où sa présence devenoit d'autant plus nécessaire, qu'on parloit d'un Concile d'Evêques apollinaristes, qui alloit bientôt se tenir dans cette ville, et qu'il étoit à craindre qu'on ne surprît la foi de l'empereur

Théodose, dont la cour n'étoit pas encore exempte de partisans de l'erreur. On le vit donc, malgré la foiblesse de son corps usé avant le temps de vieillesse par les austérités et les maladies, accourir au secours du peu de Catholiques qui restoient encore dans cette grande ville, et se mettre à leur tête pour les gouverner. On ne peut pas l'accuser d'avoir en cela violé les canons, puisqu'il y avoit été appelé, non-seulement par grand nombre d'Evêques catholiques de la province et par la portion la plus distinguée du peuple fidèle, mais encore aussi par Pierre, patriarche d'Alexandrie, que la dignité de son siége rendoit, sinon le premier, au moins un des premiers de l'Eglise d'Orient, et qui lui avoit écrit une lettre pleine d'honnêteté pour l'établir Patriarche de Constantinople; à quoi même il avoit joint les marques de la dignité patriarchale, c'est-à-dire, le pallium. Il n'avoit contracté de lien avec aucune autre Eglise, et étoit par conséquent à l'abri du reproche d'être passé, contre les lois de l'Eglise, d'un siége à un autre.

Il réunit les Catholiques dans la maison d'un de ses parens.

Il arriva à Constantinople investi, selon lui-même, d'un pouvoir qui n'étoit pas à mépriser, faisant allusion et à la légitimité de sa mission et à la protection particulière que lui accordoit l'empereur Théodose; et il alla loger chez un de ses parens, qui, d'après l'ancien auteur de sa vie, étoit Nicobule, mari d'Ulypienne, fille de sa sœur Gorgonie. « Je fus reçu, dit-il,

Orat. 28. p. 484.

» dans une maison pieuse et pleine d'amour » pour le Christ, comme Elisée fut autrefois » reçu chez la Sunamite, qui ne m'étoit » pas moins unie par l'esprit que par le sang, » dont la générosité étoit merveilleuse ; et » chez qui le peuple, en y venant à la dérobée, » non sans crainte et sans danger, se forma » à la piété encore alors persécutée. Daigne le » Seigneur l'en récompenser au jour des ré- » tributions ! » Cette maison étoit le seul lieu de réunion pour les Fidèles, car nulle église n'étoit à leur disposition dans cette ville. C'étoit sans doute quelque vaste édifice, qui fut bientôt mis en état de recevoir une immense foule de peuple. Grégoire lui donna le nom d'*Anastasie*, qui dans la langue grecque signifie *résurrection*, parce que ce fut là que la foi de Nicée touchant la divinité du Fils de Dieu fut ressuscitée. Ce nom lui resta dans la suite, et elle devint une des plus considérables de la ville par la grandeur et la magnificence des édifices que les Empereurs y ajoutèrent. Elle étoit singulièrement chère à notre Saint, parce que c'étoit là qu'il avoit triomphé de l'arianisme et des autres sectes dont cette ville étoit infectée. Il se plaît à l'appeler tantôt une autre *Silo*, où l'arche sainte, c'est-à-dire la vraie foi, après avoir erré quarante ans dans le désert, avoit enfin trouvé une demeure stable et assurée, tantôt une autre *Bethléem*, qui malgré sa petitesse jouissoit de la gloire d'avoir donné

Il donne à ce lieu de réunion le nom d'Anastasie.

comme une seconde naissance à Jésus-Christ méconnu et avili par les hérétiques.

Obstacles qui sembloient devoir s'opposer aux succès de sa mission.

Ce fut là qu'il commença ses travaux apostoliques, dont on ne peut se lasser d'admirer les succès rapides et extraordinaires, quand on considère surtout, d'un côté, l'entêtement avec lequel tenoient à leurs opinions erronées la presque totalité du peuple, les grands, les gens en place, les moines, les vierges, Démophile leur Evêque et tout son nombreux clergé; et de l'autre, les sentimens implacables d'aversion et de haine qu'avoient grand soin d'entretenir dans leur cœur, contre les Catholiques, ceux qui étoient à leur tête, par leurs déclamations et leurs calomnies. Tout en apparence devoit faire craindre que Grégoire n'échouât dans sa mission. A peine plusieurs ouvriers évangéliques auroient-ils été capables de la remplir avec quelque succès. Comment pouvoir l'attendre de lui seul? Il étoit, dit-il lui-même, moins qu'un foible David marchant contre Goliàth. L'extérieur seul de sa personne étoit fait pour prévenir contre lui tant d'ennemis qu'il avoit à combattre, et pour mettre obstacle à ses desseins. Outre qu'il étoit étranger, d'une chétive ville, et qu'il étoit resté caché jusqu'alors dans un coin obscur de l'empire, son corps, d'après le portrait qu'il en fait lui-même, n'avoit rien que de vil et de repoussant. Il étoit petit, tout courbé de vieillesse et d'infirmités, chauve, tenant la tête inclinée, assez mal fait de

Orat. 25 *et* 27.

visage, desséché par les austérités, par les larmes et par la crainte des jugemens de Dieu. Il avoit un ton de voix rude et grossier. Ses habits étoient d'étoffes communes, et usés; à quoi il ajoute que, pour se faire valoir, il n'avoit pas plus d'argent que d'ailes.

Son mérite éminent les lui fait tous surmonter.

Mais sous cet extérieur vil et méprisable en apparence, Grégoire cachoit un mérite, des ressources, un pouvoir auquel les plus obstinés ne savoient résister. Il étoit animé de l'Esprit de Dieu, et favorisé même du don de miracles. Car quelquefois ses prières accompagnées de l'invocation du nom de Jésus-Christ, étoient si efficaces, qu'il obtenoit de Dieu la guérison de maladies incurables. Jamais peut-être, d'ailleurs, ouvrier évangélique n'avoit réuni plus de moyens que lui pour confondre les ennemis de la foi et opérer leur conversion. Il avoit une si grande intelligence des Saintes Ecritures, que saint Jérôme, qui en étoit lui-même un excellent interprète, le regardoit comme son maître, et se glorifioit de les avoir étudiées sous lui. Il avoit fait une étude profonde de l'art des sophistes, non pour obscurcir et embrouiller comme eux la vérité, mais pour la dégager de leurs vains sophismes et la faire triompher. Ses raisonnemens étoient clairs, serrés, pressans, pleins de force; son imagination, vive et brillante, et sa facilité à s'énoncer et s'expliquer, merveilleuse. Il étoit si versé dans la connoissance des mystères de notre religion, et savoit si

bien en parler, que de son temps même on le surnomma le *Théologien*, titre honorable qui jusqu'alors n'avoit été donné qu'à saint Jean l'évangéliste seul. Son éloquence étoit mâle, grave, majestueuse, entraînante, exempte de vaines déclamations ; son style correct et pur, sa diction élégante et pleine d'images. Dans ses discours il attaquoit les erreurs, et non les personnes, à moins qu'il n'y fût contraint pour démasquer les méchans et leur hypocrisie, ou pour se justifier lui-même ; et même alors il se montroit toujours plein de charité et de condescendance.

De si grands moyens de toucher et de persuader acquéroient encore une nouvelle force par l'austère et sublime philosophie qu'il professoit, et dont on étoit malgré soi édifié et ravi d'admiration. Car toujours appliqué dès sa jeunesse à tendre à la perfection évangélique, il s'étoit fait à la longue une habitude de la pratique des plus hautes vertus. Dans la capitale de l'empire comme dans la solitude, il étoit comme étranger et mort au monde, avec lequel il n'avoit d'autres rapports que ceux dont par état il ne pouvoit se dispenser. Invité souvent par des personnes d'un haut rang, il ne se rendoit chez eux qu'autant qu'il pouvoit leur être utile, aimant mieux passer pour incivil et rustique, que de se trop produire. Le temps que les fonctions du saint ministère et les soins qu'il devoit au peuple laissoient à sa disposition, il le passoit

dans sa maison, occupé de Dieu, de lui-même, de l'étude, ou à chanter alternativement des psaumes avec d'autres, ou à donner audience à ceux qui le venoient voir. Simple dans ses manières, ennemi de toute ostentation, il accueilloit tout le monde avec bonté et affabilité, les plus pauvres comme les plus riches. On le trouvoit toujours modeste, humble, patient et d'une égalité d'humeur parfaite. Dur à lui-même par esprit de mortification et de pénitence, il menoit une vie sobre, frugale, se contentant, comme on l'a déjà vu, des mets les plus simples et les plus communs, sans donner aux viandes, lorsqu'il en mangeoit, d'autre assaisonnement qu'un peu de sel, et rejetant avec mépris toute superfluité dans sa table. Dépositaire des aumônes et des oblations des Fidèles, il n'en prenoit que ce qui étoit indispensable pour lui et pour ses clercs, versoit le reste dans les mains des pauvres et en secouroit les malades. Sa vie, en un mot, étoit celle d'un solitaire au milieu des hommes, et d'un vrai philosophe formé à l'école de Jésus-Christ. Jamais, dit Rufin, on ne vit une conduite plus sainte et plus irrépréhensible que la sienne, une foi plus orthodoxe, une éloquence plus animée et plus brillante, ni une science plus parfaite et plus consommée.

Premières prédications de Grégoire

On conçoit aisément comment un Prélat aussi recommandable sous tant de rapports, et si puissant en œuvres et en paroles, put bien-

tôt venir à bout de se faire écouter, d'intéres- dans son
ser, de toucher et de gagner tous les cœurs. Anastasie.
Quoique dans le clergé qu'il se forma et qu'il composa de clercs de tout grade, suivant l'usage de l'Eglise, il y eût des Prêtres distingués par leur mérite et leur savoir, il ne laissa pas d'être toujours le dispensateur ordinaire de la parole divine, qu'il regardoit comme la fonction principale de son ministère. La curiosité attira d'abord une foule d'hétérodoxes à ses prédications, à l'une desquelles il ne laissa pas sans réponse les railleries qu'eux et leurs ecclésiastiques sensuels et mondains se plaisoient à faire de sa personne, de sa patrie, de sa manière de vivre, mais en déversant sur eux-mêmes tout le ridicule. « Votre
» ville, me dites-vous, est chétive et n'est pas *Orat.* 25.
» même une ville, mais un lieu aride, sans *pag.* 435.
» agrément, n'ayant qu'un petit nombre d'ha-
» bitans. Si c'est un mal, ô hommes merveil-
» leux! je l'éprouve sans en être la cause. Que
» si je le souffre à regret, c'est, je l'avoue,
» indigne de ma part. Mais si c'est de bon
» cœur, je fais par-là preuve de philosophie.
» Eh! sous quel rapport, d'ailleurs, peut-on
» me l'imputer à grief, à moins qu'on ne fasse
» aussi un crime au dauphin de n'être pas
» un animal terrestre, au bœuf, de n'être
» pas un poisson marin, ou à la lamproie,
» de n'être pas un animal amphibie? Mais
» nous, ajoutez-vous, nous avons des rem-
» parts, des théâtres, des cirques, des palais,

» de vastes et superbes portiques, un fleuve, » qui tantôt coule sous terre, et tantôt au-» dessus (1), une colonne magnifique qui at-» tire tous les regards (2), une place publi-» que remplie de monde, une population » immense, un sénat célèbre, composé d'hom-» mes distingués par leur noblesse. Eh ! que » ne parlez-vous aussi de l'heureuse position » de votre ville, de la terre et de la mer » qui semblent se la disputer, et qui à l'envi » prodiguent leurs richesses à cette reine des » cités ? Nous vous faisons donc tort, parce » que vous êtes, vous grands et magnifiques, » et nous, au contraire, de peu d'importance, » et venus de lieux obscurs ? A ce compte-là, » bien d'autres vous en font, ou pour mieux » dire, tous ceux sur lesquels vous avez la » supériorité ; et il nous faudra nous vouer à » la mort parce que nous n'avons pas bâti » de ville, que nous ne nous sommes pas en-» tourés de remparts, et que nous ne pou-» vons nous vanter d'avoir ni cirques, ni sta-» des, ni véneries, ni votre passion pour de » semblables choses, ni bains agréables et su-» perbes, ni marbres magnifiques, ni pein-» tures, ni marqueteries brillantes d'or et d'ar-

(1) C'étoit un grand aqueduc qui traversoit toute la ville et fournissoit de l'eau en abondance à tous les quartiers, et qui, suivant le niveau, couloit tantôt sous terre et tantôt au-dessus, par le moyen de superbes arcades.

(2) Haute et magnifique colonne de marbre, au haut de laquelle étoit placée la statue de l'empereur Constantin.

» gent, qui imitent presque la nature ; et aussi
» parce que nous n'avons pas encore coupé la
» la mer de manière à nous en environner, ni
» donné à nos saisons une certaine tempéra-
» ture pour nous procurer une vie des plus
» douces et des plus tranquilles, ce que vous
» autres, sans doute, nouveaux créateurs,
» avez fait pour vous-mêmes !

» A ces reproches ajoutez-en encore d'au-
» tres si vous voulez, vous qui vous appliquez
» ces paroles divines, *l'or et l'argent sont à* Agg. 2.
» *moi*. Pour moi, je ne mets pas un grand
» mérite à posséder des richesses auxquelles
» notre loi nous défend de nous attacher. Je
» ne compte des revenus ni annuels, ni jour-
» naliers. Je ne me pique point d'avoir une
» table splendide, ni de nourrir mon ventre
» stupide de mets apprêtés avec art. Je ne fais
» cas d'aucuns de ces alimens qui, une fois
» mangés, sont tous au même rang, ou, pour
» mieux dire, tous également vils et dégoûtans.
» Ma nourriture est simple et sans apprêt ;
» peu différente de celle des animaux, qui
» est exempte de toute recherche et de toute
» préparation.

» Me ferez-vous aussi un grief de la pau-
» vreté de mes habits et des traits de mon
» visage, qui n'ont rien d'agréable ? Ce sont
» là des choses dont je vois de très-petites
» gens tirer vanité. Oublierez-vous ma tête, et
» ne vous en raillerez-vous pas aussi, comme
» firent des enfans de celle d'Elisée ? Je veux

» bien ne pas vous rappeler ce qui leur arriva.
» Mais quoi encore ? ne m'accuserez-vous pas
» de rusticité, et d'avoir un ton de voix
» rude et grossier ? Eh ! que direz-vous de
» ce que je ne fais ni le plaisant, ni le facé-
» tieux, ni l'aimable avec ceux que je ren-
» contre ; de ce que je ne me produis pas
» beaucoup dans les places publiques ; de ce
» que je ne cause ni ne jase point avec tout
» venant et à tout propos, et que ma conver-
» sation est insipide ; de ce que je ne vais pas
» voir, comme une nouvelle Jérusalem, votre
» Zeuzippe (1) ; de ce que je ne cours pas de
» maison en maison, pour faire ma cour et y
» remplir mon ventre, mais que plutôt je reste
» le plus souvent chez moi, triste, sombre,
» conversant en repos avec moi-même, occupé
» à censurer mes propres actions, et digne
» peut-être, à vos yeux, d'être enchaîné à cause
» de mon caractère farouche ? Comment me
» passez-vous tout cela et ne m'en faites-vous
» pas aussi un crime ? Oh ! que vous êtes com-
» plaisans et bons !.... » Il raisonne ensuite en philosophe chrétien sur la futilité de tous ces avantages temporels dont ils tirent tant vanité, et leur oppose les seuls véritables et solides, après lesquels il soupire et auxquels il s'attache.

Grégoire cependant, avant que d'attaquer de

(1) Magnifique édifice de Constantinople, fort fréquenté par les gens oisifs.

front les Ariens et les autres hérétiques, et d'établir la divinité de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, crut indispensable de faire en sorte de réprimer une funeste manie qu'on avoit généralement de parler des matières les plus abstraites et les plus relevées de la religion. Tous, hommes et femmes, savans et ignorans, en faisoient le sujet ordinaire de leurs conversations ; dans leurs cercles, dans leurs repas, jusque même dans les cirques, dans les théâtres, dans les bains publics, ils s'ingéroient, sans discernement, de raisonner sur ce que nos mystères ont de plus impénétrable, sans s'embarrasser du reste des principes de la morale et des œuvres de piété. Il s'éleva avec beaucoup de force et d'éloquence contre un pareil abus, comme infiniment dangereux par l'esprit de division et de haine qu'il entretenoit, par les nouvelles erreurs que souvent il enfantoit, par les troubles et les désordres auxquels il donnoit lieu. « Tous, leur dit-il, » ne sont pas en droit de dogmatiser. Cela » ne regarde que les Pasteurs, à qui ce soin » est commis. Les autres doivent se contenter » d'écouter et de purifier leur cœur par la » connoissance des vérités qu'ils apprennent. » Et après le leur avoir prouvé fort au long, il les exhorte tous, jeunes et vieux, magistrats, sujets, solitaires, cénobites, à renoncer à cette vaine et périlleuse ostentation, et à ne songer qu'à plaire à Dieu par une vie sage, bien réglée, et par des discours qui ne tirent pas à

Orat. 25. *pag.* 431.

conséquence et qui n'exposent à aucun danger. Tel est le sujet du vingt-sixième discours de ses œuvres, qui paroît être un des premiers qu'il prononça dans son Anastasie. Il revint encore sur ce même sujet, dans le trente-troisième qu'il fit bientôt après; tant il avoit à cœur, avant tout, de remédier à un aussi funeste abus.

Orat. 33. *pag.* 529.

Mais aussitôt après il aborda les vérités du dogme contestées par les hérétiques, qu'il exposa et établit victorieusement dans les trente-quatrième, trente-cinquième, trente-sixième, trente-septième discours, avec une clarté, une force, une précision, une sagacité qui lui ont principalement mérité le surnom de *Théologien*. Sa langue, pour me servir d'une de ses expressions, étoit comme une fronde qui assommoit ces ennemis de la vérité, et les mettoit hors d'état de rien répliquer contre ce qu'il faut croire, d'après la parole divine, de la très-sainte Trinité. Et ce dogme d'un Dieu en trois personnes, banni depuis tant d'années de Constantinople, où il avoit autrefois fleuri avec éclat, rappelé et rétabli par ses prédications éloquentes, faisoit dans toutes les classes des progrès étonnans. Le voir embrassé par tout le monde étoit le vœu le plus ardent de son cœur. « O sainte et adorable Trinité! » s'écrioit-il; ô Trinité qui m'avez fait la » grâce d'être de tout temps votre adorateur » et votre prédicateur sincère! ô Trinité qui » serez un jour reconnue de tous, soit par la » lumière que vous répandrez sur les uns, soit » par

Orat. 13. *pag.* 212.

» par la vengeance que vous tirerez des autres ! » puissé-je voir ceux qui vous outragent maintenant devenir tous vos adorateurs, et n'être » privé de cette consolation pas même pour » le plus petit nombre d'entr'eux, quand bien » même il devroit m'en coûter quelque diminution de grâce ! car je n'ose pas en dire » autant que votre Apôtre. » Mais ce qu'il n'ose dire en cet endroit, il le profère hautement dans un autre discours. « Oui, s'écrie-t-il, je » consens à être anathème et séparé du Christ, » et à souffrir quelque chose comme damné, » pourvu que vous vous réunissiez à nous et » que nous glorifiions ensemble la Trinité ! » Quel zèle ! Quelle sublime charité ! *Orat.* 44.

Concours prodigieux qu'attirent ses prédications.

Jamais, peut-être, prédicateur n'en a autant imposé par son mérite, par son éloquence et par l'autorité avec laquelle il parloit. On couroit à ses discours avec un empressement tel, qu'on n'en avoit pas vu de semblable. Catholiques, hérétiques, de quelque secte qu'ils fussent, païens même, tous indistinctement s'y rendoient en foule, des quartiers les plus éloignés de la ville ; les catholiques, pour s'y nourrir de la parole de Dieu, dont ils avoient été si long-temps privés ; les hérétiques, pour voir comment il combattoit leur doctrine, et écouter la sienne qu'il insinuoit si bien dans leurs cœurs, qu'ils finissoient par l'embrasser ; les païens, pour jouir du plaisir que leur causoit son éloquence, dont ils n'étoient pas moins ravis que les chrétiens. Tous se pres-

soient tellement dans l'auditoire pour se mettre plus à portée de l'entendre, qu'ils forçoient quelquefois la balustrade qui fermoit l'entrée du sanctuaire où il prêchoit. Souvent on l'interrompoit par des applaudissemens et des acclamations. Des tachygraphes, les uns cachés, les autres à découvert, mettoient en écrit ses discours pendant qu'il les prononçoit.

Ce concours prodigieux, ces divers mouvemens qu'il remarquoit parmi ses auditeurs, le remplissoient de joie et de consolation; non qu'il attachât quelque prix à la gloire et à la célébrité que lui acquéroient ses prédications, mais parce que la très-sainte Trinité, dit-il, en étoit glorifiée par le grand nombre de nouveaux adorateurs qu'elles lui gagnoient. Il jouissoit, pour cette raison seule, des fruits de l'éloquence qu'il avoit acquise par l'étude des livres profanes, mais qu'il avoit ennoblie par celle des saintes Écritures et par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit d'amertume. Déjà, dès les premiers mois de son apostolat, tel étoit le nombre de conversions qu'il opéroit, que son troupeau, de petit et de pauvre qu'il l'avoit trouvé, paroissoit devoir bientôt prendre le dessus sur celui des Ariens, qui l'avoient jusqu'alors tant opprimé et appauvri.

Les Ariens cherchent à le décrier.

Des succès aussi éclatans provoquèrent contre Grégoire, à un plus haut degré encore, la colère et la haine des plus obstinés sectateurs de l'arianisme, et surtout de leur évêque

Démophile et de son clergé. Furieux de voir son troupeau s'enrichir chaque jour aux dépens de leur secte, ils aiguisèrent contre lui la malignité de leurs langues, et afin de le perdre dans l'esprit du peuple, le dénigrèrent par des calomnies atroces, publiant principalement partout qu'il admettoit trois Dieux; que c'étoit un *Sarcolatre*, c'est-à-dire un adorateur de la chair de Jésus-Christ. Mais peu en peine, quant à lui, de leurs diffamations, il n'en étoit affligé que parce qu'elles retomboient sur la foi qu'il prêchoit, et sur les Catholiques. « Quant à moi, disoit-il, ni mes détracteurs, » ni mes panégyristes ne me rendront pas autre » que je suis, ainsi que font ces gens qui, » en mêlant un parfum à de l'ordure, ou de » l'ordure à un parfum, en dénaturent les pro» priétés, pour que j'aille me fâcher de leurs » diffamations, comme si elles opéroient en » moi quelque changement. Certes, je payerois » grassement ceux qui me louent, si par leurs » éloges ils me faisoient devenir meilleur. » Mais il n'en est nullement ainsi. Je me trouve » toujours le même, soit qu'on me décrie, » soit qu'on m'admire. En vain l'homme, dit » Job, flotte au milieu des propos qu'on tient » sur son compte. Il en est des langues qui » m'assaillent de tous côtés, comme de l'écume » de la mer qui fond sur un rocher, ou des » vents qui soufflent sur un pin ou tout » autre arbre grand et touffu. Et c'est ainsi » qu'alors je raisonne en moi-même : Si mon

Orat. 14. *pag.* 219.

» détracteur m'impute des choses fausses, ses » propos ne m'atteignent pas plus qu'il n'est » lui-même atteint par ce qu'il dit, quoique » ses calomnies s'adressent à moi personnel- » lement. Que si, au contraire, ce qu'il dit » est vrai, je dois m'en prendre bien plutôt à » moi-même qu'à lui qui le débite; car c'est moi, » dans ce cas, qui lui donne sujet de parler; » mais quant à lui, il ne me rend point, par » ses propos, tel que je me trouve être. En pas- » sant par-dessus les bruits qu'il sème, comme » dépourvus de toute réalité, je me possé- » derai toujours moi-même. L'unique chose » que je gagnerai à leur malignité, sera de » mettre ma vie à l'abri de tout reproche. » En finissant son discours, il exhorte ses auditeurs à pardonner à leurs ennemis, et à ne pas s'engager avec eux dans des disputes et des querelles. « Ne connoissons, leur dit-il, » d'autre guerre que contre les puissances en- » nemies. Donnons le nom de frères à ceux » qui nous haïssent, s'ils le veulent bien per- » mettre. Accordons-leur quelque petite chose » pour en obtenir une bien plus grande, la » paix et la concorde. Cédons-leur pour avoir » sur eux le dessus. »

Ses ennemis cependant ne s'en tinrent pas aux calomnies. Dieu, pour ajouter un nouvel éclat à sa vertu et à ses travaux apostoliques,
Orat. 48. et lui donner quelque part à la gloire du mar-
pag. 725. tyre, permit qu'ils poussassent encore plus loin leur fureur contre lui. La nuit de Pâques,

Bande d'ariens qui, la veille de Pâques, fait une irruption dans son église.

c'est-à-dire environ trois mois après son arrivée à Constantinople, pendant qu'il étoit réuni avec son peuple dans l'église d'Anastasie, pour l'administration solennelle du baptême, il sortit, dit-il, de Sainte-Sophie (1), qui étoit comme la citadelle du démon, une troupe forcenée de vierges ariennes, sans pudeur; de moines qui avoient perdu comme elles toute retenue, toute modestie; de pauvres, qui par l'excès de leur rage se rendoient indignes de toute compassion, et de gens enfin de la lie du peuple, qui tous fondirent à l'improviste dans l'église et y répandirent l'épouvante, le désordre et la confusion. Ils s'y livrent à toute espèce d'excès, profanent l'autel par leurs sacriléges, troublent les saints mystères et portent sur la chaire leur idole (par où il entend peut-être Démophile leur Evêque.) Grégoire, les ministres qui l'assistent et les nouveaux baptisés sont confondus pêle-mêle, et assaillis d'une grêle de pierres à laquelle ils n'opposent pour toute résistance que la prière.

Epist. 81. *pag.* 839.

Ils répandent le trouble dans l'église et le lapident.

« Je passerai sous silence, dit-il, les coups
» de pierre dont ils m'ont régalé en récom-
» pense de la vraie foi que je leur apportois.
» Je ne me plaindrai que d'une chose, c'est
» de ce qu'étant mal dirigées, elles ne m'ont
» blessé qu'en des endroits où les coups n'é-

Orat. 32. *pag.* 525.

---

(1) Magnifique et principale église de Constantinople, bâtie par l'empereur Constantin, qui aujourd'hui sert de mosquée aux Turcs.

» toient pas mortels. » Dans la rue, un zélé partisan de la foi est assommé à coups de massue et laissé pour mort, et tout ce qu'ils atteignent de Fidèles est insulté et maltraité. A ces excès succèdent des débauches, le vin, l'ivrognerie, des danses, où figurent de vieux satyres de moines, sortis de leurs monastères comme de leurs antres, et toutes ces œuvres que l'Apôtre n'ose nommer, et que favorisoient la nuit et le mélange des deux sexes.

Ils le font traduire devant les tribunaux.

A la suite de cette scène d'horreur, Grégoire, comme s'il en eût été la cause, est traduit devant de fiers et orgueilleux magistrats ariens, qui se faisoient une loi de plaire à la multitude; et là, ce saint homme qui, en fidèle disciple de Jésus-Christ, n'avoit jamais ni fait, ni même pensé rien de criminel, est traité comme un vil malfaiteur. Mais, assisté devant leur tribunal par son divin Maître, il donna tant de force à ce qu'il dit pour sa justification, qu'il sortit victorieux et plein de gloire d'un tel lieu si nouveau pour lui.

Carm. pag. 11.

Il eût été en son pouvoir, s'il eût voulu, de tirer vengeance de tant d'outrages et de mauvais traitemens si contraires à la justice et au bon ordre. Car, quoique les lois contre les Catholiques ne fussent pas encore expressément révoquées, néanmoins, comme l'empereur Théodose l'avoit autorisé à prendre le gouvernement des Catholiques et à les assembler en toute liberté, le troubler dans ses fonctions, et en venir à des voies de fait con-

[redacted]

Il n'oppose que la patience à ces outrages, et ne veut point qu'on en tire vengeance.

tre lui, c'étoit agir contre les vues de ce Prince et dédaigner ses ordres. Mais plutôt que de provoquer contre eux la colère de l'Empereur, il aima mieux n'opposer à leur rage que des sentimens de douceur et d'humanité, et qu'une patience et une charité inaltérables, dans l'espérance que, par une telle conduite, il pourroit mieux modérer leur haine et les disposer insensiblement à prêter l'oreille à ses instructions. Un de ses prêtres, nommé Théodose, natif d'Arianze, qu'il avoit amené avec lui à Constantinople, et qui dans la suite devint Evêque métropolitain de Tyanes, vouloit absolument que ces excès ne restassent pas impunis, et que plainte en fût portée. Mais il s'empressa de l'en détourner, et lui écrivit à ce sujet une belle et pressante lettre. « Malgré tant d'indignes traitemens que nous avons » essuyés, lui dit-il, il vaut peut-être mieux » les souffrir patiemment, et donner ainsi à » la multitude l'exemple de la modération. » Car c'est une vérité bien reconnue, que les » discours ne sont pas aussi propres à gagner » le commun des hommes, que les œuvres » mêmes, qui sont comme une exhortation » muette. Nous nous imaginons que c'est une » chose importante d'obtenir justice du mal » qu'on nous fait. Oui, j'en conviens, c'est » une chose importante qui sert à corriger les » autres; mais c'est encore une chose bien » plus importante et plus divine, d'endurer » courageusement ce qu'on a à souffrir. L'un

» réprime le crime ; au lieu que l'autre porte » les méchans à devenir bons, ce qui vaut » beaucoup mieux et est plus parfait que de » ne pas devenir méchant. » Après quoi il l'exhorte de la manière la plus pathétique à tout oublier.

On le vit manifester ces mêmes sentimens de modération et de charité dans ses discours publics. « Ai-je, disoit-il aux Ariens, dont
Orat. 25. » il avoit tant à se plaindre ; ai-je retiré aucun
pag. 439. » avantage de la conjoncture favorable où je » me trouvois ? J'avois cependant devant moi » des exemples qui me portoient à en profiter. » De quelles Eglises, de quels revenus vous » ai-je contesté la possession, quoique vous » ayez plus d'Églises et plus de revenus qu'il » ne vous en faut, et que nous en ayons nous » un besoin extrême ? Ai-je cherché à me pré- » valoir de quelque rescrit impérial dans le » temps que vous, de votre côté, vous les » foulez aux pieds ? Quels magistrats ai-je » sollicités contre vous ? De qui m'est-il ar- » rivé de dénoncer les violences ? Mais qu'ai-
Act. 7. » je fait alors ? *Seigneur, ne leur imputez* » *pas leur péché*, ai-je dit ; car je me suis » fort à propos ressouvenu de ces paroles » d'Etienne. C'est là ce qu'à présent encore » je demande à Dieu. *On nous maudit, et nous*
1. Cor. 4. » *bénissons*. On nous persécute, et nous le » souffrons. On nous invective, et nous prions ; » etc. » Ensuite il se console de tout ce qu'i a à endurer, par l'exemple de la douceur e

de la patience de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il en usoit avec ses ennemis, ne triomphant pas moins de leur haine et de leur obstination par sa modération que par la force de son éloquence.

Troubles occasionés dans son Eglise par le schisme d'Antioche

Avant la fin de cette même année 379, le démon de l'envie, jaloux des succès, des travaux évangéliques de ce saint homme, fit naître une guerre intestine au sein de son troupeau, à l'occasion des dissensions qui régnoient dans la ville d'Antioche, une des plus grandes et des plus célèbres de l'Orient. Deux évêques, Mélèce et Paulin, s'en disputoient le siége. Mélèce y avoit été nommé environ vingt ans auparavant, tant par les Catholiques que par les Ariens. Mais quelques jours après son installation, les Ariens, furieux de ce qu'il prêchoit la foi de Nicée, l'en chassèrent et nommèrent à sa place Euzoïus, à qui, après sa mort, ils donnèrent Dorothée pour successeur. Ce dernier étant mort, Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, ordonna aussitôt, de concert avec les Catholiques, pour le remplacer, un prêtre appelé Paulin, recommandable par sa piété et par son orthodoxie. Mélèce, qui avoit été élu canoniquement à ce siége, et qui s'en étoit toujours regardé comme le titulaire légitime, quoiqu'il n'eût pas pu l'occuper, à cause de la persécution constante qu'il avoit eu à souffrir, et qui l'en avoit malgré lui tenu éloigné, le lui contesta vivement aussitôt après que la paix, rendue par Théodose aux Eglises,

lui eut permis de revenir à Antioche. Chacun des deux avoit un parti puissant dans cette grande ville, et les esprits s'aigrirent tellement les uns contre les autres, qu'il en résulta un schisme malheureux, auquel tout l'Occident et tout l'Orient prirent part ; l'Occident pour Paulin, et l'Orient pour Mélèce. Les contestations à ce sujet devinrent même si vives et si animées dans ces deux parties du monde, que la communion en fut rompue. Les Eglises d'Occident, qui soutenoient la légitimité de l'ordination de Paulin, refusoient de communiquer avec celles d'Orient ; et celles d'Orient avec celles d'Occident, par cela seul qu'elles ne vouloient pas reconnoître Mélèce pour légitime Evêque.

Tant que ce schisme fut concentré dans Antioche, les Catholiques que Grégoire gouvernoit n'auroient dû y prendre aucune part, mais seulement en gémir. Mais tel a toujours été l'esprit contentieux des Grecs, qu'il y eut nombre de clercs et de laïques même qui se déclarèrent les uns pour Mélèce, les autres pour Paulin, et s'engagèrent dans de vives contestations. Grégoire, affligé de ces disputes qui troubloient la paix dont son troupeau avoit tant de besoin, et qui d'ailleurs devenoient pour les hérétiques un sujet de triomphe, ne négligea ni soins, ni peines pour calmer les esprits et réunir les partis. Mais d'abord, au lieu d'en venir à bout, il ne fit que les aigrir contre lui et que provoquer leur haine. Ils se

Carm. de vit. pag. 11.

raillèrent de tout ce qu'il leur disoit pour les porter à la paix, et cherchèrent même à le décrier. Les choses en vinrent au point, que certains sembloient vouloir le chasser de sa place de pacificateur entre l'Orient et l'Occident, afin de pouvoir se livrer avec plus de liberté à leurs débats et à leurs querelles. Mais rien de leur part ne fut capable de le rebuter : il agit avec tant de zèle et de prudence, et prêcha si éloquemment la paix, qu'il eut enfin la consolation de la voir entièrement rétablie. A Antioche aussi les deux partis s'accordèrent et se réunirent. Il fut convenu entre eux que le vénérable Mélèce occuperoit le premier le siége, et qu'à sa mort Paulin lui succéderoit, sans qu'il fût besoin d'une nouvelle élection ; et qu'en attendant chacun pourroit s'attacher à celui des deux Prélats qu'il voudroit. Sage accord qui eût entièrement éteint ce malheureux schisme, si dans le Concile qui se tint dix-huit mois après à Constantinople, et durant la tenue duquel mourut Mélèce, les Evêques orientaux avoient voulu s'y conformer, ainsi que Grégoire le réclamoit avec tant d'instances.

Grégoire n'apaise qu'avec peine ces troubles.

Bientôt après que Grégoire eut la consolation d'étouffer ces divisions qui troubloient la paix de son Eglise, Dieu lui en ménagea une autre bien grande, par la loi que l'empereur Théodose rendit le 28 février de l'an 380, en faveur des Catholiques, et qui fut particulièrement adressée à ceux de Constantinople,

AN 380.

Loi de Théodose en faveur des Catholiques.

Cette loi portoit que tous ceux qui ne professeroient pas la foi de Nicée enseignée par le pape Damase et par Pierre d'Alexandrie, seroient traités comme hérétiques et punis de diverses peines. Par-là même étoient révoquées toutes les lois rendues précédemment contre les Catholiques, et dont les hérétiques s'étoient jusqu'alors prévalus pour les vexer et les persécuter. Dès ce moment ils ne furent plus seulement sous la simple protection de l'Empereur, mais aussi sous celle du gouvernement et des tribunaux, et ils purent en sûreté et paisiblement professer leur foi et travailler plus ouvertement à sa propagation. Ils conçurent de grandes espérances qui ne furent point trompées. Le nombre des Fidèles s'accrut prodigieusement. Les Evêques et les Prêtres hérétiques se virent réduits ou à embrasser la foi catholique, ou à être chassés de leurs places. Mais qu'arriva-t-il? à travers le bon grain se mêla alors beaucoup d'ivraie, dont l'Eglise fut infectée. Car une foule de Prélats ariens, intrus pour la plupart dans leurs siéges, dont les titulaires légitimes étoient morts pendant la persécution, demandèrent, pour se soustraire à la rigueur de la loi, d'être admis à la communion de l'Eglise catholique, et firent tous les actes de rétractation qu'on voulut. Ils embrassèrent la foi de Nicée, bien plutôt par des vues humaines que par aucun repentir de leurs erreurs. Les Conciles provinciaux qui se tinrent à ce sujet, au lieu d'en destituer un grand

Les Ariens forcés, par cette loi, d'embrasser la foi catholique.

[redacted]

nombre, et d'en dégrader d'autres indignes du caractère épiscopal, et qui devoient leurs siéges à l'intrigue, à la faveur des généraux d'armées et des grands du monde, les y maintinrent avec trop de facilité, sans presque nul égard à leur conduite antérieure. Aussi furent-ils, après leur réconciliation avec l'Eglise, les mêmes qu'ils étoient auparavant.

Quand on voit Grégoire se plaindre si souvent, si amèrement, et dans ses poésies et dans ses autres ouvrages, des Evêques de son temps, ce sont ceux-là qu'il a certainement en vue. Car en général les Catholiques n'élisoient guère jamais aux siéges vacans, que des hommes d'une vertu et d'un mérite éprouvés. Ce saint homme a consacré quelques poèmes à la peinture des vices de ces mauvais Evêques et des maux qu'ils causoient à l'Eglise, à laquelle ils n'étoient, dit-il, utiles qu'en ce que leurs exemples apprenoient aux Fidèles tout le contraire de ce qu'ils devoient pratiquer. C'étoient des gens sensuels, mondains, intrigans, scandaleux, le fléau des assemblées ecclésiastiques, qu'ils remplissoient de troubles et de confusion par leurs prétentions et leur audace; qui, avant leur épiscopat, exerçoient pour la plupart des emplois où ils n'avoient pu se former ni dans la connoissance des choses divines, ni dans la piété, et dont certains même avoient souillé leur vie par des déréglemens et des crimes; qui enfin briguoient la faveur du peuple, qu'ils s'étudioient à flatter et à s'atta-

Des mauvais Evêques conservés dans leurs siéges

cher, comme des rhéteurs, par une éloquence affectée. Il n'est pas étonnant que de pareils hommes se jouassent de la foi et en changeassent avec le temps et selon les circonstances. « Quand le dé sera tourné, leur disoit Grégoire, tournez-vous aussi et courez de l'autre » côté. C'est un métier que vous savez si bien! » Vrais euripes de la foi, ajoutoit-il quelqu'autre part, et vrais adorateurs non de » Dieu, mais de la faveur, ils se faisoient un » jeu de changer de croyance selon la volonté » des Princes. »

Plaintes de Grégoire contre les mauvais Evêques.

Mais écoutons-le lui-même exhaler ses plaintes amères contre ces indignes Prélats, dans un poème dont il ne nous reste qu'une version latine (1). Comme on auroit pu le blâmer de s'être aussi fortement élevé contre eux, il commence par rendre raison des motifs qui l'y ont déterminé. « Peut-être, dit-il, aurois-je » dû garder dans mes paroles la même retenue » dont j'use dans mes actions quand quelqu'un m'outrage, conformément aux maximes de celui qui a souffert pour nous, » afin de pouvoir terminer comme il faut mes » combats en cette vie, et m'attendre à une » plus parfaite récompense; car ceux dont » les travaux sont parfaits obtiennent aussi » une récompense plus parfaite, comme il » n'en est accordé qu'une imparfaite à des

Carm. pag. 301.

(1) Le texte grec de ce poème est, dit-on, en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne.

» travaux imparfaits. Cependant, de peur que
» les méchans ne paroissent jouir de tous
» les avantages de la vie, et ne coulent des
» jours paisibles, sans être contrariés de
» personne ; bien que j'abandonne leur fin
» au dernier feu qui scrute et purifie tout
» en nous, quels que soient les déguisemens
» que nous employions pour nous cacher ici-
» bas, je ne laisserai pas de leur faire ces
» courts reproches.

» Des gens qui profèrent des maximes ré-
» voltantes, sont de vrais assassins des ames,
» répandant le sang innocent de tous ceux
» qui, dans le temps que je les gouvernois,
» étoient atteints de leurs coups. Ce sera
» sans nul égard que j'exposerai mes griefs
» contre eux. A la vérité, il n'est pas permis
» de charger qui que ce soit d'outrages.
» C'est une chose que tout le monde dé-
» teste, et que j'ai moi-même aussi singuliè-
» rement en horreur. Voilà pourquoi je ne
» dirai rien nommément contre personne,
» pour qu'on ne trouve pas que je révèle
» au grand jour ce qui doit être tenu caché.
» Je n'entends pas non plus parler de tous.
» A Dieu ne plaise que je porte à ce point
» la démangeaison de déclamer ! Certes, j'en
» connois beaucoup dont il faut parler avec
» plus de bienséance. Mais que quiconque
» est méchant et plus que méchant, souffre
» d'en être convaincu, et de se voir terrassé.
» Le glaive de ma parole frappera tout ce

» qui est pervers, et ensuite il se découvrira quels sont les pervers. Car dès que » tu combattras ce que je dis, par-là même » tu te déclareras manifestement toi-même » ton propre accusateur. C'est ainsi que je » suis affecté. Me lance, du reste, des traits » qui voudra; depuis long-temps je suis ac- » coutumé à supporter les coups de pierre.

» Ne redoute point le lion. La panthère » est un animal traitable et doux. Peut-être » même l'aspic te fuira-t-il, bien que tu en » sois épouvanté. Mais qu'il y ait une chose » que tu évites à l'instant même, les mau- » vais Evêques, sans nul égard à la dignité » de leur siége. L'élévation de tous est la » même; mais le mérite de tous n'est pas » égal. Ote-leur la peau dont ils se couvrent, » et vois en eux des loups. Ne cherche point » à me prouver le contraire par leurs dis- » cours, mais par leurs œuvres. Je hais les » leçons de ceux qui mènent une vie toute » opposée à ce qu'ils enseignent. Tout en » louant les couleurs et les peintures dont » un tombeau est embelli, je déteste l'odeur » qu'y exhalent intérieurement des membres » déjà pourris.

» Comment parles-tu ainsi? qu'est-ce donc, » diras-tu peut-être? comment se fait-il que » toi, qui toujours tiens le langage le plus » obligeant, ne parles plus aujourd'hui aussi » honnêtement? C'est qu'il est dans le carac- » tère d'un homme qui souffre, d'exhaler des

» som

» de son cœur les sentimens dont il est affecté, » et d'en faire part à ses amis, à ses proches, » à ses voisins, aux étrangers, à la postérité » même. »

Entr'autres morceaux pleins de fiel et de chaleur qu'offre ce poème contre les mauvais Prélats, rapportons d'abord celui où il leur reproche la vie qu'ils menoient avant leur promotion à l'épiscopat. « Oh ! quel changement » soudain de mœurs ! Les choses divines sont *Carm. pag.* 304. » maintenant devenues de vrais jeux de dés. » Met-on tout à coup un masque de théâtre » à quelqu'un des hommes de la plus vile » espèce ? aussitôt il se montre à nous tout » frais formé dans la vie religieuse. Certes, » il faut que la grâce de l'Esprit-Saint soit bien » grande, si cet aimable Saül est déjà au » rang des Prophètes. Hier tu fréquentois les » comédiens et les spectacles (quant à ce » que tu faisois après les spectacles, qu'un » autre que moi s'en enquête) ; et aujourd'hui » tu nous donnes toi-même un spectacle tout » nouveau et extraordinaire. Hier tu étois » passionné pour les chevaux, et de dessous » leurs pieds tu faisois voler vers Dieu la » poussière, comme un autre dirige vers lui » ses prières et ses pieuses pensées ; et quelle » a été la cause de ton changement ? C'est » peut-être qu'un de tes cochers est tombé, » ou que quelqu'un de tes chevaux a été » vaincu à la course. Dès-lors, tel qu'un » homme hors de lui-même et en fureur, tu

» t'es senti repoussé par le simple souffle des
» chevaux ; et voilà pourquoi tu es aujourd'hui
» devenu un homme de mœurs graves, et qui
» ne montre plus que des airs de retenue ;
» à moins qu'en secret, peut-être, tu ne re-
» viennes à tes premières mœurs, comme une
» branche qu'on courbe et qui, échappant
» à la main sous laquelle elle est forcée de
» plier, reprend son premier état. Hier tu
» exerçois les fonctions d'orateur dans le bar-
» reau ; tu vendois le droit et la justice, et
» bouleversois les lois pour perdre ceux que
» l'équité vouloit que tu sauvasses, usant d'une
» égale balance dans la défense des causes de
» ceux qui te payoient plus grassement ; et tout
» d'un coup te voilà devenu juge et un autre
» Daniel. Hier, siégeant, l'épée nue, dans un
» tribunal, c'étoit une chose légitime pour
» toi d'en faire comme un lieu de brigandage,
» en volant adroitement, en exerçant aussi
» des actes de violence et de tyrannie, sur-
» tout contre les lois. Mais combien aujour-
» d'hui ne te montres-tu pas à mes yeux doux
» et modéré ! Non, personne ne sauroit aussi
» facilement changer d'habits, que toi de
» mœurs. Hier tu te mêlois parmi des dan-
» seurs efféminés, chantant avec eux des chan-
» sons d'un ton de voix flexible et tendre, et
» jouant un rôle brillant dans les banquets ;
» et aujourd'hui, devenu conducteur et de
» vierges et de gens mariés, tu les rappelles
» tous également à la modestie et à la conti-

» nence. Mais combien tes mœurs passées ren-
» dent ta conduite suspecte ! Hier tu étois
» un Simon magicien ; et aujourd'hui te voilà
» un Simon Pierre. O ! trop rapide passage ! au
» lieu de renardeau, tu nous apparois un lion.
» Mais dis-moi, je te prie, ô homme ex-
» cellent ! qui faisois hier la levée des impôts,
» ou qui as abandonné quelque haut grade
» dans l'armée, comment est-il arrivé que, de
» pauvre que tu étois, tu sois ensuite devenu
» tellement opulent, que tu surpasses en ri-
» chesses Cyrus le Mède, ou Crésus, ou
» Midas ; et que, n'ayant eu pour tout patri-
» moine qu'une maison pleine de larmes, tu
» aies pu passer à un poste éminent et obtenir
» de force tout ce que tu as ambitionné, jus-
» qu'au point même d'étendre la tyrannie sur
» les divins mystères, sur lesquels ne devroient
» jamais avoir l'audace de porter un simple
» regard, ceux qui long-temps auparavant ne
» s'y seroient pas sérieusement préparés ? Mais
» le bain sacré et l'eau expiatoire ont opéré
» en toi un plein changement ? Attends un
» peu. Montre-le par tes œuvres. Assurément
» je ne le verrai pas d'un œil d'envie. Je ne
» t'en demande qu'un peu seulement. Que si
» après avoir été purifié aujourd'hui par la
» grâce de Dieu, tu ne laisses pas de rester
» tout couvert du même bourbier, la source
» d'où jaillissoient tes vices subsistant tou-
» jours, sache que ton salut est à déplorer.
» Car ce n'est nullement du naturel même que

» le baptême est une lustration, mais des ger-
» mes vicieux qui en proviennent, etc. »

Dans un autre endroit de ce poème, il met en opposition la vie sensuelle que mènent ces Prélats, avec le mérite, les vertus, la sainteté de beaucoup de simples fidèles qu'ils sont chargés de conduire, et dont il fait un tableau vif et animé, après lequel il s'écrie : « Voilà
» ce qui fait l'ornement et le lustre de ceux-ci.
» Mais toi, raconte-nous maintenant ce qui
» te distingue : des palais, une femme adon-
» née aux plaisirs, les hauts faits de tes enfans,
» de grands biens, des intendans, des rece-
» veurs, des clameurs, des châtimens (1),
» choses toutes pleines de soins et d'embarras;
» une table abondante en mets renommés et
» en rafinemens de ragoûts et d'apprêts, que
» fournissent aux intestins les productions de
» la terre et de la mer, dont l'esprit est tel-
» lement accablé, qu'il n'a plus ni aisance, ni
» espace pour se dilater; table où abondent
» également les essences, les ris, les chansons
» en chœur, auxquelles il ne manque que des
» cymbales et le mouvement bruyant des
» pieds de danseurs, etc. »

Dans son indignation contre tant de gens pervers qui envahissoient l'épiscopat, Grégoire, dans un autre petit poème, y appelle ironiquement tout ce qu'il y a généralement d'hommes

---

(1) Il fait allusion aux châtimens dont on punissoit chez les Evêques riches, leurs esclaves qui tomboient en faute.

les plus vils et les plus corrompus. « Venez, » dit-il, vous tous hommes plongés dans le vice, l'opprobre des humains, gloutons chargés d'embonpoint, éhontés, arrogans, buveurs insignes, vagabonds, railleurs malins, voluptueux, imposteurs, insolens, hardis, parjures, sangsues du peuple, envahisseurs impunis du bien d'autrui, jaloux, artificieux, sans foi, adulateurs rampans des grands, mais lions à l'égard des petits; vous qui tenez tantôt un parti, tantôt un autre, esclaves des variations du temps, semblables dans vos propos aux polypodes, qui prennent la couleur des rochers auxquels ils s'accrochent; vous, jeunes mariés dans l'effervescence de l'âge, dont les joues se couvrent encore de poil follet; vous aussi qui dans le secret brûlez d'un feu impur, ayant sous vos yeux l'objet caché de votre passion, tandis que vous évitez de le faire connoître au-dehors; vous enfin, sans nulle connoissance des choses divines, néophytes tout couverts de la suie du vice, en qui la perversité vient s'associer à la splendeur de l'Esprit-Saint (1), venez, venez hardiment; le trône épiscopal vous est ouvert à tous : il est assez spacieux pour vous contenir. Venez, courbez vos jeunes têtes sous des mains consécratrices. Elles s'étendent

Carm. pag. 82.

(1) Dans le baptême qu'ils reçoivent sans s'être corrigés de leurs vices.

» volontiers sur ceux même qui ne s'en sou-
» cient pas. Une nouvelle manne pleut d'en
» haut. Que chacun en ramasse dans son sein,
» l'un plus , l'autre moins, selon son bon
» plaisir. Ne faites pas grâce au saint jour du
» Seigneur. N'importe qu'elle se pourrisse dans
» vos mains insatiables. L'air est commun à
» tous. Pour tous sont le vaste firmament et
» les astres qui y brillent à nos yeux. Pour
» tous sont les avantages de la mer. Pour tous
» sont pareillement les siéges épiscopaux....
» Que chacun donc accoure. Pressez-vous bien
» autour de la table sacrée, vous poussant
» les uns les autres de toutes vos forces. Que
» le plus fort en exclue celui qui souvent
» seroit le plus digne d'occuper le siége, un
» vieillard vénérable, mortifié dans sa chair,
» habitant en esprit dans les cieux, plein de
» mépris pour les choses du monde, intime-
» ment uni à Dieu qu'il a pris pour son
» partage, déjà mort parmi les vivans, vrai
» prêtre, en un mot, du Seigneur. Quelqu'un
» qui vous a vu de près a tiré votre portrait
» d'après nature, et son tableau représente
» trait pour trait votre personne. Qu'en jetant
» sur vous les yeux, chacun suive une voie
» toute opposée à la vôtre. C'est là le seul
» avantage qu'on puisse retirer de votre per-
» versité. »

Mais quoi! objectoit-on à Grégoire qui se plaignoit si amèrement de ces mauvais Evêques, ne présidiez-vous pas vous-même ces

synodes où ils ont été admis à la communion, et maintenus dans leurs siéges ? n'étiez-vous pas le maître de les en exclure ? « Il m'en » coûte, répondit-il, de rappeler des choses » dont je rougis. C'étoient des synodes, à » la vérité, mais des synodes où tout le monde » étoit maître, ce qui veut dire qu'il n'y en » avoit aucun. Car où plusieurs commandent, » personne n'a en effet le pouvoir. Souvent, » d'ailleurs, mes infirmités venoient fort à » propos me surprendre et me retenoient long- » temps chez moi, où je n'avois l'esprit oc- » cupé que de la mort, qui me délivrât de » ces désordres. Après tout, ajoutoit-il, si » dans les synodes où je me suis trouvé, j'en » ai admis certains, non sans bien de la peine, » c'est qu'ils pouvoient s'excuser sur leur igno- » rance, et qu'ils n'avoient signé que par » simplicité ce qu'ils croyoient orthodoxe. Mais » jamais je n'ai consenti à recevoir cette foule » d'hommes qui font un trafic honteux de la » foi, et qui ne peuvent que corrompre ceux » qui les pratiquent. »

Carm. de vit. pag. 27.

Ce n'est là qu'une bien petite partie des plaintes amères de Grégoire contre les mauvais Prélats qui, par une ambition démesurée et par un vil intérêt, avoient envahi l'épiscopat. Mais ce que je viens d'en rapporter est plus que suffisant pour faire juger des maux qu'ils causoient à l'Eglise qu'ils scandalisoient, et dont ils corrompoient la foi et troubloient la paix. On va voir comme le repos de Grégoire

et celui de son troupeau furent troublés par les menées et les intrigues d'un étranger hypocrite, avide des honneurs de l'épiscopat; par où l'on se convaincra de la vérité de ce qu'il dit, que le trône épiscopal étoit l'objet de l'ambition de ce qu'il y avoit même d'hommes les plus vils dans la société.

Carm. pag. 12.

De Maxime le cynique qui, par son hypocrisie, trompe Grégoire.

Cet homme ambitieux du siége de Grégoire, étoit un Egyptien né à Alexandrie, d'une famille obscure, chrétien à la vérité, mais formé à l'école des cyniques, philosophes généralement décriés, même parmi les païens, pour leurs mauvaises mœurs. Il alloit, vêtu comme ceux de cette secte, portant comme eux un bâton à la main, et laissant flotter sur ses épaules une longue et épaisse chevelure, à laquelle il avoit l'art de donner une teinte rousse, et qu'il entretenoit avec grand soin. Sous ce costume des cyniques gisoient tous leurs vices, l'impudence, l'intempérance, l'avarice et l'orgueil. Son nom étoit Maxime, auquel il joignoit aussi celui d'Héron. Il avoit parcouru diverses contrées, jouant des rôles infâmes, et laissant dans les lieux où il séjournoit des preuves des déréglemens et des délits dont il se rendoit coupable, et qu'on voyoit consignés dans les registres publics des tribunaux. En Egypte, il avoit été publiquement fouetté pour des crimes honteux, et relégué à Oasis, où il avoit resté quatre ans. A Corinthe, il avoit rassemblé une troupe de

[redacted]

filles avec lesquelles il demeuroit, sous prétexte de s'exercer avec elles à la piété.

Après quelques années d'une vie errante, il étoit enfin venu à Constantinople, dans le dessein d'en envahir le siége épiscopal. Sa conduite ni son nom n'y étoient point connus. Il lui fut facile de tromper les catholiques, et de les prévenir en sa faveur. Dans cette vue, il affecta une gravité et une régularité de mœurs dignes d'un vrai philosophe, un grand zèle pour la foi, une piété et une ferveur qui ne paroissoient avoir rien que de sincère. Il étoit des plus assidus aux assemblées des fidèles et aux prédications de Grégoire qu'il ne savoit assez louer. Il se déchaînoit contre les hérétiques, et combattoit avec chaleur leurs erreurs, imputant à leurs persécutions les cicatrices des plaies qu'il portoit sur son corps, mais que ses crimes seuls qu'on ignoroit lui avoient méritées. Les bons ne soupçonnent pas aisément dans les autres le mal dont ils sont eux-mêmes incapables. Aussi la simplicité de Grégoire se laissa-t-elle sans peine abuser par l'hypocrisie de Maxime. Ce saint homme voyant, après l'avoir long-temps observé, que sa conduite et sa piété ne se démentoient point, et qu'il se montroit en tout digne du titre glorieux de Confesseur qu'il se donnoit, conçut pour lui une estime singulière. Il le reçut d'abord dans sa société, et puis il l'admit dans sa maison même et à sa table. Il l'associa à ses études et à ses projets,

et porta les choses, tant il étoit persuadé de la sainteté de sa vie, jusqu'à consacrer dans l'assemblée des fidèles, un discours entier à l'éloge de cet imposteur, sous le nom de philosophe Héron, dont il exalte la foi et la sublime vertu; et ce discours n'est pas un des moins éloquens qu'il ait faits.

Entreprises de Maxime pour s'emparer du siége de Constantinople.

Pendant que ce saint homme le combloit ainsi de louanges, de bontés, des marques de la plus intime confiance, lui, par une perfidie inouïe, couvoit le dessein de se substituer à sa place, et il en préparoit tous les moyens dans le plus grand secret. Mais il ne pouvoit seul l'exécuter, il lui falloit le secours de gens méchans et audacieux comme lui. Il en trouva, et entr'autres un Prêtre du clergé même de Grégoire, barbare de nation, dont le nom n'est pas connu (car Grégoire l'a tu par charité), et qui occupoit un des premiers rangs dans son Eglise. Quoique cet homme n'eût jamais reçu de lui que des témoignages de considération et de confiance, il étoit néanmoins en secret son ennemi capital. Son mérite lui faisoit ombrage. Jaloux surtout de son éloquence, il ne pouvoit souffrir que ses discours fussent couverts d'applaudissemens. Maxime ayant démêlé dans ses entretiens avec lui, la haine et l'envie qu'il portoit à Grégoire, lui découvrit peu à peu ses propres sentimens et ses projets, et il l'eut bientôt mis dans ses intérêts. En même temps il gagna, on ne sait comment, quelques Evêques égyptiens, et les

fit entrer dans ses complots. Par leur entremise sans doute, et à force de manéges, il séduisit aussi Pierre, patriarche d'Alexandrie, qui par une légèreté inconcevable, indigne d'un homme de son caractère, consentit à coopérer au renversement de son propre ouvrage ; car c'étoit lui, comme on l'a déjà vu, qui avoit puissamment concouru à établir Grégoire à la tête du troupeau catholique de Constantinople. Une telle conduite de sa part étoit pour notre Saint un énigme qu'il avouoit ne pouvoir expliquer. « Hommes sages, dit-il, » donnez-moi la solution de ce problème ; car » elle n'est pas pour moi aisée à découvrir, » à moins que quelqu'un d'habile ne m'en » donne l'explication. Comment s'est-il fait que » Pierre même, l'arbitre de ces pasteurs, lui » qui par des lettres si pures de toute dissi- » mulation, comme en font foi celles qu'il » m'adressa, m'avoit placé sur ce siége et » décoré des marques de ma dignité, ait main- » tenant tout à coup changé ? Cela ne se con- » çoit pas. Il faut un interprète qui me l'ex- » plique. »

Carm. pag. 14.

Cependant, aussitôt après que Pierre se fut laissé entraîner dans cet odieux complot, il envoya à Constantinople, comme espions, sept hommes choisis dans ce qu'il y avoit de plus vil et de plus indigne parmi les jeunes gens et les vieillards, et avec eux de misérables matelots, achetés à prix d'argent, qui bientôt après furent suivis de ceux qui les avoient

envoyés, c'est-à-dire, de quelques Evêques autorisés par le Patriarche à ordonner Maxime. Mais ce n'étoit pas assez pour cet imposteur d'avoir des Evêques pour le consacrer, il falloit encore, pour observer quelque forme canonique, un fantôme d'assemblée du peuple de Constantinople qui l'élût. Avec de l'argent, cet agent puissant avec lequel on vient à bout de tout, et qu'il eut l'adresse de tirer, en grande partie, des mains d'un Prêtre de Thasse, qui étoit venu acheter à Constantinople des marbres pour la décoration de son Eglise, il réussit à corrompre et à détacher du troupeau de Grégoire une foule de gens de la lie du peuple, dont il grossit la troupe de matelots égyptiens, qui les premiers s'étoient vendus à lui.

Maxime est ordonné Evêque de Constantinople par des Prélats égyptiens.

Tout ayant été ainsi disposé, les Evêques consécrateurs, accompagnés de ce rebut de la populace, furent introduits de nuit dans l'église d'Anastasie avec Maxime, par les soins, sans doute, du Prêtre ennemi de Grégoire, qui leur en ouvrit les portes. Tout avoit été concerté avec tant de mystère, que rien n'en avoit transpiré au-dehors ; et Maxime eût été ordonné sans qu'on en eût rien su, si un des clercs logés auprès de l'église, n'avoit, au point du jour, découvert ce qui s'y passoit. Furieux d'une entreprise aussi audacieuse, il la divulgue à l'instant, et la nouvelle rapidement en court de bouche en bouche. Tout est en mouvement dans les quartiers voisins :

gens en place, fidèles de tout sexe, étrangers, païens même, tous accourent en foule à l'église, et sont indignés de l'atrocité de ce complot, et de voir les travaux de Grégoire ainsi récompensés. La cérémonie de la consécration qui touchoit à sa fin est interrompue. Maxime, son clergé et sa populace s'évadent précipitamment de l'église, la rage dans le cœur de n'avoir pu librement consommer leur œuvre d'iniquité. Dans leur fuite ils sont hués, insultés, outragés. La longue chevelure de Maxime, qui ne lui avoit pas encore été coupée conformément aux canons, lui attire mille railleries et excite un rire général. Cependant, pour que cet acte de méchanceté n'ait pas été tenté en vain, il se réfugie avec sa troupe chez un misérable joueur de flûte, où ces graves et religieux Evêques, n'épargnant plus cette fois-là sa blonde et belle chevelure, la font tomber sous le ciseau, et achèvent à la hâte la cérémonie.

Chagrin qu'occasionne à Grégoire l'ordination furtive de Maxime.

Grégoire, qui alors étoit retenu chez lui par quelqu'une de ces infirmités auxquelles il étoit sujet, est de suite instruit de cette étrange scène. Le rapport qu'on lui en fait le plonge dans l'affliction. Ce n'est pas tant de la manière indigne dont Maxime a abusé de sa simplicité qu'il est affecté, que de la trahison du Prêtre en qui il avoit placé sa confiance, de la défection de quelques-uns de ses clercs, de celle de plusieurs de ses ouailles, du tort que cela faisoit à son troupeau, et

enfin, de l'avantage que ne manqueroient pas d'en tirer les ennemis de la foi. Il sent, d'un autre côté, combien sera critiquée la trop grande facilité avec laquelle il a admis Maxime dans son intimité et l'a comblé de louange. Aussi le voit-on ensuite s'attacher à se justifier de ce que paroissoit avoir de répréhensible la conduite qu'il avoit tenue à son égard.

Il se justifie de s'être laissé abuser par son hypocrisie.

Carm. pag. 15.

« Mais quoi, me dira-t-on peut-être ! ne » le mettiez-vous pas hier au nombre de vos » amis ? Ne le jugiez-vous pas digne des plus » grands éloges ? Sans doute, j'ai commis en » cela une faute d'ignorance qui mérite le » blâme. Je me suis laissé séduire, comme » Adam, par la dégustation d'un fruit perni- » cieux. L'arbre sauvage qui le portoit étoit, à » le voir, plein de beauté. Les apparences » de sa foi, que je remarquois jusques sur son » visage et dans ses discours, m'ont trompé. » Eh ! rien de plus facile à gagner qu'un » homme confiant, porté par inclination vers » la piété, qu'elle soit vraie ou apparente. » Oh ! l'honnête passion de l'ame que celle- » là ! C'est ainsi que chacun est porté à croire » ce qu'il aime. Que falloit-il que je fisse, » dites-le moi, ô hommes sages ? Qui d'entre » vous auroit cru devoir agir autrement ? Mon » Eglise étoit encore resserrée dans des bornes » étroites, et l'étoit même alors au point d'être » réduit à ramasser des brins de paille. Certes, » des circonstances qui mettent à l'étroit, ne » donnent pas la même liberté d'agir, que

» celles où l'on jouit d'une pleine latitude.
» C'étoit beaucoup pour moi, qu'un vil chien
» même (1), qui fouloit de ses pieds mon
» bercail, et qui, au lieu d'Hercule, adoroit
» le Christ. Mais un motif plus puissant en-
» core qui me faisoit agir, c'est que l'exil
» qu'il a souffert pour ses crimes, il l'attribuoit
» à sa foi, comme s'il l'eût enduré pour la
» cause de Dieu. C'étoit un homme flagellé,
» mais à mes yeux un généreux Martyr. Si
» c'est là une chose indigne de ma part, j'avoue
» que souvent j'ai commis de pareilles indi-
» gnités. Certes, pardonnez-moi, vous qui me
» condamnez, une aussi belle faute ; il étoit,
» à la vérité, un homme des plus méchans ;
» mais en l'honorant, je le prenois pour un
» homme de bien. »

Ainsi se justifioit Grégoire avec candeur de s'être laissé trop aisément prévenir en faveur » de ce Cynique, dont l'entreprise audacieuse excita dans toute la ville des cris de douleur et d'indignation. L'on s'exhaloit en injures et en reproches amers contre lui, et alors se découvrirent les déréglemens de sa vie. L'un en ramassoit un trait, l'autre un autre, pour former, de tous ces traits, un scélérat achevé. « Car de même, dit Grégoire, que par de » violentes maladies sont réveillées dans nos » corps de légères infirmités, bien qu'elles » ne se fissent pas ressentir auparavant ; de

(1) Un Cynique.

» même aussi ce dernier acte de rébellion
» de sa part fit éclater tous ses anciens dé-
» sordres. Mais à Dieu ne plaise que le récit
» en vienne de moi ! c'est assez qu'ils soient
» connus de ceux qui les rapportent. »

Grégoire, dans son chagrin pense à quitter son troupeau.

Grégoire cependant, profondément affligé de se voir ainsi traversé dans ses travaux apostoliques, et cédant à l'excès de sa douleur, forma la résolution de quitter furtivement Constantinople, et de s'aller de nouveau enfoncer dans la solitude. « Je conçus alors,
» dit-il, un projet bien plus digne d'un homme
» simple que d'un homme prudent. Ce fut de
» revirer, comme on dit, de bord sur-le-
» champ, sans qu'on s'en aperçût ; et personne,
» en effet, ne s'en seroit douté. Mais voilà
» (qu'à l'église) il m'en échappe quelques
» mots, qu'arrache de mes entrailles pater-
» nelles la violence de mon chagrin : *Gardez*
» *intacte*, *mes enfans*, *et dans toute son inté-*
» *grité*, m'écriai-je, *ma doctrine sur la Trinité*,
» *dont en père opulent je vous ai fait pré-*
» *sent ; et conservez toujours*, *mes bien-aimés*,
» *le souvenir de mes travaux*. Ces paroles ne
» furent pas plus tôt entendues du peuple, qu'à

Instances de son troupeau pour le retenir.

» l'instant, aux hauts cris que poussa quelqu'un
» de ceux qui ne surent se contenir, tous,
» tels qu'un essain d'abeilles atteint par la
» fumée, se levèrent hors d'eux-mêmes et firent
» retentir l'air de leurs clameurs, hommes,
» femmes, filles, jeunes gens, enfans, vieil-
» lards. Chacun se montre enflammé de colère

» et

» et d'amour ; de colère contre mes ennemis, » et d'amour pour son pasteur. Cependant, » je ne devois ni fléchir par force le genou, » ni non plus m'attacher à un siége que je » n'occupois pas canoniquement (1) ; moi qui, » malgré la violence qui m'a été faite, n'avois » pas autrefois accepté celui auquel j'étois lé- » galement élu. Ils prennent donc cette autre » voie pour m'exprimer leur désir de me re- » tenir : ils ont recours à de grandes conju- » rations, à des supplications, pour m'engager » à rester, à leur prêter mon assistance et à » ne pas livrer aux loups mon troupeau. Com- » ment aurois-je pu contenir mes larmes ! O » Anastasie ! de tous les temples le plus cher » à mon cœur ; toi qui as ressuscité la foi » long-temps ensevelie ; arche de Noé, qui » seule as échappé au déluge du monde, et » qui portes dans ton sein les germes d'un » nouveau monde, de celui de l'orthodoxie ! » dans ton enceinte afflue de tous côtés un » peuple immense, comme si le danger le plus » imminent l'eût menacé, incertain qu'il est, » qui de lui ou de moi l'emportera.

» Et moi cependant, je suis, au milieu de » ce peuple, sans voix, dans un état de stu- » peur, ne pouvant ni arrêter leurs clameurs, » ni leur rien promettre de ce qu'ils demandent.

---

(1) Il n'étoit encore que simple Apôtre envoyé au secours des Catholiques, sans aucun titre légal qui l'attachât à son siége.

» Car il n'y avoit nul moyen de les apaiser, » et moi je redoutois de m'engager. La chaleur » étoit violente : on dégouttoit de sueur. Les » femmes, et principalement tout ce qu'il y » avoit de mères parmi elles, tremblantes de » crainte, poussoient de hauts cris. Les enfans » se lamentoient. Dejà le jour étoit sur son » déclin. Chacun proteste avec serment qu'il » ne se désistera point de ses instances, fallût-il » s'enterrer glorieusement dans le temple, » que je n'aie proféré quelque parole » d'acquiescement à leurs vœux. Tels furent » alors les mots qu'arracha à quelqu'un la douleur » (Oh ! que n'eus-je en ce moment les » oreilles bouchées :) ! *Avec vous*, dit-il, *vous* » *bannissez d'au milieu de nous la Trinité!* » Alors, tremblant de peur que si je les quittois » il n'en résultât quelque danger pour la foi,

Il promet à son troupeau de ne pas l'abandonner encore.

» sans m'engager toutefois par serment, car » depuis que j'ai été purifié dans mon baptême » par la grâce de l'Esprit-Saint (que je me » glorifie en Dieu de quelque chose), jamais » je n'en ai fait aucun, je leur donne ma parole, » dont mon caractère leur garantit la » fidélité, que je resterai jusqu'à l'arrivée de » quelques Evêques qu'on attendoit, me promettant » bien de me délivrer alors de ces » étranges sollicitudes. Ainsi parvînmes-nous » enfin à nous séparer, nous flattant chacun » de l'espoir d'avoir eu le dessus. Car eux, de » leur côté, s'imaginoient me tenir, et moi,

» du mien, de n'être encore que pour un peu » de temps avec eux. »

Ainsi se termina entre ce troupeau et son saint Pasteur cette lutte touchante, qui paroît avoir eu lieu pendant l'été de l'an 380. Les ennemis de Grégoire avoient compté que les semences de division jetées par Maxime dans son Eglise, y occasioneroient des troubles et des désordres. Mais ils furent trompés dans leurs espérances. La paix n'y fut que passagèrement troublée. La parole divine y reprit bientôt tout son éclat, et ceux qui déjà étoient remplis d'affection pour ce grand homme, voyant l'outrage qui lui avoit été fait, redoublèrent d'amour pour lui.

Maxime chassé de Constantinople et repoussé par l'Empereur se retire en Egypte.

Quant à Maxime, dès-lors généralement regardé comme un vil hypocrite qui se jouoit des choses les plus sacrées pour satisfaire son ambition, méprisé et haï de tout le monde, il fut honteusement chassé de Constantinople, d'où il alla, avec ses Evêques égyptiens, trouver l'empereur Théodose à Thessalonique, dans l'espérance de le mettre dans ses intérêts. Mais ce Prince refusa de l'écouter, et le repoussa même avec exécration. Alors il prit le parti de retourner en Egypte, et s'adressant à Pierre, patriarche d'Alexandrie, qui l'avoit si légèrement favorisé dans ses entreprises contre Grégoire, il le somma, tant il avoit d'audace, de le mettre en possession du siége de Constantinople, pour lequel il l'avoit fait ordonner, le menaçant de s'emparer de son propre

siége, s'il le lui refusoit. Mais le gouverneur de la province, pour l'empêcher de se porter à quelque excès qui auroit pu troubler et la ville et l'Eglise, le fit sortir d'Alexandrie, et le força de se tenir en repos. « Il paroît tran-» quille à présent, dit Grégoire, mais je crains » bien qu'il n'en soit de lui comme d'un nuage » épais et sombre, qui, un jour poussé par des » vents orageux, vienne à la fin crever et vomir » sur ceux qui ne s'y attendent pas, un déluge » horrible de grêle. » Et en effet, cet homme audacieux vint, sous le pontificat de Nectaire, renouveler, mais en vain, ses prétentions au siége de Constantinople. Il paroît que Pierre, vieillard d'ailleurs estimable, se repentit de l'irrégularité et de la légèreté de sa conduite à l'égard de Grégoire, et que l'union et la concorde ne furent point rompues entr'eux. Du moins voit-on Grégoire, dans son discours vingt-quatrième, prononcé depuis, donner de grands éloges aux Egyptiens.

Grégoire va prendre quelque soulagement à la campagne.

Tant et de si fâcheuses tracasseries avoient altéré encore davantage la santé de Grégoire. Il fut obligé, pour se procurer quelque soulagement, d'interrompre les fonctions de son saint ministère et de prendre du repos. Il alla en chercher loin du bruit et du tumulte de la ville, dans une maison située sur le bord de la mer, aux environs de Constantinople. Il n'étoit jamais plus content que quand il se trouvoit seul, et qu'il pouvoit librement s'entretenir avec Dieu et avec lui-même. « La

[redacted]

» solitude des bois, dit-il, est pour moi un » remède auquel j'aime à recourir dans mes » peines. Dès que je puis en silence converser » avec moi-même, j'en suis délivré, sans même » avoir besoin d'être distrait et charmé par les » beautés qu'y étale la nature. » *Carm. pag.* 86.

Un soir, comme il se promenoit tout seul sur le bord du rivage de la mer, l'agitation qu'il aperçut dans les vagues lui fournit matière à des réflexions philosophiques qu'il s'appliqua à lui-même, et dont il fit part ensuite à son peuple. « Là, dit-il, le rivage de la mer » étoit ma promenade ordinaire. C'est mon » usage de donner, par de semblables délassemens, du relâche à mes travaux. Car une » corde ne peut demeurer toujours tendue, » et a parfois besoin d'être détachée du bout » de l'arc, si l'on veut de nouveau la tendre, » et ne pas la rendre inutile et de nul secours » à l'archer au moment du besoin. Là donc » je me promenois tout seul sur le déclin du » jour. Mes pieds étoient en mouvement, et » ma vue se portoit sur la mer. Elle n'offroit » point alors un spectacle agréable. (Certes, » autrement elle en présente un des plus doux, » quand à la faveur du calme, elle jette un » éclat éblouissant, et vient paisiblement et » à petit bruit se jouer sur le rivage.) En » quel état étoit-elle donc en ce moment? (J'em- » ploie avec plaisir les paroles mêmes de l'É- » criture); elle étoit soulevée et agitée par » un gros vent qui souffloit; et comme c'est *Orat. 28. pag. 478.* Ses réflexions à la vue de l'agitation de la mer.

» l'ordinaire dans une pareille agitation, des » vagues, après s'être formées au loin et éle- » vées peu à peu jusqu'aux nues, venant en- » suite à s'affaisser, alloient les unes se briser » contre le rivage, et les autres tomboient sur » les rochers voisins qui les repoussoient, et se » fondoient de tous côtés en une pluie écumeuse » et légère. Là, des caillous, des algues, des » pourpres, de menus coquillages étoient jetés » avec violence et puis revomis. Mais il y en » avoit que la vague en se retirant rempor- » toit avec elle. Et cependant les rochers res- » toient aussi immobiles et inébranlables que » si rien ne les eût tourmentés : ils n'étoient » que battus par les flots.

» Je sentis que je pouvois retirer de ce » spectacle quelque fruit pour la philosophie; » et accoutumé que je suis à tout rapporter à » moi-même, surtout quand je me trouve dans » quelqu'une de ces grandes perplexités qui » nous surviennent, telle que celle que je » venois d'éprouver, je ne pris pas ce que » je voyois comme une chose à négliger, et ce » spectacle devint pour moi une instruction » utile. La mer, me dis-je, n'est-elle pas une » image de la vie et des choses humaines? » Elle aussi est pleine d'amertume et d'insta- » bilité. Les vents sont pour elle ce que sont » pour nous les tentations et tout ce qui nous » arrive d'inopiné. C'est ce que me paroît » avoir reconnu le très-admirable David, lors- » qu'il dit : *Sauvez-moi, Seigneur, parce que*

» *les eaux ont pénétré jusque dans mon* Psaum. 60.
» *ame, et délivrez-moi des gouffres des eaux;*
» *et encore : J'ai été dans les profondeurs de*
» *la mer, et la tempête m'a submergé.* Or,
» parmi ceux qui sont tentés, les uns me sem-
» bloient, tels que des corps légers et inanimés,
» être entraînés dans la tentation, sans même
» opposer la moindre résistance, faute d'avoir
» en eux-mêmes une gravité et une solidité
» de raisonnement sain et capable de lutter
» contre ce qui leur arrive; et les autres me
» paroissoient, au contraire, de vrais rochers
» dignes de ce rocher divin sur lequel nous
» sommes fondés et que nous servons (1). Ce
» sont tous ceux qui, à l'aide d'une raison
» cultivée par la philosophie, s'élèvent au-
» dessus des bas sentimens du vulgaire, sup-
» portent tout avec un courage ferme et iné-
» branlable, se rient, ou ont pitié de ceux
» qui se laissent abattre : s'en rient par phi-
» losophie, ou en ont pitié par un sentiment
» d'humanité. Ils regardent comme une chose
» honteuse, qu'on dédaigne les maux quand
» on n'en est pas atteint, et que même alors
» on ne les prenne pas pour des maux, et
» que cependant on s'en laisse abattre quand
» ils surviennent; et cela comme s'ils n'étoient
» point passagers, mais durables; et qu'enfin
» on fasse le philosophe hors des occasions,
» et qu'on soit sans philosophie dans les cas

(1) Jésus-Christ le vrai fondement, la pierre angulaire.

» où il en faut avoir. » C'est ainsi que Grégoire, exercé dès sa jeunesse à tirer d'utiles leçons du spectacle de la nature, savoit passer son temps dans la solitude, sans avoir à regretter le commerce des hommes. Le monde étoit pour lui comme un grand livre toujours ouvert à ses yeux, qui lui fournissoit sans cesse matière à des entretiens secrets avec lui-même.

Quoiqu'en son absence son troupeau ne manquât pas de secours, il y laissoit néanmoins un vide que personne ne remplissoit au gré de ses ouailles. Elles attendoient avec impatience qu'il revînt au milieu d'elles pour faire reluire dans leurs ames la lumière de la Trinité, et il lui tardoit beaucoup à lui-même de les rejoindre, et par amour pour elles, et par la crainte où il étoit que les hérétiques et les partisans de Maxime n'excitassent parmi elles quelque nouvelle division. Il quitta donc plus tôt qu'il n'auroit fait la maison de campagne où il s'étoit retiré, et à son retour à Constantinople, il adressa au peuple l'excellent discours d'où nous avons extrait le passage précédent, et dans lequel, après leur avoir exprimé son amour et le plaisir qu'il a de les revoir, il leur parle de la crainte qu'il avoit que les méchans ne profitassent de son absence pour les attaquer; leur demande compte du bien qu'ils ont fait, touche en passant le fruit qu'il a retiré de sa retraite, trace avec une grande éloquence le portrait d'un vrai philosophe, et donne en-

Orat. 28.

Discours qu'il adresse au peuple à son retour de la campagne.

suite à Maxime et à ses adhérens le défi de lui nuire et d'abattre son courage.

« En quoi, dit-il, me nuiront-ils, quoi qu'ils puissent faire ? Voyons tout ce qu'un homme peut recevoir de mauvais traitemens de la part des hommes. Me qualifieront-ils d'ignorant ? Je ne connois qu'une science, c'est de craindre Dieu ; *car la crainte du Seigneur est le principe de la sagesse et la fin de la science. Entendez tout, et craignez Dieu.* Ainsi parle le sage Salomon. Qu'ils prouvent donc que je suis sans cette crainte, et qu'alors ils triomphent. Quant à l'autre sagesse, il en est une partie que j'ai parcourue, et il en est une autre que je désire d'acquérir, et j'espère le faire, avec l'assistance de Dieu.

Orat. 28. pag. 482.

Prov. 1.

» Me reprocheront-ils ma pauvreté qui fait ma richesse ? Ah ! plût à Dieu que je pusse aussi me débarrasser de ces haillons-ci, pour traverser, dépouillé de tout, les épines de cette vie ! Plût à Dieu encore que je pusse au plus tôt me défaire de cette courte tunique (1), pour en prendre une plus légère !

» Me qualifieront-ils de fugitif de ma patrie ? Oh ! quelle idée basse ont de moi ces hommes vraiment outrageux et inhospitaliers ! Ai-je donc une patrie limitée, moi dont la patrie est la terre entière, et non une con-

(1) Cette tunique est son corps, qui sert comme de vêtement à l'ame.

» trée particulière ? Mais vous-mêmes, n'êtes-
» vous pas ici-bas des étrangers et des péle-
» rins ? Je ne fais pas grand cas du temps que
» vous y séjournez, si ce n'est pas ainsi que
» vous pensez. Prenez garde d'être exclus de
» la véritable patrie, à laquelle doit se rap-
» porter l'emploi que nous faisons de la vie.

» N'insulterez-vous pas aussi à ma vieillesse
» et à mes infirmités ? Cependant cet état valé-
» tudinaire ne vient pas tout entier de cette
» masse de chair et de la nature. Je veux
» bien que vous sachiez quelque chose de mes
» secrets. La raison y a aussi quelque part.
» Qu'il me soit permis d'en tirer quelque peu
» de gloire. Mais vous, non plus, vous ne me
» donnez pas un spectacle bien agréable avec
» votre santé florissante et votre embonpoint.
» Plût à Dieu que quelque trace de vieillesse
» et de pâleur se fît remarquer en vous, pour
» qu'on pût au moins vous croire un homme
» sensé et philosophe !

» Quoi encore ? me chasseront-ils des siéges ?
» Eh ! des quels ? Sera-ce de ceux où je suis
» monté de bon cœur ou à présent ou précé-
» demment ? Est-ce que j'estime heureux ceux
» qui y montent ? Vous m'en faites vraiment
» des places douces et agréables en y montant
» aussi indignement ! Ce qui s'est tout récem-
» ment passé, ne vous a-t-il pas découvert ce
» que j'en pense ? N'étoit-ce donc qu'un jeu
» de ma part, et que pour éprouver jusqu'où
» alloit l'amour qu'on me portoit ? Tout ce

» que les gens artificieux pratiquent eux-» mêmes, ou ils le soupçonnent dans les » autres, ou ils le leur attribuent. Qu'étoit-ce » donc alors que mon accablement? Qu'étoit-» ce que ces imprécations que je proférois pu-» bliquement contre moi-même ? Qu'étoit-» ce que ces larmes que je versois, que cette » commisération et aussi ces sentimens presque » d'indignation que j'excitois en vous par ma » résistance ?

» Me dépouilleront-ils de la prélature, » qu'autrefois un de nos sages (S. Paul) avoit » en honneur, mais qu'aujourd'hui, au moins » selon moi, il est de la dernière prudence » de fuir ? A cause d'elle nous sommes tous » dans le trouble et l'agitation. A cause d'elle » les confins de la terre sont en proie aux » méfiances et à une guerre sourde, qu'on ne » sait de quel nom qualifier (1). A cause d'elle, » nous enfans de Dieu, nous semblons n'ap-» partenir qu'à des hommes, et renoncer au » grand et beau nom que nous portons. Ah ! » plût à Dieu qu'il n'y eût ni préséance, ni » prééminence de siége, ni suprématie, et » que ce fût la vertu seule qui nous distin-» guât ! Maintenant cette prétention de tenir » la droite, la gauche, la place du milieu, la

(1) Saint Grégoire fait ici allusion anx prétentions des Orientaux et des Occidentaux, qui se disputoient la prééminence de leurs siéges, ainsi qu'aux divisions occasionées par le schisme d'Antioche.

» place la plus élevée ou la plus basse, de
» marcher devant ou de front, nous a causé
» sans fruit une infinité de maux, et en a
» précipité grand nombre dans l'abîme et les
» a jetés au rang des boucs, non-seulement
» d'entre ceux d'un ordre inférieur, mais aussi
» d'entre les Pasteurs qui, tout maîtres qu'ils
» sont en Israel, ne l'ont pas compris.

» M'excluront-ils de l'autel? Mais j'en sais
» un autre dont ceux que nous voyons ici-bas
» ne sont que la figure, sur lequel n'a point
» été porté ni le marteau ni la main de
» l'homme, et ne s'est pas fait entendre le bruit
» ni du fer ni d'aucun instrument des artistes
3. Rois. » et des ciseleurs, mais qui est tout entier
» l'ouvrage de l'esprit, et auquel on monte par
» la contemplation. Ce sera à cet autel que je
» me présenterai. Ce sera là que j'offrirai des
» sacrifices dignes d'être agréés, des victimes,
» des oblations, des holocaustes, qui l'emportent
» autant sur les offrandes que nous
» faisons à présent, que la réalité l'emporte
» sur une ombre (1). C'est de cet autel que le
» grand David me paroît avoir parlé, lorsqu'il

(1) Saint Grégoire entend par-là tous les différens sacrifices que l'ame pieuse fait à Dieu en se vouant à lui, en l'adorant, en l'aimant, en le bénissant, en le priant, etc. C'est par ces sacrifices intérieurs que nous plaisons bien plus à Dieu, que par le sacrifice même de nos saints autels, qui, tout saint et auguste qu'il est, ne lui est agréable de notre part, qu'autant que nous l'accompagnons de ces sacrifices intérieurs.

» a dit : *J'entrerai à l'autel du Dieu qui remplit* Psaum. 42.
» *de joie ma jeunesse spirituelle*. Il n'y aura » personne qui puisse, quand il le voudra, » m'exclure de cet autel.

» Me banniront-ils de la ville ? Mais pas » au moins de celle d'en haut. Que mes ennemis » aient ce pouvoir, alors ils me font véritable- » ment la guerre. Mais tandis qu'ils ne l'auront » pas, c'est avec des gouttes d'eau qu'ils » m'attaquent. Ils battent l'air et s'amusent à » des songes. C'est ainsi que j'envisage leur » guerre.

» M'enlèveront-ils des richesses? Et quelles ? » Si ce sont les miennes, qu'ils me rognent » donc aussi les ailes, dont je ne suis pas » plus pourvu. Si ce sont celles de l'Eglise, » oh ! c'est là le sujet pour lequel m'a été » suscitée toute cette guerre. Par rapport à » elle, le larron en veut à la bourse, et trahit » son Dieu pour trente pièces d'argent. O l'hor- » reur ! à un tel prix est digne d'être mis le » traître, et non celui qu'il trahit (1)...

» Ils m'interdiront les délices de la vie ? Ils » m'aliéneront le cœur de mes amis ? Que si » jamais je recherche les délices, puissent mes » ennemis faire leurs délices de leur acharne- » ment contre moi ! Je ne puis former de plus » forte imprécation contre moi. Quant à mes » amis, il en est, je ne l'ignore pas, qui, » sans avoir reçu aucun mauvais traitement de

(1) Maxime qui, par cupidité, vouloit envahir son siége.

» ma part, me fuiront. Il leur suffit pour cela
» d'avoir à essuyer quelque injustice et à la
» souffrir avec moi. Il en est aussi d'autres
» dont je suis depuis long-temps accoutumé
» à supporter le dédain et l'orgueil. Parmi
» mes amis et mes proches, les uns se sont
» ouvertement avancés et déclarés contre moi,
Psaum. 37. » et les autres, ce qui a été plus humain de
» leur part, se sont tenus éloignés de moi,
» et j'ai été cette nuit pour eux tous un sujet
» de scandale. Peu s'en faut que Pierre lui-
» même ne m'ait renié (1), et peut-être ne
» pleure-t-il pas amèrement pour expier son
» péché.

» Je suis donc, à ce qu'il paroît, le seul hom-
» me courageux et intrépide, le seul qui, dans
» des circonstances terribles, soit plein d'espé-
» rance, le seul armé de constance, exposé
» aux yeux du public, méprisé en secret, et
» connu, par ses combats, de l'Orient et de
» l'Occident ? O la folle présomption ! Non,
Psal. 26. » *quand même des armées seroient campées*
» *contre moi, mon cœur ne craindroit point.*
» *Quand même le combat me seroit livré,*
» *alors encore j'espérerois.* Je suis si éloigné
» de regarder comme épouvantables les maux
» présens, que, sans me mettre en peine de ce
» qui me touche, je ne gémis que sur le sort
» de ceux qui me vexent.

---

(1) Ce Pierre est peut-être le Patriarche d'Alexandrie, qui avoit favorisé Maxime.

[redacted]

» O membres jadis du Christ ! membres » qui m'êtes toujours chers, tout gâtés que » vous êtes maintenant, membres de ce trou- » peau qu'il n'a tenu presqu'à rien que vous » n'ayez livré avant qu'il ne fût tout rassemblé ; » comment vous en êtes-vous séparés et l'avez- » vous démembré, ainsi que des bouvillons » dégagés de leurs liens ? Comment avez-vous » élevé autel contre autel ? *Comment vous* Psal. 72. » *êtes-vous réduits à une telle désolation ?* Com- » ment, par votre séparation, vous êtes-vous » donné la mort à vous-mêmes, et m'avez-vous » plongé dans le deuil ? Comment avez-vous » abusé de la simplicité des Pasteurs pour la » ruine du troupeau ? Je ne les blâmerai pas » de leur inexpérience, mais à vous, je vous » reprocherai votre méchanceté.

» Oh ! qui pourra, ô Israel ! remédier à ta » grangrène ? Quel baume pourrai-je trouver » qui cicatrise ta plaie ? quel bandage ? Com- » ment rattacherai-je tes membres séparés ? » Par quelles larmes, par quelles paroles, par » quelles prières pourrai-je guérir ta blessure ? » Peut-être sera-ce par ce moyen-ci : O sainte, » adorable et en tout accomplie Trinité, dont » j'ai heureusement rétabli la foi et le culte, » cette œuvre vous regarde. C'est à vous qu'en » appartient le succès. Daignez les réunir de » nouveau à nous, dont ils ne se sont tant » seulement séparés que pour apprendre, par » le schisme qu'ils ont fait, à aimer la con- » corde ; et à moi, daignez, en récompense de

» mes pénibles travaux ici-bas, m'accorder les » biens célestes et immuables, etc. »

Il y a apparence que les vœux de Grégoire furent remplis, et que ceux de son troupeau qui avoient embrassé le parti de Maxime reconnurent leur égarement et rentrèrent dans le bercail. Du moins ne voit-on pas qu'il ait eu ensuite sujet de s'en plaindre. Ainsi tout étoit en paix dans son Eglise, lorsque, vers la

AN 380.

Arrivée de l'empereur Théodose à Constantinople. Caractère de ce Prince.

fin de novembre de l'an 380, arriva inopinément à Constantinople l'empereur Théodose, qui depuis son avénement au trône n'y étoit point venu résider, à cause des guerres qu'il avoit eues à soutenir contre les barbares du Nord. Quoique ce Prince fît profession d'une foi pure, et fût un sincère adorateur de la Trinité, il ne montra cependant, dans les deux premières années de son règne, ni le zèle, ni l'empressement qu'on attendoit de lui pour l'extinction de l'arianisme; ce qui faisoit craindre à bien des Catholiques qu'il ne seroit pas capable de réparer les maux que l'Eglise avoit soufferts par la persécution de l'empereur Valens. Il avoit, à la vérité, rendu, ainsi qu'on l'a déjà dit, une loi en faveur des Catholiques. Mais quoiqu'elle eût été adressée particulièrement à ceux de Constantinople, ils n'y jouissoient pas néanmoins encore de tous les avantages qu'elle leur promettoit. Les Ariens y étoient toujours en possession de toutes les Eglises et en percevoient les revenus. Démophile leur Evêque, qui n'avoit ni rétracté ses

erreurs,

erreurs, ni fait démission de son siége, continuoit d'exercer aussi librement qu'auparavant les fonctions de l'épiscopat.

On reprochoit à ce Prince d'user de trop de douceur et de ménagement à l'égard des ennemis de la foi, et Grégoire lui-même, quoique naturellement porté à la modération, n'osoit d'abord dire si ce n'étoit pas en lui un défaut de zèle, ou un excès de timidité. « Peut-être cependant, ajoute-t-il ensuite, *Carm. pag. 20.*
» vaut-il mieux traiter cela de prévoyance.
» Car je pense qu'il est juste, non de con-
» traindre, mais de persuader les gens, et
» qu'il en résulte plus d'avantage et pour
» nous-mêmes et pour ceux aussi que nous
» devons mener à Dieu. Car il en est de
» quelqu'un qui agit contre son gré, comme
» d'un arc que la corde et les mains
» tiennent bandé, ou comme d'un courant
» d'eau resserré de tous côtés dans son lit :
» ils bravent, dès que leur en est donnée
» la faculté, la violence qu'on leur faisoit.
» Au lieu que celui qui agit volontairement,
» reste presque toujours ferme dans le parti
» qu'il a pris, son attrait même l'y tenant
» fortement attaché par des liens indissolubles.
» C'est ce que me paroît avoir pensé Théo-
» dose, lorsqu'il s'abstenoit de frapper les
» Ariens de terreur, et qu'il tâchoit plutôt
» de les attirer par la douceur. » Cependant on verra bientôt que, quand le bien de la religion l'exigea, il sut déployer contre

eux un grand caractère de fermeté, et leur en imposer.

Audience qu'il donne à Grégoire. Accueil flatteur qu'il lui fait.

L'arrivée de ce Prince, si désirée des Catholiques, causa parmi eux une joie universelle. Grégoire admis à le voir, reçut de lui l'accueil le plus gracieux et le plus flatteur, dont, par modestie, et de peur qu'on ne crût qu'il en tiroit vanité, il s'abstient de rapporter toutes les circonstances. « Qu'est-il besoin, dit-il, » de raconter avec quelle bonté ce Prince dé- » siré, m'accueillit à ma première entrevue, » avec quelle distinction il me traita et m'é- » couta ? Certes, ce seroit une chose hon- » teuse, qu'à mon âge je parusse tirer vanité » de choses semblables, moi pour qui il n'en » est aucune autre d'estimable que Dieu seul. » A la fin il m'adressa ces paroles-ci : *Dieu*, » me dit-il, *par mon entremise, vous accorde* » *cette Eglise. Il l'accorde à vos travaux. Qui* » *l'eût cru avant que de le voir ? La ville in-* » *sistoit avec tant de force, les esprits étoient* » *dans une effervescence si grande et si forte,* » *qu'ils n'auroient point cédé, eût-il dû même* » *leur en arriver quelque chose de fâcheux ;* » *mais qu'ils auroient tenu ferme, comme si* » *c'eût été à eux de commander, jusqu'à faire* » *même éclater contre moi leur ressentiment,* » *qui, à la vérité, eût été bien court, dis-* » *posé que j'étois à me rendre à leurs vœux.* » Ce fut ainsi qu'il me parla, et en l'enten- » dant je me sentis saisi d'un tremblement » mêlé de crainte et de joie. O mon Christ!

Carm. pag. 21.

» qui nous animes à souffrir par tout ce que » tu as toi-même souffert, je recevois de toi » alors le prix de mes travaux ! Continue de » me servir encore à présent de consolateur » dans mes maux ! »

Théodose ne mit aucun délai à l'accomplissement de ce qu'il avoit promis à Grégoire. Dès le jour même, ou dès le lendemain, sur le refus que fit Démophile, Evêque des Ariens, de recevoir la foi de Nicée, et de réunir ainsi tout le peuple, il lui signifia d'avoir à abandonner toutes les Eglises de la ville, pour être remises à la conduite de Grégoire; et aussitôt après (c'étoit vers la fin de novembre, ou au plus tard, au commencement de décembre) ses ordres furent rigoureusement exécutés. Il voulut lui-même mettre en possession Grégoire de l'église de Sainte-Sophie, qui étoit la principale.

L'Empereur le met en possession de l'église de Ste-Sophie.

Le jour de la cérémonie solennelle de son installation ayant été annoncé, tout le peuple arien poussa des cris de rage contre ce saint homme, qu'il regardoit comme la cause de tous ses maux. Il se réunit en foule pour adresser des supplications à l'Empereur, afin de le fléchir et de le détourner de sa résolution. Mais il n'eut aucun égard à leurs prières et à leurs cris plaintifs; il resta ferme et inébranlable dans son dessein. Cependant, comme ce peuple irrité auroit pu se porter à quelque excès, on prit, pour le contenir par la crainte, la sage précaution de faire garder la grande

église de Sainte-Sophie par une troupe de soldats déterminés, armés de leurs épées, et rangés en bataille. Ce fut au milieu de cet appareil militaire que l'Empereur conduisit Grégoire dans cette église. « Cette cérémo-» nie, dit-il, mit toute la ville en mouvement. » Les rues, les carrefours, les places publi-» ques, toutes les maisons, leurs seconds, » leurs troisièmes étages, tout généralement » étoit rempli d'hommes, de femmes, d'enfans, » de vieillards, qui avoient les yeux fixés sur » le cortége. C'étoient, de la part des Ariens, » des élans de douleur, des lamentations, des » larmes, des rugissemens : on eût cru voir » une ville prise d'assaut. Et moi cependant, » le brave, le vaillant chef d'expédition ! avec » mon petit corps languissant, tout abattu, » respirant à peine, placé entre le Prince et » la troupe, les yeux tournés vers le ciel, je » marchois, ayant l'espérance pour soutien, » jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai dans le » temple, sans savoir trop comment. »

Prodige arrivé en cette circonstance. Alors il se fit tout à coup un changement dans l'atmosphère, qu'on regarda comme un prodige par lequel Dieu faisoit connoître que ce qui se passoit lui étoit agréable. « Voici, » dit Grégoire, une chose digne d'être rap-» portée, et qui parut alors inexplicable à » bien des personnes, aux yeux de qui rien » de ce qu'on voit arriver, surtout dans de » très-grandes crises, ne se fait sans de justes » raisons. Je ne puis moi-même me refuser

Carm. pag. 22.

» d'ajouter foi à ce qu'elles en disent, bien » que je sois, si jamais personne le fut, » fort difficile à croire aux prodiges. Car il » y a moins d'inconvénient à tout croire ai- » sément, qu'à tout nier indistinctement : l'un » est de la légèreté, et l'autre de la témérité. » Qu'arriva-t-il donc de prodigieux ?.... Dans » la matinée régnoit par toute la ville une » obscurité sombre, l'orbite du soleil étant » couvert d'un épais nuage. Rien ne conve- » noit moins à la circonstance. Il faut de beaux » jours aux solennités. Aussi les ennemis de » la foi s'en réjouissoient-ils comme d'un signe » que Dieu ne prenoit point plaisir à ce qui se » faisoit, tandis que nous en avions une peine » secrète. Mais l'Empereur et moi ne fûmes » pas plus tôt entrés en dedans de la balus- » trade, et tous ensemble n'eurent pas plus tôt » entonné les louanges de Dieu, les mains » tendues vers le ciel, qu'à l'instant même le » nuage, par un ordre particulier de Dieu, » s'étant dissipé, le soleil brilla avec tant » d'éclat, que toute l'église, de sombre et » d'obscure qu'elle étoit auparavant, fut tout » à coup éclairée d'une vive lumière, et que » tout le monde la prit pour l'ancien taber- » nacle même que Dieu couvroit de sa splen- » deur; ce qui répandit en même temps la » sérénité sur tous les visages et dans tous » les cœurs. »

Le peuple, transporté de joie du triomphe Les Catho-
qu'obtenoit la foi, et du prodige dont Dieu liques, ra-

vis de joie, demandent Grégoire pour Évêque.

l'accompagnoit, demanda à grands cris à l'Empereur, Grégoire pour Évêque. « Tous, dit-il, » d'un commun accord et d'une voix unanime » réclamoient de lui cette grâce, comme la » seule chose qui manquât à cette fête, pro- » testant que le premier et le plus grand hon- » neur, préférable même au siége patriarchal, » qu'il pût faire à la ville, étoit que ce siége » me fût accordé. C'étoit là le cri de tous » indistinctement, des gens en place et du sim- » ple peuple, qui tous étoient également ani- » més du même désir. C'étoit celui que pous- » soient du haut des tribunes les femmes, d'un » ton de voix plus fort qu'il ne convenoit » presque à des personnes de leur sexe. En » un mot, c'étoit un bruit incroyable qui » retentissoit comme celui du tonnerre, jus- » qu'à ce qu'enfin, faisant lever de sa place » un de mes collègues (car tout saisi et transi » que j'étois de crainte, la voix me manquoit), » je leur adressai ces mots-ci par sa bouche : » *Contenez-vous, cessez ces clameurs. Il y a* » *un temps pour tout. Aujourd'hui c'est celui de* » *rendre à Dieu des actions de grâces. Vien-* » *dra ensuite celui de s'occuper de ce qu'il sera* » *le plus important de faire*. Le peuple ap- » plaudit avec grand bruit à ces paroles. Car » la modestie plaît à tout le monde. L'Empereur » se retira en m'en louant lui aussi ; ce fut » ainsi que se termina cette assemblée, sans » qu'autre chose m'eût effrayé, qu'une épée » seule tirée pour réprimer l'effervescence du

» peuple, et tout de suite remise dans le » fourreau. »

L'Empereur, après avoir mis avec tant de solennité Grégoire et son troupeau en possession de la principale église de Constantinople, lui fit aussi remettre toutes les autres églises avec les revenus qui y étoient attachés, ainsi que la maison épiscopale ; en sorte que les Ariens, après un règne de quarante ans, furent dès-lors sans temples, sans autels, sans culte public, dans le même état, en un mot, de désolation où Grégoire, vingt-deux mois auparavant, avoit trouvé les Catholiques de cette ville. Tel est le propre de l'erreur. Elle peut marcher quelque temps la tête levée et triompher, mais tôt ou tard son règne finit pour faire place à celui de la vérité. Car jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle, quelle que soit la violence avec laquelle les hommes l'attaquent.

Conduite modérée de Grégoire envers les Ariens, consternés de la victoire des Catholiques.

Carm. de vit. pag. 22.

Les Ariens cependant, naguère si puissans, furent, par cette catastrophe, plongés dans la consternation et dans une sorte de stupeur. Comprimés par la crainte, ils n'osoient laisser éclater au-dehors leur dépit et leur indignation. C'étoit surtout contre Grégoire qu'ils couvoient dans leur cœur une haine sourde. Mais ce saint homme, en vrai pasteur animé de l'esprit de Jésus-Christ, que ne fit-il pas pour les adoucir et les gagner ! Loin d'user de toute son autorité, de crainte de les humilier et de les aigrir encore davantage, ce n'étoit jamais de

sa part envers eux, que de bons procédés et des ménagemens de toute espèce. On eût dit qu'il n'avoit remporté sur eux aucun avantage, et qu'il avoit entièrement oublié les violences et les cruautés dont ils s'étoient auparavant rendus coupables envers les Catholiques et envers lui-même. Rien assurément de plus sage qu'une conduite aussi charitable et aussi modérée, dont cependant ses envieux, des Prêtres, de jeunes Évêques, lui faisoient un crime. Mais écoutons-le en parler lui-même.

« A présent, dit-il, je ne sais trop comment raconter ce qui se passa ensuite, parce » que mon amour-propre en peut tirer quelque » avantage. Que quelqu'autre écrivain que moi » en achève le récit. Car je rougis des louanges qui me touchent, fût-ce même un autre » qui dît du bien de moi. Cependant je vais » en parler avec toute la réserve que je pourrai. J'étois en possession des Églises, et les » Ariens avoient déposé leur arrogance. Ils » poussoient néanmoins sourdement des gémissemens, comme ce géant (1) qui fut, dit-on, frappé de la foudre au sommet du mont » Etna. Ils vomissoient du fond de leurs » entrailles de la fumée et du feu. Que convenoit-il donc que je fisse ? Au nom de Dieu, » apprenez-le moi, dites-le moi, vous qui faites » aujourd'hui les importans, assemblage de » misérables jeunes-gens, aux yeux de qui la

(1) Le géant Encélade.

» douceur passe pour lâcheté, et la rigueur, » au contraire, même la plus mal placée, pour » fermeté d'ame; devois-je les repousser, les » aigrir, les enflammer encore davantage, » profitant à outrance de l'occasion et du pou- » voir que j'en avois; ou bien travailler à » leur guérison par des remèdes salutaires? » Certes, ce dernier moyen me procuroit deux » grands avantages, l'un, de les rendre, par » ma modération, plus modérés eux-mêmes, » et l'autre, de me concilier leur estime et » leur amour. C'étoit un parti juste. Aussi » me le verra-t-on toujours prendre, et c'étoit » surtout ce qu'alors je devois faire, princi- » palement pour montrer que c'étoit bien plus » à la puissance de Dieu qu'au cours du temps » que j'attribuois nos avantages. »

Il ne se prévaut point du crédit dont il jouit à la cour.

S'il eût fréquenté la cour où il jouissoit d'un grand crédit, les ennemis de la foi auroient pu en être jaloux et en prendre de l'ombrage, ce qui lui eût aliéné encore davantage leur cœur. Que faisoit-il, autant par ménagement pour eux, que par éloignement pour le monde? Il s'abstenoit d'y paroître, à moins que quelque devoir ne l'y appelât. « Prenant, » dit-il, conseil de ma raison, le conseiller » le plus sûr, que m'avertissoit-elle de faire? » Tandis que tous faisoient leur cour aux » grands, surtout aux officiers de la chambre, » à ces hommes lâches pour tout, excepté pour » amasser des richesses, on ne sauroit trop » dire comment, ni par quels moyens artifi-

Carm. de vit. pag. 23.

» cieux, et qu'ils assiégeoient assidûment les » portes du palais, jouant le rôle infâme d'ac» cusateurs et de détracteurs, faisant un in» digne trafic de la religion, et, pour tout dire » en un mot, ne gardant aucune retenue, » moi seul je savois me faire plutôt désirer, » qu'exciter contre moi la malveillance. En » ne me produisant que rarement, je me conci» liois le respect. Occupé, la plupart du temps, » de Dieu et de la réforme de moi-même, je » laissois aux autres la fréquentation des portes » des grands. »

Sa charité envers ceux qui l'ont maltraité, envers même son assassin.

Carm. de vit. pag. 25.

Rien n'étant plus propre que les bienfaits à ramener à de bons sentimens des cœurs envenimés par la haine, il en prodiguoit, autant qu'il le pouvoit, indistinctement à tous, à ceux qui l'avoient maltraité, comme à ceux dont il n'avoit point à se plaindre. « Si je voyois, » dit-il, certains Ariens ne sachant que deve» nir, à cause des mauvais traitemens dont ils » se sentoient coupables envers moi, et d'au» tres qui eussent besoin, comme il arrive » ordinairement, de nouveaux services de ma » part, j'ôtois toute crainte à ceux-là, et à » ceux-ci je leur donnois, autant qu'il étoit » en moi, d'autres secours. » Un acte de générosité qu'il exerça envers un jeune homme qui avoit formé le dessein de l'assassiner, lui attira surtout une grande réputation de modération et de charité. « Qu'entre toutes les preu» ves, dit-il lui-même, que je pourrois » donner de ma modération, j'en cite une.

» Un jour qu'à cause de mes infirmités je
» prenois chez moi du repos (car elles étoient,
» oui, elles étoient venues se joindre à mes
» pénibles travaux, chose qui, selon mes en-
» vieux, fait mes délices!), tout à coup en-
» trèrent en foule dans ma chambre des gens
» du peuple, et avec eux un jeune homme
» pâle, échevelé, misérablement vêtu. Aussitôt
» je tirai mes pieds un peu hors du lit, comme
» un homme tout épouvanté. Après avoir rendu
» et à Dieu et à l'Empereur de grandes actions
» de grâces, telles que bon leur sembla, pour
» les beaux jours actuels dont nous leur étions
» redevables, et m'avoir donné aussi à moi-
» même quelques louanges, ils se retirèrent.
» Mais ce jeune homme vint s'attacher au
» même instant à mes pieds, tel qu'un sup-
» pliant muet et consterné. Lui ayant de-
» mandé, *Qui es-tu? d'où viens-tu? de quoi as-*
» *tu besoin?* Je n'en tirai autre chose que de
» grands cris. Il gémissoit, il pleuroit à chau-
» des larmes, en me tenant toujours plus
» étroitement serré. Les larmes m'en vinrent
» aux yeux à moi-même. Quand on l'eut arra-
» ché de force de mes pieds, car on ne le
» pouvoit autrement, quelqu'un des assistans
» s'écria : *C'est un assassin qui en vouloit à*
» *votre vie. Vous ne voyez le jour que par*
» *une protection particulière de Dieu. Il se*
» *présente volontairement à vous, bourrelé*
» *par sa propre conscience. Assassin inexpé-*
» *rimenté, accusateur ingénu de lui-même, il*

» *paie votre sang de ses larmes.* A ces mots » que dit cet homme, je me sentis touché et » tout attendri, et l'absous de son crime en » lui disant : *Que Dieu te conserve! Après avoir » été conservé moi-même, il n'y a rien d'ex- » traordinaire que je me montre bon et clément » envers mon assassin. Ton audace te rend » mon ami. Songe bien à te montrer digne de » Dieu et de moi.* Ce fut ainsi que je lui parlai. » Cependant les Ariens, informés de ma con- » duite (car rien d'important ne peut rester » caché), en furent amollis comme le fer » l'est par le feu. »

Son désintéressement à l'égard du Clergé arien.

Ce qui contribua plus puissamment encore à lui concilier l'estime des Ariens et à les prévenir en sa faveur, ce fût le désintéressement avec lequel il en agit au sujet des revenus et des effets des églises, qu'ils avoient été obligés de lui livrer, et dont il étoit en droit de leur faire rendre compte. Il étoit notoire qu'en abandonnant ces édifices sacrés, ils les avoient dépouillés de ce qu'ils renfermoient de plus précieux, et qu'ils en avoient pillé les trésors. S'il eût eu recours à la puissance séculière pour les contraindre à tout représenter, il n'y a pas de doute qu'elle ne l'eût pleinement secondé dans ses justes réclamations. Mais, plutôt que de leur susciter des tracasseries et de les poursuivre devant les tribunaux, il aima mieux se désister de toutes ses prétentions et les livrer au tribunal de leur propre conscience, se mettant peu en peine de toutes ces

Carm. de vit. pag. 23.

richesses, pourvu qu'il pût les attirer au sein de l'Eglise catholique, et gagner ainsi leurs ames à Dieu. Voyons comme il s'exprime lui-même à ce sujet.

» N'ayant trouvé, dit-il, aucun état de tant
» d'immenses richesses dont, de tout temps,
» les plus grands de la terre avoient comblé les
» églises de cette ville, non plus que de tant
» d'effets précieux et de revenus qui leur ve-
» noient de tous côtés, ni dans les registres
» des Prélats antérieurs, ni dans les mains des
» trésoriers qui en étoient chargés, je m'en
» tins là, et ne voulus en aucune manière
» recourir, comme certains me le conseilloient
» et m'en pressoient, au ministère d'un com-
» missaire séculier pour leur en faire rendre
» compte, ce qui eût tourné à la honte de la
» religion. Or, quel cas faites-vous de cette
» conduite ? Certes, l'on est seulement respon-
» sable de ce qu'on a, et non de ce qu'on se-
» roit en droit d'avoir. Tout ce qu'il y a de
» gens esclaves des richesses blâment sans
» doute ma manière d'agir, mais assurément
» elle obtiendra l'approbation de quiconque
» ne s'en laisse pas dominer. Il n'y a personne
» chez qui une insatiable avidité ne soit un
» vice, mais chez des Ecclésiastiques elle en
» est un bien plus grand encore. Que si tous
» pensoient comme moi au sujet des richesses,
» l'on ne verroit pas autant de désordres dans
» les Eglises, etc. »

Quoique Grégoire agît, comme on voit, avec



Les Catholiques forcent Grégoire à siéger sur le trône patriarchal.

toute l'autorité d'un premier Pasteur dans le gouvernement de l'Eglise de Constantinople, c'étoit néanmoins sans y être attaché par aucun lien canonique. Il évitoit de donner lieu de croire qu'il s'en regardoit comme Evêque légitime. Aussi, quand le peuple demanda à grands cris à l'Empereur, le jour où il le mit en possession de l'église de Sainte-Sophie, de l'installer aussi sur la chaire patriarchale, éluda-t-il de se rendre à de tels vœux, en renvoyant cette affaire à un autre temps, dans l'espérance que la première effervescence des esprits une fois passée, ils n'y songeroient plus, ou qu'au moins, il seroit plus facile de leur résister. Il se trompa. Tel étoit leur amour pour lui, que peu de jours après ils renouvelèrent à cet égard leurs instances avec tant de chaleur, qu'il fut contraint de prendre cette place d'honneur, quelle que fût la résistance qu'il opposa, dont ses chauds amis furent fort choqués. Assurément il savoit qu'en occupant provisoirement un siége vacant, il ne violoit pas les canons. Car loin d'interdire à un Prélat sans fonction de gouverner une Eglise dépourvue de Pasteur, ils lui en font au contraire un devoir de charité. Mais il craignoit que ses ennemis ne lui en fissent un crime, et ce fut en effet ce qui arriva.

Ses ennemis l'accusent d'ambition. Il s'en justifie.

Orat. 27. *pag.* 464.

Ils le firent passer pour un homme ambitieux, qui n'étoit venu à Constantinople que pour envahir le siége patriarchal. Il se vit obligé de réfuter et de détruire ces imputations calomnieuses dans un discours qu'il prononça aussitôt

après dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'Empereur et de toute sa cour.

« Comme je vois, dit-il, des personnes in-
» dignées des calomnies dont on me noircit,
» et qu'elles se croient personnellement offensées
» par la flétrissure faite à ma réputation, je
» vais faire à ce sujet quelques courtes ré-
» flexions. Si c'étoit par des sentimens humains
» et bas, et dans la vue de m'approprier ce siége,
» que je fusse d'abord venu au milieu de vous
» avec ces cheveux blancs, avec ces membres
» ridés par l'âge et les infirmités, ou qu'à
» présent je méritasse ces reproches honteux,
» je rougirois à la vue du ciel et de la terre
» que les anciens avoient coutume d'attester.
» Je rougirois de cette chaire-ci, de ce sénat
» sacré (1), de ce peuple saint nouvellement
» formé, contre lequel est armée une si grande
» troupe de puissances infernales pour le
» perdre avant qu'il soit tout réuni en un
» corps, et pour lui donner la mort avant que
» sa naissance, qui déjà s'opère à la ressem-
» blance du Christ, soit à sa perfection. Je
» rougirois de mes travaux et de mes fati-
» gues, de ces vêtemens grossiers, de cette
» vie solitaire et retirée que j'ai toujours aimée,
» de ces alimens simples dont je me sustente,
» de la frugalité de ma table peu différente de
» celle des oiseaux. Qu'ils rendent plus de jus-
» tice à la vérité, ceux qui disent de moi que

(1) Tout le corps du Clergé.

» j'ai convoité une femme étrangère, tandis
» que je n'en ai pas même voulu d'une qui
» m'appartenoit.

» Que si je suis venu ici uniquement pour
» défendre la saine doctrine et pour donner,
» comme tuteur, comme curateur, tous les
» soins dont je suis capable à une Eglise veuve,
» sans Pasteur, dans l'intention de la remettre
» ensuite à un autre époux jugé digne de sa
» beauté, et qui apporte en dot à cette reine
» un assemblage précieux de vertus, mérité-
» je d'être loué de mon zèle, ou bien d'être
» blâmé comme suspect de mauvaises vues,
» parce qu'on me soupçonnera celles dont
» d'autres sont animés ? A ce compte-là, ô les
» meilleurs des hommes! si je portois du secours
» à un vaisseau battu par la tempête, en le re-
» morquant avec des barques, ou à une ville
» assiégée, en la délivrant à l'aide d'une armée,
» ou à une maison en proie aux flammes, en
» employant les moyens propres à éteindre
» l'incendie, vous me qualifieriez évidemment
» ou de pilote qui a voulu submerger le vais-
» seau, ou d'ambitieux qui a cherché à envahir
» la ville et la maison, au lieu de m'en appeler
» le libérateur et le conservateur.

» Mais bien des gens, dites-vous, n'ont
» point de vous cette opinion. Eh ! que m'im-
» porte leur jugement, à moi qui ne m'em-
» barrasse guère que de ce qui est réellement,
» ou pour mieux dire, qui ne m'embarrasse
» pas d'autre chose ? Car c'est cela seul qui doit

» me

» me justifier ou me condamner, me rendre
» un jour bienheureux ou malheureux. Quant
» au dire des gens, je ne m'en mets nulle-
» ment en peine, pas plus que si c'étoient
» des songes.

» Non, ce n'est pas ainsi que bien des per-
» sonnes vous jugent, dites-vous encore. Mais
» quoi ? La terre semble-t-elle immobile à des
» gens à qui la tête tourne ? Semble-t-il aux
» ivrognes que les hommes sobres aient les sens
» rassis ? Ne croient-ils pas plutôt qu'ils mar-
» chent sur leur tête, ou qu'ils chavirent ?
» N'y a-t-il pas des personnes, telles que les
» malades et ceux qui ont quelque indisposi-
» tion, qui trouvent le miel amer ? En est-il
» pour cela, de l'état même des choses, comme
» en jugent des gens ainsi disposés ? Prouvez
» donc d'abord que ceux qui forment de tels
» soupçons sur mon compte ont un esprit
» sain, et alors exhortez-moi à changer, ou
» condamnez-moi, si je refuse de vous écouter,
» et que je persévère dans les mêmes sentimens.

» Non, ajoutez-vous encore, bien des gens
» ne pensent pas ainsi sur votre compte. Mais
» si je parois tel à Dieu, cela me suffit. Que
» dis-je ? je ne parois pas simplement, mais
» je suis pleinement à découvert aux yeux de
» Dieu, dont les regards embrassent toutes
» choses, même avant qu'elles n'existent ; qui
» a formé seul nos cœurs, qui connoît à fond
» les motifs qui nous animent dans toutes nos
» actions, et les intentions secrètes dans les-

» quelles nous les faisons, à qui rien de tout
» ce qui est ne sauroit, ne peut-être caché,
» et qui, enfin, nous voit tout autrement que
» ne nous voient les hommes. Car l'homme ne
» voit que l'extérieur de nos personnes, au
» lieu que Dieu voit jusque dans le fond de
» nos cœurs. »

Il termine sa justification par d'énergiques exhortations.

Après bien d'autres réflexions sages et éloquentes sur l'ambition qu'on lui supposoit, et sur la malignité des propos qu'on tenoit contre lui, il finit par adresser la parole à son peuple, à l'Empereur, aux grands de la cour, aux nobles, aux philosophes, aux riches, enfin à tous les habitans de Constantinople, donnant à chacun de courtes, mais grandes leçons.
« C'est à vous, mon peuple, que j'adresse
» maintenant la parole. Soyez, comme dit
1. Thess. 2. » l'Apôtre, ma joie, ma gloire, ma couronne
» d'honneur. Soyez vous-même ma justifica-
» tion aux yeux de ceux qui me condamnent,
» en sorte que, tout comme il suffit à un ar-
» tiste, à un peintre, à qui l'on demande compte
» de son savoir, de montrer quelqu'un de ses
» ouvrages, afin de se dispenser de toute autre
» preuve, parce que les œuvres, ainsi qu'on
» le dit, sont bien plus persuasives qu'aucun
» discours, je puisse de même, moi aussi,
» en vous montrant seulement, triompher des
» reproches injurieux qu'on me fait. Et com-
» ment en triompherai-je ? Ce sera première-
» ment, si vous gardez toute entière et intacte
» la foi au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

» sans y rien ajouter, sans en rien retran-
» cher, sans rien amoindrir d'une unique et
» même divinité ; parce que ce qui est amoindri
» éprouve une diminution de son tout (1) ; et
» d'un autre côté, si vous rejetez comme une
» vraie peste de l'Eglise, et comme un poison
» de la vérité, tous ceux qui tiennent une autre
» opinion ou un autre langage, ou qui, par
» des graduations de natures en Dieu, en rui-
» nent et détruisent l'unité ; prenant toutefois
» garde de ne concevoir aucun sentiment de
» haine contre eux, mais d'être plutôt touchés
» de compassion pour leurs erreurs. Ce sera,
» en second lieu, si vous menez une conduite
» conforme à la saine doctrine que vous pro-
» fessez, en sorte que de chacun de ces deux
» côtés votre vertu brille d'un égal éclat, et
» que d'aucun vous ne vous trouviez en défaut.

» Empereur, respectez la pourpre (car du
» haut de cette chaire seront aussi dictées des
» lois aux législateurs eux-mêmes) ; reconnois-
» sez combien sont grands les soins qui vous
» sont confiés, et combien est mystérieux ce
» qui regarde votre personne. Sous votre dé-
» pendance est le monde entier, qui n'y est
» retenu que par un mince diadème, par un
» chiffon de peu de valeur. De Dieu seul dé-
» pendent les choses d'en haut, et de vous

(1) Il fait allusion à la fausse doctrine des Ariens, qui établissoient une distinction de grandeur et de dignité entre les trois personnes divines.

» celles d'ici-bas. Montrez-vous (qu'il me soit » permis d'user d'une expression aussi hardie) » des Dieux envers vos sujets. Le cœur d'un » Roi, est-il dit et cru, est dans les mains » de Dieu. Que ce soit là que gise votre pou- » voir, et non dans votre or et dans vos pha- » langes.

» Grands officiers de la cour et dignitaires » de l'État, ne vous enorgueillissez pas trop » de vos emplois éminens, et n'attachez pas » des idées d'immortalité à ce qui n'est pas » immortel. Restez fidèles aux Empereurs, » mais soyez-le premièrement à Dieu, et, à cause » de lui, à ceux dont vous êtes chargés et qui » vous sont confiés.

» Nobles, qui vous vantez de l'illustration » de vos familles, ennoblissez aussi vos mœurs, » ou autrement je vous dirai une chose mor- » tifiante à la vérité, mais généreuse de ma » part : Ce seroit un ordre vraiment noble que » le vôtre, si de simples titres n'y inscrivoient » point ceux qui ont dégénéré de leur noblesse.

» Sages, philosophes, hommes qui par votre » barbe et votre manteau vous attirez la vé- » nération; sophistes, grammairiens, vous qui » courez après les applaudissemens publics, » je ne sais comment vous pouvez être qua- » lifiés de sages, sans posséder la science qui » occupe le premier rang.

» Riches, écoutez celui qui dit : *Si vous*
Psalm. 61. » *affluez de richesses, n'y attachez pas votre*
» *cœur*. Sachez que vous compteriez sur une

» chose sans nulle stabilité. Déchargez quelque » peu votre vaisseau, pour voguer plus légè- » rement. Vous soustrairez peut-être ainsi quel- » que chose à un ennemi dont vos biens de- » viendront le partage.

» Vous qui aimez la bonne chère, retran- » chez-vous quelques mets. Donnez à l'Esprit- » Saint. Le pauvre est tout près de vous. » Assistez-le dans ses maladies. Pourquoi souf- » frez-vous tous les deux, vous de vos indi- » gestions, et lui de sa faim; vous des vapeurs » de votre estomac, et lui de son hydropisie; » vous de trop de réplétion, et lui du mal qui » l'accable ? Ne méprisez pas votre Lazare ici- *Luc.* 16.
» bas, de peur que votre mépris pour lui ne » vous procure dans l'autre vie le sort du mau- » vais riche.

» Et toi, ville immense, la première du » monde après celle qui en est la capitale (1), » ou qui même ne lui cèdes pas cet avan- » tage, montre-toi la première à mes yeux, » non par tes vices, mais par ta vertu, non » par tes déréglemens, mais par la régularité » de tes mœurs. Quelle honte pour toi de do- » miner sur toutes les autres villes, et d'être » cependant esclave des plaisirs; d'agir sage- » ment dans les autres choses, et d'être cepen- » dant animée d'une passion furieuse pour les » courses de chevaux, pour les stades, pour » la chasse, au point d'en faire un état de vie,

(1) Cette capitale du monde est Rome.

» et de paroître une ville de gens tout occupés
» de jeux, tandis qu'en ta qualité de reine
» des villes, tu devrois servir à toutes de
» modèle de tout ce qu'il y a d'honnête et
» de bon! Ah! puissiez-vous n'avoir que du
» mépris pour toutes ces choses, devenir une
» ville de Dieu, être portraits par les mains
» du Seigneur, et être présentés un jour avec
» moi, tout brillans d'éclat, au grand Fondateur
» de villes, etc. »

De ses instructions sur le dogme et sur la morale.

Ce discours fut suivi de quelques autres, tels que le trente-huitième, le trente-neuvième, le quarantième, le quarante-quatrième, qu'il prononça et dans l'église de Sainte-Sophie, et dans les autres églises de la ville, où il se rendoit quand on y célébroit quelque fête particulière, à moins que ses infirmités ne l'en empêchassent. Au reste, les discours dont nous avons déjà parlé, et tous les autres qui nous restent de Grégoire, ne forment qu'une bien petite partie des instructions qu'il faisoit au peuple, soit à Nazianze, soit à Constantinople; ce ne sont, pour la plupart, que des discours que de certaines circonstances le déterminoient à prononcer, et sans lesquels nous ignorerions bien des particularités de sa vie. Outre ceux-là, il en adressoit journellement d'autres aux Fidèles, sur l'Evangile et sur les différens livres de l'Ecriture, qu'il expliquoit avec une facilité et une sagacité merveilleuses. C'étoit dans ces instructions familières, ou homélies, qu'il développoit les grands principes de la foi et les

règles de la morale chrétienne. De toutes celles qu'il a faites, il ne nous en reste qu'une sur la question que firent les pharisiens à Jésus-Christ touchant le divorce. La précision, la clarté, la solidité avec lesquelles elle est écrite, ne peuvent que nous faire regretter la perte de toutes les autres. Saint Jérôme qui passa, comme on l'a déjà dit, quelque temps à Constantinople, pour se perfectionner, sous un aussi grand docteur, dans l'intelligence des saintes Ecritures, se glorifioit d'avoir été son disciple, et il en parle comme d'un homme extrêmement éloquent et singulièrement versé dans la science des Ecritures (1). Cependant il s'en faut bien que Grégoire eût une idée aussi avantageuse de son talent à en pénétrer le sens et à éclaircir ce qu'il offre souvent d'obscur et de caché. Car quoique ses explications fussent ordinairement couvertes d'applaudissemens, plein de défiance pour ses propres lumières, il n'attachoit que bien peu de prix à ces signes d'approbation, et n'en auguroit pas mieux pour cela de son savoir, comme il paroît d'après ce trait-ci que rapporte de lui saint Jérôme.
» Je me souviens, dit-il, qu'ayant un jour *Hier. Ep.*
» demandé à mon maître saint Grégoire de *ad Epict.*
» Nazianze, ce que saint Luc entendoit par
» *le sabath second premier*, il me répondit
» en souriant, je vous expliquerai cette difficulté

(1) Il l'appelle : *Vir valdè eloquens et in Scripturis apprimè eruditus.* Hier. in Ep. Ad. Eph. cap. 6.

» quand nous serons à l'église. Alors, forcé par » les acclamations de mon auditoire d'approu- » ver vous-même ce que j'aurai dit, vous vous » imaginerez savoir ce que vous ne compren- » drez pas; ou si vous refusez de joindre votre » approbation et vos louanges à celles du peu- » ple, tout le monde vous regardera comme » un homme qui n'a pas seulement le sens com- » mun; » par où l'on voit qu'il s'en falloit bien qu'il fût toujours content de ses explications, malgré le bruit avec lequel on y applaudissoit.

Etat florissant de son nouveau troupeau.

Comme il est du devoir d'un bon Pasteur, non-seulement d'instruire son troupeau, mais aussi de faire régner dans son sein l'ordre, la régularité, la discipline, la piété, Grégoire s'attacha avec un grand zèle à remplir cette partie importante de son ministère. Il s'entoura de Prêtres et de clercs qui, par la gravité de leurs mœurs et par les vertus de leur état, commandoient le respect au peuple. Le relâchement s'étoit introduit dans les monastères avec l'hérésie. Il vint à bout d'y rétablir avec la foi, l'esprit de pénitence, la ferveur, l'exacte pratique des conseils évangéliques. Les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades, étoient l'objet journalier de sa sollicitude, et une foule de personnes étoient commises par ses ordres pour veiller et pourvoir à leurs besoins. Tout ce qui a rapport au culte divin fixoit particulièrement aussi son attention. Bien persuadé que pour émouvoir l'ame et l'élever plus aisé-

Carm. de vit. pag. 24.

ment à Dieu, il est bon et même nécessaire de frapper et de captiver les sens par un grand éclat extérieur, il mettoit toute la dignité, toute la pompe possibles dans la célébration des saints mystères et dans les cérémonies religieuses. Telle étoit, dit-il lui-même, dans son église la douce émotion que produisoient les prières nocturnes et la psalmodie divine, qu'on en étoit touché jusqu'aux larmes. Il n'y avoit rien du ressort de son ministère, qu'il ne tachât de disposer dans ce bel ordre qu'il savoit être agréable à Dieu. On ne peut mieux juger de l'état florissant dans lequel il mit en peu de temps son Eglise, que par ce qu'il en dit lui-même dans le dernier discours qu'il prononça avant de quitter Constantinople, en présence des cent cinquante Évêques du concile.

« Portez vos regards, leur dit-il, autour de » vous, et voyez, vous tous censeurs de ma » doctrine, voyez cette couronne de gloire » tressée à la place des mercenaires d'Ephraïm [*Orat. 34. pag. 517.*] » et de leur couronne d'ignominie (1). Voyez » ce sénat de Prêtres vénérables par leurs cheveux blancs et par leur prudence, cette ré» gularité des diacres, animés, peu s'en faut, » du même esprit, cette décence des lecteurs, » cette ardeur à s'instruire qui règne chez le » peuple, tant parmi les hommes que parmi

(1) Saint Grégoire appelle ici les Ariens mercenaires d'Ephraïm, par allusion aux dix tribus d'Israel, que Roboam, de la tribu d'Ephraïm, entraîna dans le schisme.

» les femmes, tous d'un égal mérite quant à
» la vertu; parmi les hommes, tant chez les
» philosophes que chez les plus simples, tous
» versés dans les choses de Dieu; tant chez
» les chefs que chez leurs subordonnés, tous
» pleins ici de soumission; tant chez les nobles
» que chez les savans et les gens de lettres,
» tous vrais soldats de Dieu, paisibles et doux
» dans tout le reste, mais guerriers généreux
» pour la défense de l'Esprit-Saint; tous res-
» pectueux envers le sénat ecclésiastique, au-
» quel l'entrée est ouverte, non par la bas-
» sesse de la lettre, mais par l'esprit vivi-
» fiant; tous vraiment érudits et adorateurs
» du vrai Verbe; parmi les femmes, tant chez
» celles qui, sous le joug du mariage, sont
» plus attachées à Dieu qu'à la chair, que chez
» celles qui, affranchies et libres de ce joug,
» se sont tout entières consacrées à Dieu;
» tant enfin chez les jeunes gens que chez
» les vieillards, ceux-là tendant saintement
» vers la vieillesse, et ceux-ci s'efforçant de
» se maintenir dans un état immortel par la
» nouvelle vigueur que leur donne l'espoir
» d'un meilleur avenir. Ce que je dis de cette
» couronne, je ne le dis pas selon le Sei-
» gneur. Toutefois je le dirai. J'ai été, moi
» aussi, de quelque utilité à ceux qui la
» composent. Quelqu'un d'entr'eux est l'ou-
» vrage de mes discours.... un fruit, une
» production de mon esprit, en la manière
» qu'il est donné à l'esprit d'enfanter ceux qui

» se détachent du corps. » Qu'on se rappelle qu'il n'y avoit qu'environ deux ans et demi que Grégoire avoit entrepris de rétablir dans Constantinople la foi qu'il y trouva presqu'éteinte, et l'on ne pourra s'empêcher d'admirer les succès étonnans de ses travaux apostoliques.

Tel étoit devenu l'état florissant de son Eglise, lorsqu'au mois de mai de l'an 381, se tint à Constantinople un concile, le deuxième œcuménique, composé des seuls Évêques des états de Théodose, qu'il assembla pour rétablir la paix dans les Eglises toutes troublées alors dans l'Orient, non-seulement par un grand nombre de sectes hérétiques, mais encore par les divisions qui régnoient entre les Catholiques (1). Le Pape Damase, qui alors occupoit le siége de Rome, n'y prit aucune part. Seulement, dans la suite, il reçut et confirma tous les décrets relatifs à la foi, qui y furent rendus. AN 381.

Concile œcuménique assemblé à Constantinople.

Les Evêques d'Egypte et de Macédoine ne se rendirent au concile, on ne sait pourquoi, que quelque temps après son ouverture ; avec eux se trouvèrent réunis, pour le former, cent cinquante Prélats, parmi lesquels on comptoit peut-être les trente-six de la secte des Macédoniens, que l'Empereur y avoit convoqués, dans l'espérance de pouvoir opérer leur

(1) Comme à Antioche, entre le parti de Mélèce et celui de Paulin.

réunion avec les Catholiques. Entre les autres, il y en avoit beaucoup qui, après avoir été d'ardens partisans de l'arianisme, avoient embrassé la foi catholique pour obéir à la loi du vingt-huit février de l'année précédente, et dont l'orthodoxie étoit fort suspecte. Mais on y en distinguoit aussi plusieurs d'un mérite éminent, tels que Grégoire de Nysse, Pierre de Sébaste, Amphiloque d'Icone, Cyrille de Jérusalem, Mélèce d'Antioche, etc., tous recommandables par leur savoir et par la pureté de leur foi, et amis zélés de Grégoire.

Avant que d'ouvrir le concile, les Évêques allèrent tous en corps saluer l'Empereur, qui les reçut avec les plus grands égards, et les pria, comme ses pères, de ne rien négliger pour pacifier les Eglises, et de commencer par celle de Constantinople, à laquelle il désiroit avant tout qu'ils nommassent un Évêque. Aussitôt après commença le concile, qui fut présidé par saint Mélèce d'Antioche, soit à cause de l'éminence de son siége, soit à cause de son âge et de sa grande vertu. Car c'étoit, dit Grégoire, un Prélat d'une piété rare, simple dans ses mœurs, d'un regard calme et serein, rempli de l'Esprit de Dieu, d'une fermeté entremêlée de modestie et de douceur, et qui s'étoit illustré par les grands combats qu'il avoit eu à soutenir pour la foi. Malgré son grand âge, il s'étoit rendu des premiers à Constantinople, dans la vue d'y tout disposer pour affermir et maintenir l'état

florissant de cette Eglise, dont il sentoit que l'influence pouvoit beaucoup sur les autres Eglises.

Le concile élit et installe Grégoire Évêque de Constantinople.

Le premier objet dont le concile s'occupa, conformément aux intentions de l'Empereur, fut la nomination d'un Évêque au siége de Constantinople ; mais avant que d'y procéder, il avoit à prononcer sur l'illégitimité de l'ordination de Maxime, qui s'en arrogeoit le titre. Cette question ne pouvoit présenter aucune difficulté. Le concile condamna solennellement son entreprise, comme absolument contraire aux canons, et déclara qu'il n'avoit point été et n'étoit pas Évêque, et que son ordination et tout ce qu'il avoit fait comme Évêque, étoit illégitime et nul. Le siége de Constantinople ayant été ainsi reconnu vacant, il ne s'agit plus que d'élire quelqu'un qui le remplît dignement. Eh ! quel autre pouvoit-ce être que Grégoire même, l'apôtre et le restaurateur de cette grande Église, que le peuple, plein d'admiration pour sa sainteté, pour son savoir, pour son éloquence, réclamoit avec tant d'instance, et pour lequel l'Empereur s'étoit prononcé ? Aussi les Évêques, malgré l'envie que lui portoient la plupart d'entr'eux, le proclamèrent-ils d'une voix unanime comme le plus digne et le plus capable d'occuper ce siége éminent, sans égard ni à ses larmes, ni à ses cris, ni à la résistance qu'il opposa. Car, quoiqu'il se sentît porté à accepter un tel fardeau par amour pour son troupeau et par l'intérêt

qu'il prenoit aux autres Eglises, il trembloit néanmoins de s'en charger, soit à cause de ses infirmités qui devenoient tous les jours plus graves, soit à cause des obstacles dont il prévoyoit que les mauvais Évêques traverseroient ses meilleurs desseins. Malgré tout, néanmoins, il consentit à subir le joug qu'on lui imposoit, et, au grand contentement du peuple, et en présence de l'Empereur, il fut installé par saint Mélèce, président du concile, assisté de tous les autres Évêques, dont quelques-uns, et entr'autres Grégoire de Nysse, célébrèrent cet heureux événement par des discours éloquens.

« Ils m'installèrent, dit notre Saint lui-mê-
Carm. de vit. pag. 24. » me, sur ce siége auguste, malgré mes cris » et mes larmes. Ce n'étoit cependant pas tout-» à-fait à contre-cœur que je l'acceptois, par » ce motif-ci uniquement. (Vous m'en êtes » témoin, ô Verbe divin ! je ne déguiserai » point la vérité.) Eh ! quel étoit-il ? Séduit » par de vaines illusions que je me faisois, je » me flattois, tant on est naturellement porté » à compter sur ce qu'on désire et à croire » aisé ce qu'on souhaite fortement, surtout » moi, dont l'esprit vise au grand en matière » de religion ; je me flattois, dis-je, que si » j'étois une fois investi de l'autorité attachée » à ce siége, car l'éclat des dignités donne » une grande influence, je pourrois, par ma » place entre l'Orient et l'Occident, concilier » ces deux parties du monde, en proie aux

» divisions les plus déplorables, telles qu'on » n'en a pas vu de semblables dans les temps, » ni anciens, ni modernes. »

Des divisions occasionées par le schisme d'Antioche.

Ces divisions que Grégoire déploroit tant, étoient occasionées par le schisme qui avoit eu lieu à Antioche entre les partisans de Mélèce et ceux de Paulin. Les Occidentaux refusoient toujours de communiquer avec les Orientaux, tant qu'ils ne reconnoîtroient pas Paulin pour seul Évêque de cette grande ville; et les Orientaux, indignés de ce qu'ils vouloient leur faire la loi, persistoient obstinément dans leur attachement au parti de Mélèce, et ne pouvoient souffrir qu'ils s'arrogeassent un pouvoir monarchique sur eux et sur les autres Eglises, faisant en cela allusion à l'autorité que le pape Damase s'attribuoit et avec laquelle il parloit. Les esprits étoient aigris, de part et d'autre, au point qu'il existoit entr'eux une guerre ouverte, dont Grégoire étoit profondément affligé, et à laquelle il espéroit pouvoir mettre fin. « Les chefs et les Pasteurs des peuples, » dit-il, ces dispensateurs des dons de l'Esprit-» Saint, qui du haut de leurs chaires ensei-» gnoient aux autres la voie du salut, tout » en prêchant la paix, se faisoient entr'eux » la guerre avec rage, poussant de hauts cris, » recrutant des auxiliaires, s'accusant mutuel-» lement, ne gardant nulle mesure dans leur » exaltation, dévalisant ceux dont chacun pou-» voit s'emparer le premier. Par une ambition » effrénée pour la domination et la monar-

» chie (comment, et en quels termes en
» pourrai-je parler ?) ils déchiroient le monde
» entier (1). Leurs querelles avoient déjà mis
» une plus grande séparation entre l'Orient et
» l'Occident, que les contrées et les climats mê-
» mes qui les séparent, et c'étoit, non pour le
» bien de la religion qu'ils se faisoient ainsi
» la guerre, comme ils affectoient de le mettre
» en avant, mais pour la défense des préro-
» gatives de leurs siéges... Imputerai-je ces
» discordes aux deux Évêques (2)? Non certes,
» ce n'est pas tant à eux, je les connois trop
» bien l'un et l'autre, qu'à leurs vils parti-
» sans ambitieux de places, vrais boute-feux,
» qui, dans leur attachement pour l'un ou
» l'autre, cherchoient si bien leurs propres
» intérêts, si toutefois on peut dire que c'étoit
» si bien, et non le comble des maux. »

(1) On sent que toutes ces expressions doivent être prises non à la lettre, mais au figuré, et qu'elles signifient seulement que l'acharnement avec lequel les Orientaux et les Occidentaux se disputoient au sujet de Mélèce et de Paulin, étoient extrême et plein d'animosité. Du reste, on peut remarquer ici combien sont anciennes les prétentions des Orientaux contre la primauté du siége de Rome. Leurs injustes préventions contre sa suprématie clairement établie par Jésus-Christ même, et que la simple raison commanderoit comme le meilleur de tous les moyens pour le maintien de l'unité dans l'Eglise, si elle n'étoit pas fondée sur une aussi puissante autorité, après avoir long-temps été le sujet de vives contestations, ont fini par amener un schisme malheureux qui dure encore.

(2) A Mélèce et à Paulin.

Saint

Grégoire tâche en vain dans le concile d'éteindre ce schisme.

Saint Mélèce étant mort peu de jours après avoir installé Grégoire sur le siége de Constantinople, il eût été bien facile de rétablir la paix avec les Orientaux. Il eût suffi, conformément à l'accord fait précédemment entre les deux partis à Antioche, de ne pas nommer à sa place, et de reconnoître Paulin pour son successeur légitime. Mais les esprits des Orientaux étoient trop aigris pour céder en quelque chose aux Occidentaux. Grégoire, en ardent ami de la paix, eut beau proposer au concile un parti aussi sage qui eût entièrement éteint le schisme; loin d'être écouté, il excita contre lui un murmure général d'abord parmi les jeunes Évêques, et ensuite parmi même la plupart des vieillards, qui se laissèrent entraîner par eux. Ils s'obstinèrent presque tous à donner un successeur à Mélèce, c'est-à-dire à perpétuer cette déplorable guerre. Alors Grégoire, qui depuis la mort de saint Mélèce présidoit le concile en sa qualité de Patriarche de Constantinople, voyant que tous ses efforts pour ramener la paix étoient inutiles, fut vivement affligé de son élévation sur un siége qu'il n'avoit accepté que dans l'espoir qu'il lui donneroit assez d'influence pour la rétablir, et son chagrin alla jusqu'au point de vouloir dès-lors l'abdiquer. Mais laissons-le raconter lui-même ce qu'il fit dans cette occasion, de quelle manière il parla au concile, et quelle conduite tinrent les Evêques.

« Aussitôt après la mort de Mélèce, dit-il,

Carm. de vit. pag. 25.

» il fut soumis au concile une question qui
» jamais n'auroit dû être proposée, et qu'agi-
» tèrent avec chaleur les factieux et les mé-
» chans, à qui il tardoit d'opposer un autre
» Prélat à Paulin, seul alors sur le siége d'An-
» tioche. Il s'éleva à ce sujet de part et d'autre
» une discussion fort animée, qui d'un côté
» avoit pour but la paix, et de l'autre, le dé-
» sordre.

Discours qu'il adresse à cet effet au concile.

» Alors je leur exposai ce qui me paroissoit
» le plus avantageux et le plus propre à re-
» médier aux maux qui affligeoient l'Eglise.
» Je vois, mes amis, leur dis-je, que vous
» n'êtes pas tous d'accord dans vos opinions,
» et que vous ne vous mettez pas en peine
» d'aborder la discussion des points dont nous
» devrions maintenant nous occuper, mais
» que vous vous écartez infiniment du but que
» nous devrions nous proposer. Car ce n'est
» que d'une ville seulement que vous vous
» occupez, et cela pour l'agiter encore par
» de plus grands troubles. C'est en effet à
» quoi tendent vos vues, et c'est pour cela
» que vous réclamez le ministère de ma
» main (1). Pour moi j'ai de plus grands et
» de plus importans intérêts qui m'occupent.
» Eh ! voyez ce vaste globe de la terre, qui
» été scellé par des ruisseaux du précieux

(1) Saint Grégoire, comme président du concile, auroit été l'Evêque consécrateur du successeur qu'on auroit donné à saint Mélèce.

» sang d'un Dieu fait homme, qui, pour prix
» de notre rançon, s'est sacrifié lui-même, et
» qui l'a été encore par celui d'une infinité
» d'autres victimes d'un ordre inférieur (1). Il
» a été mis dans une agitation violente par
» deux Anges (je leur donne ce nom, mais
» non, ils ne méritent pas, je le dis avec dou-
» leur, un aussi grand honneur. Au contraire,
» plus ils participent à la dignité d'Anges,
» plus il est indigne d'eux de donner lieu à
» des querelles et à des désordres. Car celui
» qui est d'une condition supérieure, doit
» aussi se montrer supérieur en vertu). Tandis,
» il est vrai, que vivoit Mélèce et qu'il étoit
» incertain si les Occidentaux, toujours aigris
» contre lui, ne l'admettroient pas enfin à leur
» communion, on pouvoit être excusable de
» donner quelques légères mortifications à ces
» Prélats, les défenseurs, à leur dire, des lois
» de l'Eglise. Car un homme d'une douceur
» comme la sienne, eût bien pu, à la fin, cal-
» mer leur courroux. Alors notre incertitude
» à cet égard étoit pour nous un motif des
» plus rassurans. Mais à présent qu'il n'y a
» plus lieu à aucune agitation, Dieu lui-même
» nous ayant rendu le calme (2), que suis-je
» d'avis de faire ? Ah! accueillez mon opinion,
» opinion dictée par la prévoyance, bien plus
» sage que celle des jeunes gens, dont sans

(1) Par les Martyrs.
(2) Par la mort de Mélèce.

» doute nous autres vieillards ne pourrons
» gagner la bouillante ardeur ; toujours ils
» se laissent dominer par une vaine gloire.
» Que le siége d'Antioche reste occupé par
» celui qui l'occupe maintenant. Eh ! quel in-
» convénient y a-t-il que nous pleurions un
» peu plus de temps encore Mélèce, ainsi que
» cela se pratiquoit autrefois ? Bientôt mettront
» fin à ces contestations la vieillesse de Paulin
» et le fatal et heureux terme de sa vie, éga-
» lement réservé à tous les hommes. Il s'en
» ira lui, en mourant, au lieu après lequel il
» soupire depuis long-temps, remettre son
» esprit à Dieu de qui il l'a reçu, et nous
» alors, d'un commun accord avec le peuple
» d'Antioche et les sages Evêques, nous don-
» nerons, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, un
» autre Prélat à ce siége, et ainsi cesseront à
» la fois tous nos maux. Car d'un côté, et ce
» sera le principal avantage qui en résultera,
» nous attirerons à nous les étrangers eux-
» mêmes (certes, les Occidentaux sont, à ce
» que je vois, des étrangers (1) pour nous);
» et de l'autre, nous rétablirons la paix dans
» Antioche, parmi un si grand peuple las de-
» puis long-temps de ses dissensions. »

» Il est temps enfin, il est temps qu'ils
» cessent ces troubles dont le monde est
» agité. Ayons pitié de ceux qui à présent

(1) Aucun Evêque d'Occident ne s'étoit encore rendu au concile.

» vivent dans le schisme, de ceux qui sont
» près d'y tomber, de ceux aussi qui dans
» la suite y seront entraînés. Que personne
» n'aie envie de voir jusqu'où il pourra aller,
» et si à la longue il ne gagnera pas le dessus.
» Notre sainte et auguste doctrine est ré-
» duite à cette critique alternative, ou d'être
» conservée encore, ou de périr sans retour
» par l'esprit de faction. De même qu'on
» impute à un peintre le vice des couleurs
» qu'il emploie, et à un maître les mau-
» vaises mœurs de ses disciples, quoique
» peut-être sans fondement; de même aussi
» rend-on responsable un mauvais chrétien, et
» plus encore un prêtre, des torts faits à la
» religion. Ah ! laissons-nous vaincre en quel-
» que chose par les Occidentaux, pour rem-
» porter nous-mêmes une plus grande victoire,
» pour nous conserver tous à Dieu, et pour
» sauver le monde, qui autrement est près
» de périr misérablement. La victoire n'em-
» porte pas en toutes choses avec elle la gloire.
» Il est plus beau de perdre avec honneur,
» que de posséder avec indignité. C'est là ce
» que sait bien la Trinité. C'est ce qu'au
» milieu d'une grêle de pierres, a prouvé le
» libre éclat que j'ai donné à mes predica-
» tions qui m'ont attiré l'envie des méchans.

» Je vous propose aujourd'hui avec sim-
» plicité et droiture ce que je crois le plus
» convenable aux vues que nous devons avoir.
» Que si quelque méchant pense que c'est

» par complaisance que je parle ainsi, parce
» qu'il se sera vendu lui-même, car il est des
» gens, oui, il en est, qui regorgeant d'or,
» et dont l'ardeur du zèle égale les riches-
» ses, font des Prélats un trafic honteux; ou
» bien que c'est, comme il arrive à plusieurs,
» par des vues particulières d'intérêt, parce
» qu'il agit lui-même avec ruse et sourde-
» ment dans le mal qu'il fait; ou bien
» enfin, que c'est par l'ambition de dominer
» ici, parce qu'il a lui-même cette ambition:
» que le jugement de ce qui en est soit
» réservé au dernier feu où tout sera éprou-
» vé. Quant à moi, permettez que je vive
» sans siége, d'une vie obscure à la vé-
» rité, mais du moins exempte de danger.
» J'irai me fixer quelque part où il n'y aura
» point de désordres à craindre. Certes, cela
» vaut mieux que de rester avec des gens
» qu'on ne peut entraîner dans sa manière de
» penser, et dont il n'est pas possible non
» plus d'adopter les opinions déraisonnables.
» Allons, si quelqu'un a des vues sur ce siége,
» qu'il s'avance. Il fera tour à tour bien de
» dignes et de mauvais Prélats. Prenez sur cela
» la résolution qu'il vous plaira. Je vous ai dit
» mon opinion.

Ce discours excite contre lui une violente rumeur.

» Ce fut ainsi que je leur parlai, et eux
» aussitôt, tels qu'une troupe de geais prêts
» à en venir au combat, poussèrent des
» cris aigus, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.
» On eût dit une réunion tumultueuse de

» jeunes gens, un atelier bruyant d'ouvriers,
» un tourbillon impétueux soulevant la pous-
» sière, des coups de vent violens. Pas un
» homme en dignité n'eût cru convenable, par
» crainte de Dieu et par respect pour sa place,
» de conférer avec de telles gens, qui ne fai-
» soient entendre que des paroles confuses,
» désordonnées. On les eût pris pour un essaim
» de frêlons, qui tout à coup s'élancent en
» foule sur le visage. La gravité des vieillards
» suivit l'impulsion des jeunes, au lieu de
» les ramener à la raison. Eh! voyez comme
» étoit louable le motif qui les animoit! Il
» falloit, disoient-ils, que les affaires de l'E-
» glise suivissent dans leur cours celui du
» soleil, qui sort, en se levant, de ces régions
» d'où Dieu, revêtu de notre chair, a d'abord
» apparu sur la terre. Mais qu'importe cela?
» Apprenons, non à révérer le cours périodi-
» que des astres, mais à voir dans la chair
» du Christ une victime de propitiation du
» genre humain tout entier. Que s'il a pris
» naissance en ces lieux-ci, pourroit-on leur
» dire peut-être avec plus d'assurance, c'est
» afin qu'après y avoir trouvé la mort sans
» obstacle, de là résultât sa résurrection, et
» de là notre salut. Ne devoient-ils point,
» pensant de même, se rendre à ceux qui leur
» donnoient d'aussi sages conseils? On peut
» juger par-là quelles étoient dans tout le reste
» leurs hautes vues. »

Grégoire, indigné de la conduite de tous ces

Prélats et de la frivolité de leurs raisonnemens, fait ensuite contre eux une sortie vive et pleine d'aigreur, leur reprochant la légèreté de leur caractère, leur adresse à ménager le parti des hommes puissans, la mobilité de leurs opinions dont ils changeoient selon les circonstances et leurs intérêts particuliers, et les coups funestes qu'ils portoient à la foi. Ils auroient voulu, parce qu'ils venoient de le traiter en ami en le plaçant sur le siége patriarchal, qu'il eût favorisé leur animosité contre les Occidentaux, et donné avec eux, pour les mortifier, un successeur à Mélèce. Mais il n'étoit pas homme à trahir par complaisance les intérêts de la paix, et à tremper dans une résolution qui ne tendoit qu'à perpétuer le schisme. « Qu'est-il besoin, dit-il,
Carm. de » que je rapporte tout ce que me dirent pour
vit. pag. 29. » tenter ma vieillesse ces chauds amis, qui
» m'accordoient, à la vérité, le premier rang
» parmi eux, mais qui (oh ! quelle indignité !)
» exigeoient de leur cher Grégoire, comme
» ses amis sincères (sincères s'entend sous
» la condition de s'unir à eux pour faire le
» mal), que je leur prêterois en tout mon
» assistance. Quoi ? en tout ! Eh ! qui peut
» se faire à soi-même illusion au point de se
» persuader que ce seroit la multitude, et non
» le Dieu Verbe, qui m'attireroit dans quelque
» parti ? Les eaux des fontaines remonteront
» vers leur source, et la flamme prendra une
» autre direction que celle qu'elle prend na-

» turellement, avant qu'il m'arrive de prostituer » en quelque chose mon salut. »

Dès-lors cependant Grégoire, désespérant de calmer des esprits aussi exaltés et de les faire entrer dans ses vues pacifiques, cessa de prendre la même part aux séances du concile. Il n'y parut plus que rarement, et donna clairement à connoître, par toute sa conduite, qu'il étoit décidé, ainsi qu'il l'avoit annoncé, à abdiquer son siége pour aller chercher le repos dans la solitude, loin des hommes turbulens et ennemis de la paix. Il quitta même le palais épiscopal et alla loger ailleurs. Le peuple et tous ceux qui lui étoient dévoués ayant jugé par-là qu'il se disposoit à les quitter, en furent consternés, et firent éclater d'une manière bien glorieuse pour lui leur douleur et l'amour qu'ils lui portoient. « Ils me sup» plioient à grands cris, dit-il, de ne pas les » abandonner, en levant leurs mains vers Dieu, » m'en conjurant en son nom, et me pleurant » déjà comme si je fusse mort. O douleur! » ô larmes! le moyen pour moi de tenir à » un tel spectacle et de n'en être pas touché! » *Quoi! vous nous allez quitter, disoient-* » *ils, nous qui sommes votre moisson, moisson* » *pauvre autrefois, mais aujourd'hui si floris-* » *sante? Et à qui laisserez-vous ce peuple de* » *prosélytes réuni à vos portes, à qui il ne* » *faut plus que les ouvrir, cet autre à qui vous* » *les avez déjà ouvertes, cet autre encore qui* » *est à la poursuite des brebis égarées? Qui*

Grégoire, affligé de l'opposition des évêques à la paix, pense à quitter son siége.

Carm. de vit. pag. 29.

Le peuple catholique en est dans la consternation. Ses instances pour le retenir.

» *nourrira ces ouailles que vous avez enfantées?*
» *Ah ! respectez vos propres travaux qui vous*
» *ont épuisé. Donnez à Dieu et à nous ce qui*
» *vous reste encore de vie. Que ce soit ce tem-*
» *ple-ci qui vous congédie de ce monde !* Un
» tel langage me brisoit le cœur. Mais je de-
» meurois néanmoins inflexible dans ma ré-
» solution. » . .

Les Evêques d'Egypte et de Macédoine querellent son élection au siége de Constantinople.

Quelque inébranlable que se montrât Grégoire, il est difficile de croire qu'il ne se fût enfin laissé fléchir par les lamentations d'un peuple qui lui témoignoit tant d'affection et de regrets et qui lui étoit si cher à lui-même. Mais le nouvel orage qu'on va voir s'élever dans le concile fit qu'aucune considération ne fut plus capable de le retenir. Il y fut excité par les Évêques d'Égypte et de Macédoine, qui sur ces entrefaites arrivèrent à Constantinople; ils portèrent au concile des préventions et un esprit d'animosité qu'ils y manifestèrent dès leur entrée même. Ils accusèrent hautement les autres Évêques d'avoir, en intrônisant Grégoire sur le siége de Constantinople, violé les lois de l'Église qui prohibent la translation d'un Évêque d'un siége à un autre; reproche assurément bien mal fondé, puisqu'il n'avoit été, ainsi qu'on l'a déjà vu, en possession d'aucun siége, et que d'ailleurs ces lois qu'ils faisoient sonner si haut n'étoient plus généralement en vigueur. Ce n'étoit cependant pas qu'au fond ils lui en voulussent personnellement, ni qu'ils fussent réellement dans l'in-

Carm. de vit. pag. 28.

tention de faire casser son élection. Car ils le faisoient prévenir secrètement qu'ils n'étoient pas dans de mauvaises dispositions à son égard. Seulement ils étoient bien aises, en querellant son installation, de donner des mortifications aux Orientaux, et de satisfaire ainsi leur ressentiment contre eux.

« Tout à coup, dit Grégoire, arrivèrent
» les Évêques d'Égypte et de Macédoine, qui *Ibidem.*
» avoient été convoqués pour contribuer à la » paix en quelque chose, manifestant une » morgue occidentale (1) et des sentimens » âpres, bien disposés à attaquer les Orien- » taux, qui de leur côté étoient prêts à leur » tenir tête. Parmi bien des questions qu'ils agi- » tèrent d'abord par esprit d'animosité, plutôt » que par aucun motif raisonnable, ils en vin- » rent, avec une aigreur extrême, à l'examen » d'une qui me regardoit personnellement, » mettant à la torture des lois depuis long- » temps sans vigueur, qui d'ailleurs ne pou- » voient nullement m'être appliquées. Ce n'é- » toit pas, à la vérité, en haine pour ma per- » sonne, ni qu'ils cherchassent à donner mon » siége à d'autres; non, mais uniquement » pour inquiéter ceux qui m'avoient installé. » Au moins me l'assuroient-ils par des avis » secrets. »

---

(1) Les Orientaux taxoient les Occidentaux de morgue et de rudesse; et les Occidentaux à leur tour imputoient aux Orientaux de la légèreté et de la mobilité dans le caractère.

Mais ce saint homme, l'ami passionné de la paix, révolté de leur esprit factieux et turbulent, et voyant l'orage qu'ils alloient exciter dans le concile, n'attendit pas qu'il éclatât entièrement. Il prit à l'instant le parti d'abdiquer son siége, ne voulant point être le prétexte d'une lutte inévitable dans le sein du concile. Car il est certain que les Évêques qui l'avoient installé, quoique refroidis à son égard, auroient soutenu avec acharnement la régularité et la validité de son installation, et n'auroient jamais consenti à reconnoître qu'ils avoient agi en ignorans et contre l'esprit des canons. Ils se seroient fait un point d'honneur de défendre leur propre ouvrage, ce qui eût occasioné des débats scandaleux qu'il se hâta de prévenir.

Ces querelles injustes déterminent Grégoire à abdiquer son siége. Il propose sa démission au concile.

Carm. de vit. pag. 29.

« Dès qu'il eut plu à ces Prélats, dit-il, » d'agiter la question dont je viens de parler, » je rompis aussitôt mes liens. Je saisis de » bon cœur (de long-temps je ne pourrois » le persuader aux ambitieux, c'est chose bien » claire : rien pourtant de plus vrai); je » saisis, dis-je, de bon cœur cette occasion » de regagner mes champs et la solitude. Je » me rendis au milieu des Prélats et leur parlai » en ces termes : Prélats que Dieu a rassemblés ici pour délibérer sur des points qui » lui soient agréables, que ce qui me regarde » n'occupe qu'un rang inférieur. Car de quelque » manière que cela tourne, ce n'est, par rapport à une aussi auguste assemblée, que bien

» peu de chose, malgré toutes les vaines » prétentions que je pourrois avoir. Visez à » quelque chose de plus important. Réunissez-» vous, rattachez-vous enfin ensemble par les » liens de la concorde. Jusqu'à quand nous » rendrons-nous un objet de risée par nos ma-» nières farouches, et comme des gens qui ne » savent respirer que combats ? Tendez-vous » de bon cœur et fraternellement les mains. » Quant à moi, je suis un autre Jonas le pro-» phète : je me livre moi-même pour la con-» servation du vaisseau, bien que je ne sois » pas la cause de la tempête qui l'agite. Pre-» nez-moi comme désigné par le sort, et me » précipitez dans la mer. Quelque baleine hos-» pitalière me recueillera du fond des eaux. » Mais vous, dès ce moment, commencez à n'a-» voir qu'un même esprit. Portez après cela » partout vos pas. Que ce lieu-ci soit appelé » le lieu de dilatation. Cela tournera à ma *Genes.* 26. » gloire. Que si c'est à moi que vous vous » arrêtiez, ce sera pour vous une honte. Je » me fais, moi aussi, une loi de combattre pour » la défense des lois. Si c'est ainsi que vous » pensez, il n'y aura rien d'odieux dans ce » que vous ferez. Ce n'a pas été avec plaisir » que j'ai été installé. Mais à présent je me » retire de mon plein gré. L'état où est mon » corps m'y engage aussi. La mort est une » dette que j'ai à payer. Dieu en est le maître. » Mais, ô ma Trinité ! il n'y a que vous seule » dont je sois en peine. Quelle langue habile

» aurez-vous pour vous défendre, ou qui au » moins parle avec liberté et soit remplie de » zèle ? Adieu, portez-vous bien, et souvenez-» vous de mes travaux.

» Telles furent les paroles que je leur adres-» sai ; ils en furent ébranlés, et moi cepen-» dant je sortis, moitié content et moitié triste ; » content de mettre quelque terme à mes tra-» vaux, mais triste d'ignorer ce que devien-» droit mon peuple. Eh ! quel est l'homme » qui, privé de ses enfans, n'en auroit pas » le cœur déchiré ? Ainsi étois-je affecté. Quant » à eux, il n'y a que Dieu et eux-mêmes qui » sachent s'ils n'étoient pas secrètement mus » par quelque autre motif que celui qu'ils met-» toient en avant (Ce sont des rochers, piéges » cachés sous les eaux de la mer, qui causent » la perte des vaisseaux) ; c'est ce que d'autres » prétendent. Pour moi, je m'abstiendrai d'en » rien dire. Je ne m'occupe pas à découvrir » de criminelles intrigues, accoutumé que je » suis à agir avec cette simplicité d'où naît le » salut, qui est la chose seule dont je me » mette en peine. Ce que je ne sais cependant » que trop, c'est qu'ils m'honorèrent d'un » prompt assentiment à ce que je leur propo-» sai. C'est ainsi que la patrie gratifie ses » amis. »

Générosité admirable de Grégoire. Combien il

On ne trouvera peut-être pas dans toute l'histoire ecclésiastique une action plus généreuse et plus héroïque que celle que fit Grégoire dans cette circonstance. Il s'agissoit du siége

alors le plus éminent de l'Orient, qu'il avoit relevé lui-même par une infinité de peines et de travaux qui lui avoient acquis le titre de confesseur de la foi. Il y avoit été placé par une élection des plus canoniques et des plus solennelles qui se fût encore vue. Il s'étoit concilié, par ses vertus et par son éloquence, l'amour et la vénération de tout le peuple, des grands comme des petits, bien au-delà de tout ce qu'on en pourroit dire. Il avoit lui-même une telle affection pour son troupeau, que, malgré ses infirmités et les chagrins dont ses ennemis l'abreuvoient, il ne savoit jamais rompre les liens qui l'y tenoient attaché. Mais dès l'instant qu'il se persuade qu'en se retirant il pourra calmer les troubles et les divisions qui règnent dans le concile, et ramener la paix entre les Évêques, il n'y a plus aucune considération qui soit capable de le retenir. Il abdique sans balancer une place qu'il avoit si glorieusement et si légitimement acquise, et qui eût été l'objet de l'ambition de tant d'autres. Il sacrifie tout à la gloire de Dieu.

Il est étonnant que le concile ait accepté sa démission aussi facilement.

Mais ce qui étonne, c'est que le concile, qui connoissoit tout le mérite de ce grand homme, et combien il étoit encore nécessaire à un troupeau aussi considérable et nouvellement formé, soit pour le grossir, soit pour l'affermir de plus en plus dans la foi, ait accepté avec tant de facilité sa démission, sans lui témoigner ni égards, ni estime, ni regrets, et sans faire attention à l'impossibilité où il seroit de subs-

tituer à sa place quelqu'un qui par son savoir, son éloquence et son zèle, fût en état, comme lui, d'en imposer aux hérétiques, et ne laissât pas, ainsi que cela arriva, déchoir cette Église de l'état florissant dans lequel il l'avoit mise. Ce qui étonne encore, c'est que les Orientaux, qui venoient de l'élire d'une voix unanime, n'aient rien fait pour maintenir leur propre ouvrage, et aient vu son abdication avec la même indifférence que les Egyptiens et les Macédoniens qui l'avoient provoquée. On ne peut qu'attribuer leur étrange conduite à l'envie secrète qu'ils lui portoient à cause de sa grande supériorité sur eux tous, et à un fonds de ressentiment et de dépit de trouver toujours en lui un censeur imposant et sévère, qui leur reprochoit avec une sainte liberté leurs torts et leurs vices, sans qu'aucun respect humain fût jamais capable de lui fermer la bouche.

Tous cependant dans le concile n'étoient pas ainsi affectés à son égard, non sans doute. Il y comptoit, comme on l'a déjà dit, nombre de partisans et d'amis qui avoient la plus haute estime pour lui, et qui gémissoient de tout ce qui se passoit. Mais probablement les uns, intimidés par l'audace des plus turbulens, n'osoient se déclarer ouvertement en sa faveur, et les autres ne pouvoient se faire entendre. « Plusieurs, dit-il lui-même, furent tellement
Carm. de vit. pag. 30. » choqués et indignés que le concile acceptât » ma démission, qu'aussitôt qu'ils s'aperçurent » de

» de la détermination qu'il prenoit, ils sor-
» tirent précipitamment, comme s'ils se fussent
» dérobés aux coups de la foudre, se bou-
» chant les oreilles et se frappant les mains
» pour n'être pas témoins de l'élévation d'un
» autre à ma place. »

Grégoire obtient aussi de l'Empereur l'agrément de quitter son siége.

Il restoit à Grégoire, pour mettre le dernier sceau à son abdication, à la faire agréer à l'Empereur. Il alla en conséquence tout de suite trouver ce Prince, non en homme qui, regrettant sa place, seroit bien aise qu'on lui fît violence pour la garder, mais dans la disposition sincère d'obtenir la liberté de la quitter. Aussi dans sa démarche rien n'annonça qu'il cherchât à intéresser et à appitoyer le Prince en sa faveur. « Me présentai-je, dit-il, devant
» lui, la tête penchée ? me prosternai-je en
» l'abordant ? lui pris-je la main (1) ? lui *Carm. de vit. pag. 29.*
» adressai-je des supplications ? me fis-je pré-
» céder auprès de lui par des amis, par ceux-
» là surtout qui tenoient un haut rang, et
» m'étoient le plus dévoués, afin de parler en
» ma faveur? répandis-je de l'or, cet agent si
» puissant, dans la vue de me faire maintenir
» sur un siége aussi éminent? Que des hommes
» souples, féconds en expédiens, aient recours
» à de pareils moyens. Pour moi, aussitôt
» que j'eus accouru auprès du Prince, en pré-
» sence d'une foule de personnes qui obser-

(1) Pour la lui baiser, comme cela se pratiquoit à l'égard des Princes.

tituer à sa place quelqu'un qui
savoir, son éloquence et son zèle,
comme lui, d'en imposer aux hé
ne laissât pas, ainsi que cela
cette Église de l'état floriss
l'avoit mise. Ce qui étonne
les Orientaux, qui venoie
voix unanime, n'aient ri
leur propre ouvrage,
tion avec la même i
tiens et les Macéd
quée. On ne pe
conduite à l'en
à cause de sa
et à un fond
trouver tou
et sévère
liberté l
respect
la bo
T
ai
qu
rois d
que faveu
uelque peu à l
r avec honneur
. Je suis las d'être
tous, même de mes a
, puis avoir d'égard que
xigez des Prélats qu'ils s'a
lement entr'eux, qu'ils metten
es, au moins par complaisance
, si ce n'est pas par la crainte de
de ses châtimens. Vous qui avez a
udace effrénée des barbares, triom
d'une guerre qui ne vous coûtera pas de s
» Exigez, lui montrant en même temps
» cheveux blancs, et lui exposant les su
» dont pour Dieu j'ai été trempé; *exige*
» *liberté d'un vieillard qui a su souffrir*
» *courage pour l'avantage du monde; vous*
» *vez combien ç'a été malgré moi, que*
» *m'avez placé sur ce siége.*

» L'Empereur, ajoute Grégoire, appla

» voient ce que je venois faire : *Très-généreux*
» *Empereur*, lui dis-je, *je viens moi aussi*
» *implorer une grâce de votre toute-puissance.*
» *Ce n'est ni de l'or que je vous demande, ni*
» *des lames dorées, ni des voiles pour la table*
» *sacrée, ni aucune éminente dignité pour*
» *quelqu'un de mes proches, ou l'honneur, ô*
» *excellent Prince ! d'être auprès de votre per-*
» *sonne. Ce sont là des choses bonnes pour*
» *d'autres qui courent après ce qui n'est que de*
» *mince valeur. Mais moi, je me crois digne*
» *de plus grandes. Que cette unique faveur-ci*
» *me soit accordée, de céder quelque peu à l'en-*
» *vie. Je veux bien traiter avec honneur les*
» *siéges, mais de loin. Je suis las d'être en*
» *butte à la haine de tous, même de mes amis,*
» *parce que je ne puis avoir d'égard que pour*
» *Dieu seul. Exigez des Prélats qu'ils s'accor-*
» *dent amicalement entr'eux, qu'ils mettent bas*
» *les armes, au moins par complaisance pour*
» *vous, si ce n'est pas par la crainte de Dieu*
» *et de ses châtimens. Vous qui avez arrêté*
» *l'audace effrénée des barbares, triomphez*
» *d'une guerre qui ne vous coûtera pas de sang.*
» *Exigez*, lui montrant en même temps mes
» cheveux blancs, et lui exposant les sueurs
» dont pour Dieu j'ai été trempé ; *exigez la*
» *liberté d'un vieillard qui a su souffrir avec*
» *courage pour l'avantage du monde ; vous sa-*
» *vez combien ç'a été malgré moi, que vous*
» *m'avez placé sur ce siége.*

» L'Empereur, ajoute Grégoire, applaudit

» devant tout le monde à ces paroles que je » lui adressai, et tous les autres y applaudi» rent de même, et j'obtins la grâce que je » sollicitois, avec peine, à la vérité, à ce que » l'on dit, mais enfin je l'obtins. » Ainsi, tandis que le concile avoit reçu sa démission avec une facilité vraiment injurieuse pour lui, ce Prince, qui sentoit toute la perte qu'alloit faire l'Eglise de Constantinople, ne l'accepta qu'avec regret; et si ce n'eût été par égard pour sa vieillesse et pour ses infirmités, il n'eût probablement jamais consenti à sa retraite, dont d'ailleurs il voyoit le peuple tellement affligé, qu'il craignoit avec raison qu'il ne se livrât à des mouvemens séditieux pour le retenir.

Soins de Grégoire auprès du Clergé et du peuple pour que sa retraite ne cause aucun trouble dans la ville.

Grégoire avoit reçu, de la part du peuple, de trop grands témoignages d'affection, pour n'avoir pas aussi à craindre que son abdication ne fût marquée par quelque soulèvement. Aussi, dès que l'Empereur eut consenti à sa retraite, mit-il tous ses soins à calmer les esprits et à prévenir tout désordre. « De quoi, dit-il, » m'occupai-je ensuite? Je portai, j'engageai tout » le monde à se tenir tranquille, et à ne pas » penser en aucune manière à des actes de ré» bellion, par amour pour moi et en haine des » méchans. J'employai les caresses, les louan» ges. J'excusai les malintentionnés. Je flattai » le clergé, le peuple, les chefs du troupeau, » tout ce qu'il y avoit d'anciens Fidèles, tout » ce qu'il y avoit de prosélytes, inconsolables » tous de la perte de leur père; ceux enfin

Carm. de vit. pag 30.

» d'entre les Évêques qui en étoient dans la
» consternation. »

Après avoir ainsi disposé, avec un courage et un zèle admirables, tout son troupeau à supporter avec calme le chagrin que lui causoit sa retraite, il ne pensa plus qu'à l'effectuer. Mais auparavant il voulut pour la dernière fois adresser la parole à ses chères ouailles. Il prononça, dans la grande église de Sainte-Sophie, un long et éloquent discours en présence des cent cinquante Évêques du concile, dans lequel, pour justifier la conduite qu'il avoit tenue, après avoir rendu compte de l'état misérable où il avoit trouvé le troupeau catholique, de la situation brillante où il le laisse, des peines dont ses travaux ont été traversés, de la saine doctrine dont il l'a imbu, il s'écrie : « Telle

Son discours au concile et au peuple avant sa retraite.

Orat. 32. pag. 522.

» est, ô vous tous, l'apologie de ce que je
» suis venu faire dans cette ville. Que si je
» mérite des éloges, j'en rends grâces à Dieu,
» et à vous aussi qui m'y avez appelé. Que
» si je n'ai pas entièrement rempli vos espérances,
» je lui en rends néanmoins encore grâces.
» Car je suis bien sûr de ne pas mériter en tout
» votre blâme. Je ne me défie pas, à cet égard,
» de votre propre témoignage. Ai-je par cupidité
» rançonné ce peuple ? Ai-je cherché avec lui
» mes intérêts particuliers, comme je le vois
» faire à tant d'autres ? Ai-je chagriné cette
» Église ? Peut-être à la vérité est-il d'autres
» gens que j'ai molestés, contre lesquels, lors-
» qu'ils s'imaginoient m'avoir vaincu sans m'en-

» tendre, j'ai élevé ma voix ; mais vous, nul-
» lement, autant que je puis m'en rendre té-
» moignage. Je n'ai pris de vous, comme le 1. *Rois*. 12.
» disoit le grand Samuel à Israel, dans ses
» contestations avec lui au sujet d'un roi, ni
» bœuf, ni victime de propitiation pour vos
» péchés, ni telle ou telle autre chose, pour
» ne pas tout détailler en particulier ; Dieu
» m'en est témoin. Mais j'ai conservé mon pon-
» tificat pur et sans tache. Que si j'ai brigué
» le pouvoir et mon élévation à des siéges
» éminens, ou l'honneur de fréquenter les
» cours des Rois, qu'il m'arrive de ne jamais
» obtenir autre chose de glorieux, ou qu'après
» l'avoir obtenu, j'en sois déchu ! Qu'est-ce
» donc que je dis là ? Certes, je ne suis pas
» un nourrisson de la vertu tout-à-fait désin-
» téressé : non, je n'ai pas atteint un aussi
» haut degré de perfection. Accordez-moi la
» récompense de mes travaux. Et quelle ? non
» pas celle que s'imaginent peut-être certains,
» toujours prêts à tout accepter, mais celle
» qu'il m'est le plus sûr de rechercher. Per-
» mettez-moi de me reposer de mes longues
» fatigues. Ayez égard à ma vieillesse. Honorez
» mon séjour parmi vous. Substituez à ma
» place un autre Prélat qui, au lieu de moi,
» soit persécuté, dont les mains soient pures,
» qui ne manque pas de talent pour la parole,
» qui soit en tout capable de vous servir et
» de vous aider à supporter le poids des af-
» faires ecclésiastiques. Car il faut, pour ce

» temps-ci surtout, de tels hommes. Voyez » dans quel état est mon corps, et comme il » est épuisé par l'âge, par les infirmités et par » le travail. A quoi peut vous être bon encore » un vieillard languissant, exténué, dont cha- » que jour, pour ainsi dire, fait mourir, » non-seulement le corps, mais aussi les sol- » licitudes ; qui même à peine peut vous adres- » ser ce discours ? Ne refusez pas d'ajouter foi » à la parole de votre maître. Jamais vous ne » vous en êtes défiés jusqu'ici. Je suis las, » d'ailleurs, de me voir reprocher ma modéra- » tion et ma douceur. Je suis las d'avoir à » combattre contre les mauvaises langues, con- » tre l'envie, contre des ennemis, et contre les » nôtres même. Les uns me portent des coups » en face, et m'atteignent moins, parce qu'on » se garde aisément d'un ennemi qui agit à » découvert. Mais les autres me guettent par » derrière, et sont bien plus à craindre, parce » qu'il est plus facile à quelqu'un dont on ne » se méfie pas, de blesser mortellement. »

Comme ses ennemis, surtout les Evêques, lui reprochoient d'avilir la dignité de sa place par une table mal servie, par des habits communs et grossiers, en se produisant au-dehors comme un simple particulier, et en n'affectant rien de grand dans les audiences qu'il donnoit:
Orat. 32, « Certes, dit-il, j'ignorois que nous eussions
pag. 525. » à rivaliser avec des consuls, avec des gou- » verneurs, avec ce qu'il y a de plus fameux » généraux, qui ne savent souvent quoi faire

» de leurs richesses et à quoi les prodiguer ; » ni qu'il nous fût permis de surcharger nos » estomacs de bonne chère, aux dépens des » biens des pauvres ; d'employer en superflui- » tés des biens aussi nécessaires, de souiller » les autels par les fumées qui s'échappent de » l'estomac, d'être traînés par de superbes » chevaux, de nous tenir fastueusement élevés » sur des chars, de nous faire pompeusement » devancer et applaudir par de légers sons de » voix, d'obliger tout le monde à nous faire » place comme à des bêtes féroces, et de se » ranger en deux haies pour nous laisser passer, » ou enfin, d'annoncer de loin notre arrivée » par un grand cortége. Si cela vous a offen- » sés, c'est fait ; passez-moi un tel tort.

» Mettez à ma place un autre qui soit au » goût de la multitude, et me permettez à » moi de me vouer à la solitude, à ma rusti- » cité, et à Dieu, à qui seul je saurai plaire, » même par ma vie simple et frugale. Mais il » me sera pénible, direz-vous, d'être privé » de mes prédications, de mes entretiens, des » assemblées publiques, des applaudissemens » dont mon ame est toute transportée, de mes » proches, de mes amis, de mes honneurs, » de la beauté de cette grande ville-ci, et de » l'éclat qui, de toutes parts, y éblouit ceux » qui la regardent et ne tiennent pas inté- » rieurement leurs yeux baissés vers d'autres » objets ! Mais ce ne le sera jamais, à beaucoup » près, autant que d'avoir sans cesse l'esprit

» troublé et empoisonné par le tumulte et les
» agitations qui y règnent, et par des condes-
» cendances aux goûts de la multitude ; car
» elle cherche, non des Pontifes, mais des
» rhéteurs, non des Pasteurs des ames, mais
» des intendans des finances, non des saints
» sacrificateurs, mais des Prélats puissans. Que
» je l'excuse pourtant un peu. Nous-mêmes
» nous l'avons ainsi accoutumée en nous ac-
» commodant en tout à tous, je ne sais si c'est
» pour les sauver ou pour les perdre.

» Que dites-vous à présent ? Vous ai-je per-
» suadés, et ai-je vaincu, ou me faut-il de plus
» fortes raisons pour vous gagner? Ah! au nom
» de la Trinité elle-même, que je révère et
» que vous révérez aussi ; au nom de nos
» communes espérances et de l'étroite union
» qui règne entre ce peuple-ci, accordez-moi
» cette grâce ; renvoyez-moi avec d'heureux
» souhaits. Que mes combats soient ainsi pro-
» clamés. Expédiez-moi mon congé comme font
» les Rois aux soldats ; et, si vous le voulez,
» que ce soit avec des témoignages flatteurs,
» pour que ce me soit un titre d'honneur. Que
» si vous ne le voulez pas, je ne vous ferai
» point de querelle à cet égard, tant que Dieu
» verra ce qui en est de moi.

» Mais qui mettrons-nous donc à votre place?
» Le Seigneur saura bien se pourvoir lui-même
» d'un Pasteur, comme il sut jadis se pourvoir
» d'un belier pour lui être offert en holocauste.
» Ce que je désire seulement, c'est que ce soit

» quelqu'un d'entre ceux à qui l'on porte envie, » et non que l'on prend en pitié, qui ne se » prêtent pas en tout aux goûts de tous, mais » qui sachent quelquefois encourir la haine des » méchans pour la défense de la bonne cause. » Car agir comme ceux-là est une chose, à la » vérité, très-douce pour cette vie-ci, mais » la conduite de ceux-ci est ce qu'il y a de » plus utile pour la vie à venir. Apprêtez-vous » maintenant à me faire vos adieux, et moi, » de mon côté, je vais prendre congé de vous.

Ses adieux.

» Adieu, Anastasie, qui dois ton nom à la » piété ; car tu as ressuscité parmi nous la » saine doctrine, auparavant méprisée et avilie ; » champ de notre commune victoire, ou plu- » tôt nouvelle Silo, où nous avons d'abord » dressé le tabernacle, depuis quarante ans porté » çà et là et errant dans le désert.

» Adieu, toi aussi, vaste et fameux tem- » ple (1), notre récent héritage, qui as reçu de » la foi ta splendeur actuelle, et qui de Jébus » que tu étois auparavant, t'avons rendu une » autre Jérusalem.

» Adieu, vous tous lieux saints, qui ap- » prochez de la magnificence de celui-là, qui, » chacun dans vos enceintes réunissez une » portion du peuple de cette ville, qui en êtes » comme les liens, et vous attachez tout ce » qui vous avoisine ; vous que, dans cet état » d'infirmité où je suis, non pas moi seul, mais » la grâce de Dieu avec moi, a remplis de

(1) Le temple de Sainte-Sophie, dont il avoit été récemment mis en possession et où il prononçoit ce discours.

» troublé et empoisonné par le tumulte et les » agitations qui y règnent, et par des condes- » cendances aux goûts de la multitude ; car » elle cherche, non des Pontifes, mais des » rhéteurs, non des Pasteurs des ames, mais » des intendans des finances, non des saints » sacrificateurs, mais des Prélats puissans. Que » je l'excuse pourtant un peu. Nous-mêmes » nous l'avons ainsi accoutumée en nous ac- » commodant en tout à tous, je ne sais si c'est » pour les sauver ou pour les perdre.

» Que dites-vous à présent ? Vous ai-je per- » suadés, et ai-je vaincu, ou me faut-il de plus » fortes raisons pour vous gagner? Ah! au nom » de la Trinité elle-même, que je révère et » que vous révérez aussi ; au nom de nos » communes espérances et de l'étroite union » qui règne entre ce peuple-ci, accordez-moi » cette grâce : renvoyez-moi avec d'heureux » souhaits. Que mes combats soient ainsi pro- » clamés. Expédiez-moi mon congé comme font » les Rois aux soldats ; et, si vous le voulez, » que ce soit avec des témoignages flatteurs, » pour que ce me soit un titre d'honneur. Que » si vous ne le voulez pas, je ne vous ferai » point de querelle à cet égard, tant que Dieu » verra ce qui en est de moi.

» Mais qui mettrons-nous donc à votre place? » Le Seigneur saura bien se pourvoir lui-même » d'un Pasteur, comme il sut jadis se pourvoir » d'un belier pour lui être offert en holocauste. » Ce que je désire seulement, c'est que ce soit

» quelqu'un d'entre ceux à qui l'on porte envie, » et non que l'on prend en pitié, qui ne se » prêtent pas en tout aux goûts de tous, mais » qui sachent quelquefois encourir la haine des » méchans pour la défense de la bonne cause. » Car agir comme ceux-là est une chose, à la » vérité, très-douce pour cette vie-ci, mais » la conduite de ceux-ci est ce qu'il y a de » plus utile pour la vie à venir. Apprêtez-vous » maintenant à me faire vos adieux, et moi, » de mon côté, je vais prendre congé de vous.

» Adieu, Anastasie, qui dois ton nom à la » piété; car tu as ressuscité parmi nous la » saine doctrine, auparavant méprisée et avilie; » champ de notre commune victoire, ou plutôt » nouvelle Silo, où nous avons d'abord » dressé le tabernacle, depuis quarante ans porté » çà et là et errant dans le désert.

Ses adieux.

» Adieu, toi aussi, vaste et fameux temple (1), notre récent héritage, qui as reçu de » la foi ta splendeur actuelle, et qui de Jébus » que tu étois auparavant, t'avons rendu une » autre Jérusalem.

» Adieu, vous tous lieux saints, qui approchez de la magnificence de celui-là, qui, » chacun dans vos enceintes réunissez une » portion du peuple de cette ville, qui en êtes » comme les liens, et vous attachez tout ce » qui vous avoisine; vous que, dans cet état » d'infirmité où je suis, non pas moi seul, mais » la grâce de Dieu avec moi, a remplis de

(1) Le temple de Sainte-Sophie, dont il avoit été récemment mis en possession et où il prononçoit ce discours.

» Fidèles, alors même qu'ils désespéroient de
» leur situation.

» Adieu, Apôtres, illustre colonie, maîtres
» qui m'avez appris à combattre (1). Que si je
» n'ai pas plus souvent célébré vos fêtes, peut-
» être est-ce parce que je porte en mon corps,
» pour mon bien, le satan de votre Paul (2),
» qui fait qu'aujourd'hui je m'éloigne de vous.

» Adieu, ô chaire! poste éminent, en butte
» à l'envie; et périlleux sénat de pontifes et
» de prêtres, tous vénérables par le mérite
» et par l'âge; et vous autres tous, ministres
» de Dieu, qui environnez la table sacrée,
» et approchez de Dieu en même temps qu'il
» s'approche de vous.

» Adieu, chœurs de Nazaréens (3), chants
» harmonieux des psaumes, stations nocturnes,
» gravité des vierges, modestie des femmes,
» troupes de veuves et d'orphelins, yeux des
» pauvres tournés vers Dieu et vers moi.

» Adieu, maisons hospitalières, amies des
» pauvres et du Christ, si attentives à me
» soigner dans mes infirmités.

» Adieu, partisans zélés de mes discours,
» concours, affluence d'auditeurs, styles visi-
» bles et cachés pour les écrire, et toi aussi,

(1) La magnifique église des Apôtres, où avoient été transférées les reliques de saint André, de saint Luc, de saint Timothée.

(2) Il entend par-là ses infirmités.

(3) Les moines.

[redacted]

» balustrade forcée par ceux qui se poussoient » pour m'entendre.

Adieu, Empereurs, palais impériaux, et » vous tous, courtisans et officiers de l'Empe» reur. Si vous êtes fidèles à l'Empereur, je » n'en sais rien, mais, pour la plupart, vous » êtes infidèles à Dieu. Battez des mains, pous» sez des cris aigus (1), élevez jusqu'aux nues » votre rhéteur (2). Ma méchante et parleuse » langue va se taire pour vous. Toutefois elle » ne se taira pas entièrement. Elle combattra » encore de la main et de la plume. Mais pour » le présent je me tais.

» Adieu, ville immense et chrétienne ; car » je dois ce témoignage à la vérité, bien que » ton zèle ne soit pas selon la science (3) : la » désunion nous a rendus plus traitables. Em» brassez tous le parti de la vérité. Changez » enfin ; honorez mieux Dieu que vous n'avez » été accoutumés à le faire. Ce changement » n'emporte point avec soi de honte, au lieu » que la persévérance dans le mal est cause de » la perdition.

» Adieu, Orient et Occident, pour qui je » combats, et qui me faites la guerre. Il m'en » est témoin celui qui nous rendra la paix,

(1) Il s'adresse aux eunuques du palais, pour la plupart ariens ou macédoniens.

(2) Ce rhéteur est sans doute Démophile, leur Evêque arien.

(3) Les hérétiques de Constantinople ne laissoient pas, malgré leurs erreurs, d'adorer Jésus-Christ.

» si quelques Prélats seulement prennent comme » moi le parti de se retirer. Certes, ils ne per» dront point Dieu, ceux qui abdiqueront » leurs siéges; mais ils obtiendront le trône » d'en haut, bien plus sûr et plus éminent » que ceux qu'ils occupent. C'est ce que, par» dessus tout et avant tout, je réclamerois à » grands cris.

» Adieu, Anges tutélaires de cette église, » de mon séjour ici, et de mon départ, si » toutefois j'ai mes intérêts entre les mains » de Dieu.

» Adieu enfin, ô Trinité, l'objet de mes » méditations, et ma gloire : puissiez-vous à » jamais être conservée intacte par ces Fidèles, » et les conserver eux-mêmes, eux qui sont » mon peuple ! Certes, il est toujours le mien, » bien qu'il soit autrement disposé de moi. » Que jamais je ne cesse d'entendre dire que » vous êtes exaltée, et de plus en plus glorifiée » par leur doctrine et par leur conduite ! Mes » petits enfans, gardez le dépôt que je vous » ai confié, et souvenez-vous que j'ai été lapidé. » Que la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur » soit avec vous. »

Il quitte Constantinople avant l'élection de son successeur. Son testament.

Aussitôt après ce discours, qui dut arracher bien des larmes, Grégoire quitta Constantinople pour regagner ses foyers, sans attendre ni la fin du concile, ni l'élection de son successeur. Il est même probable qu'il hâta son départ, pour n'être pas témoin de l'élévation à sa place, d'un homme peu capable de le rem-

placer, et que l'Empereur proposoit au concile. C'étoit Nectaire, d'une famille illustre de Tarse en Cilicie, alors même, ou peu auparavant, préteur de Constantinople, engagé dans le mariage, et quoique assez avancé en âge, encore simple catéchumène. Sa piété, l'aménité de son caractère, sa capacité dans le maniement des affaires civiles, et son intégrité lui avoient concilié l'estime de tout le monde, et particulièrement celle de l'Empereur. Mais il n'avoit, en matière de religion, ni la science, ni les vues, ni le zèle, ni les autres qualités nécessaires pour occuper un aussi grand siége, consolider le bien qu'avoit opéré Grégoire, et tenir tête aux hétérodoxes. Aussi un tel choix fut-il un sujet de chagrin pour notre Saint, qui, comme on vient de le voir, avoit tant recommandé de mettre à sa place quelqu'un qui, sous tous les rapports, fût digne d'être à la tête d'un aussi grand troupeau. Mais la majorité des Evêques lui portoit trop d'envie, pour avoir égard à ses sages recommandations. Ayant prévu, dès les premières séances du concile, qu'il seroit obligé de céder à leur haine et de s'en retourner dans sa patrie, il avoit, dès le 31 mai précédent, avant de s'exposer aux dangers d'un aussi long voyage, fait son testament, que plusieurs Evêques de ses amis souscrivirent, et par lequel il légua tous ses biens aux pauvres et à l'église de Nazianze, conformément à l'intention de ses parens qui le lui avoient expressément recommandé. On en trouvera la traduc-

tion à la suite de celle de ses lettres, ce qui me dispense d'en rien dire ici.

Ainsi se terminèrent à Constantinople ses travaux apostoliques que Dieu avoit couronnés des succès les plus brillans, mais dont les hommes le récompensèrent si mal. On ne peut excuser en aucune manière l'aigreur et la passion avec lesquelles la plupart des Evêques du concile s'opposèrent au dessein qu'il avoit d'éteindre le schisme d'Antioche et de rétablir la paix entre les Orientaux et les Occidentaux. Leurs débats tumultueux au sujet de son installation, la légèreté, la facilité extrême avec lesquelles ils acceptèrent sa démission, ne sont pas plus excusables. Certes, il en faut convenir, ils se montrèrent purement hommes dans leur conduite à son égard. Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer avec admiration, c'est que ces mêmes Prélats qui portèrent au concile leurs passions, leurs vices, leur esprit contentieux et turbulent, qui leur ont mérité de la part de Grégoire d'être comparés à une troupe de grues, de geais, de frêlons, ne furent plus, par une providence particulière de Dieu, les mêmes hommes dès que la discussion se fut engagée dans le concile sur des points de foi et de discipline. Dès-lors on reconnut dans leurs délibérations l'assistance spéciale de l'Esprit-Saint, promise par Jésus-Christ aux premiers Pasteurs, toutes les fois qu'ils sont régulièrement et canoniquement assemblés pour les intérêts de la Religion. Eclairés et dirigés

par cet Esprit divin, ils firent des règlemens pleins de sagesse, et confirmèrent les décrets des conciles précédens en matière de foi, dont ils rédigèrent un nouveau symbole conforme à celui de Nicée, et qui est le même que celui que l'Eglise grecque et la latine chantent encore aujourd'hui à la messe; tant il est vrai qu'on ne doit jamais craindre, quelles que soient les mauvaises mœurs et l'indignité des premiers Pasteurs, que, convoqués en concile général, ils corrompent la pureté du dogme ou de la morale; ou si quelquefois cela pouvoit arriver, comme à Rimini, et depuis à Ephèse, par des intrigues et des violences particulières, l'erreur qu'ils auroient introduite ne tarderoit pas, par cette même divine assistance assurée à l'Eglise, d'être bientôt reconnue et proscrite.

LIVRE CINQUIÈME.

Sentimens divers dont Grégoire est affecté après sa retraite.

QUELQUE sages, quelque réfléchis que soient les motifs qui, dans certaines circonstances, déterminent à rononcer à des postes éminens, il est rare que leur abdication ne laisse, sous quelque rapport, des souvenirs amers dans le cœur. C'est ce qui arriva à Grégoire après son retour à Nazianze, où il fut d'abord atteint d'une maladie grave, occasionée, sans doute, par les fatigues de son long voyage. Assurément il étoit content, dans la joie d'avoir cherché, par un parti aussi généreux, à contribuer à pacifier les esprits, de s'être affranchi des sollicitudes et des troubles dont sa vie étoit agitée à Constantinople, de n'avoir plus à remplir aucun de ces devoirs de bienséance, si gênans et si peu faits pour un philosophe, auxquels on est assujetti dans de grandes places, et de pouvoir enfin, loin des intrigues et du tumulte du monde, goûter les douceurs du repos, et jouir plus paisiblement de Dieu et de lui-même. « Oh ! combien, écrivit-il à

Ep. 103. *pag.* 848.

» Léonce, m'ont été avantageuses mes infirmités ! Combien m'a rendu service la malveillance de mes ennemis, pour m'avoir donné

Plaisir qu'il ressent de pou-

» occasion de me délivrer du feu de Sodome, et
» de me dégager des fonctions de l'épiscopat !...
» Me

» Me voilà par terre, s'écrioit-il dans une » petite pièce de vers contre les mauvais » Evêques ; viens, viens encore m'assaillir, » funeste envie. Peut-être soutiendrai-je tes » assauts, caché dans ces confins reculés de la » terre, et enfermé, comme autrefois Jonas » dans les entrailles ténébreuses d'un monstre » marin. Mon corps y sera retenu, mais mon » esprit, par des élans libres de tout lien, » se portera où il lui plaira, quelque violence » qu'on lui fasse. De tous les biens, le seul » indépendant, qu'on ne pourra ni m'inter- » dire, ni me ravir, ce sera une ame élevée » vers le Christ.

voir enfin jouir de quelque repos.

Carm. pag. 79.

» On ne verra plus dorénavant Grégoire assis » à la table d'un roi mortel, donner un court » plaisir à son ventre, placé au milieu » d'une foule de convives, les yeux baissés, » muet, respirant à peine, ayant, en se ré- » galant, l'air d'un esclave. Un maître de cé- » rémonies ne m'honorera plus d'une place, » ou conforme à ma dignité, ou plus basse » pour modérer mon orgueil. Je ne baiserai » plus des mains teintes de sang, ni ne por- » terai les miennes à la barbe de personne (1), » pour obtenir quelque mince faveur. On ne » me verra point courir avec une foule d'autres » à des festins religieux, à l'occasion de la » naissance, ou de la mort, ou du ma-

Il se félicite de s'être soustrait aux devoirs de bienséance et aux assemblées des Prélats.

(1) Les supplians portoient la main à la barbe de ceux de qui ils imploroient quelque grâce, et la caressoient.

» riage des grands (toutes ces choses, fai-
» tes les unes pour contenter la gueule, les
» autres pour des esclaves, je les abandon-
» nerai aux mains avides d'un Briarée); ni
» traîner ensuite chez moi, le soir, mon mi-
» sérable ventre, tel qu'un vaisseau de charge,
» tel qu'un sépulcre vivant, tout accablé, pou-
» vant à peine respirer par trop de plénitude,
» et ayant néanmoins l'esprit tout occupé de
» quelqu'autre grand repas, avant que d'être
» délivré de l'état honteux où ce dernier m'aura
» mis (1).

» On ne me verra pas non plus, présidant
» dans les lieux saints, seul, ou réuni avec
» nombre d'autres, dire des choses qui flattent
» les oreilles du peuple, mettant avec mépris
» de côté celles de la religion, afin de gagner
» l'affection de la multitude, en m'accommo-
» dant à ses goûts, prenant plaisir aux applau-
» dissemens, ayant l'air d'un saltimbanque,
» d'un danseur de théâtre, par mes gestes et
» par mes propos piquans ...; ne me souciant
» nullement de faire la guerre à la colère, ni
» d'amortir dans les autres l'ardeur du feu impur
» qui les dévore, ni d'entraver, avec les liens
» de la parole divine, leur main avide d'en-
» vahir le bien d'autrui, ni de bannir de leur
» cœur l'amour d'une fausse gloire, ni de ra-

(1) On sent que tout ce qu'il dit ici est une satire mordante de la conduite que menoient les mauvais Evêques, en tout opposée à la sienne.

» baisser jusqu'à terre, par mes instructions,
» leurs esprits enflés d'orgueil, ni d'exciter
» par des ruisseaux de larmes les larmes des
» pécheurs, n'ayant contre tous les vices qu'un
» unique remède affreux, la passion des hon-
» neurs, remède vraiment mortel.

» Je ne siégerai plus dans des synodes d'oies
» et de grues, aux prises pêle-mêle les unes
» avec les autres, où la discorde, le tumulte
» et des turpitudes, jusqu'alors tenues secrè-
» tes, affluent comme en un champ d'ennemis.
» Certes, c'est à cause de tels pontifes, qu'à
» présent je me tiens dans le bas rang où je
» suis, pour pouvoir, exempt de leurs maux,
» remédier à ceux dont ils sont atteints. Il ne
» convient point à ma vieillesse de m'amuser
» à de tels jeux, ni de me rendre honteuse-
» ment esclave, pour des siéges au sujet des-
» quels ils rompent, par leurs querelles, l'union
» entr'eux, et mettent indignement la division
» dans le monde entier. Hélas ! hélas ! que
» nos maux sont grands ! En agisse ainsi qui
» voudra, et que ce soient les singes qui aient
» le pouvoir en main ! Pour moi, je me rem-
» plirai, dans le calme, de l'esprit du Christ.
» Que si c'est un mal que j'aie abdiqué le gou-
» vernement d'un peuple pieux, c'est l'œuvre
» des chefs qui m'en ont fait jeter les rênes. »

Regrets que lui causoit la perte de son troupeau et de son Anastasie.

Mais si, d'un côté, Grégoire se félicitoit, se réjouissoit d'avoir acquis la tranquillité, le repos, la liberté, par l'abdication de son siége, combien, d'un autre, ne regrettoit-il pas son

nombreux troupeau, qui lui avoit coûté tant de soins et de fatigues, et dont le souvenir le suivoit partout! Il ne pouvoit oublier son Anastasie, qu'il avoit lui-même érigée, et où il avoit prêché la foi avec tant de succès. Il faut voir de quelle manière il s'exprime à cet égard, dans un petit poème où il rend compte d'un songe durant lequel, après son retour à Nazianze, il se crut encore à la tête de son peuple, dans cette église, comme autrefois, lui annonçant la parole de Dieu. Outre qu'on y verra avec intérêt le bel ordre qui alors régnoit dans les assemblées des Fidèles, soit au sanctuaire, soit dans la nef, on y trouvera aussi une peinture touchante des sentimens pénibles que lui causoit sa séparation d'avec ce peuple chéri. Après avoir dit qu'il a eu beaucoup à souffrir par le passé, mais que jamais il n'a eu un chagrin comparable à celui de l'avoir perdu. « Non, dit-il, Jacob lui-
» même ne pleura point autant son fils après
» qu'on le lui eut enlevé, comme je pleure
» encore à présent ce temple que je venois d'é-
» riger, et qu'occupe un autre, jouissant du
» fruit de mes travaux. Ah! si jamais mon
» cœur t'oublie, ô! mon Anastasie, si jamais ma
» langue préfère de me parler d'autre chose
» que de toi, je consens que le Christ m'oublie.
» Souvent, sans l'auguste Victime, sans autel,
» de loin je sanctifie le peuple de mon Anas-
» tasie, m'érigeant en moi-même un temple
» immatériel, arrosant de mes larmes des fan-

» tômes divins, etc. » Mais combien ses regrets n'étoient-ils pas accrus, en voyant ce grand peuple gouverné par un Pasteur dénué du savoir et du talent de la parole, nécessaires pour alimenter sa foi et sa piété par de solides instructions, et pour résister aux hérétiques ! Il appréhendoit que, sous un tel Pasteur, ils ne ranimassent leur audace et ne causassent de nouveaux troubles, et ses craintes ne furent que trop fondées. Ils ne tardèrent pas à relever la tête et à propager leurs erreurs. Cependant ce saint homme, soit par bienséance, soit pour se montrer pur de tout ressentiment envers lui, ne laissoit pas d'entretenir avec lui quelque correspondance, et de l'intéresser en faveur des personnes à qui sa protection pouvoit être utile, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit.

L'incapacité de son successeur augmentoit ses regrets.

Il regrettoit encore la société des amis qu'il avoit laissés à Constantinople, et il s'en étoit fait un grand nombre. Il en comptoit plusieurs parmi les plus grands personnages de la cour, qui tenoient à honneur d'être liés avec lui. « Si quelqu'un de nos amis communs, écri- » voit-il à Amazonne, dont je me persuade » que le nombre est grand, vous demande » où est maintenant Grégoire, et que fait-il ? » répondez-lui sans balancer, qu'il vaque en » paix à la philosophie, ne s'embarrassant pas » plus de ceux qui l'ont maltraité que de gens » dont on ne sait pas même s'ils sont au mon- » de. Mais si quelqu'autre vous demande de plus

Il regrettoit ses nombreux amis.

Epist. 73. *pag.* 829.

» comment supporte-t-il sa séparation d'avec » ses amis ? ne lui répondez pas avec la même » assurance, qu'il se conduit en philosophe. » Avouez, au contraire, qu'à cet égard il est » sans courage. L'un est esclave d'une chose, » et l'autre d'une autre ; et moi, de l'amitié, » et des amis, dont je compte aussi pour un » l'admirable Amazonne. » Le seul moyen qui lui restât de cultiver leur amitié, c'étoit d'entretenir avec eux un commerce de lettres, et c'est ce qu'il faisoit surtout quand il s'agissoit de les intéresser pour des malheureux, comme on le voit par plusieurs de ses lettres.

Affligé des mauvais bruits que ses ennemis répandoient sur son compte, il adresse à Constantinople un poëme sur sa vie.

Mais ce qui, par-dessus tout, le chagrinoit après sa retraite, c'étoient les mauvais bruits que les Evêques, ses envieux, et les hétérodoxes faisoient courir sur son compte, et les calomnies odieuses dont ils cherchoient à noircir la conduite qu'il avoit tenue pendant son séjour à Constantinople, et qu'ils accompagnoient de jactances, prétendant l'avoir forcé à en abdiquer le siége. Il se crut obligé, pour les réfuter, et pour détruire les impressions funestes à sa réputation qui auroient pu en résulter, de faire un exposé succinct de toute sa vie, dans un petit poème qu'il adressa à tous les Constantinopolitains et catholiques et hérétiques, et qui m'a fourni en grande partie tout ce que j'ai rapporté de plus intéressant de son apostolat dans cette ville. On l'entendra avec plaisir exposer lui-même les motifs qui le déterminèrent à composer ce précieux et élé-

gant poème. « Mon dessein est, dit-il, de ra- *Carm. de*
» conter ce qui m'est arrivé de malheureux, *vit. pag. 1.*
» ou, si l'on veut, d'heureux; car les uns en » jugeront d'une manière, et les autres d'une » autre, chacun, à mon avis, selon ses in- » clinations. Le sentiment dont on est animé » n'est point un juge sûr. Les vers sont un » antidote contre le chagrin, un sujet d'ins- » truction et d'amusement pour les jeunes gens, » un agréable délassement. Je les adresse à » vous, autrefois mon peuple, mais qui main- » tenant êtes à d'autres, à vous tous, soit que » vous professiez avec moi la vraie foi, soit » que vous en ayez une fausse. Car depuis que » je me tais, vous êtes tous favorablement » disposés à mon égard. Peuple célèbre qui » attirez les regards de l'univers, vous que je » vois environné de la terre et de la mer, » habiter un nouveau monde, une nouvelle » Rome, le séjour de tant d'illustres familles; » cité de Constantin, et la colonne de l'em- » pire, vous tous hommes, écoutez un homme » des plus véridiques, éprouvé par une infinité » de vicissitudes, d'où naît un plus grand fond » d'instruction. »

Après avoir ensuite attribué le dépérissement des mœurs et les désordres qui règnent aux *Carm. de*
vices des Prélats, il ajoute : « Ce qui me *vit. pag. 10*
» force à raconter ce qui m'est arrivé (car je » n'aime pas à me répandre vainement en de » longs discours), qu'ils l'écoutent tous, mes » contemporains et tous ceux des siècles à venir.

» Mais pour cela je suis obligé de reprendre
» d'un peu haut le récit des événemens de ma
» vie, quelque long que ce doive être, pour
» empêcher que les bruits calomnieux semés
» contre moi ne s'accréditent. Car les méchans,
» d'ordinaire, se plaisent à rejeter la cause des
» maux qu'ils font sur ceux qui les souffrent,
» afin de leur nuire encore davantage par leurs
» impostures, et de se soustraire ainsi eux-
» mêmes aux reproches qu'ils méritent. » Après
ce début, il entre en matière, et parcourt
rapidement tous les principaux traits de sa vie,
jusqu'à sa mission à Constantinople; mais arrivé
à cette époque, il fait un récit plus particulier
et plus étendu de ce qu'il a fait et de ce qu'il
a eu à souffrir jusqu'à l'abdication de son siége,
et il le termine en adressant ainsi la parole aux
Evêques et à ses autres envieux :

Carm. de vit. pag. 30. « Il est temps de finir. Me voici, tel qu'un
» cadavre vivant, vaincu et (chose étonnante!)
» néanmoins victorieux, ayant pour moi Dieu
» et des amis chers à Dieu, à la place d'un
» siége et d'un vain faste. Outragez-moi bien,
» tressaillez, palpitez de joie, ô gens sages!
» chantez mes disgrâces dans vos cercles, dans
» vos banquets, dans vos chaires. Poussez des
» cris de joie à l'instar du coq, comme mes
» vainqueurs, vous battant fièrement les flancs
» avec vos coudes, et portant haut vos têtes
» parmi vos partisans insensés. C'est pour l'a-
» voir bien voulu moi seul, que vous avez le
» dessus. Que si je l'ai bien voulu (ô l'envie!),

» vous m'en ravissez la gloire par vos jactances, » comme si c'étoit par vous que j'eusse été » chassé. Que si ç'a été malgré moi que je l'ai » été, rougissez donc de vos mauvais procédés » à mon égard. Après m'avoir hier installé » sur le trône épiscopal, vous m'en repoussez » aujourd'hui.

» Echappé maintenant à vos cabales, que » deviendrai-je ? Je me tiendrai dans la société » des anges. Là personne plus ne troublera à » son gré ma vie, ni ne me sera utile. Je me » concentrerai tout en Dieu. Qu'il en soit pour » moi dorénavant, des langues malignes, comme » du vain souffle des vents ! je suis rassasié de » leurs propos, après avoir été l'objet de tant » de diffamations et de tant de grandes louan- » ges. Je cherche à faire ma demeure loin des » méchans, dans quelque solitude où mon » esprit ne soit occupé que de Dieu seul et de » la douce espérance des biens d'en haut, » dont se nourrisse ma vieillesse.

» Mais aux Eglises que donnerai-je ? des » larmes. C'est à quoi Dieu m'a réduit en agi- » tant ma vie par une foule de vicissitudes. » Et où, dites-le moi, ô Verbe de Dieu ! où » sera-ce que j'irai aboutir ? Ah ! que ce soit » à ce séjour immuable où réside ma Trinité » avec son inhérente splendeur, dont aujour- » d'hui l'ombre seule, toute obscure qu'elle est, » ravit mon ame. »

Outre ce poëme, il adressa encore aux Evê- ques et aux Fidèles de Constantinople quelques

vers, où il exhale ses plaintes contre les mauvais traitemens qu'il a éprouvés de la part de ses ennemis. « J'en appelle, dit-il, à grands cris
» à vous, ames pieuses. Quels traitemens in-
» dignes n'a point exercés contre moi l'envie !
» Comme elle m'a jeté loin de mes saintes
» ouailles, après les longs combats que j'ai
» soutenus pour elles, et après leur avoir fait
» couler du rocher une source limpide d'ins-
» tructions célestes ! Où est la justice, que
» j'aie eu pour mon partage des fatigues et
» des dangers en inculquant les principes de
» la piété dans le cœur d'une ville, et qu'un
» autre, tout à coup élevé sur mon siége
» où Dieu même et de fidèles serviteurs de
» Dieu m'avoient placé, jouisse à son aise du
» fruit de mes pénibles travaux ? C'est un tort
» affreux. C'est l'ouvrage des ministres de Dieu,
» qui, en se faisant une guerre déplorable,
» ont eu en cela, ô Christ mon Seigneur !
» l'intention de me nuire. C'est parce que je
» n'ai pas été l'audacieux soldat d'aucun parti,
» et que je n'ai pas voulu préférer quoi que
» ce fût au Christ. Ma faute a été de ne com-
» mettre aucune de leurs fautes, et de n'être
» point allé, foible nacelle, m'engager avec
» quelque gros vaisseau. Ainsi suis-je devenu
» odieux à des esprits légers, qui ont indigne-
» ment livré mon siége à des amis idolâtres
» des circonstances. Mais que cela soit enseveli
» dans un profond oubli... Sauvé d'une grosse
» tempête, j'ai jeté l'ancre dans un port tran-

» quille et sûr, où élevant mon esprit par des » pensées pures vers mon Dieu, je lui ferai le » sacrifice de mon silence, comme je lui fai- » sois auparavant celui de la parole. C'est là » le langage de Grégoire, qu'a nourri la Cap- » padoce, et qui s'est dépouillé de tout pour » le Christ. »

Triste état dans lequel il trouve l'Eglise de Nazianze.

C'est ainsi, qu'en d'autres endroits encore de ses poésies et de ses lettres, ce saint homme représente vivement les divers sentimens dont son ame étoit affectée dans sa retraite à Nazianze, après avoir abdiqué le premier siége de l'Orient. C'eût été une grande consolation pour lui de revoir l'Eglise qui l'avoit enfanté à Dieu, je veux dire, celle de Nazianze à laquelle il avoit donné ses soins du vivant et aussi après la mort de son père, si elle se fût maintenue aussi florissante qu'il l'avoit autrefois laissée. Mais à son retour dans cette ville, il eut la douleur de la trouver dans un état déplorable, infectée du venin de l'hérésie, et sans premier Pasteur qui la gouvernât. Car depuis la mort de son père, le siége en étoit toujours resté vacant. Les appollinaristes et les eunoméens, en y semant et introduisant leurs erreurs, avoient altéré la pureté de la foi qu'elle avoit toujours professée. Ne pouvant se résoudre ni à se charger de cette Eglise toute en désordre, attendu le mauvais état de sa santé, ni voir non plus d'un œil indifférent les travaux de son père et les siens ainsi ruinés et perdus, il s'empressa d'agir avec beaucoup

Il travaille en vain à y faire nommer un Evêque.

de zèle pour y faire nommer un Evêque. Mais l'envie, dit-il, s'opposa à ses bons desseins et à toutes ses tentatives. Il éprouva de la résistance de la part des Prêtres, dont les uns, engagés dans l'hérésie, se déclarèrent ouvertement contre lui, et les autres traversèrent secrètement ses vues, quoique au-dehors ils lui témoignassent quelque reste de considération. Les Evêques eux-mêmes de la province, qui faisoient profession d'amitié pour lui, et avoient d'abord donné dans sa pensée, lui manquèrent ensuite de parole. « Voyant, dit-il,

Carm. de seips. p. 243.

» cette Eglise en proie à l'anarchie, je voulois » la délivrer de ses maux extrêmes (me lapide » encore qui voudra, comme on l'a déjà fait; » je suis accoutumé aux coups de pierres); je » voulois, dis-je, la retirer de l'abîme par le » ministère d'un pilote que je savois être capa» ble de lutter contre les vents, quoiqu'il vînt » d'être fait trésorier (1): je le voulois, mais » l'envie, cette ennemie de tout bien, qui par » son souffle s'oppose aux meilleurs desseins, » y a mis obstacle.

» D'abord, ceux qui dans le clergé occupent » le second rang, les Prêtres, leur auguste » sénat, présidant les assemblées du peuple, » ne se sont pas montrés bien disposés à mon » égard. Qui s'y fût attendu? les uns retenus » par une sorte de respect, gens à double face, » à double couleur, comme de certains vête» mens, paroissoient n'avoir que de bons sen-

(1) Trésorier des revenus de l'église de Nazianze.

» timens pour moi, et n'en avoient au fond » que de mauvais, qu'ils faisoient fort bien, » comme agissant en insensés, de tenir cachés; » car de fausses démonstrations de dévoû- » ment sont pires que des outrages. Les autres » ne me cachoient point leur haine, mais la » manifestoient ouvertement. Ils auroient rougi » de passer pour des méchans ordinaires... Je » ne donnerai point de blâme au peuple. Eh! » est-il étonnant qu'ayant de tels chefs, il tom- » bât lui-même dans de tels écarts? Certes, » à peine est-on bon quand on est conduit » par de sages Pasteurs. Cependant ce n'est » pas là ce que je vous ai enseigné, mes en- » fans, pendant le court espace de temps que » j'ai tenu parmi vous les rênes du gouverne- » ment; non, je ne vous ai pas appris à mé- » priser ainsi les leçons et les préceptes de » votre maître.

» J'avois pourtant encore assez de courage » pour supporter patiemment ces mauvais pro- » cédés; car l'expérience qu'on a faite de beau- » coup de maux, apprend à les souffrir avec » patience. Mais ce qui a le plus rongé de » chagrin mon cœur, c'est d'avoir été trompé » par les sages Pasteurs même des peuples, » qui, à les entendre, étoient de mes amis et » du même avis que moi, comme étant, s'il » en fut jamais, juste et conforme à leurs vues. » C'étoit là leur langage. Mais à quoi vi- » soient-ils? c'est ce qu'il ne m'appartient pas » de dire, si ce n'est que j'ai été leur dupe.

[redacted]

» O Trinité! qui êtes le sujet ordinaire de mes
» entretiens! ô prédications! ô grêle de pierres!
» ô vous tous mes travaux auxquels j'ai vaqué
» depuis mes jeunes ans jusqu'à présent! la
» foi en Dieu s'est perdue. Elle a disparu de
» chez les humains. Où se transporter? avec
» qui s'associer? Ah! si tels sont devenus
» les flambeaux et leur lumière, voyez ce que
» sont les ténèbres! Par deux fois j'ai été joué
» par eux, et j'ai connu que je l'étois, Dieu
» m'ayant départi à moi aussi quelque intelli-
» gence pour le comprendre (1). Mais je l'ai
» souffert sans mot dire (quel autre que Dieu
» le sait), afin d'imiter sa douceur, si tou-
» tefois il m'est permis de m'exprimer ainsi;
» moi seul j'ai eu l'air de n'entendre ni de
» voir ce qui étoit vu et connu de tout le
» monde, ce que tout le monde avoit devant
» les yeux, afin de sauver par ce moyen l'éclat
» de ce premier corps déjà prêt à se dissoudre
» et à tomber misérablement. Apprenez-moi, ô
» hommes sages! si c'est de leur part une con-
» duite que la raison approuve. Pour moi,
» je ne saurois l'approuver, je la trouve in-
» digne. »

Après avoir continué ses plaintes contre les Prélats et les Prêtres qui le contrarioient dans

---

(1) Lorsqu'après la mort de son père il voulut se retirer à Séleucie, les Evêques de la province lui promirent de nommer un Evêque à Nazianze, et ils ne le firent pas; et cette seconde fois, la même chose lui arriva de leur part.

ses vues, il reproche à un Evêque du voisinage, de se réjouir des désordres de l'Eglise de Nazianze, et l'avertit de prendre bien garde qu'ils ne gagnent aussi la sienne, et que, faute d'y avoir remédié, il n'ait à gémir aussi un jour lui-même. Cet Evêque, qu'il ne nomme pas, étoit sans doute Hellade, Evêque de Césarée, successeur de saint Basile, dont il se plaint ailleurs amèrement, parce que, pour le chagriner, il cherchoit à persuader aux autres Evêques, qu'ayant été autrefois en possession du siége de Nazianze, on ne pouvoit y en élire un autre de son vivant.

Il se détermine à prendre le gouvernement de cette Eglise.

J'ai peine à croire que ce fût par esprit de malveillance que la majorité des Prélats de la province et des Prêtres lui refusât de nommer un Evêque à Nazianze. Il y a plus d'apparence que leur refus doit être attribué au désir qu'ils avoient qu'il se chargeât lui-même de rétablir l'ordre et la foi dans cette Eglise, comme étant l'homme le plus capable d'en venir à bout. Et en effet, il seroit difficile de croire qu'après s'être fait un nom aussi célèbre par son éminente vertu, par son éloquence, par ses grands travaux, non-seulement à Constantinople, mais aussi long-temps auparavant dans sa patrie même, ils se fussent entendus pour manquer aux égards qu'ils lui devoient, et lui donner des mortifications. Quoi qu'il en soit, par respect pour la mémoire de son père, par attachement pour ses compatriotes, et par compassion pour cette Eglise délaissée, il ne

put s'empêcher, malgré ses infirmités et son amour pour la solitude, d'en prendre le gouvernement, comme Evêque étranger, jusqu'à ce qu'on en eût rempli le siége. Il s'associa le prêtre Clédone, moine d'une piété, d'un savoir et d'un mérite distingués, et son parent, qu'il établit son Cor-évêque ou Vicaire-Général, pour partager ses travaux, et le remplacer aussi pendant les fréquentes absences qu'il étoit obligé de faire à cause de ses infirmités; car souvent elles le mettoient dans la nécessité d'aller prendre du repos dans son domaine d'Arianze.

Il va à Césarée prononcer l'oraison funèbre de son ami Basile.

Ce fut sans doute après avoir pourvu aux besoins les plus pressans de cette Eglise, ou, au plus tard, au commencement de l'an 382, qu'il se rendit à Césarée pour payer à la mémoire de son ami Basile le tribut d'éloges qu'il lui devoit, et dont, comme on l'a vu, il n'avoit pas pu s'acquitter plus tôt à cause de sa mission à Constantinople, qui avoit presque coïncidé avec la mort de ce grand homme. Il n'y avoit qu'environ trois ans que l'Eglise de Césarée l'avoit perdu; et ainsi le souvenir de ses vertus et des grands combats qu'il avoit soutenus pour la foi y étoit encore tout récent, ce qui dut accroître l'intérêt avec lequel son oraison funèbre fut écoutée par le peuple et le Clergé. Grégoire n'y oublie rien de ce qui peut immortaliser la mémoire de son ami. Ses études, sa vaste érudition, sa piété, sa vie ascétique, ses travaux apostoliques durant son sacerdoce et

et durant son épiscopat, la gravité et la douceur de ses mœurs, sa patience et sa modération envers ses ennemis, son zèle et son courage mâle dans un corps usé par les austérités et les maladies, toutes ses vertus, en un mot, y sont peintes avec des couleurs vives, avec une chaleur et une éloquence qu'anime l'amitié. Qu'aux longs passages que j'en ai déjà rapportés dans les premier et second livres, j'ajoute encore son exorde et les derniers mots de sa péroraison.

» Le grand Basile, après m'avoir proposé *Orat.* 20.
» tant de sujets de compositions oratoires, *pag.* 316.
» dit-il en commençant (car jamais personne » ne s'enorgueillit de ses propres discours, » comme lui des miens), devoit donc aujourd'hui fournir lui-même dans sa personne à » ceux qui cultivent l'éloquence le sujet le plus » relevé qu'ils puissent traiter! Car je ne » doute pas que si quelque orateur qui feroit » l'essai de la force de son éloquence, vouloit » ensuite l'éprouver à la mesure de son talent, » en prenant un seul sujet entre tous ceux » qu'il pourroit avoir, comme les peintres pren- » nent des tableaux pour leur servir de modèles, » ne mît de côté celui-là, comme au-dessus de » l'art de la parole, pour choisir plutôt le » principal d'entre les autres; tant offre de » difficultés l'éloge d'un tel personnage, non- » seulement pour moi qui depuis long-temps » ai renoncé à toute ambition de gloire, mais » à ceux même pour qui l'éloquence est une » profession, et dont la seule et unique occu-

» pation est d'acquérir de la célébrité par ces
» sortes de compositions. Ainsi suis-je affecté,
» et c'est, je pense, bien avec raison.

» Cependant je ne vois pas pour quel autre
» sujet je pourrois faire usage de mon élo-
» quence, si je n'en faisois pas en cette cir-
» constance; ni quelle autre chose je pourrois
» jamais faire de plus agréable, soit à moi-
» même, soit aux panégyristes de la vertu,
» soit aux lettres elles-mêmes, que de célébrer
» les louanges de ce grand homme. C'est une
» dette sacrée pour moi, dont je m'acquitterai
» avec largesse. Son panégyrique est de même
» une dette, si jamais quelqu'autre chose le fut,
» pour ceux qui se distinguent soit par d'autres
» belles qualités, soit par leur éloquence.
» Puisse-t-il être tout à la fois pour eux un
» sujet de plaisir et une exhortation à la pra-
» tique de la vertu! car je n'ignore pas que
» les louanges données au mérite contribuent
» sensiblement à l'accroître chez les autres. Il
» n'est personne au monde, non personne à
» qui cela n'arrive. J'aurai de ces deux côtés-
» ci à me féliciter de mon discours; car s'il
» approche de la dignité du sujet, il sera une
» preuve de sa force. Que si, au contraire, il
» en reste bien éloigné, ce qui doit nécessai-
» rement arriver à quiconque fait son éloge,
» il montrera par-là mon insuffisance, et que
» l'homme que je loue est au-dessus de tout
» ce qu'on en peut dire. Or, voilà ce qui m'a
« porté à faire son oraison funèbre, et pour

» quels motifs j'ai entrepris un aussi grand
» travail.

» Que si je me présente si tard, et après
» tant d'autres de ses panégyristes, qui, en par-
» ticulier et en public, ont honoré ses vertus,
» que personne n'en soit surpris. Mais qu'elle
» me le pardonne sa divine ame, l'objet de
» ma vénération en toutes choses, soit à pré-
» sent, soit antérieurement. De même que
» pendant qu'il étoit avec nous, il me redres-
» soit en tout de bien des torts, en vertu des
» droits de l'amitié, et d'une loi plus forte
» encore (je ne rougirai pas de le dire, il
» étoit pour tout le monde une règle de vertu);
» de même aussi, maintenant qu'il est placé
» au-dessus de nous, il se montrera plein d'in-
» dulgence à mon égard. Qu'ils me pardonnent
» aussi tout ce qu'il a parmi vous de plus
» chauds admirateurs, si toutefois il en est
» de plus chauds les uns que les autres, et que
» tous plutôt ne publient pas également d'une
» voix unanime ses louanges. Car ce n'a pas
» été par négligence que j'ai omis de remplir
» plus tôt ce devoir (à Dieu ne plaise que jamais
» je néglige jusqu'à ce point ce qui est dû au
» mérite et à la vertu!); ni ce n'a pas été
» non plus pour avoir cru qu'à d'autres plu-
» tôt qu'à moi convenoit son éloge. Mais
» d'abord je n'osois, à dire vrai, ainsi que
» ceux qui s'approchent des choses sacrées,
» parler de lui, qu'après avoir auparavant pu-
» rifié ma voix et mon esprit; et puis je vous

» rappellerai, quoique vous ne l'ignoriez pas,
» les occupations auxquelles j'ai vaqué, dans cet
» intervalle de temps, pour la défense de la
» vraie doctrine en danger de périr, une ho-
» norable violence m'ayant été faite à ce sujet,
» et m'étant, conformément peut-être aux vues
» de Dieu, long-temps absenté de notre patrie :
» en quoi j'ai déféré aussi aux avis de ce gé-
» néreux athlète de la vérité, qui ne soupiroit
» après autre chose qu'après la saine doctrine
» et le salut du monde entier (1). Quant à
» mes infirmités corporelles, je ne dois peut-
» être oser en rien alléguer pour m'excuser
» à cet homme courageux qui, avant que de
» sortir de ce monde, avoit le dessus sur son
» corps, et pensoit qu'aucune des bonnes
» qualités de l'ame n'est endommagée par les
» chaînes qui l'y attachent. Qu'ici cesse ma
» justification ; car je ne crois pas avoir besoin
» de lui donner plus d'étendue en adressant la
» parole et à lui-même, et à vous qui me con-
» noissez si bien. Venons maintenant à son
» éloge, prenant, dans ce que j'en dirai, son
» Dieu pour guide, de peur, autrement, de
» le déshonorer par mes louanges, et de ne
» m'élever qu'au-dessous des autres, bien que
» tous tant que nous sommes nous restions
» peut-être toujours aussi loin de lui que le

(1) C'est avec cette modestie que ce saint homme parle de sa mission à Constantinople, qui l'empêcha de prononcer plus tôt l'oraison funèbre de son ami.

» sont le ciel et les rayons du soleil de ceux » qui les fixent de leurs regards. »

Après cet exorde où règne une noble et modeste simplicité, il entre en matière, et finit par ces mots touchans : « Voilà, ô Basile ! » ce que tu reçois aujourd'hui de moi, de cette Orat. 20.
» langue qui jadis te plaisoit tant, de ton égal pag. 373.
» en dignité et en âge. Que si c'est approchant » de ton mérite, je t'en ai toute l'obligation ; » car c'est avec la confiance que tu m'assiste- » rois, que j'ai entrepris ton éloge. Que si » c'en est loin, et ne répond pas, bien s'en » faut, à ce qu'on attendoit, que peut faire » à cela un homme tout exténué comme moi » par la vieillesse, par ses infirmités et par » le regret de t'avoir perdu (1)? Toutefois Dieu » a pour agréable ce que nous faisons de pro- » portionné à nos forces. Toi cependant, ô tête » divine et sacrée ! jette d'en haut tes regards » sur moi. Arrête, par ton intercession, cet » aiguillon de la chair, qui m'a été donné de Dieu » pour me servir de correction (2); ou obtiens » de lui que je le supporte courageusement, » et dirige le cours de ma vie vers ce qui m'est » le plus avantageux. Daigne, à ma sortie de » ce monde, m'accueillir là haut dans tes cé- » lestes pavillons, afin qu'en y vivant ensem- » ble, qu'en y contemplant ensemble, plus à

(1) Cette belle oraison funèbre est d'une telle longueur, que S. Grégoire n'a pu la prononcer qu'en deux ou trois séances : mais dans son état il n'eût pu la débiter toute à la fois.

(2) Cet aiguillon de la chair est son état d'infirmité.

» découvert et plus parfaitement, la sainte et » bienheureuse Trinité dont nous n'apercevons » maintenant que de foibles images, nous » n'ayons là plus rien à désirer, et obtenions » ensemble cette récompense des combats que » nous avons livrés et soutenus. C'est là l'éloge » que je t'offre. Mais qui fera le mien, quand » après toi j'aurai quitté cette vie-ci, si tou- » tefois je puis fournir à l'éloquence quelque » chose de digne de louange en Jésus-Christ » Notre-Seigneur, à qui soit la gloire dans » tous les temps? »

Grégoire se retire à Arianze, d'où il écrit à Clédone deux lettres contre les apollinaristes.

Grégoire, après avoir rendu ces derniers devoirs à son ami Basile, se retira probablement dans son domaine d'Arianze, d'où nous voyons qu'il écrivit, vers ce même temps, deux lettres célèbres à Clédone, qui tenoit sa place dans l'église de Nazianze, à l'occasion des tentatives que faisoient les apollinaristes pour y mettre le trouble et la division. Ils profitoient de ses fréquentes et longues absences pour propager et accréditer leurs erreurs, prétendant qu'ils étoient en communion avec les catholiques et avec lui-même, sans doute parce qu'à son retour de Constantinople il avoit usé à leur égard, pour les gagner, de douceur et de ménagement, et les avoit traités comme frères, et non comme ennemis. Ils faisoient aussi courir le bruit que sa foi sur la Trinité n'étoit pas orthodoxe. Informé de leurs menées et des troubles qu'ils causoient, il écrivit aussitôt à Clédone, pour se justifier de leurs imputations,

Orat. ad Cled. p. 737.

et prouver combien leur doctrine étoit opposée à la vraie foi ; et en finissant, il déclare que si quelqu'un se retiroit de sa communion pour se joindre à ces sectaires, quelle raison qu'il pût alléguer, il en rendroit compte au dernier jour. Clédone lui ayant ensuite demandé une courte profession de ses sentimens touchant la foi, afin de satisfaire ceux qui s'adressoient à lui pour en être informés, il lui écrivit une seconde lettre, où, malgré la publicité qu'il avoit tant de fois donnée à sa doctrine, il ne laisse pas, en vrai disciple de Jésus-Christ, toujours prêt à rendre compte de sa croyance, d'en faire encore une nouvelle déclaration ; après quoi il combat différens points des erreurs d'Apollinaire, et se justifie de l'approbation qu'il avoit autrefois donnée à la confession de foi de Vital d'Antioche, par simplicité et faute d'y soupçonner de l'artifice. *Orat. ad Cled. p. 745.*

Il passe le carême entier dans un profond silence.

Durant le carême de cette même année 382, c'est-à-dire, depuis le 17 février jusqu'au 27 avril suivant (1), il s'imposa pour pénitence, à la place d'autres mortifications dont ses infirmités le rendoient incapable, un silence absolu, qu'il garda strictement, sans jamais proférer la moindre parole. Si quelqu'un venoit le voir, il le recevoit avec sa complaisance et son aménité ordinaires, mais sans lui répondre

(1) La durée du carême n'étoit pas la même partout dans ces temps anciens. Elle varioit selon les provinces. Dans celle de la Cappadoce il étoit de cinquante jours.

autrement que par signes; et dans les visites qu'il faisoit, car il en fit au moins une aux frères du monastère de Lamis, il n'employoit que ce seul moyen pour se faire entendre. Les lettres qu'il écrivit pendant ce long silence, et dont plusieurs se sont conservées, se ressentent, par leur laconisme extrême, de l'esprit qui l'animoit. Son intention, en mettant ainsi un frein à sa langue, n'étoit pas seulement de rendre son jeûne plus agréable à Dieu, en y joignant cette pratique de mortification; il vouloit aussi expier par-là les fautes dont l'intempérance de sa langue l'avoit rendu coupable, et l'abus qu'il pouvoit avoir fait de son éloquence, laquelle lui avoit attiré l'envie de ses amis même, et qu'il avoit surtout si mal employée, en donnant publiquement les plus grands éloges à l'hypocrite et méchant Maxime le cynique, dont on a vu qu'il eut tant sujet de se plaindre.

Sans doute ce genre de pénitence dont, de son temps et dans les temps antérieurs, les exemples n'étoient pas rares, paroîtra aujourd'hui bien extraordinaire, et passera même aux yeux de nos loquaces philosophes pour une pauvreté d'esprit indigne d'un aussi grand homme; mais des hommes charnels, sensuels, comme eux, et ne vivant que pour ce monde, sont-ils en état d'apprécier les choses de Dieu, et de juger de ce que peut et doit inspirer une foi vive à quelqu'un qui n'a qu'elle pour objet et pour mobile dans toute sa conduite? Qu'on lise le beau poème qu'il composa pendant son

Carm. de sil. p. 128.

silence absolu, sur les maux que causent les débordemens de la langue, et sur la nécessité de la réfréner, et l'on ne pourra s'empêcher d'admirer la sagesse des motifs qui l'animoient dans la pratique de cette mortification. Ce petit poème, d'environ 200 vers, ne fut pas le seul fruit de son silence. Il en fit encore deux autres plus longs dans ce temps de recueillement, l'un contre la colère, et l'autre, en forme de dialogue, contre les juremens, où brillent également la fécondité de son esprit et la chaleur poétique; et il couronna son silence, à la fin de ce carême, par deux hymnes à Jésus-Christ sur sa résurrection, le priant de délier enfin sa langue et de lui faire la grâce de pouvoir, dorénavant, se taire, et parler selon les règles de la sagesse.

Poèmes et lettres qu'il écrit pendant son silence.

Carm. adv. ir. pag. 229.

Carm. adv. jur. pag. 224.

Carm. ad Christ. pag. 131.

Parmi les lettres qu'il écrivit à cette même époque, les deux adressées à Céleuse, premier magistrat de Nazianze, sont surtout remarquables, l'une par le tour ingénieux qu'il prend pour répondre aux reproches qu'il lui avoit faits de l'avoir reçu sans lui mot dire, et l'autre par le ton ferme et plein d'autorité avec lequel il le reprend de ce qu'il violoit la loi du jeûne du carême, et qu'il donnoit des spectacles au peuple. « Je vous dirai franchement, lui man- » de-t-il, ce qui convient à notre amitié et » au temps où nous sommes. Juge, vous trans- » gressez la loi en ne jeûnant pas. Comment » garderez-vous les lois humaines, si vous violez » ainsi les lois divines? Rendez pur votre tri-

Epist. 1. *pag.* 767.

Epist. 74. *pag.* 830.

» bunal, de peur qu'autrement il ne vous arrive » de deux choses l'une, ou de devenir mé» chant, ou de passer pour l'être. Donner d'in» fâmes spectacles, c'est se donner en spectacle » soi-même. En un mot, juge, sachez que vous » serez vous-même jugé. Si vous avez cette » crainte, vous pécherez moins. »

Il refuse de se rendre au concile, assemblé de nouveau à Constantinople pour pacifier les Eglises.

Pendant ce même carême, ou peu auparavant, il reçut de Procope, secrétaire de l'empereur Théodose, une lettre par laquelle il l'invitoit, de la part de ce Prince, à se rendre à un nouveau concile qui devoit se tenir à Constantinople au commencement de l'été. Il étoit trop dégoûté des assemblées d'Evêques, et d'ailleurs trop épuisé par ses infirmités, pour répondre à cette invitation. Il se hâta d'écrire à Procope avec qui il s'étoit lié d'amitié, pour lui mander que l'état où étoit son corps ne lui permettoit pas d'entreprendre un aussi long voyage, et qu'il étoit d'ailleurs résolu d'éviter toute assemblée d'Evêques, parce qu'il n'en avoit encore vu aucune qui eût eu une heureuse issue, et qui au lieu de remédier aux maux des Eglises, ne les eût augmentés ; et il le pria en même temps de faire agréer ses excuses à l'Empereur. Mais ce Prince désireux d'y attirer un homme aussi sage et aussi éclairé, ne voulut point les recevoir ni croire qu'il fût effectivement malade. Il lui fit écrire de nouveau par un de ses grands officiers, nommé Icare, et par Olympe, gouverneur de la Cappadoce, pour lui réitérer la même invitation. Grégoire, dont les infirmités

Epist. 55. *pag.* 814.

étoient réellement devenues plus graves, allégua dans les réponses qu'il leur fit, les mêmes excuses, et se plaignit de ce qu'on refusoit *Epist. 76. pag. 830.*
d'ajouter foi au mauvais état de sa santé. « C'est
» pour moi, manda-t-il à Olympe, une chose
» plus fâcheuse encore que la maladie, qu'on
» ne veuille pas me croire malade et qu'on
» exige de moi que j'entreprenne un aussi long
» voyage, et que je me jette de nouveau au
» milieu des troubles, dont je me félicite tant
» d'avoir pu me délivrer, que peu s'en faut
» que je ne sache bon gré au mauvais état de
» mon corps de m'en avoir fourni l'occasion. »

Assurément ce n'étoit pas par indifférence pour les intérêts de l'Eglise, qu'il se refusoit à prendre part aux séances de ce concile. Il n'y a pas de doute qu'il n'eût surmonté la répugnance qu'il avoit à s'y trouver, si sa santé le lui eût permis, et qu'il eût cru pouvoir y opérer quelque bien. Mais s'il n'y assista pas, au moins fit-il de loin tout ce qu'il put pour contribuer au rétablissement de la paix dans les Eglises. Il écrivit, à cet effet, des lettres très-pressantes à des grands de la cour, à Victor, à Posthumien, à Saturnin, à Modaire, à Sophrone, et sans doute à d'autres encore et séculiers et Evêques, pour les engager à user, durant le concile, de leur pouvoir et de leur ascendant sur l'esprit des Prélats pour les ramener à des sentimens pacifiques. « Dès à présent, man-

Il recommande à des grands seigneurs de travailler à la pacification des Eglises.

» doit-il à Sophrone, si vous ne l'avez déjà *Epist. ad Soph. p. 816.*
» fait, mettez, je vous en conjure, tous vos

» soins à concilier et à accorder ensemble les » deux parties de la terre malheureusement » divisées entre elles, surtout si vous recon- » noissez que ce n'est pas pour les intérêts de » la foi, mais plutôt, ainsi que je l'ai remarqué, » pour des misères particulières, que les Evê- » ques ont rompu entre eux l'union. Que si » vous pouvez en venir à bout, il vous en re- » viendra à vous une grande récompense, et » moi je jouirai bien mieux des douceurs de la » retraite, s'il se trouve que je ne l'aie pas » embrassée en vain, mais qu'en me jetant, » comme un autre Jonas, de mon plein gré » dans la mer, j'ai par-là contribué à apaiser » la tempête et à sauver tout l'équipage. Que » si, malgré tout, ils continuent à être le jouet » des vagues, au moins aurai-je fait de mon » côté tout ce qui étoit en moi pour ramener » le calme. » C'étoit avec ce même zèle qu'il conjuroit tous ses autres puissans amis de ne rien négliger pour faire enfin cesser ces haines, ces rivalités que le schisme d'Antioche avoit excitées parmi les Occidentaux et les Orientaux, et qu'il avoit, l'année précédente, si inutilement travaillé à étouffer, qu'il se dégoûta entièrement et de son siége et des assemblées de Prélats, à qui l'on ne pouvoit faire entendre raison.

Il écrit à Olympe pour le prier de réprimer les entreprises

Les souffrances que lui causoient ses maux (c'étoit, à ce qu'il paroît, la goutte) étoient telles qu'il ne pouvoit le plus souvent prendre par lui-même soin de l'Eglise de Nazianze, et

qu'elles le forçoient de passer la majeure partie de son temps à Arianze. Les apollinaristes, enhardis par son absence et par son état d'infirmité, ne gardoient plus de mesure dans leurs entreprises contre cette Eglise. Sans égard ni pour les édits de l'Empereur, qui défendoient d'ordonner pour Evêques ceux qui étoient séparés de la communion catholique, ni pour les ordres qu'Olympe, alors gouverneur de la seconde Cappadoce, avoit donnés, ils avoient imposé le nom d'Evêque à quelque misérable de leur secte qu'ils avoient fait consacrer par des Prélats déposés de leurs siéges. Grégoire, qui pour obtenir quelque soulagement à ses maux, étoit allé aux eaux thermales de Xanxaride, éloignées sans doute de Tyanes où résidoit le gouverneur, n'ayant pu lui aller faire une visite, et conférer avec lui des moyens à prendre pour réprimer leur audace, lui écrivit pour l'informer de tout et le prier d'y mettre ordre. « La vieillesse, lui manda-t-il, » reçoit aussi des leçons, et il ne faut pas tou- » jours, comme il paroît bien, se fier à elle » quant à la prudence. Quoique je connusse » parfaitement les desseins et l'impiété de tous » les hérétiques en général, mais surtout des » apollinaristes, et que je visse de mes pro- » pres yeux leur insupportable extravagance, » je me flattois néanmoins de pouvoir, par » la douceur, les rendre plus traitables et les » humaniser peu à peu. Je me berçois de ces » espérances, et je ne m'apercevois pas que

des apollinaristes contre l'Eglise de Nazianze.

Epist. ad Olymp. pag. 831.

» je les rendois plus méchans, et que je nuisois » à l'Eglise par une philosophie hors de saison; » car la modération ramène peu les méchans » à de meilleurs sentimens. » Et après lui avoir ensuite exposé en peu de mots les excès auxquels ils se sont portés, il ajoute : « Que si ce » sont des choses supportables, que votre fer» meté donc les supporte; je les supporterai, moi » aussi, comme je l'ai déjà fait bien des fois: » mais si au contraire elles sont intolérables, » et que les très-pieux Empereurs les trouvent » telles, daignez tirer vengeance de leurs en» treprises, avec moins de rigueur cependant » que ne mériteroit leur audace. »

Olympe le commet pour s'entremêler d'un divorce.

Epist. ad Olymp. pag. 881.

On ne voit pas ce que fit Olympe pour arrêter la licence des apollinaristes; mais il n'y a pas de doute qu'il ne prît contre eux des mesures répressives, non-seulement par devoir, mais encore par égard pour Grégoire, à qui (tant il avoit de considération pour lui), il ne savoit rien refuser de ce qu'il réclamoit de sa justice. Une affaire délicate ayant été portée au tribunal de ce magistrat (c'étoit la demande en divorce de la fille de Vérinien, citoyen de Nazianze), il ne voulut rien prononcer sans avoir auparavant l'avis de Grégoire, qu'il commit pour interroger cette jeune personne sur les vrais motifs qui la portoient à faire rompre son mariage, bien persuadé qu'il l'engageroit à se désister d'une demande aussi opposée à l'esprit du christianisme, quoiqu'elle fût autorisée par les lois civiles. Et en effet, Grégoire,

dans cette affaire, agit non en commissaire, mais en Evêque, défenseur zélé de l'indissolubilité du mariage, et écrivit avec force à Vérinien, l'instigateur du divorce de sa fille, pour lui déclarer que jamais, quelque estime qu'il eût d'ailleurs pour lui, il ne lui prêteroit son ministère pour l'exécution de tels desseins. Il ouït cependant cette femme, et répondit ensuite dans ce même sens à Olympe (1).

Epist. ad. Ver. p. 884.

Il obtient d'Olympe grâce pour la ville de Nazianze.

Pendant toute la durée de l'administration de ce gouverneur, Grégoire usa de son crédit auprès de lui pour rendre des services importans à bien des personnes. Mais il en usa surtout pour sauver la ville de Nazianze d'une ruine totale dont il la menaçoit, pour la punir d'une résistance ouverte à ses ordres, accompagnée de mouvemens séditieux. Il implora sa clémence d'une manière si pressante et si pathétique, qu'il apaisa sa colère et détourna de dessus elle sa juste vengeance, prête à éclater. Ainsi cette ville, sa patrie, lui fut pour la seconde fois redevable d'être conservée après des émeutes dignes de châtiment.

Estime qu'avoient Olympe et les autres Gouverneurs de la seconde Cappadoce pour Grégoire.

Tous les autres précédens gouverneurs de la seconde Cappadoce, pleins d'estime pour les grandes vertus et le profond savoir de Grégoire, l'avoient honorablement traité, et s'étoient fait un devoir d'accueillir favorablement ses recommandations; mais Olympe, plus

(1) Voyez, à la fin du volume, la remarque qui se rapporte à cette page.

qu'aucun autre, se distingua par son attachement et ses déférences pour lui. Aussi quand il quitta le gouvernement, ce saint homme, alors malade, lui écrivit-il une lettre touchante, qui fait également honneur aux bonnes qualités du cœur de l'un et de l'autre : « Il n'est plus » avec nous le grand Olympe, lui dit-il, il » ne tiendra plus notre gouvernail ; c'en est » fait de nous, nous sommes livrés à nous-» mêmes. Nous allons redevenir seconde Cap-» padoce, de première que nous étions de-» venus par vos soins... Qui à présent s'inté-» ressera à la vieillesse de Grégoire ? qui, par » de bons égards, charmera ses maux? qui me » rendra comme vous, plus digne de consi-» dération, par-là même que je ménageois à » bien des personnes des actes de bienfaisance? » Partez maintenant avec un cortége et une » pompe des plus honorables, nous laissant » à nous bien des regrets, et vous, empor-» tant de chez nous de précieuses richesses, » telles que n'en amassent pas beaucoup de » gouverneurs, je veux dire, une brillante » renommée et votre souvenir gravé dans nos » cœurs, espèce de colonnes qu'il n'est pas » facile de renverser. » Il exprima aussi de la manière la plus affectueuse ses regrets à Astère, assesseur d'Olympe, homme de lettres, dont il avoit beaucoup à se louer, et avec qui il paroît qu'il étoit lié d'amitié. Du reste, s'il perdit de chauds protecteurs et amis dans la personne de ces deux magistrats, il en retrouva

Epist. ad Olymp. pag. 811.

Epist. ad Ast. p. 858.

d'aussi

d'aussi zélés, et dont il ne fut pas moins honoré, dans celle de Grégoire, de Némèse et de Jacques, qui après Olympe gouvernèrent successivement la seconde Cappadoce.

Grégoire reprend le gouvernement de l'Eglise de Nazianze.

Cependant Grégoire, toujours retenu depuis quelques mois à Arianze, par son état habituel d'infirmité, ne gouvernoit point par lui-même l'Eglise de Nazianze, qui souffroit extrêmement de son absence. Elle n'avoit personne qui pût, comme lui, tenir en respect les apollinaristes, et affermir les Fidèles dans la foi. Il fut prié avec tant d'instance par les principaux du clergé et de la ville, de venir résider au milieu d'eux, et de leur servir de Pasteur, qu'il ne put se refuser à leurs vœux. Il fut touché de l'amour qu'ils lui témoignoient et des maux qu'ils avoient à craindre des ennemis de la foi. Il étoit d'ailleurs affecté des bruits que certains faisoient courir sur son compte, prétendant qu'il n'étoit pas aussi malade qu'il le disoit, et que c'étoit par dédain pour le peuple de Dieu qu'il le délaissoit ainsi. Il l'étoit également de ce que d'autres l'accusoient de résister à la volonté de Dieu, qui, d'après des songes et des visions nocturnes qu'ils avoient, disoient-ils, les avertissoit qu'il demandoit de lui qu'il allât au secours de leur Eglise. Cédant donc aux prières des uns et aux plaintes des autres, il revint à Nazianze se mettre à la tête de ce troupeau sans Pasteur, dans l'intention d'y consacrer à Dieu ce qui lui restoit de vie. Mais bientôt après, ses maux

Carm. de calum. pag. 73.

Ses infirmités le

B b

[redacted]

rendant inutile à cette Eglise, il écrit au métropolitain de Tyanes d'y nommer un Evêque.

s'étant aggravés au point qu'il ne pouvoit lui être d'aucune utilité, il envoya les prêtres Eulale, son cor-évêque, et Eluse, à Théodore de Tyanes, métropolitain de la seconde Cappadoce, pour l'informer de son état et du besoin urgent qu'avoit d'un Evêque cette Église, à cause des désordres qu'y causoient les apollinaristes; et dans la lettre dont il les chargea, après quelques plaintes sur sa position critique, il ajoute : « Je le proteste devant Dieu et ses » saints Anges, que ce troupeau de Dieu » éprouve un sort indigne, étant sans Pasteur, » et sans personne qui le visite, à cause de » l'état de mort où je suis; car mes maux » m'accablent. Ils m'ont bien vite séquestré » de l'Eglise, et à présent ils me rendent tout- » à-fait inutile, me trouvant perpétuellement » sûr le point d'expirer, et avec cela, sur- » chargé d'embarras. Si cette province-ci avoit » un autre chef, ce seroit à lui qu'il me fau- » droit adresser mes cris et mes protestations; » mais votre piété étant préposée pour la gou- » verner, c'est vers elle que je dois porter » mes regards. Pourvoyez donc en la manière » que voudrez à votre Église, et ne la voyez » plus d'un œil indifférent dans un état indi- » gne d'elle; car, sans parler des autres maux » qu'elle a à souffrir, vous apprendrez de mes » seigneurs Eulale, cor-évêque, et Eluse, » mes collègues dans le sacerdoce, quels sont » ceux que lui font à présent les apollina- » ristes, qui ont fondu sur elle, et de quels

Epist. ad Theod. pag. 843.

» autres ils la menacent encore. Je les envoie » exprès à votre piété pour qu'ils l'en infor- » ment. M'opposer à leurs entreprises n'est pas » une chose que comportent mon âge et mes » infirmités. Elle appartient à la dextérité de » votre esprit et à votre autorité, puisque, » outre les autres faveurs que vous avez reçues » de Dieu, vous tenez de lui encore la puis- » sance nécessaire pour la défense commune » de l'Eglise. Que si je ne suis pas écouté » dans ce que je dis et écris, le seul parti » qui me reste, je le prendrai, ce sera de dé- » clarer publiquement, et de notifier haute- » ment à tout le monde, que cette Église-ci » a besoin d'un Pasteur, de peur qu'autrement » il ne lui soit porté préjudice par mes infir- » mités; et quant aux suites, vous-même vous » les verrez. »

On ne connoît pas la réponse que lui fit Théodore. Peut-être, sans lui rien promettre, l'engagea-t-il à se rendre à une assemblée d'Evêques de la province, qu'il devoit tenir à Tyanes, et où sa demande pourroit être discutée; car dans l'opinion mal fondée de ceux qui le regardoient comme Evêque de Nazianze, elle devoit souffrir des difficultés. Mécontent des dispositions où lui parut être Théodore, il lui écrivit par les enfans de Nicobule, ses petits-neveux, qu'il envoyoit à Tyanes pour apprendre la tachygraphie, et qu'il recommandoit à sa surveillance; mais en homme piqué des difficultés que pourroient faire naître les

Evêques à la nomination d'un premier Pasteur pour l'Église de Nazianze, sous le vain prétexte que ce seroit violer les canons, « J'ai » cessé, lui dit-il, de me mêler des affaires » ecclésiastiques. Il ne m'arrivera plus de vous » inquiéter à ce sujet. Assemblez-vous, retran- » chez-vous bien. Délibérez contre moi. Que » ceux qui me haïssent aient le dessus. Que » les canons soient ponctuellement observés à » commencer par moi, l'homme de tous le » plus ignorant. Une si rigoureuse exactitude » n'excitera nulle envie. Mais cependant que » les devoirs de l'amitié ne nous soient pas » interdits. Voilà que les enfans de mon très- » honoré fils Nicobule vont dans votre ville » pour apprendre la tachygraphie. Entr'autres » faveurs, veuillez bien leur accorder celle » de les voir avec bienveillance et d'un œil » paternel. Il n'y a là rien que les canons pro- » hibent, etc. »

Epist. ad Theod. pag. 842.

Les Evêques de la seconde Cappadoce donnent enfin un Evêque à l'Église de Nazianze.

Sans doute, les Evêques de la province reconnurent enfin que sa demande étoit juste, et que, quoiqu'il eût administré le diocèse de Nazianze du vivant et après la mort de son père, il n'en avoit néanmoins jamais été Evêque titulaire. Touchés donc de son état d'infirmité et des besoins pressans de l'Église de Nazianze, ils s'accordèrent à y nommer pour Evêque Eulale, son parent, solitaire recommandable par son savoir et ses vertus, et qu'il avoit élevé du rang des Prêtres à celui de Corévêque. Il fut élu et ordonné vers le com-

mencement de l'an 383, c'est-à-dire, environ dix-huit mois après que Grégoire eut abdiqué le siége de Constantinople.

Cependant, quelque canonique que fût l'ordination d'Eulale, il y eut des Evêques mal intentionnés, entr'autres Hellade de Césarée, qui firent courir le bruit dans les provinces voisines, qu'elle étoit contraire aux lois de l'Eglise, parce qu'elle s'étoit faite du vivant même de Grégoire, qu'ils s'obstinoient toujours à regarder comme Évêque de Nazianze. Ce saint homme se crut obligé d'écrire au métropolitain d'une province limitrophe, nommé Théodore, pour se justifier à cet égard, et le prier de le justifier aussi auprès des Évêques de sa province, et de les engager à reconnoître l'élection d'Eulale. Il n'épargna pas, dans sa lettre, l'Évêque Hellade, tant il se sentoit offensé des faux bruits qu'il se plaisoit à répandre contre lui. « Qu'il cesse, dit-il, de s'in-
» former si curieusement de ce qui me re-
» garde, et de s'en mêler. Car il ne le fait
» point par esprit de charité, mais par esprit
» de contention. Ce n'est pas pour faire ob-
» server les canons, mais pour satisfaire son
» animosité ; ce qui paroît assez par le temps
» qu'il a choisi, et par une foule de menées
» qu'il y a jointes. Assurément, si je me fusse
» assez bien porté pour pouvoir gouverner
» l'Église de Nazianze, pour laquelle on cher-
» che mal à propos à vous persuader que j'ai
» été ordonné, et non pour Sasimes, je ne suis

La canonicité de cette élection est critique, ce qui oblige Grégoire de la justifier.

Epist. ad Theod. pag 911.

» ni assez misérable, ni assez mal instruit des
» règlemens divins, pour que j'eusse, ou dé-
» daigné cette Église, ou couru après le repos
» de la vie plutôt qu'après les récompenses ré-
» servées à ceux qui, conformément aux vues
» de Dieu, se livrent au travail et font va-
» loir le talent qui leur a été confié. Eh! quel
» avantage me reviendroit-il de mes nombreux
» travaux et de mes grandes espérances, si
» dans des choses de la plus haute importance
» je m'étois déterminé à un aussi mauvais
» parti? Mais comme, d'un côté, mon corps
» est accablé d'infirmités, ainsi que tout le
» monde le sait, et que, d'un autre, je
» n'avois rien à redouter pour moi de fâcheux,
» pour la raison que je viens de dire; voyant
» d'ailleurs cette Église qui me retenoit, lésée
» à un point extrême et presque ruinée par
» mon état d'épuisement, j'ai prié, et précé-
» demment et en dernier lieu, les bien-aimés
» de Dieu, Évêques de la province, de donner
» à cette Église un chef, qu'ils lui ont enfin
» donné avec la grâce de Dieu... Voilà ce
» qu'il faut que vous sachiez, mon très-ho-
» noré seigneur; veuillez bien en informer
» les autres Évêques de votre province, et les
» engager à approuver son ordination, et à la
» ratifier par leurs suffrages, et à ne point
» accabler de chagrin ma vieillesse, en ajoutant
» foi aux calomnies. »

On se plut aussi (tant l'envie s'acharnoit après lui!) à répandre de côté et d'autre,

que les Évêques de la province avoient nommé un autre Évêque à sa place malgré lui. Affligé d'un tel bruit propagé par la malveillance, « Que personne, écrivit-il à saint Grégoire » de Nysse, n'aille m'imputer faussement, *Epist. ad*
» non plus qu'à nosseigneurs les Évêques, *Greg. pag.*
» que ç'a été malgré moi qu'ils ont élu *803.*
» un autre Évêque à ma place. Je ne suis pas » devenu pour eux, jusqu'à ce point, un » objet de mépris, et leur haine pour moi » ne va pas jusques-là. Mais après bien des » représentations sur mon dépérissement total, » et redoutant en même temps le fardeau de cette » Église sans secours, j'ai réclamé d'eux, avec » instance, la grâce nullement contraire aux » canons d'où dépendoit ma consolation, qu'il » fût donné à cette Église un Pasteur, qui » enfin lui a été accordé par vos prières, et » qui est bien digne de votre piété. C'est le » très-révérend et bien-aimé de Dieu Évêque » Eulale, que je remets entre vos mains, et » entre les mains duquel plaise à Dieu que je » puisse mourir ! Que si quelqu'un pense que » du vivant d'un Évêque on ne doit pas en » ordonner un autre à sa place, qu'il sache » qu'il ne peut tirer de cette règle aucun » avantage contre moi. Car c'est une chose » connue de tout le monde, que j'ai été fait » Évêque, non de Nazianze, mais de Sasimes, » quoique, par respect pour mon père et par » égard pour ceux qui m'en prioient, je me » sois chargé pour quelque peu de temps,

» comme étranger, du gouvernement de cette » Église. »

Grégoire, entièrement déchargé de l'Église de Nazianze, se voue à la vie monastique.

Carm. ad fict. Monach.

Grégoire, après être venu ainsi enfin à bout de faire donner un saint Évêque à l'Église de Nazianze, et de se délivrer des embarras et des sollicitudes qu'elle lui occasionoit, se retira à Arianze pour y finir ses jours dans le repos et les saints exercices de la philosophie chrétienne. Cerbales étoit, à ce qu'il paroît, le nom du domaine qu'il y possédoit, et où se trouvoit réuni tout ce qui pouvoit le plus lui rendre cette solitude agréable : un jardin, une fontaine abondante, des bois, une église consacrée au culte de quelques saints Martyrs qui y avoient leur tombeau. Là, avec quelques moines qu'il s'associa, et des domestiques, dont il paroît, par son testament, que le nombre étoit grand, il espéroit, qu'oublié de ses ennemis, il ne seroit plus en butte à leurs persécutions, ni n'exciteroit plus l'envie de personne.

Facund. liv. 7.

Cependant, en s'éloignant du monde et du maniement des affaires ecclésiastiques, son intention ne fut pas de vivre entièrement en anachorète. Un philosophe comme lui savoit trop bien que ce n'est pas assez d'être bon à soi-même, mais qu'il faut encore se rendre utile à ses semblables et à la religion, selon la mesure des talens qu'on a reçus de Dieu. Aussi, durant les six années environ qu'il vécut encore, ne discontinua-t-il jamais de remplir les devoirs qu'imposent la charité, l'amitié et les

Il ne cesse point, dans sa solitude,

besoins de l'Église, en la manière qu'il le pouvoit, ainsi que l'attestent plusieurs de ses lettres et de ses pièces de poésie, dont une grande partie a été écrite à cette dernière époque de sa vie. Parcourons, sans nous attacher à suivre exactement les dates, assez difficiles à déterminer, ce que ces deux parties de ses œuvres nous apprennent de ses relations, de son zèle pour la religion et le salut des ames, de ses occupations, et de sa vie austère et angélique dans sa solitude.

de se rendre utile aux autres et à la religion.

Il exhorte son ami Philagre à souffrir patiemment ses maux.

Il avoit un ancien ami, nommé Philagre, avec qui il avoit étudié à Athènes, également distingué dans le monde, et par son érudition et par sa piété, qui étoit affligé de quelque infirmité grave et des plus douloureuses. Non-seulement il lui écrivit plusieurs belles lettres pour le consoler et l'exhorter à la patience, mais il alla aussi le voir dans son domaine de Mataza, afin de lui inspirer encore plus de courage par de familiers et pieux entretiens. A son retour, de crainte sans doute qu'il ne perdît le fruit de tout ce qu'il lui avoit dit, il crut devoir le lui rappeler sommairement. « J'ai encore présent à ma mémoire, lui écrivit-il, » cet entretien que nous avons eu dernièrement » dans ma Mataza (car j'appelle et répute mien » tout ce qui est à vous), comme aussi cette » sublime philosophie dont vous faisiez pro» fession, et dont aujourd'hui même je ne » puis me ressouvenir sans frissonner. Je vous » expliquois le septante-deuxième psaume (vous

Epist. ad Phil. pag. 824.

» l'exigiez ainsi, et je ne pouvois vous le re-
» fuser), dans lequel David s'offusque d'abord,
» et s'indigne de la prospérité des méchans,
» mais où bientôt après, en portant ses pen-
» sées vers le tribunal d'en haut et vers la
» récompense réservée à la sagesse de la vie
» qu'on aura menée ici-bas, il cesse de se
» troubler et calme son dépit. J'en rapportois,
» autant que je le pouvois, l'explication à vos
» souffrances, traitant ce sujet philosophique-
» ment, d'après nos maximes et celles des
» païens, comme parlant à un homme d'une
» érudition et d'un mérite aussi distingués.
» Animé que j'étois de l'esprit de Dieu, et
» vivement ému de vos maux (car rien n'est
» plus fécond en expressions que la douleur),
» les paroles affluoient dans ma bouche. Vous
» cependant, tandis que je discourois ainsi,
» vous levant tout à coup, comme si vous
» eussiez été percé d'un aiguillon, et tendant
» les mains vers le ciel, les yeux tournés du
» côté de l'orient, *Grâces vous soient rendues*,
» vous écriâtes-vous, *ô Père créateur de vos*
» *hommes et leur souverain, de ce que vous*
» *nous faites du bien malgré nous, et de ce*
» *que vous purifiez l'homme intérieur par l'ex-*
» *térieur, et nous conduisez par l'adversité à*
» *notre fin bienheureuse pour des raisons qui*
» *vous sont pleinement connues !* Mais pour-
» quoi rapporterai-je toutes les réflexions phi-
» losophiques que vous fîtes alors et devant
» moi et avec moi, en homme ravi de vos

» maux ? Au lieu de maître, vous m'aviez pour » disciple, etc. » Telle étoit l'estime qu'avoit Grégoire pour ce digne ami, qu'après son abdication du siége de Constantinople, il crut devoir se justifier auprès de lui du blâme qu'on lui donnoit de l'avoir faite, et le consulter ensuite sur le genre de vie auquel il pourroit se vouer.

Epist. ad Phil. pag. 823.

Il console saint Grégoire de Nysse, de la mort de sa femme.

Un de ses autres chauds amis, saint Grégoire de Nysse, ayant, vers l'an 385, perdu Théosébie sa femme, il entreprit, malgré ses infirmités, le voyage de Nysse, pour lui apporter quelque consolation, ou plutôt pour le louer de la grandeur d'ame avec laquelle il supportoit ce coup affligeant. Mais étant déjà arrivé à Euphémiade, il apprit qu'il y avoit chez lui une réunion d'Évêques, à l'occasion de la fête de quelques saints Martyrs; et comme il conservoit toujours un éloignement extrême pour toute assemblée de Prélats, il rebroussa à l'instant chemin, et à son retour chez lui, il lui écrivit une lettre touchante, où, après avoir donné à cette sainte femme les plus grands éloges (1), il ajoute : « Quant à l'entrevue avec » vous, m'en voilà frustré, malgré mon grand » désir de l'avoir. Cependant unissons ensem- » ble nos prières, afin que si nous devons

Epist. ad Greg. pag. 846.

---

(1) Il est inutile d'avertir que quoique Théosébie demeurât avec saint Grégoire, il ne vivoit plus avec elle, depuis son épiscopat, que comme avec une sœur. Elle étoit diaconesse de l'Eglise de Nysse.

» encore rester sur cette terre, nous ne soyons
» pas au moins un jour séparés l'un de l'autre
» par le terme commun de la vie, duquel nous
» approchons, et pour cela même il nous faut
» tout bien supporter, comme des gens qui
» n'ont pas pour long-temps ni à se réjouir,
» ni à souffrir. »

Vers ce même temps Grégoire ne put voir, sans en être sensiblement affecté, l'audace des hérétiques, qui, enhardis par le peu de zèle de Nectaire, son successeur dans le siége de Constantinople, à les surveiller et à les contenir, professoient publiquement leurs erreurs. Eunome, qui avoit été relégué dans la Cappadoce, mettoit tout en œuvre pour grossir son parti. Les Ariens tenoient des assemblées publiques. Les Macédoniens se donnoient des Évêques. Les Apollinaristes avoient obtenu de l'Empereur la permission de s'assembler. Grégoire, informé d'une telle licence, écrivit à Nectaire pour l'engager à agir auprès de l'Empereur pour qu'elle fût réprimée; et pour mieux lui en faire sentir la nécessité, il lui rapporta en peu de mots les blasphèmes de ces derniers, tirés d'un livre d'Apollinaire, qu'il avoit entre les mains, et il finit en lui disant : « Com-
» ment donc votre grande et haute intelligence
» a-t-elle pu se résoudre à ne pas user de sa
» liberté accoutumée pour réformer des abus
» aussi pernicieux ? Que si cela n'a d'abord
» pas été fait, qu'au moins à présent votre
» irrépréhensible perfection dans la vertu se

Orat. ad Nect. pag. 721.

Il écrit à Nectaire pour l'engager à faire réprimer les entreprises des hérétiques.

» ranime, et fasse connoître au très-pieux Em-
» pereur, qu'il ne résultera aucun fruit de
» ses autres soins pour les Églises, si une telle
» peste destructive de la vraie foi vient à pré-
» valoir, par la liberté dont ils jouissent. »
Ainsi ce saint homme, sans s'écarter des lois de la civilité, représentoit-il avec force à ce Prélat le tort qu'il faisoit à la religion par son peu de vigilance et de courage.

Il travaille à la conversion de Némèse, gouverneur de la seconde Cappadoce.

En même temps qu'il s'occupoit avec zèle des intérêts de la religion, quand il les voyoit compromis, il ne prenoit pas moins à cœur le salut de ceux avec qui il avoit des liaisons, comme on le voit par les soins qu'il se donna pour opérer la conversion de Némèse, païen célèbre par son éloquence et par l'illustration qu'il s'étoit acquise dans le barreau, et qui fut fait gouverneur de la seconde Cappadoce, en l'an 386. Grégoire ne se contenta pas de profiter du crédit dont il jouissoit auprès de lui, pour rendre à bien des personnes des services importans; il n'épargna ni peines ni voyages pour tâcher de le gagner à Dieu, et dans de savans entretiens qu'il eut au moins une fois avec lui, il parut l'avoir disposé à renoncer au culte des idoles et à embrasser la religion chrétienne. Cependant, le voyant encore indécis à cet égard, lorsqu'il étoit sur le point de quitter son gouvernement, il lui adressa un poème d'environ trois cents vers, pour achever de le déterminer, et qu'il termine ainsi: « Cependant, ô le meilleur des amis! Né-

Epist. ad Nem. pag. 886.

Carm. ad Nem., pag. 140.

» mèse, recevez de mon amitié ce cadeau le » plus précieux de tous, le seul des biens que » je possède, le seul proprement à moi.... » Acceptez-le en retour de tout ce que vous » avez eu d'égards pour ma vieillesse, pour » mes infirmités, pour ce que j'ai de cette » éloquence qui fait votre gloire, et cela » (chose bien étonnante et au-dessus de toutes!) » avant même que de m'avoir vu de vos propres » yeux. Que si vous vous déterminez à suivre » mes conseils, heureux vous, alors, et trois » fois heureux de vous être laissé conduire, et » d'aboutir ainsi au terme de votre course! Que » si, au contraire, vous ne les adoptez pas, et » que l'envie à l'œil farouche, qui toujours » s'oppose à ce qu'un mortel soit en tout heu- » reux, vous égare à ce point, qu'au moins » cet utile gage du souvenir de Grégoire vous » accompagne! Peut-être viendra le temps où » vous approuverez ce que je vous ai dit, et » de cette petite étincelle ferez-vous jaillir un » grand feu, en sorte qu'on pourra dire : Le » magnanime Némèse, qui chez les Cappado- » ciens tenoit la balance de la justice, les a » quittés, emportant avec lui non un or et un » argent perfides, ni des coursiers de bonne » race, légers à la course (certes il a été in- » vulnérable aux richesses), mais de préfé- » rence à tout, il leur a dérobé une perle bril- » lante, la connoissance du grand Christ, dans » la foi duquel (j'en fais gloire) ceux de ma » nation, les Cappadociens, l'emportent sur le

» reste du monde. Ainsi puissiez-vous un jour » être inscrit avec nous dans les fastes cé- » lestes, comme vous l'êtes maintenant dans » les nôtres ! » Comme Grégoire ne put le voir que comme un éclair avant son départ, sans pouvoir achever un entretien qu'il avoit commencé avec lui sur la religion, il lui écrivit aussi pour lui témoigner ses regrets à cet égard, et dans sa lettre, il fait des vœux de le voir enfin ouvertement des siens, ce qui sembleroit annoncer qu'il l'étoit déjà en secret. Il y a tout lieu de croire que le zèle de Grégoire pour sa conversion ne fut pas infructueux, et qu'il est ce même Némèse, philosophe chrétien, dont nous avons un traité sur la nature de l'ame, et qui dans la suite fut fait Évêque d'Émèse.

Il entreprend d'arracher au monde Adelphe.

Epist. ad Adelph. pag. 859.

Epist. ad Adelph. pag. 860.

Grégoire entreprit encore d'arracher au monde, et d'attacher à Dieu, Adelphe, jeune chrétien, noble et riche, qui montroit d'heureuses dispositions pour la piété. Après lui avoir écrit pour l'assurer de son amitié et lui offrir son secours dans la voie de la vertu, il lui fit une visite à Naviles, afin de conférer avec lui sur les moyens qu'il avoit à prendre pour l'exécution de ses pieux desseins. Ce jeune homme lui parut être dans les meilleurs sentimens, et résolu de se soumettre à sa direction. Mais bientôt après, au lieu de persévérer dans ces saintes dispositions, il tomba dans des excès les plus répréhensibles. Alors Grégoire lui adressa une lettre pleine de reproches paternels,

qu'il termine par ces paroles sèches : « J'aurois » pu vous écrire des choses plus flatteuses, » mais non plus utiles, et encore en omets- » je beaucoup, parce que je sais que si la » crainte de Dieu ne vous contient pas, mes » discours ne pourront sur vous que bien peu » de chose. On grave sans peine des caractères » sur la cire avec le fer, plus difficilement » sur l'acier, mais pas du tout sur le diamant, » avec le burin même le plus fort, à cause de » sa dureté. »

Epist. ad Adelph. pag. 860.

Lettres au sujet de noces, auxquelles il étoit invité.

Quoique étranger au monde, il ne laissoit pas, quand il arrivoit quelque chose d'heureux ou de malheureux à ses amis, de prendre part à leur joie ou à leurs chagrins. C'est ce qu'on vit lorsque, en l'an 383, Procope son ami, secrétaire des commandemens de l'Empereur, maria deux pupilles dont il étoit chargé, et qu'il regardoit comme ses propres filles. La première étoit Olympiade, la plus riche héritière de l'empire, que Grégoire avoit pris soin de former à la piété pendant son séjour à Constantinople, et qui dans la suite se rendit si célèbre par son attachement pour saint Jean-Chrysostôme, et par les persécutions qu'elle eut à éprouver à son sujet. N'ayant pu assister à ses noces à cause de ses infirmités, il écrivit à Procope, pour s'excuser, cette courte mais charmante lettre : « Vous me blâmez, je le » sens, quoique vous ne me le témoigniez pas. » Nous célébrons, dites-vous sans doute, les » noces de votre vertueuse et chère Olympiade.

Epist. ad Procop. pag. 815.

» Un

» Une troupe d'Évêques s'y trouve, et vous » l'homme bien né, vous ne vous y rendez pas, » ou par dédain, ou par paresse. Ce n'est ni » l'un, ni l'autre, ô homme admirable ! mais » c'est qu'il n'y auroit pas moyen, à mon avis, » dans l'état tragique où je suis, de les fêter » gaiement, et que ce seroit une chose tout- » à-fait hors de saison, et nullement conve- » nable à des noces, d'y voir deux (1) podagres » ballottés, plaisantés pêle - mêle avec des » gens qui gambadent (qu'en noces je me » permette avec vous quelque plaisanterie) ; » mais du reste, d'inclination j'y suis présent, » et je prends part à la fête. Je joints ensemble » les mains des deux époux, et toutes les deux » je les mets dans celles de Dieu. Car il con- » vient qu'il en soit pour vous de cette » alliance, comme de tout autre bien, qu'elle » se fasse pour la fin la plus excellente, et con- » formément à nos vœux communs. » Cependant pour témoigner à Olympiade l'intérêt qu'il prenoit à son établissement, et suppléer à ce qu'il auroit pu lui dire de vive voix, il lui envoya un petit poëme, dans lequel il lui trace les principales règles de conduite que doit suivre une femme chrétienne dans le monde, mais dont elle ne put faire long-temps usage, Nébride son mari étant mort environ vingt mois après. Il écrivit pareillement à Procope au

Carm. ad Olymp. pag. 132.

(1) Procope étoit sans doute sujet, comme Grégoire, à la goutte.

Epist. ad Procop. pag. 815. sujet du mariage de sa seconde pupille, et en prit occasion de l'exhorter à ne plus penser dorénavant qu'à son salut, n'en étant plus distrait par les soins et les embarras que lui donnoient ses deux pupilles.

Nous avons aussi de lui une autre lettre qu'il paroît avoir écrite dans les dernières années de sa vie, au sujet du mariage de la fille d'Eusèbe, qui devoit être quelque homme distingué par ses emplois ou par ses richesses, et de ses amis. On verra avec plaisir la manière ingénieuse dont il s'exprime sur de pareils sujets. « Il s'agit de la très-chère Cuopie, lui
Epist. ad Euseb. pag. 877. » écrit-il; le temps de ses noces est arrivé. Les » bases de son établissement se posent. Les » vœux de ses parens sont remplis, et moi je ne » m'y trouve pas, moi qui surtout devois y être et » y concourir par mes prières. Assurément au » désir que j'en avois, se joignoit l'espoir; » car on se laisse aisément abuser par ce qu'on » souhaite. Cependant, après m'être plusieurs » fois disposé à partir, et avoir plusieurs fois » aussi manqué de courage, il m'a fallu enfin » céder à mes infirmités. Que d'autres invo» quent les amours, puisque c'est le propre » des noces de se livrer à de vains jeux; qu'ils » peignent la beauté de l'épouse; qu'ils sèment » de propos comme de fleurs la couche nup» tiale; qu'ils exaltent les grâces de l'époux. » Pour moi, je chanterai en même temps mon
Psalm. 127. » épithalame : *Que le Seigneur*, dirai-je, *vous* » *bénisse du haut de Sion!* qu'il forme lui-

» même votre union, et puissiez-vous voir les » enfans de vos enfans ! et peu s'en faut que » je n'ajoute, qui soient meilleurs que vous-» mêmes ! C'est là ce que je vous souhaiterois » si j'assistois à la fête, et c'est aussi ce que » maintenant je vous souhaite, etc. »

Dans une autre lèttre, encore sur le même sujet, adressée, on ne sait précisément à quelle époque, à Dioclès, avec qui il étoit lié d'amitié, il lui prescrit en peu de mots les règles qui doivent être observées dans les noces chrétiennes. « Je n'ai pas été invité, lui dit-il, aux » noces de ma fille, et néanmoins j'y assiste » pour les célébrer avec vous, pour prendre » part à votre joie, et pour vous souhaiter tout » ce qui peut vous être le plus avantageux ; » et une de ces choses est, que le Christ » assiste à vos noces (car là où se trouve le » Christ, règne aussi la modestie), et que » l'eau s'y change en vin, c'est-à-dire que » tout y tourne en mieux, de manière que des » choses inconciliables n'y soient point alliées » ensemble, et qu'on n'y voie point des Évê-» ques confondus avec des bouffons, des prières » avec des cris bruyans, des psalmodies avec » des concerts profanes. Car il faut que les » noces des chrétiens, ainsi que toutes les » autres choses, aient la décence en partage : » la décence en fait l'ornement. Tel est le » cadeau que je porte à vos noces. Vous, en » retour, montrez de la docilité pour mes » conseils. Que si votre gendre les suit, c'est

Epist. ad Dioc. pag. 871.

» un fils que vous avez en lui ; sinon, un simple militaire. »

Son zèle à protéger Sacerdos, injustement traité par son Évêque.

Si la compassion, ce sentiment naturel à l'homme à la vue des maux d'autrui, est souvent stérile chez la plupart, ou faute de charité, ou faute de courage, elle ne le fut jamais chez Grégoire. Aussi, voyant un saint Prêtre de Césarée, nommé Sacerdos, dont il honoroit la vertu et les talens, injustement persécuté par Hellade son Évêque, et destitué du gouvernement des monastères et des hôpitaux de cette ville, que lui avoit confié saint Basile, peu de temps avant sa mort, prit-il généreusement sa défense. Il écrivit aussitôt à Hellade avec une sainte liberté, pour lui représenter le tort qu'il se faisoit à lui-même, en maltraitant ainsi ce digne Prêtre, et pour l'engager à le rétablir dans ses deux emplois, ou au moins dans l'un des deux, dont il s'étoit rendu si digne par ses travaux, par sa piété et par son zèle. « Que si ces titres, lui dit-il, vous » paroissent peu de chose, ne dédaignez pas » au moins entièrement ma recommandation. » Qu'avant tout vous étouffiez votre colère et » votre ressentiment contre lui. Faites-le, je » vous en conjure, et attachez-vous le comme » un père son enfant. Que s'il vous a donné » quelque déplaisir, ce que je ne puis croire, » accordez-m'en à moi le pardon, et ne dites » ni écrivez rien sur son compte d'indigne de » lui, d'indigne de votre bonté. Que si vous » avez déjà écrit quelque chose, effacez-le,

Epist. ad Hellad. pag. 906.

AN 388.

» supprimez-le, et ne donnez point de publicité » à un ressentiment qu'il vaut mieux cacher » que dévoiler à ceux du dehors (1), afin d'ap- » prendre aux autres, par votre exemple, à souf- » frir avec patience. »

La réponse d'Hellade, quoique honnête, n'ayant point satisfait Grégoire, il lui écrivit de nouveau, pour lui proposer une entrevue avec Sacerdos, qui étoit prêt à se justifier auprès de lui d'une partie des griefs qu'il lui imputoit, et de prouver la fausseté des autres. « Je vous l'envoie lui-même, ou pour mieux » dire, moi-même je l'accompagne, lui dit-il, » pour qu'il remédie à ce qui a pu vous offen- » ser, et qu'il vous informe pleinement de tout » avec vérité. » Mais cette seconde démarche ne lui réussit pas mieux que la première. Hellade continua d'être animé du même ressentiment contre Sacerdos, ajoutant plus de foi aux faux rapports de son calomniateur Eudoce, qu'aux bons témoignages de Grégoire. Cet Eudoce étoit un jeune moine qui n'avoit jamais eu qu'à se louer des bontés de Sacerdos, mais qui, sans doute à l'instigation des envieux de ce saint Prêtre, se chargea du rôle odieux qu'il joua auprès de son Évêque. Grégoire, dans l'espérance que s'il pouvoit l'attirer chez lui avec Sacerdos, il lui seroit facile de le gagner, de les réconcilier ensemble, et de le faire rétracter de ses calomnies, lui écrivit pour l'engager à

Epist. ad Eudoc. in append.

---

(1) Aux païens.

le venir trouver. Mais ce jeune homme ayant manqué au rendez-vous, par le conseil, probablement, de ceux à qui il servoit d'instrument, il lui écrivit une seconde lettre pour lui reprocher d'une manière dure et amère le peu d'égard qu'il avoit pour lui, et lui réitérer la même invitation. Il ne prit point en mauvaise part les reproches amers re Saint, et promit de venir au rendez-vc On ignore s'il tint sa parole. Mais ce q r a de certain, c'est que toutes les démarches e Grégoire, pour opérer la réconciliation de cerdos avec Hellade, furent inutiles. Ce digne Prêtre resta irrévocablement disgracié et en butte aux mêmes persécutions.

Epist. ad Eudoc. p. 911.

Grégoire avoit trop d'estime et d'attachement pour lui, pour ne pas le consoler et lui donner du courage dans sa disgrâce; il lui écrivit diverses lettres pour l'exhorter à la souffrir patiemment, et lui rappeler que, puisqu'il ne pouvoit plus servir Dieu dans le même état qu'auparavant, il falloit qu'il s'attachât à le servir d'une autre manière. « Qu'y a-t-il de » malheureux, lui écrivit-il? Certes, rien que » d'être privé de Dieu et des choses de Dieu. » Que le reste aille comme il plaira à Dieu de » le faire aller. Soit qu'il nous gouverne avec » les armes de sa justice qu'il tient à sa droite, » et qui sont plus douces; soit avec celles de » sa gauche qui sont plus rudes, il sait, lui » qui est le dispensateur de notre vie, pour- » quoi il en agit ainsi. Qu'il n'y ait qu'une

Epist. ad Sacerd. pag. 905.

» unique chose que nous craignions de faire, » quoi que ce soit d'indigne de philosophes. » Nous avons nourri les pauvres, nous avons » été animés d'amour pour nos frères, nous » avons fait nos délices de la psalmodie tant » que nous en avons eu la faculté. Eh bien! à » présent, faisons profession de quelque autre » genre de philosophie. La grâce ne manque » pas de ressources. Menons une vie privée. » Adonnons-nous à la contemplation. Purifions » notre esprit par de divines représentations, » ce qui peut-être est plus sublime encore que » ce que nous venons de dire. N'allons pas, » parce que nous aurons perdu une chose, » nous croire déchus de tout. A Dieu ne plaise » que cela soit! mais si nous avons encore » quelque chose de bon à espérer, voyons ce » qui nous reste à faire pour l'obtenir, et ne » faisons pas comme les jeunes chevaux qui, » pour n'avoir pas été accoutumés aux objets » effrayans, s'effarouchent du simple bruit » qu'ils entendent, et jettent par terre leurs » cavaliers. »

Ce n'étoit pas seulement par lettres qu'il lui adressoit des exhortations, mais aussi par l'entremise de ses amis. « Avertissez, écrivoit-il » à Homophrone, qui l'avoit invité à une fête » de son monastère, avertissez mon très-ho- » noré fils Sacerdos de ne pas se décourager » ni de rien faire d'indigne de lui, mais de » mettre tellement à profit cette occasion, qu'il » fasse de ses peines un moyen de vaquer à

Epist. ad Homoph. in append.

» la philosophie. Qu'encore il s'attache à gagner » la bienveillance de notre très-honoré Evêque. » Qu'encore il fortifie les frères, de peur sur- » tout que ne se ruine l'œuvre que nous nous » sommes proposée dans le Seigneur, qui est » si grande et devenue si célèbre. Sinon, au » moins, faisons preuve de modération, et » triomphons de l'envie par-là même que nous » ne donnerons aucune prise contre nous aux » méchans et à ceux qui nous haïssent sans » sujet. »

Il écrit à la sœur de Sacerdos pour la consoler de sa mort.

Ce saint Prêtre ne survécut que peu de temps à sa disgrâce. Il mourut laissant inconsolable une sœur veuve, nommée Thècle, recommandable par sa piété, que Grégoire appelle une servante de Dieu, les prémices des gens de bien, qui menoit une vie retirée loin du monde, auprès d'une chapelle des saints Martyrs, et qui avoit des enfans qu'elle avoit offerts et offroit encore à Dieu comme une hostie vivante et agréable à ses yeux. A la douleur de l'avoir perdu succédèrent pour elle de grands et chagrinans embarras, à cause des revenus qu'il avoit administrés, et dont peut-être on lui demandoit compte comme héritière de ses biens. Grégoire, qui depuis long-temps avoit pour elle une estime singulière, n'ayant pu l'aller voir aussitôt après la mort de son frère, lui écrivit une touchante lettre de consolation. « D'où nous étoit » venu, lui dit-il, Sacerdos, ce vrai serviteur » de Dieu aujourd'hui comme de son vivant? » C'est de Dieu. Et où est maintenant Sacerdos?

» Il est auprès de Dieu, content, j'en suis bien
» sûr, de s'être soustrait à l'envie et aux luttes
» du démon. Et nous, d'où sommes-nous ve-
» nus ? N'est-ce pas de Dieu pareillement ? Et
» où nous en retournerons-nous ? Ne sera-ce
» pas auprès du même Maître ? Oh ! plaise à
» Dieu que ce soit avec autant d'assurance !
» Oui, devenus adorateurs du même Dieu,
» nous serons aussi un jour transférés là où il
» est, après avoir souffert ici-bas des maux
» légers en comparaison de ce qui est là haut
» l'objet de nos espérances, peut-être afin que
» nous jugions mieux de la grâce qu'il nous
» fait par ce que nous avons à endurer en ce
» monde. Un père, une mère, un frère, qui
» nous ont précédés, que sont-ils ? Un nombre
» de voyageurs recommandables, que bientôt
» suivra Thècle elle-même, cette servante de
» Dieu, après avoir encore un peu attendu,
» autant qu'il le faut pour les honorer par sa
» patience, et servir en des rencontres pareilles
» de modèle de philosophie à la multitude.
» Bénissons dônc ce même Maître, et sou-
» mettons-nous aux ordres de sa providence
» avec des sentimens plus élevés que ne fait le
» vulgaire, etc.

Bientôt après, Grégoire lui donna une plus grande preuve encore de l'intérêt qu'il prenoit à elle, en allant lui faire une visite malgré ses infirmités, pour adoucir ses chagrins par de pieux entretiens ; et à son retour il lui écrivit une nouvelle lettre, où il se félicite d'avoir eu

occasion de voir par lui-même sa foi en Jésus-Christ, sa vie solitaire et pieuse ; et où il lui fait les réflexions les plus propres à ranimer son courage et sa patience, entre lesquelles je me contenterai de rapporter celles-ci, relativement à la connoissance qu'ont les Saints dans le ciel de ce que nous faisons : « Considérez » aussi, lui dit-il, pour [uel sujet nous sommes » vexés : n'est-ce pas cause de ceux qui sont » sortis de ce monde ? h ! que pourrons-nous » faire qui leur soit agréable ? n'est-ce pas de » souffrir courageus ent ? Faisons-le donc pour » leur plaire, car je loute pas que les ames » des Saints n'aient connoissance de ce qui » nous regarde. »

AN 388.

Il console aussi les religieux et les vierges de Sanabada de la mort de leur abbé.

Epist. 180, *pag.* 883.

Les monastères des moines et des vierges de Sanabada ayant perdu, cette même année 388, l'abbé Leucade, qui les gouvernoit et les dirigeoit dans les voies de Dieu, il leur donna des témoignages de sa tendre charité par son empressement à leur écrire, pour les consoler de la mort d'un guide d'un aussi rare mérite, et les exhorter non à se livrer à de stériles regrets, mais à faire revivre en eux les vertus de ce saint homme, en sorte qu'en se regardant les uns les autres, ils crussent l'avoir toujours au milieu d'eux.

On voit par tout ce qui vient d'être rapporté, combien ce grand homme, tout retiré qu'il étoit dans la solitude, s'intéressoit toujours aux affaires de l'Eglise et à celles de ses amis. S'agissoit-il aussi des malheureux, sans autre

titre auprès de lui que leurs besoins et leurs infortunes ? il ne se prêtoit pas avec moins d'empressement à leur rendre service. Il se faisoit alors un plaisir d'user, en leur faveur, du crédit dont il jouissoit auprès des magistrats et des grands, avec qui il avoit des liaisons d'amitié. C'est de sa solitude que sont écrites plusieurs de ses lettres de recommandation, entre autres celles à Procope, à Némek, à Jacques, à Pallade, etc.

Ses lettres à des sophistes, et le peu de cas qu'il en faisoit.

On a eu plus d'une fois occasion de remarquer son tendre attachement pour les enfans de Nicobule, marié avec Alypienne sa petite nièce, fille de Gorgonie sa sœur. Il ne perdit pas de vue leur éducation pendant sa retraite. Les regardant comme les siens même, surtout depuis la mort de leur père, il ne manquoit point de les recommander aux personnes les plus distinguées des villes dont ils alloient fréquenter les écoles, et principalement aux sophistes sous lesquels ils étudioient, et qui pour la plupart lui étoient connus, et se trouvoient honorés de la confiance et du suffrage d'un littérateur tel que lui. Si l'on en excepte Eudoxe, Thémistius et Phocius, pour lesquels il paroît avoir eu de l'estime, les autres, en général, étoient à ses yeux plus dignes de mépris que de considération, tant à raison des rivalités qui régnoient entre eux et qui provenoient de leur orgueil et de leur cupidité, qu'à cause de leur pédantisme, des airs d'importance qu'ils affectoient, de leur mauvais goût, des

subtilités, des lieux communs usés, des vains ornemens dont ils remplissoient leurs compositions. Il ne manquoit pas, quand l'occasion s'en présentoit, de les en plaisanter et de les couvrir de ridicule. C'est ce qu'on remarque surtout dans sa lettre à Adamance, qui lui avoit demandé ses livres de rhétorique, et dans celle à Ablabe, qu'il [illegible]oit à détourner d'embrasser la profession de rhéteur ou de sophiste; car de ce temps-là ces deux noms étoient à peu près synonymes. L'art de parler, de raisonner sur quelque sujet, avec force, sans luxe, avec dignité, de toucher, d'éclairer, de persuader, en quoi consiste la vraie éloquence, avoit depuis long-temps dégénéré chez eux en des déclamations vagues, vides de raisonnemens, remplies d'allusions insipides à des traits de la fable ou de l'histoire, et d'une puérile afféterie dans la construction des phrases et dans l'arrangement des mots. Mais ce n'étoit pas là ce qui déplaisoit le plus à Grégoire, chez la plupart des sophistes; c'étoient leur avidité pour les richesses, et les sentimens de jalousie que la réputation et les succès des uns excitoient contre les autres, et qui enfantoient entre eux des détractions et des animosités. C'est ce qu'il reproche au sophiste Stagyre, sous qui l'aîné des Nicobule étudioit, sans être retenu par la crainte de l'offenser. « Je vous parlerai avec » franchise, lui écrivit-il, car c'est dans mon » caractère. Si vous ne me le passiez pas, vous » nous feriez tort à Nicobule et à moi. Nous

Epist. ad Adam. p. 896.

Ad Ablab. pag. 862.

Epist. ad Stag. pag. 889.

» choquerions un ami, et il ne nous en reviendroit » rien de plus. Que si, au contraire, vous me le » permettez, comme je l'espère, vous ferez » preuve d'un bon esprit, et nous en obtien- » drons deux grands avantages : Nicobule aura » lieu d'être content de moi, et j'aurai à me » louer de vous. Si donc vous m'accordez la » liberté de vous faire paternellement mes re- » montrances, et que, par un effet de l'habitude » où vous êtes de commander, vous ne dédai- » gniez pas mes conseils, ce qu'a à vous dire » un homme qui à cet égard ne manque point » de connoissances : mettez enfin bas les armes, » ces frondes, ces trop cruelles lances, ces » traits qui partent de vos langues, dont vous » vous (1) frappez et blessez mutuellement, et » en cela vous serez applaudis de tous ceux » qui vous estiment. Mettez-les bas d'autant » plus volontiers, qu'il n'y a pas d'armes plus » communes ni plus faciles à manier, de peur » qu'autrement vous ne présidiez à l'éducation » des jeunes gens pour les former au vice plutôt » qu'à la vertu, si ce n'est par vos leçons, au » moins par vos actions ; car ce qu'on aime à » faire on l'inspire aux autres, même sans en » parler, etc. »

Il écrivit en même temps à Eustoche, l'aggresseur de Stagyre, et jaloux de ce que Nicobule ne lui avoit plutôt été confié, avec une

(1) L'autre rhéteur qui lui avoit d'abord lancé des traits satiriques dans des vers mordans, étoit Eustoche.

égale liberté. « Je n'approuve pas, lui dit-il, » vos *Coroplates* ni vos *Telchines* (c'étoit le » nom qu'il avoit donné à ses satires contre » Stagyre), par lesquelles vous attaquez avec » malignité votre rival, car l'usage a prévalu » d'appeler rivaux ceux qui exercent la même » profession. Jusqu'à quand en sera-t-il donc » ainsi ? Ne mettrons-nous jamais fin à ces » invectives sophistiques ? Cela durera-t-il jus- » qu'à ce que la mort vienne interrompre le » cours d'une telle animosité ? Qu'un jeune » homme, dominé par l'amour de la gloire et » avide de gain, se permette, avec sobriété » pourtant, de tels procédés, il peut avoir » quelque sorte d'excuse (car je veux bien, à » votre considération, faire de mon Démos- » thènes) ; mais à l'âge où vous êtes, et dans » votre position, attaquer de la sorte, et être » ainsi attaqué, c'est tout-à-fait hors de saison, » et de la pure jalousie, non-seulement parce » que c'est en soi indécent et absolument in- » digne d'une ame honnête, mais aussi parce » qu'il n'y a rien de plus aisé à faire, etc. » A ces exhortations Grégoire en ajoute encore d'autres qu'il croyoit pouvoir se permettre, parce qu'ils avoient étudié ensemble à Athènes. Mais ce Sophiste les prit en très-mauvaise part, et ne lui répondit que par des invectives, auxquelles Grégoire crut devoir répliquer par une lettre sèche et mordante, qui lui ôta sans doute l'envie de s'attaquer à un aussi redoutable adversaire. Parmi les lettres qui nous restent de

Epist. ad Eust. pag. 817.

Epist. ad Eust. pag. 819.

lui, il s'en trouve quelques-unes à cette classe d'hommes, dans lesquelles on pourra remarquer avec quelle facilité il sait varier son style, et l'accommoder au goût de ceux avec qui il a affaire.

Grégoire s'occupe à la poésie dans sa solitude.

En abdiquant le siége de Constantinople, il avoit annoncé, dans son dernier discours, que si sa langue alloit se taire, ce ne seroit cependant pas entièrement, et qu'elle ne discontinueroit pas de combattre l'erreur et le vice de la main et de la plume. Fidèle à sa promesse, il composa dans la solitude quelques poèmes contre les Apollinaristes, les Eunoméens, les Macédoniens, dans lesquels il s'attache à dévoiler le venin de leur doctrine, et à la réfuter ; et dans cette foule d'opuscules qui sortirent de sa plume à cette dernière époque de sa vie, il employa presque toujours de préférence le langage de la poésie, comme plus vif, plus animé, plus attrayant pour la jeunesse. Loin donc de rester oisif après avoir cessé d'exercer les fonctions du saint ministère, il chercha, dans son loisir, à se rendre utile à la religion et à lui-même, par des écrits où les vérités du dogme et de la morale, et les maximes de la plus sublime philosophie, parées des couleurs et des ornemens propres au langage poétique, pussent être mieux goûtées et plus aisément retenues. Mais laissons-le exposer lui-même les raisons qui le déterminèrent à préférer, dans ses compositions, le rhytme des vers à la prose. Il eût bien mieux aimé, dit-il,

s'attacher à la méditation des saintes Écritures, que composer des écrits. Mais voyant circuler une foule d'ouvrages qui ne contenoient que des choses vaines et futiles, et ne faisoient que fournir matière à de nouveaux troubles dans l'Église, il prit, lui aussi de son côté, la plume.

Carm. in vers. pag. 248. « Alors j'ai adopté une autre manière d'écrire » bien honnête, à mon avis, mais au moins » très-agréable pour moi. Ç'a été de dérober » quelques momens à mes occupations, et de » les consacrer à la poésie, non afin de retirer » de la chose, de toutes la moins difficile, ce » qu'on appelle une vaine gloire (mes détrac» teurs, je le sais, prétendent au contraire » que je n'écris ainsi que pour mieux gagner » les suffrages des gens, parce que la plupart » des hommes jugent des autres par eux-mêmes); » ni ce n'est pas non plus que je préfère ce » genre de travail aux fonctions saintes (à Dieu » ne plaise que la raison dont Dieu m'a doué » me manque jamais à ce point là !). Quelles » ont donc en cela été mes vues ? peut-être » les approuverez-vous.

» 1.° Las de mes autres occupations, j'ai » voulu, par celle-là, entraver mon penchant » au péché, de manière pourtant que, quoi» que j'écrive, je n'écris pas néanmoins beau» coup, par le soin que je mets à travailler mes » vers.

» 2.° J'ai voulu aussi fournir aux jeunes » gens, surtout à ceux qui aiment les belles» lettres, comme un spécifique agréable, » propre

» propre à les porter à l'amour de ce qu'il y a
» de plus utile, en adoucissant avec art la rigidité
» des préceptes; car une corde tendue de-
» mande d'être quelque peu relâchée. Et si par
» hasard vous voulez encore cette autre raison-
» ci, et qu'il ne vous en faille pas une plus
» forte : à la place des chansons et des airs
» que vous jouez sur la lyre, j'ai cherché à
» vous ménager dans mes vers ce même amu-
» sement, si la fantaisie vous en vient, sans que
» vous ayez aucun risque à courir pour la vertu.

» 3.° Il est une autre chose qui m'affectoit
» (c'est peut-être, je le sens, de peu de con-
» séquence, mais enfin elle m'affectoit); c'est
» que je ne puis souffrir que les profanes aient
» sur nous la supériorité dans la littérature
» brillante de couleurs, bien que nous ne trou-
» vions nous autres la beauté que dans la con-
» templation des choses d'en haut. C'est donc
» pour vous, gens doctes, que je me suis
» amusé à faire des vers. Ayez-m'en l'obligation
» du lion (1).

» 4.° Tourmenté que je suis par mes infir-
» mités, j'ai trouvé un soulagement à me chan-
» ter à moi-même, comme un vieux cygne au
» bruit de ses ailes, non des airs lugubres,
» mais des cantiques d'adieu au monde. »

Enfin, au cas que ses envieux, malgré d'aussi bonnes vues, lui donnassent encore du blâme, il les prie de se rappeler que, selon le témoi-

(1) Proverbe pour dire, payez-moi d'ingratitude.

gnage des savans hébreux, une grande partie des saintes Écritures est écrite en vers, à moins qu'on ne veuille pas prendre pour des vers ce qui étoit chanté au son des instrumens.

Ce fut dans ces différentes vues qu'il composa un très-grand nombre de pièces de poésies, dont quelques-unes, dirigées contre ses ennemis, sont une apologie de sa conduite. Dans d'autres il exprime les divers sentimens dont son ame est affectée ; d'autres sont consacrées à l'éloge de quelque vertu, et à la faire aimer ; et d'autres à peindre de noires couleurs certains vices et à les rendre odieux. Dans d'autres sont exposées rapidement, avec force et noblesse, les plus sublimes vérités de la religion. D'autres retracent des maximes, des règles de sagesse propres à détacher l'ame des sens, et à l'élever à Dieu. D'autres offrent dans un même cadre des vérités utiles, ou des faits épars dans les saintes Écritures, etc. Quoique tous les sujets qu'il traite soient en général graves et sérieux, il y règne néanmoins une grande variété, et quelque chose de piquant qui attache le lecteur. Eh ! comment ne seroient pas extrêmement variés des sujets que lui fournit ordinairement le cœur humain, si fécond en toute sorte de bien et de mal ? Précision, énergie dans le tour de la phrase et le choix des mots, images vives, figures hardies et nobles sagement ménagées, tout annonce dans ses compositions un homme d'une vaste érudition, dont la verve est dans la vigueur de l'âge ; et cependant c'est

dans la vieillesse, et au sein des infirmités, qu'elles sont sorties de sa plume. Quelle brillante imagination, et quel fonds de chaleur poétique ne devoit point avoir dans ses belles années un homme qui en conserve autant dans le déclin de la vie !

Je ne crains pas d'être désavoué, si je dis que la traduction française de ses œuvres poétiques seroit un utile et beau présent à faire aux gens de lettres, et à la piété des Fidèles. On y trouveroit, revêtus des grâces du style poétique, les sentimens philosophiques et religieux d'un saint vieillard consommé dans l'étude et la pratique de ce que la morale chrétienne a de plus sublime. Sa petite pièce de vers *sur ses poésies* pourroit servir comme de préface à tout ce recueil. J'avoue que la traduction en est singulièrement difficile, non-seulement à cause de l'extrême précision avec laquelle il s'exprime, mais encore à cause du tour qu'il donne à la phrase, et de la hardiesse des figures qu'il emploie (1).

Grégoire considéré comme orateur.

Cependant, quelque mérite qu'ait Grégoire comme poète, il est bien moins connu par ses poésies, à cause, sans doute, des sujets sur lesquels elles roulent, que par ses discours qui le placent au rang des plus grands orateurs de

(1) Cette utile et importante traduction française a été depuis entreprise et achevée par l'auteur même de cette vie de saint Grégoire, pour être donnée au public avec la traduction des lettres de ce Père.

l'antiquité, et qui, sous le rapport de la vraie éloquence et des effets qu'elle produit sur un auditoire, le mettent sans contredit au-dessus de nos plus célèbres prédicateurs modernes. Et en effet, si on le compare, par exemple, à Bourdaloue et à Massillon, on remarquera, à la vérité, dans ces deux orateurs, plus d'ordre et de méthode, avec un grand fond de doctrine et de logique. Mais y a-t-il en général dans leurs compositions autant de chaleur et de mouvement, autant de ces traits oratoires qui saisissent l'ame, la ravissent et la subjuguent? non certainement. Par trop de méthode, à mon avis, ils entravent leur génie. La régularité de leur marche a quelque chose de sec et de froid qui ne laisse pas assez de latitude aux élans subits et imprévus de l'éloquence, qui viennent, sans qu'on s'y attende, frapper au cœur, l'émouvoir, et y occasioner une surprise et une agitation involontaires. Avec leur plan artistement compassé, et qu'ils ont grand soin, dès l'exorde, de bien exposer, ne laissant rien à désirer sur la manière dont ils vont traiter leur sujet, ne manquant point d'annoncer qu'il sera divisé en tant de points, et à chaque point, faisant soigneusement connoître quelles en seront les sousdivisions; n'est-il pas évident qu'on est déjà préparé d'avance à tout ce qu'ils ont à peu près à dire, et que le charme de la surprise qu'ils pourroient causer, et qui chez un orateur produit un si grand effet, est sinon tout-à-fait détruit, au moins bien affoibli?

Il n'en est point ainsi chez Grégoire, ni chez les autres célèbres orateurs de l'antiquité chrétienne et profane. Dans leurs exordes, sans doute, ils annoncent, comme ils le doivent, le sujet sur lequel ils vont discourir; mais après l'avoir simplement annoncé, et s'être plus ou moins attachés à se concilier la bienveillance et l'attention de leur auditoire, ils entrent de suite en matière, sans prévenir comment ils la traiteront, laissant à cet égard les esprits en suspens. Que fait, par exemple, Grégoire? Il développe graduellement son sujet. Il allègue des preuves, des témoignages, des faits propres à convaincre. Souvent il en tire des réflexions touchantes, sublimes, et d'autant plus frappantes, qu'on ne s'y attend pas. Portraits de quelque vertu ou de quelque vice, de l'homme de bien ou du méchant, tracés avec énergie; reproches, exhortations pathétiques, figures riches, comparaisons heureuses, mouvemens oratoires amenés naturellement, tout cela vient sans art apparent, selon la circonstance et le sujet, se ranger à sa place. Toujours il paroît s'abandonner au génie qui l'inspire.

Eh! qu'on ne croie pourtant pas qu'il s'affranchisse de tout ordre, de toute méthode. Le penser, comme pourroient faire certains, ou parce qu'ils lisent sans attention, ou parce qu'ils sont accoutumés à ne voir que des discours où tout est divisé et sousdivisé, ce seroit bien mal juger ce grand homme qui avoit étudié à fond les principes de l'art oratoire, et

s'y étoit perfectionné par la lecture réfléchie des plus parfaits modèles de l'éloquence. Tout assurément, dans ses discours, se rapporte au but qu'il se propose. Ses idées grandes et nobles se suivent et se lient les unes aux autres pour ne former qu'un tout. Il n'y a rien de décousu ni d'incohérent. Seulement (car mon admiration pour lui ne m'aveugle point sur quelques défauts qu'on peut justement lui reprocher), parfois il se complaît trop dans des figures hardies, dans des comparaisons que la délicatesse de nos oreilles nous interdiroit. Mais encore est-il en quelque façon excusable à cet égard, parce que les auditeurs de son temps avoient d'autres mœurs, d'autres usages, et en bien des choses de convenance, une autre manière de voir que nous; et que, pour bien juger les écrits des anciens, il faudroit examiner, non si ce qu'ils ont dit est conforme à nos goûts et à nos habitudes, mais si cela devoit plaire à leurs contemporains, et nous reporter, par conséquent, au temps où ils ont écrit. D'ailleurs, ainsi qu'on l'a déjà observé, la vraie éloquence avoit depuis long-temps dégénéré, chez les sophistes, en des déclamations surchargées de vains ornemens; et quelque fût le mépris qu'en faisoit Grégoire, il étoit difficile qu'il ne laissât parfois se glisser dans ses discours quelque chose de ces défauts communs à son siècle.

Ces légères taches (eh! dans quels écrivains, même du premier ordre, n'en remarque-t-on pas?)

n'empêcheront jamais que Grégoire, ainsi que son ami Basile, ne soient mis au rang des plus grands orateurs de l'antiquité. Son éloquence est mâle, majestueuse, comme celle de Démosthènes, et il égale Isocrate pour la beauté du style et la finesse des expressions. Des anciens capables d'en juger, à qui la langue grecque étoit familière, tels que saint Jérôme et Rufin, ont dit de son éloquence, l'un, qu'elle avoit le caractère de celle du célèbre Polémon, et l'autre, qu'on ne sauroit rien trouver de plus brillant et de plus magnifique. Des critiques judicieux modernes en ont porté le même jugement. On ne peut guère, d'un autre côté, disconvenir que sa méthode, la même que celle de tous les bons orateurs anciens, ne favorise plus la vraie éloquence que celle des modernes, qui les circonscrit trop et ne laisse pas un champ assez libre aux élans de leur génie, et donne en général à leurs sermons, non la forme oratoire, mais plutôt celle de traités bien écrits, à la vérité, très-instructifs, très-utiles, parsemés de tirades pleines de chaleur, mais qui pourtant, considérés comme pièces d'éloquence, ont quelque chose de trop uniforme, de trop monotone, de trop didactique. Aussi ne produisent-ils pas dans leurs auditoires ces mêmes émotions, ces mêmes sentimens vifs, dont on se sentoit saisi aux discours de notre Saint et de certains autres pères éloquens, de même qu'à ceux des fameux orateurs d'Athènes et de Rome. Car on sait que souvent leurs auditeurs, simul-

tanément touchés et émus, ne pouvoient contenir les divers mouvemens excités dans leur ame, et les faisoient spontanément éclater au-dehors par de bruyans applaudissemens. Mais ce qui prouve incontestablement la supériorité de leur éloquence sur celle des prédicateurs modernes, et l'excellence de leur méthode, ce sont les grandes et nombreuses conversions qu'ils opéroient, et le zèle ardent pour le salut qu'ils insinuoient dans les cœurs. N'a-t-on pas vu l'éloquence de Grégoire triompher avec éclat de l'obstination et de la haine pour la foi d'une infinité d'hérétiques, et rendre catholique, en moins de deux ans et demi, la plus grande partie de la population de Constantinople ?

Son amour pour l'éloquence qu'il ne cessa jamais de cultiver.

Sans doute ce saint homme n'attribuoit pas à la force seule de la parole le succès de son apostolat. Non, s'écrioit-il avec saint Paul, *ce n'est pas moi seul, mais la grâce de Dieu avec moi.* (*Orat.* 32.) Toutefois il étoit pleinement persuadé que le don de la parole qu'il avoit reçu de Dieu y avoit beaucoup contribué. Aussi ne cessa-t-il jamais de cultiver ce don précieux, et, quand il n'eut plus occasion de le faire servir à la gloire de Dieu dans des discours publics, continua-t-il de l'employer au même usage, dans des compositions en vers. Toujours, dès sa jeunesse, il se sentit passionné pour l'éloquence. « J'abandonne, disoit-il, tout le
(*Orat.* 3.) » reste à ceux qui en sont avides, richesses,
» noblesse, puissance, choses terrestres, tou-

» tes versatiles, ne procurant qu'un plaisir qui
» s'évanouit comme un songe ; mais je me ré-
» serve, je garde pour moi l'éloquence seule,
» et je ne regrette point les fatigues que j'ai
» eues à souffrir, et sur terre et sur mer, pour
» l'acquérir. Puisse l'empire de la parole être
» mon apanage et celui de quiconque est mon
» ami ! Après la religion et l'espérance des
» biens invisibles, qui doivent avoir la préfé-
» rence sur tout, c'est la chose que j'ai tou-
» jours le plus chérie, et que je chéris en-
» core. » Et dans un autre endroit, après avoir élevé l'art de la parole au-dessus de tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus grand en ce monde, « ce bien, ajoute-t-il, que je
» me suis reservé, le seul dont je sois riche,
» je le voue, je le consacre à mon Dieu. Cé-
» dant à l'impulsion de sa loi et de l'Esprit-
» Saint, j'ai échangé tout ce que je possédois
» autrefois, pour cette perle précieuse. Je suis
» devenu, ou plutôt j'ambitionne de devenir
» ce gros et heureux marchand, qui, avec des
» choses de vil prix et toutes périssables, en
» achète de grandes et d'éternelles. Je m'atta-
» che à la parole comme ministre de la parole
» de Dieu, et jamais de mon propre gré je
» ne négligerai un tel bien. Je le cultive, je
» l'aime, je goûte plus de plaisir à en jouir
» que si je possédois tous ensemble ces autres
» biens pour lesquels sont passionnés la plupart
» des hommes. Je fais de cet art l'inséparable
» compagnon de ma vie, mon conseiller

» fidèle, le confident de mes entretiens, mon » guide dans la voie céleste, mon aide dans », mes combats, etc. »

Quelque grand attrait, cependant, qu'eût pour lui l'art de la parole, il n'en faisoit, dans la solitude, qu'un noble et utile délassement qu'il accordoit à son esprit. Car le principal objet qui l'y occupoit habituellement, étoit la pratique de ce qu'a de plus sublime la philosophie chrétienne. Il avoit, comme un moine, ses heures réglées pour la prière et la méditation, pour l'étude, pour le travail des mains. Ses rapports avec les hommes étoient tellement menagés, qu'il en étoit peu troublé dans ses pieux exercices et dans son repos. Il s'étudioit sans cesse à mourir à lui-même et aux choses de la terre, vivant en esprit dans le ciel, et soupirant après le moment où, dégagé de son corps, il pourroit y être en effet avec Jésus-Christ; et quand il avoit à souffrir de ses graves infirmités, il en faisoit un moyen de rendre son ame plus pure et plus digne de Dieu.

Facund. liv. 7.

Carm. passim.

Son repos dans sa solitude est troublé par un de ses parens. Il s'en exile volontairement.

Tel étoit depuis environ cinq ans le cours de sa paisible et sainte vie, lorsqu'en l'an 388, il fut un moment troublé et interrompu par l'impudence d'un de ses parens, nommé Valentinien, pour qui il s'étoit intéressé quelque temps auparavant auprès de Némèse, alors gouverneur de la seconde Cappadoce, à l'occasion d'une affaire qu'il avoit avec le fisc. Ce jeune homme, sans respect pour lui, étant venu loger avec des femmes suspectes, probablement en

Epist. 196. pag. 894.

face de sa maison, ce saint homme indigné d'un tel affront, quitta aussitôt sa chère retraite, et lui écrivit pour lui faire des reproches amers de ce qu'il le forçoit par-là à prendre la fuite et à mener une vie errante. « Je » suis chassé, lui dit-il, de Carbales, et, pour » emprunter le langage de la tragédie, j'en » suis chassé d'une manière exécrable. J'en suis » chassé, non par aucune parole, mais par des » voies de fait et avec violence. Assurément il » eût mieux valu m'en expulser par un acte » de proscription, que par des femmes que » vous avez logées en face de ma maison, pour » porter atteinte à la sainteté de mon état, » et m'exposer à une indécence journalière, et » à des propos infamans de la part des gens » qui se plaisent à décrier ceux qui font profession du genre de vie que je mène. Que » si ce n'est pas parler avec trop de présomption, vous m'avez chassé du paradis par le » ministère d'Ève. Sans doute, vous trouverez » aisément de spécieux prétextes pour vous » justifier.... Mais ce ne sont que des paroles » sans rien de réel. Pour vous, lorsque vous » venez ici, je vous reçois volontiers et vous » fais un bon accueil; mais quant à des ménages de femmes, je m'y soustrairai comme » à une irruption de vipères. Me voilà donc » poussé à bout. Je cède à vos menées, et bats » en retraite. Je me punis moi-même en abandonnant mes travaux de mains et mes espérances, et en adressant bien des excuses aux

» saints martyrs, etc. » d'auprès du tombeau desquels il étoit forcé de s'éloigner pour aller errer çà et là, sans demeure fixe.

Je ne doute pas que ce ne fût alors qu'il composa, dans son chagrin, cette petite pièce-ci de vers. Du moins, elle ne sauroit être mieux adaptée qu'à cette circonstance: « Où » se sont envolés mes discours, dans les airs? » Où la fleur de ma jeunesse? elle n'est plus. » Où la gloire? elle s'est évanouie. Où la vigueur » de mes membres robustes? la maladie l'a » épuisée. Où mes biens et mes richesses? Dieu » les tient, et il en est une partie que l'envie » a livrée aux mains rapaces des scélérats. Et » les auteurs de mes jours, et ce couple de » frères que j'avois? ils s'en sont allés au tom- » beau. Le sol paternel me restoit; et voilà » qu'un démon jaloux, soulevant contre moi » une noire vague, m'en a chassé. Maintenant » j'erre isolé sur une terre étrangère, traî- » nant une misérable vie et une débile vieil- » lesse, sans siége, sans cité, sans enfans, » en peine pour des enfans (1), vivant au jour » la journée, sans arrêter nulle part mes pas. » Où me déferai-je de ce corps-ci? Quelle est » la fin qui m'attend? Quelle contrée, quelle » tombe hospitalière me recélera? Qui appli- » quera ses doigts sur mes yeux éteints? ser-

Carm. ad seips. p. 77.

(1) Par ces enfans il entend tous les Fidèles qu'il a gouvernés et enfantés en Jésus-Christ, soit à Nazianze, soit à Constantinople.

» ce quelque personne pieuse, amie du Christ,
» ou quelque scélérat ?

» Toutes ces choses-là, je les livre au souf-
» fle des vents. Il n'appartient qu'à un esprit
» foible de s'en mettre en peine. Que mon
» corps, cette masse inanimée, soit déposé dans
» un tombeau, ou que, privé de sépulture, il
» devienne la proie des bêtes farouches, des
» chiens, des oiseaux; ou bien, qu'après l'avoir
» brûlé, vous en jetiez, si vous voulez, les
» cendres aux vents; ou que, le laissant sans
» sépulture, vous le précipitiez du haut des
» rochers escarpés; ou qu'enfin il pourrisse
» dans les lits des fleuves ou des torrens, peu
» m'importe, je ne resterai pas pour cela oublié
» et isolé du reste des hommes. Oh ! plût à
» Dieu que cela pût être ! ce seroit le mieux
» pour bien des gens. Mais le dernier jour
» rassemblera, par l'ordre de Dieu, générale-
» ment tous les hommes en un même lieu, des
» extrémités les plus reculées de la terre, ceux-
» là même qui ne sont plus que cendre, et qui
» par des maladies auront perdu leurs mem-
» bres. C'est cela seul qui me fait pousser des
» gémissemens : je redoute le tribunal de Dieu,
» les fleuves ardens, les gouffres ténébreux
» et épouvantables. Vous cependant, ô Christ
» mon Seigneur ! tenez-moi lieu de sol pa-
» ternel, de force, de richesse, de tout :
» qu'à la place de cette vie et de mes pei-
» nes, je puisse trouver en vous un plein
» repos ! »

Son amour de prédilection pour la chasteté.

L'exil volontaire de Grégoire hors de sa solitude ne dura pas long-temps. Valentinien, ou par crainte de Dieu, ou par honte de son mauvais procédé envers un homme aussi respectable, ayant retiré ces femmes de ce logement, rien ne l'empêcha plus d'y retourner. Tel étoit son amour pour la chasteté depuis qu'elle lui avoit apparu en songe dans son adolescence, qu'il n'y avoit pas de sacrifice qu'il ne fût prêt à faire pour la mettre à l'abri de toute atteinte. Il en a célébré la beauté et les avantages dans un poème d'environ 700 vers; et dans un autre un peu moins long, il donne des moyens, des règles et des préceptes pour la bien conserver, sans compter ce qu'il en dit çà et là, en divers endroits de ses autres poésies. Quoiqu'il se fût soigneusement exercé toute sa vie à la pratique de cette vertu, il ne laissoit pas, même dans sa vieillesse, d'avoir toujours de rudes combats à soutenir pour ne pas la perdre, et il ne rougit pas d'avouer que malgré son âge, malgré tant d'afflictions et d'infirmités dont il étoit accablé, sa chair, néanmoins, ne cessoit de lui faire la guerre. Il s'exhale tellement en invectives contre elle, qu'on pourroit croire qu'il n'avoit pas toujours le dessus sur elle, si ailleurs on ne l'entendoit dire que Dieu ne manquoit jamais de l'assister et de l'en rendre victorieux. « Je reste, dit-il, » vierge de corps, mais je ne sais pas certaine- » ment si je le suis aussi d'esprit. »

Combats qu'il a à soutenir pour la conserver, et moyens qu'il prend pour dompter la chair.

Carm. de vit. hum.

Mais comment venoit-il à bout de dompter

sa chair et de se maintenir dans une chasteté aussi parfaite ? Il faisoit ce que dit l'Apôtre : *Je châtie mon corps et le réduis en servitude.* 1. Corinth. 9.
Il avoit constamment recours à la mortification des sens et à l'esprit de pénitence, dont il s'étoit fait, dès sa jeunesse, une sainte habitude ; et parfois, dans certaines circonstances, il prenoit d'autres moyens plus particuliers, et si extraordinaires, qu'on auroit peine à y croire s'il ne le rapportoit lui-même. « Je mets, dit-il, Carm. de cal. suis. pag. 68.
» un frein à mon ventre. Je consume mon ame
» de douleur. J'arrose mes joues de larmes.
» Je fléchis devant mon Dieu mes genoux affoi-
» blis et exténués. Je passe des nuits entières
» sans dormir. Je vis dans la crasse, couvert
» d'un misérable habit... Je suis mort au monde.
» Tant soit peu je respire sur la terre. Je fuis
» les villes et les hommes, vivant au milieu
» des bêtes sauvages et des rochers escarpés.
» Seul, loin des autres, j'habite une vile ca-
» verne, comme elle se rencontre, n'ayant
» qu'une tunique, sans chaussure, sans feu,
» animé par l'espérance seule. Je me rends le
» rebut des humains. Pour couche, j'ai une
» paillasse, pour couverture, un sac grossier,
» et sur le pavé, de la cendre trempée de mes
» larmes.... Tels sont les moyens avec lesquels
» je combats une chair ennemie. D'un autre
» côté, la vieillesse me prête son secours
» contre mes passions, et d'un autre aussi,
» souvent mes maux violemment et inopinément
» viennent m'assaillir et m'accabler de douleurs

» aiguës, et néanmoins jamais ma chair n'est
» ni docile à ma raison, ni domptée par mes
» austérités, ni subjuguée par les glaces de
» l'âge. Toujours elle s'acharne en aveugle à
» m'ôter la vie, et cherche, comme la légion
» des démons, les précipices pour m'y entraî-
» ner, etc. »

Ailleurs, dans son indignation contre la chair, avec laquelle il avoit perpétuellement à lutter, il l'apostrophe avec véhémence; et après lui avoir vivement reproché les maux qu'elle tente de lui causer: « Chair pernicieuse, lui crie-
» t-il, respecte-moi donc, et réprime tes dé-
» portemens. Cesse d'exercer continuellement
» ta rage contre mon ame. J'en prends à témoin
» la main du Dieu immortel, et ce jour fatal
» qui rassemblera tous les hommes au jugement
» dernier, je te porterai tant de coups, je
» t'accablerai tellement de mortifications de
» toute espèce, que je te rendrai aussi im-
» puissante qu'un cadavre, à moins que, par
» l'attouchement de la frange chaste et pure
» de la robe du Christ, tu n'arrêtes en moi ton
» flux impur. Venez, ô larmes, viens, ô
» source propice, du fond de mon cœur, à
» mon secours; et vous aussi, veilles labo-
» rieuses de corps et d'esprit, afin d'amortir la
» flamme qui me dévore et de déterger les ulcè-
» res purulens, produits par d'importunes pas-
» sions. Mon ventre, renonce à te rassasier. Que
» mes genoux fléchis à terre se dessèchent. Que
» je fasse de la cendre mon régal. Qu'un sac
» rude

Carm. adv. Carn. pag. 93.

» rude et grossier se colle sur mes membres
» délicats, pour servir de bouclier à mon ame
» en butte à tes coups. Venez enfin, vous aussi,
» sombres et tristes pensers, la vue toujours
» attachée sur les châtimens à venir, vous rendre
» victorieux de cette masse de boue. Tels sont
» les remèdes que j'oppose à ta brutalité. Mais
» de vous cependant, ô Christ! dépendent une
» vie chaste et la résurrection des morts, etc. »

Sa vie dans sa solitude étoit une préparation à la mort.

Par tout ce qui vient d'être rapporté de la vie sainte et pénitente que menoit Grégoire dans sa solitude, depuis environ six ans, on voit avec quel soin, à mesure qu'il approchoit du tombeau, il redoubloit d'ardeur dans la pratique de la philosophie chrétienne, afin d'être trouvé digne, à sa dernière heure, d'entrer en possession des biens célestes et impérissables, après lesquels il soupiroit depuis si long-temps. Ses œuvres ne nous offrent absolument rien sur les derniers jours de sa vie, si ce n'est peut-être une petite pièce de vers qui, pour me servir d'une de ces allusions qu'il se plaisoit à faire à des traits de la fable, est comme le dernier chant du cygne, et où, après avoir déploré les maux et les peines dont toute sa vie a été remplie, il demande à Jésus-Christ d'en être enfin affranchi pour aller goûter les joies du ciel. Il paroît qu'alors il éprouvoit dans ses maux ordinaires quelque redoublement de douleur. « Terre chérie, s'écrie-t-il, et toi aussi
» mer, sol paternel et étranger, jeune âge,
» vieillesse au couchant de la vie, discours ailés,

Carm. de Ærumn. p. 76.

» fruit d'un vain travail et d'un esprit brillant;
» cités, rochers escarpés, qui m'avez servi
» d'abri, vous tous lieux que j'ai parcourus,
» pressé d'un vif désir de me rapprocher du
» divin Jésus, comment se fait-il que j'aie tenu
» moi seul une voie scabreuse, errant çà et
» là, et menant une pénible vie? Jamais il ne
» m'a été donné de fixer un pas paisible sur la
» terre; mais toujours des maux m'ont amené
» d'autres maux cuisans. O sagesse incréée!
» apprends-moi d'où m'est venu un aussi péni-
» ble état! Comment arrive-t-il que les gens
» pieux aient à souffrir, et que les scélérats ne
» souffrent pas? Est-ce en punition de quelque
» faute, ou bien ces maux sont-ils comme des
» charbons ardens pour purifier ma vie, ainsi
» que l'or au creuset? Cette furieuse torture à
» laquelle je suis mis, m'appelle-t-elle, comme
» un autre Job, au combat? Est-ce vous qui,
» frottant d'huile votre athlète, me dépouillez
» pour soutenir, comme par le passé, quelque
» grande lutte, afin qu'après avoir vaillamment
» combattu, j'obtienne de vous une glorieuse
» récompense? C'est ce que vous-même vous
» savez, ô Verbe souverain! car c'est vous qui
» gouvernez le monde entier, donnant à tout
» le mouvement par de grandes et secrètes
» vues, dont le limon que nous traînons, et
» avec nos yeux lents et tardifs, nous aperce-
» vons à peine une foible lueur.

» Cependant je suis las de vivre. Je n'ai plus
» sur la terre qu'un léger souffle de vie, pen-

» dant que m'accablent de traits de méchan-
» ceté mes ennemis et mes amis même, ce
» qui est pour moi le comble du chagrin; voilà
» pourquoi je me lamente et me jette à vos ge-
» noux. Accordez à votre mort la grâce de le
» délivrer de la vie. Accordez-lui le plein soula-
» gement de ses maux. Transférez-moi à une
» plus douce vie, par rapport à laquelle je
» souffre tant et ai tant enduré de peines.
» Transportez votre voyageur en la présence
» des Anges aux portes du ciel, où brille la
» gloire du grand et unique Dieu dans sa triple
» lumière. »

AN 390.

Sa mort. Il est enterré dans le tombeau de ses parens.

Tels étoient les sentimens chrétiens dans lesquels s'entretenoit cet homme admirable, toujours plus occupé de Dieu, à mesure que sa dernière heure approchoit, lorsque Dieu lui fit la grâce qu'il imploroit, de l'appeler à une meilleure vie. Il mourut à Arianze, vers l'an 390, à l'âge d'environ 61 an, exténué par ses longues et douloureuses infirmités, et cassé de vieillesse avant le temps. Lui qui avoit fait l'éloge funèbre, non-seulement de tous ceux de sa famille, mais encore de saint Athanaze et de son ami Basile, il n'eut personne, à ce qu'il paroît, qui payât le même tribut de louanges à sa mémoire. Du moins il ne nous en reste rien dans aucun auteur ecclésiastique de son temps. Aussi ignorons-nous les dernières circonstances de sa vie, et bien des actions qu'il a faites, et qui eussent mérité de passer à la postérité.

Translation de ses reliques à Constantinople.

Il fut inhumé dans le tombeau de ses parens, à Nazianze, d'où ses reliques, 540 ans après, furent transportées à Constantinople, dans l'église des saints Apôtres, par les soins de l'empereur Constanstin Porphyrogénète. Ce Prince passa le détroit pour leur aller au-devant, les porta lui-même avec respect en le repassant, et les déposa dans son palais, d'où, quelque temps après, elles furent solennellement transférées dans l'église des saints Apôtres. Elles étoient enfermées dans une magnifique châsse d'argent, qu'on plaça dans le sanctuaire à côté de celles de saint Jean-Chrysostôme, et près de l'autel. Il étoit bien juste que cette grande ville, qu'il avoit tant édifiée par ses sublimes vertus, et retirée de l'erreur par ses prédications éloquentes, en devînt la dépositaire, et l'honorât d'un culte particulier. L'Eglise grecque le mit, aussitôt après sa mort, au nombre des Saints, et l'Eglise latine célèbre sa mémoire le 9 mai.

Son épitaphe faite par lui-même.

Il nous a laissé une épitaphe qu'il composa sans doute dans sa solitude, pour être gravée sur son tombeau, où il rapporte, en douze vers, un court précis de sa vie. Il ne lui convenoit pas d'y faire son propre éloge. Aussi n'a-t-elle autre chose de remarquable que son extrême précision; la voici : « Christ mon Sei-
» gneur, pourquoi m'engageâtes-vous dans les
» rets de la chair ? pourquoi m'assujettîtes-vous
» à une vie de luttes et de combats ? Je naquis
» d'un père d'une vertu divine, et d'une mère

Carm. epitaph. p. 97.

[redacted]

» pleine de mérite, par les prières de laquelle » je vis le jour. Elle me demanda à Dieu, et » me consacra à lui dès ma naissance. La vir- » ginité, qui dans un songe nocturne m'ap- » parut, m'inspira un amour ardent pour elle. » Ainsi me traita jusques-là le Christ. Mais dans » la suite, je fus agité par de violentes tem- » pêtes ; je tombai entre des mains rapaces. » Mon corps dépérit. Je me joignis à des Pas- » teurs mal intentionnés pour moi. J'en reçus » des traitemens incroyables. Je me privai de » mes ouailles, pour me soustraire à leurs ou- » trages. Telle fut la vie de Grégoire. Pour » ce qui est de l'avenir, le Christ, auteur de » la vie, en prendra soin. Gravez ceci sur ma » pierre sépulcrale. »

Comparaison du caractère et de l'éloquence de saint Grégoire et de saint Basile.

Après avoir eu tant de fois occasion de parler de l'intimité, de l'union qui régna toujours entre saint Grégoire et saint Basile, et de la grande célébrité qu'ils acquirent l'un et l'autre, ce ne sera pas un hors-d'œuvre de les comparer entr'eux, et de faire remarquer ce qu'eurent de ressemblant leurs sentimens, leurs goûts, leur vie, et en quoi différoient leur caractère et leur éloquence. Une parfaite conformité de vues, de mœurs, de goût pour l'étude, et d'amour pour les lettres et la vertu, les unit ensemble dès leur jeunesse, à Athènes, de l'amitié la plus étroite et la plus constante. Nés l'un et l'autre de parens distingués par leur noblesse, et doués en même temps de rares talens naturels, cultivés par

de longues et sérieuses études, ils auroient pu jouer un rôle brillant dans le monde, et parvenir aux premières dignités de l'État. Mais épris d'un égal amour pour la philosophie chrétienne, ils renoncèrent généreusement à tout bien temporel, pour mourir à eux-mêmes et au siècle, et ne viser qu'après Dieu et les biens célestes. A la fleur même de l'âge, ils en contractèrent ensemble l'engagement. Basile, dans cette vue, bientôt après son retour des écoles d'Athènes, alla dans les montagnes du Pont, se vouer à la solitude, dont Grégoire, qui ne l'aimoit pas avec moins de passion, ne put aller que par intervalles goûter avec lui les douceurs.

Il fallut leur faire, à l'un et à l'autre, une violence égale pour les élever au sacerdoce, non-seulement parce qu'ils en redoutoient la sainteté, mais aussi parce que cet état contrarioit leur amour pour la vie privée et solitaire. Sans être plus portés pour l'épiscopat, ils s'y virent engagés peu d'années après, Basile, par les soins et les démarches de Grégoire et de son père, et Grégoire ensuite, par les importunités de Basile; ce qui faillit à altérer un moment l'intimité de leur union.

Leurs talens et leur mérite, restés presque cachés jusqu'à leur entrée dans le ministère des autels, sortirent alors comme de dessous le boisseau, et parurent au grand jour. L'éclat de leurs vertus, dans ce nouvel état, prêta une égale force à leurs instructions éloquentes.

Même austérité de mœurs dans l'un et dans l'autre, même esprit de pauvreté et de mépris pour les choses du monde, mêmes pratiques de mortification et de pénitence, mêmes tendres sentimens de piété, même zèle pour les intérêts de la religion, même courage et fermeté d'ame pour la défendre au péril de leur liberté, et même de leur vie, même fonds de doctrine sacrée et profane, même habileté, enfin, dans l'art de manier la parole, cet art divin avec lequel on exerce un si grand empire sur le cœur de l'homme, et qui leur acquit une célébrité extraordinaire, et leur suscita aussi une foule d'envieux, surtout à Grégoire.

Leur éloquence porte, dans chacun d'eux, l'empreinte du caractère qui le distinguoit, et de la trempe différente de leur esprit. Basile qui, à une imagination heureuse, féconde, mais calme, et à une merveilleuse facilité de s'exprimer, joignoit un caractère doux, aimable, grave, modeste, flexible, patient, a une éloquence naturelle, mâle, pressante, persuasive. Elle charme, elle captive par la noblesse des pensées, par la force du raisonnement, par le choix ingénieux des moyens les plus propres à persuader, par la richesse de l'expression, par la pureté du style toujours clair et coulant. Il n'use en général qu'avec sobriété, de figures et d'ornemens oratoires ; et si quelquefois, malgré la sévérité de son goût, il se permet quelque luxe, quelque ostentation d'érudition profane, dont il possédoit un fonds immense,

il couvre ces légers défauts par la beauté de la diction.

Grégoire, au contraire, étoit d'un caractère naturellement vif, prompt, ardent, enjoué, railleur, ferme, roide, quoique tempéré et modéré par tout ce que la religion peut inspirer de retenue et de gravité. Son imagination avoit quelque chose d'exalté. Elle étoit riche, poétique; les objets qui venoient l'affecter faisoient sur son esprit de fortes et profondes impressions, et malgré la modération qu'il s'étudioit à mettre en toutes choses dans sa conduite, les mouvemens dont son cœur étoit agité ne laissoient pas de percer au-dehors. S'il lui arrivoit d'être provoqué, aigri par ses envieux ou par les ennemis de la foi, il ne pouvoit supporter qu'avec un secret dépit leurs torts, leurs injustices, leurs erreurs. Il devenoit pour eux un censeur sévère, mordant, redoutable. Il leur tomboit dessus, pour me servir d'une de ses expressions, comme avec une massue, les confondant par la force de sa logique et de son éloquence, et n'épargnant, pour les terrasser, ni les traits satiriques, ni l'ironie, ni la raillerie. De là, aussi, plus de variété, plus de chaleur et de mouvemens dans son éloquence, que dans celle de Basile. Elle est, selon les sujets et les circonstances, tantôt grave, austère, noble, sublime; tantôt véhémente, rude, âpre, dure, et tantôt gracieuse, douce, fleurie, brillante.

Moins maître de son imagination féconde,

que Basile de la sienne, il n'est pas toujours assez avare d'images, de figures, de comparaisons, d'érudition. Il sent alors un peu trop l'école, ce qu'on ne peut pas aussi souvent reprocher à Basile. Singulièrement profond dans tout ce qu'il traite, et extrêmement concis et serré, ne s'expliquant bien souvent qu'à demi, et suppléant à ce qui manque au développement de sa pensée, par des expressions qui font image et parlent à l'esprit, il a besoin, pour être bien compris, de beaucoup plus de réflexion et d'étude que Basile, chèz qui règne ordinairement moins de précision, moins de recherche dans l'expression, plus de clarté. Cette manière, jointe aux allusions fréquentes qu'il fait à des traits des saintes Ecritures, comme en passant, sans les citer, suppose des auditoires plus instruits et plus capables que ceux d'aujourd'hui, de le suivre dans sa marche rapide et savante. Assurément on doit les placer l'un et l'autre à la tête des plus grands orateurs de l'antiquité chrétienne, et avouer que s'il y a, en général, plus de goût et de perfection dans les compositions de Basile, y a aussi plus de feu et de plus grands traits de vraie éloquence dans celles de Grégoire, que cet ami de cœur se plaisoit à appeler *un vase d'élection, par sa vertu, un puits profond de doctrine, et la bouche même de Jésus-Christ, par les paroles divines et magnifiques qui en découloient.*

Pour ne rien laisser à désirer dans le paral-

lèle de ces deux saints et éloquens orateurs, achevons-le par ce qu'ils avoient, quant au corps, de commun ou de différent. Basile, *Baron*.378. *SS*. 11. d'après un très-ancien manuscrit du vatican, cité par Baronius, où se trouve son portrait, étoit grand, droit et maigre; il avoit le teint d'un brun foncé et livide, le nez relevé, les joues un peu creuses vers les tempes, les sourcils ronds, quelques rides au visage, des traits de vieillesse, une barbe longue, une démarche grave, un air pensif. Quant à Grégoire, selon ce qu'il nous apprend lui-même, il étoit d'une petite taille, très-maigre, pâle, ridé, chauve, voûté; il avoit le nez un peu épaté, selon Siméon Métaphraste, les sourcils allongés, l'œil gauche un peu triste à cause d'une contusion qu'il s'y étoit faite, le droit jetant un regard doux et agréable, les cheveux blancs, la barbe courte, mais épaisse, et quelque chose de gracieux dans son visage. Ils furent atteints l'un et l'autre, de bonne heure, de graves infirmités, Basile d'une tumeur squirrheuse au foie, et Grégoire, à ce qu'il paroît, de la goutte; ce qui, joint à l'austérité de leur vie, leur procura une vieillesse précoce.

[redacted]

REMARQUES

SUR QUELQUES POINTS

DE LA DISCIPLINE ANCIENNE DE L'ÉGLISE.

REMARQUE PREMIÈRE,

Sur le célibat des Clercs, pour la page 3 de la vie de saint Grégoire.

Nos plus savans critiques, tels que le Nain de Tillemont, Dupin, don Cellier, etc., placent la naissance de saint Grégoire au commencement de l'épiscopat de son père ; et l'on ne peut pas raisonnablement douter qu'il ne faille la rapporter à cette époque, d'après ces mots que son père même lui adresse : *Tu n'as pas encore vécu autant de temps que j'en ai passé dans la sacrificature* (1). Ceux qui ne connoissent pas les relâchemens qui ont été dès les temps anciens tolérés dans l'Eglise grecque, touchant la continence des clercs, seront sans doute surpris de voir un aussi saint homme que Grégoire le père, continuer de

---

(1) Voici ces mots tels qu'ils sont dans le texte grec :

Οὔπω τοσοῦτον ἐκμετρήσας βίον,
Ὅσος διῆλθε θυσιῶν ἐμοὶ χρόνος.
Carm. de vit. suâ, pag. 9.

cohabiter avec Nonne sa femme, après son ordination. C'est ce qui rend nécessaires, pour sa justification, quelques observations sur ce point de discipline ecclésiastique.

Il est certain que la continence n'est prescrite aux ministres des autels par aucune loi divine, dont on puisse indiquer quelque trace ni dans l'Evangile, ni dans les écrits des
1. Ep. ad Timoth. Apôtres. Au contraire, saint Paul permet expressément qu'on élève à l'épiscopat des gens mariés, pourvu seulement qu'ils ne soient pas
Epist. ad Tit. bigames, sans donner à entendre en aucune manière qu'ils seront obligés de se séparer de leurs femmes. On ne trouve non plus, avant le quatrième siècle, aucune loi qui les y assujettisse. Si donc dès les premiers temps ils ont gardé la continence, ce n'a été en vertu d'aucune loi positive, mais par des considérations dont on ne sauroit trop louer la sagesse et la sainteté. D'un côté, ils s'y croyoient obligés pour imiter l'exemple de Jésus-Christ et celui de ses Apôtres, qui, d'après ce que nous apprennent plusieurs Pères de l'Eglise, ne vécurent plus avec leurs femmes que comme avec des sœurs, dès qu'ils eurent commencé d'exercer leur divin ministère ; et de l'autre, il leur paroissoit que si les Prêtres de l'ancienne loi étoient astreints à la continence pendant la durée de leurs fonctions, à plus forte raison ceux de la nouvelle, dont le ministère est bien plus auguste et plus sacré, devoient s'en faire une obligation. Les soins temporels, d'ailleurs,

inséparables de l'état du mariage, leur sembloient peu compatibles avec l'exercice de leurs fonctions, par la raison, comme le dit saint Paul, que celui qui s'est enrôlé au service de Dieu, ne doit pas s'engager dans les affaires temporelles, afin de plaire à celui à qui il s'est donné; et que celui qui est marié s'occupe des choses du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et qu'ainsi il se trouve partagé et divisé, tandis qu'il doit être tout entier occupé des choses de Dieu et du salut des ames qui lui sont confiées.

2. Epist. ad Timoth. cap. 2.

1. Epist. ad Corint. cap. 7.

Des considérations si graves et si justes déterminèrent les Pères du concile d'Elvire en Espagne, tenu vers l'an 300, à faire aux clercs une loi expresse de la continence (*Can.* 33.), qui jusqu'alors n'avoit été fondée que sur un saint usage; et environ cent ans après, cette même loi fut renouvelée par le second concile de Tolède (*cap.* 1.). Dès-lors dans l'Eglise latine l'usage du célibat, observé par les clercs de temps immémorial, ne fut plus une coutume sainte, mais une règle stricte de discipline. Divers conciles provinciaux, et les Papes en particulier, prirent le plus grand soin d'empêcher que les clercs s'en écartassent, et malgré quelques relâchemens arrivés par temps dans le moyen âge, et toujours condamnés, elle ne cessa jamais d'y être généralement en vigueur, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Nous voudrions bien pouvoir en dire autant

de l'Eglise d'Orient ; mais il n'est pas possible de ne pas reconnoître qu'elle n'a point été toujours aussi rigide à cet égard, et que dès les temps anciens, la continence parmi les clercs n'y a pas été partout rigoureusement gardée. Au commencement du quatrième siècle, il est vrai, il fut fait dans le concile d'Ancyre (*Can.* 10.), et dans celui de Néocésarée (*ch.* 1.), des règlemens à ce sujet ; mais ils produisirent peu d'effet pour fixer l'usage général, et lorsque, quelques années après, le saint concile de Nicée voulut le convertir en loi solennelle, il y renonça, disent les historiens ecclésiastiques Socrate et Sozomène, sur les représentations énergiques que lui fit un de ses membres illustres, saint Paphnuce, évêque de la haute Egypte, qui, quoique célibataire lui-même et d'une continence reconnue, s'y opposa fortement. « Les Evêques, dit Socrate, ayant été d'avis » de faire une nouvelle loi par laquelle il seroit » ordonné que les Evêques, les Prêtres et les » Diacres se sépareroient de leurs femmes » qu'ils avoient épousées étant encore laïques ; » comme on prenoit les suffrages, Paphnuce » se leva au milieu d'eux, et haussant la voix, » il dit qu'il ne falloit pas imposer un joug » aussi pesant aux clercs, ni aux Prêtres ; que » le mariage est honorable et que le lit nuptial » est sans tache ; qu'une trop grande sévérité » seroit nuisible à l'Eglise ; que tout le monde » n'est pas capable d'une continence aussi par» faite, et qu'on exposeroit peut-être leurs

» femmes à ne pas garder la chasteté conjugale » (il appeloit chasteté conjugale l'usage du » mariage contracté selon les lois) ; qu'il suffi- » soit que ceux qui avoient été admis dans le » clergé ne se remariassent pas, conformément » à l'ancienne tradition, sans qu'on obligeât » ceux qui étoient mariés étant laïques, à se » séparer de leurs femmes. Paphnuce soutint » cet avis, quoique non-seulement il n'eût ja- » mais été marié, mais qu'il n'eût jamais connu » de femmes, ayant été élevé dès son enfance » dans un monastère, et s'y étant fait admirer » par sa singulière chasteté. Tous les Evêques » se rendirent à son sentiment, et, sans déli- » bérer davantage, laissèrent la chose à la » liberté de ceux qui étoient mariés (*Socrat.* » *liv.* 1. *chap.* 12.). » Ce fait, quoique rapporté plus sommairement par Sozomène (*liv.* 1. *ch.*23.), l'est néanmoins, quant au fond, presque dans les mêmes termes.

Or, puisque ce concile pensoit d'abord à obliger les clercs qui s'étoient mariés étant laïques, à se séparer de leurs femmes après leur ordination, il est évident qu'il falloit qu'il y en eût qui ne s'en séparoient pas, car autrement une loi à cet égard eût été inutile ; et puisqu'il laissa la liberté à ceux qui étoient déjà mariés, d'user ou de ne pas user du mariage, il ne condamna pas non plus les relâchemens qui s'étoient introduits dans la pratique de la continence, relâchemens dont la province de la Thrace, et surtout celle du Pont, d'où dé-

pendoit Grégoire le père, offroient de fréquens exemples, ainsi que l'assure positivement le même historien Socrate, lorsqu'il dit, liv. 5. chap. 22. « Je sais qu'il y a encore une autre » coutume différente en Thessalie. Là, quand » un clerc demeure avec sa femme qu'il avoit » épousée avant son ordination, il est déposé. » Mais en Orient (dans la Thrace, dans le » Pont), les clercs, les Evêques même, s'abs- » tiennent de leurs femmes, selon que cela » leur plaît, sans y être obligés par aucune » loi, ni par aucun engagement. Car il y a » parmi eux plusieurs Evêques qui, depuis » leur ordination, ont eu des enfans légitimes. » A l'appui de ce témoignage vient saint Epiphane, Archevêque de Salamine, au moins en ce qui concerne le mariage des clercs inférieurs aux Evêques. Comme on lui objectoit que dans certains lieux les Prêtres, les diacres, les sousdiacres continuoient d'avoir des enfans après leur ordination, il en convient : « mais » ce n'est pas, dit-il, suivant la règle, mais » suivant l'esprit des hommes, qui avec le » temps s'est relâché. » Convenons-en, si ces relâchemens n'avoient pas eu lieu en divers pays de l'Orient, ce Père, si zélé partisan du célibat des clercs, n'auroit jamais fait un pareil aveu.

Bellarmin, Baronius, Arcudius, et une foule d'autres célèbres controversistes catholiques, voyant l'abus que les novateurs du XVI.e siècle, acharnés à corrompre la pureté de nos dogmes,

et à tout renverser dans l'Eglise, faisoient de ces relâchemens tolérés en divers pays de l'Orient, ont contesté la vérité des faits rapportés par Socrate et Sozomène, prétendant que l'autorité du premier, qui s'étoit trompé en d'autres points, n'étoit d'aucun poids dans celui-là, et que le second l'avoit copié sans discernement. Afin d'ôter à leurs adversaires tout prétexte de secouer le joug de la continence, ils se sont efforcés de prouver qu'il n'y avoit pas eu anciennement des variations sur ce point de discipline, dans l'Eglise d'Orient, et qu'elle avoit toujours été la même que celle de l'Eglise latine ; tant il est vrai qu'il est difficile, dans la chaleur des débats, de garder de justes mesures. Mais à présent que les esprits sont plus calmes ; à présent que tout ce qu'il y a de protestans judicieux, éclairés, exempts de fausses préventions, reconnoissent la sagesse des règlemens de l'Eglise latine touchant la continence des clercs, et regrettent que leur clergé s'en soit affranchi, parce qu'en s'en affranchissant il a perdu la plus grande partie de sa considération et de son influence sur le peuple, ne craignons pas d'admettre comme vrai, ce que Socrate et Sozomène attestent d'une manière si positive.

De bonne foi, est-ce, après plus de mille ans, qu'on peut, sur de simples conjectures, être admis à s'inscrire en faux contre des faits d'une aussi grande importance, qui, ni du vivant même de ces historiens, ni pendant

les siècles postérieurs, n'ont été démentis par aucun auteur ecclésiastique? N'est-il pas évident que s'ils eussent été faux, tout ce qu'il y avoit alors à Constantinople, où ils écrivoient, d'hommes pieux et attachés aux saintes règles de la discipline, se seroient élevés contre une telle imposture, et l'auroient démasquée? Ne se seroit-il donc trouvé ni dans cette capitale de l'empire, ni dans les provinces, que des gens indifférens sur un point de cette nature? Certes, il faut l'avouer, il n'y avoit point de loi solennelle dans l'Eglise d'Orient, qui obligeât les clercs à la continence; et quoique l'usage de la garder fût respecté, et même reçu dans la plupart des provinces, il y en avoit néanmoins certaines, comme celles de la Thrace et du Pont, ainsi qu'on l'a déjà dit, où des clercs, et même des Evêques, s'en écartoient après leur ordination, sans causer aucun scandale, sans mériter aucun blâme. Car, quelque sainte que soit une pratique, dès qu'elle n'est consacrée par aucune loi reconnue dans l'Eglise de laquelle on dépend, et que cette Eglise tolère qu'on y déroge, on peut assurément ne pas s'y astreindre sans se rendre coupable de péché. Et y eût-il en même temps une loi positive, si avec le temps elle avoit perdu de sa vigueur, il n'y auroit nul mal à user des relâchemens qui se seroient introduits dans son observation. Quoique la manière dont, par exemple, le jeûne doit être pratiqué, ait été bien clairement réglée par les lois de l'Eglise,

oseroit-on taxer de péché les Espagnols, les Portugais, les Italiens, qui profitent des grands adoucissemens apportés insensiblement par le temps à la rigueur de ces lois? non, sans doute: à présent qu'ils sont tolérés dans leurs Eglises, on peut en profiter sans avoir rien à se reprocher. Pourquoi donc saint Grégoire le père seroit-il répréhensible d'avoir continué de cohabiter avec sa femme, après son ordination, dès que c'étoit toléré dans sa province ecclésiastique? Papébrok et d'autres controversistes avoient-ils besoin, pour le justifier à cet égard, lui, d'altérer et de dénaturer, par des corrections et des explications inadmissibles, ce que Grégoire le fils met dans la bouche de son père, et les autres, de rejeter comme faux ce que Socrate et Sozomène rapportent des relâchemens relatifs à la continence des clercs, autorisés dans certaines provinces de l'Orient?

Ces relâchemens allèrent tellement croissant, que dans le sixième siècle, l'empereur Justinien crut devoir autoriser les personnes mariées à recevoir les ordres sacrés, et à user du mariage après leur ordination, n'exceptant de cette permission que les Evêques seuls, qui, s'ils étoient mariés avant leur élévation à l'épiscopat, étoient tenus de se séparer de leurs femmes et de vivre dans la continence (*Novell.* 11. 123. *Chap.* 12 *et* 14.). Par la même loi il défendit d'ordonner ceux qui n'étoient pas mariés, à moins qu'ils ne promissent de garder le célibat, sous peine, s'ils venoient à se ma-

rier, d'être déposés et réduits au rang des laïques. Les dispositions de cette loi, qui prouvent la nécessité où l'on étoit alors, pour le civil, de condescendre aux relâchemens nombreux qui s'étoient introduits, et d'établir sur ce point une discipline uniforme dans toutes les Eglises d'Orient, furent pleinement confirmées vers la fin du septième siècle, dans le concile quinisexte de Constantinople, vulgairement appelé *in trullo*. Cette nouvelle discipline fut dès-lors adoptée dans tout l'Orient, et elle y est encore aujourd'hui partout observée. Mais l'Eglise de Rome, quoiqu'elle eût ses légats à ce concile, toujours fidèle à son ancienne discipline, qui n'avoit jamais cessé d'être en vigueur dans tout l'Occident, n'adopta point une telle décision, et continua d'obliger ses clercs à la continence. Tel a été, quoi qu'on en puisse dire, anciennement, le véritable état de la discipline ecclésiastique sur la continence des clercs, et c'est aux relâchemens seuls, qui dès les premiers siècles se glissèrent dans l'Eglise d'Orient, qu'il faut attribuer les changemens qu'elle y a subis dans la suite.

Qu'on ne dise pas, qu'en convenant de la tolérance de ces relâchemens, l'on infirme et l'on attaque même la rigueur de la discipline de l'Eglise latine. Ne sait-on pas qu'il n'y a que les vérités du dogme qui soient unes, invariables, et les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux; mais que, quant à la discipline, elle a varié, et varie encore selon les circons-

tances et les localités ? Chaque grande Eglise particulière a la sienne, à laquelle elle tient, sans que son union avec les autres en soit altérée. Car, bien que les Orientaux eussent solennellement autorisé les clercs à cohabiter avec leurs femmes après leur ordination, dans le concile *in trullo*, la paix ne fut pas pour cela rompue entre eux et nous : Rome ne cessa point d'être en communion avec eux. Elle le vit, à la vérité, avec une peine extrême. Mais elle le souffrit, parce qu'il ne s'agissoit que d'un point de discipline; et si dans la suite elle a rompu la communion avec eux, ce n'a été qu'à cause de leur opposition à la vraie croyance de l'Eglise sur la procession du Saint-Esprit, et sur la suprématie du Pape, qu'ils se sont obstinés à ne vouloir pas reconnoître comme chef de l'Eglise universelle. Le point de discipline touchant la continence des clercs n'y est entré pour rien.

Qu'on ne dise pas non plus, qu'admettre ces relâchemens sur ce point, c'est justifier l'attentat des anglicans, des luthériens, des calvinistes, et des prêtres scandaleux de nos jours, contre les lois de l'Eglise latine. Ils n'ont pu ni les uns, ni les autres, les violer sans crime. Car, par-là même qu'on est membre d'une Eglise, on dépend d'elle, et l'on est tenu de se conformer à sa discipline. Ce n'est point à des membres isolés, ni même à des portions de cette Eglise, qu'il est permis ni de s'en affranchir, ni d'y rien changer. Si cela se pou-

voit, à quels désordres n'ouvriroit-on pas la porte ! Il n'y a que la majorité des premiers Pasteurs réunis à leur chef, seuls préposés par Jésus-Christ pour la gouverner, à qui il appartienne, ou d'en dispenser, ou d'y faire des changemens et des modifications. Ainsi, dès qu'ils n'avoient rien changé, dans l'Eglise latine, aux lois sur la continence des clercs ; dès qu'ils n'y toléroient aucun relâchement, ceux qui ont contrevenu à ces lois se sont, par-là même, mis en état de rébellion, et ont été des perturbateurs de l'ordre établi dans la société chrétienne. Nos prêtres révolutionnaires, en particulier, loin de pouvoir tirer quelque avantage des relâchemens et des usages des Orientaux pour justifier leur mariage, y trouvent au contraire leur condamnation ; car à présent encore, comme autrefois, il est dans leur discipline expressément défendu au clercs de se marier après leur ordination, sous peine d'être déposés ; et celui qui n'est point marié quand on l'ordonne, est obligé d'engager sa promesse, qu'il renonce au mariage, comme s'y engagent chez nous même les clercs qui sont élevés au sousdiaconat. Non, ils ont beau faire, beau chercher à s'aveugler sur leur mariage scandaleux ; nés dans le sein de l'Eglise romaine, assujettis, par conséquent, à ses lois, et liés d'ailleurs par leur vœu de continence perpétuelle, ils n'ont jamais pu légitimement s'y engager. Des lois séculières qui le leur ont permis, étant ouvertement en contradiction

avec celles de l'Eglise, n'ont pu et ne peuvent jamais valider devant Dieu ce que ces dernières prohibent et condamnent.

REMARQUE SECONDE,

Sur l'usage où l'on étoit anciennement de différer le baptême, pour la page 11 *de la vie de saint Grégoire.*

L'USAGE de l'Eglise, jusques vers le douzième siècle, étoit de n'administrer solennellement le baptême que deux fois l'an, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte, et de n'y admettre que les adultes. Elle exigeoit que leur raison fût assez formée pour connoître et sentir la grandeur des grâces que Dieu accorde aux hommes dans ce sacrement, qu'ils fussent instruits de toutes les principales vérités de la religion, et qu'ils eussent mené auparavant une vie sage, bien réglée, conforme à ce que ces vérités nous apprennent. Cependant, comme ce sacrement est absolument nécessaire au salut, si quelque enfant, si quelque adulte, tomboit malade et étoit en danger de mort, il leur étoit conféré en particulier, en quelque temps que ce fût.

Bien des adultes, pénétrés de ces deux grandes vérités, 1.° Que non-seulement le baptême lave et purifie l'ame de la tache du péché originel, mais qu'aussi il la délivre entièrement de tous ses péchés actuels, qui lui sont tellement remis, et quant à la coulpe et quant à la peine, qu'elle n'a pas besoin de les expier par la pénitence;

2.º Que si après l'avoir reçu, et être devenue une nouvelle créature en Jésus-Christ, pure, innocente, toute sainte, elle vient à déchoir de cet heureux état par quelque péché mortel, elle ne peut plus recouvrer son innocence, ni s'assurer son pardon, que par un second baptême long, pénible, laborieux, je veux dire, par les rigueurs de la pénitence; pénétrés, dis-je, de ces deux vérités, ils différoient tant qu'ils pouvoient de participer à la grâce de ce sacrement. Eh! que n'eussent-ils pas donné pour être prévenus du dernier terme de leur vie, afin de ne le recevoir qu'alors, et de s'assurer ainsi mieux le bonheur réservé aux justes dans le ciel! Toutefois, en le différant, ils étoient tout occupés à s'y préparer par la pratique des vertus chrétiennes et par une vie chaste et pure. Des motifs semblables qui leur faisoient retarder le baptême, étoient, sans doute, en eux-mêmes bien louables, et l'Église ne les désapprouvoit pas; et tels étoient ceux qui portoient saint Grégoire, et une foule d'autres saints hommes, à le remettre d'un temps à un autre.

Mais s'il y en avoit qui, par des motifs aussi légitimes, le différassent long-temps, combien ne s'en trouvoit-il pas, surtout quand le nombre des Fidèles se fut multiplié, et que la religion chrétienne fut devenue la religion dominante, qui ne le renvoyoient à des époques éloignées, jusques aux approches même de la mort, que par les vues les plus condamnables, afin

de pouvoir, en attendant, donner un cours libre à leurs passions et à leurs déréglemens, se persuadant que pourvu qu'ils eussent le temps de le recevoir, tous leurs désordres passés leur seroient pleinement pardonnés et remis! Des délais fondés sur des motifs aussi contraires à l'esprit de la religion et aussi injurieux à Dieu, contre lesquels les Pères de l'Église et tous les Pasteurs ne cessoient de s'élever dans leurs prédications, ne durent plus être tolérés par l'Église. Aussi, pour remédier à un aussi grand abus, et obvier en même temps au danger que couroient bien des enfans et des adultes de mourir sans avoir reçu ce sacrement, se détermina-t-elle enfin à changer en ce point sa discipline, et à introduire l'usage de l'administrer à tous aussitôt après leur naissance. Dès le douzième siècle, on le trouve généralement établi et observé, comme il l'est de nos jours.

REMARQUE TROISIÈME,

Sur l'ancienne discipline de l'Eglise, qui admettoit le peuple à concourir avec le Clergé à l'élection des Prélats; pour la page 126 de la vie de saint Grégoire.

PENDANT un grand nombre de siècles, le peuple fut admis à concourir avec le clergé à l'élection des Prélats. Cette discipline de l'Église n'offroit aucun inconvénient dans le temps où les Fidèles, en général, étoient remplis

de sagesse et de piété, n'avoient en vue que la plus grande gloire de Dieu, et ne formoient que la moindre partie de la population des villes. Animés de la crainte de Dieu et de l'amour du bien, et intéressés d'ailleurs à ne donner aucune prise sur eux aux païens qui les observoient, ils portoient dans leurs assemblées un esprit calme : l'ordre et la paix y régnoient. Mais lorsque la religion chrétienne eut pris le dessus sur le paganisme, et que la majeure partie des habitans des villes l'eut embrassée, parce qu'elle étoit devenue celle des Princes qui les gouvernoient, alors avec les bons, dans l'Église, se mêlèrent une foule de méchans, qui durent porter dans les assemblées, non l'esprit de paix, non le zèle du bien, mais des vues d'intérêt, mais toutes les passions dont ils étoient animés. Ils durent briguer pour eux-mêmes ou pour leurs amis, des dignités qui flattoient l'ambition par la prééminence, le pouvoir et les honneurs qui y étoient attachés. De là des intrigues, des cabales, des luttes scandaleuses, qui troubloient ces assemblées. De là encore une indigne vénalité de ces hautes places accordées à ceux qui avoient le plus d'or à répandre parmi les électeurs ; et de là, enfin, des Pasteurs sans nul mérite donnés fort souvent à l'Église. De pareils abus furent insensiblement abolis. Le peuple finit par perdre justement le droit de prendre part à l'élection des Prélats, et ce droit passa d'abord tout entier aux chapitres et au clergé des

villes, et puis aux chapitres seuls. Et qu'on ne s'imagine pas que ce dernier mode d'élection fût plus exempt d'abus, plus régulier, plus utile à l'Église. L'histoire nous apprend que bien souvent les assemblées capitulaires n'étoient exemptes ni d'intrigues, ni de divisions scandaleuses, et que même la simonie s'y exerçoit à découvert.

Après bien des tentatives et des règlemens toujours insuffisans pour la répression de ces abus, le droit d'élire les Prélats finit dans la suite par être aussi enlevé aux chapitres. Dans certains pays les Papes s'en attribuèrent la nomination; dans d'autres il fut passé entr'eux et les souverains, des concordats par lesquels il fut stipulé qu'à la vacance d'un siége, le Prince temporel présenteroit au souverain Pontife un sujet pour le remplir, et que le souverain Pontife lui donneroit l'institution. La sagesse même de l'Esprit-Saint a amené ces réformes dans l'ancienne discipline de l'Église; et quels que soient les inconvéniens que celle adoptée peut encore offrir, ils sont, assurément, infiniment moindres que ceux qu'on avoit à déplorer pendant que l'ancienne a été en vigueur, surtout après l'extinction du paganisme.

Je me suis abstenu, dans ce que je viens de dire, de tout détail, de toute citation, ne m'étant proposé que de faire une simple remarque sur les changemens qu'a subis la discipline relative aux élections des Prélats, et que l'Église a le pouvoir d'opérer.

REMARQUE QUATRIÈME,

Sur l'acte de communion que parut faire l'empereur Valens avec saint Basile; pour la page 140 *de la vie de saint Grégoire.*

L'ASSISTANCE de l'empereur Valens aux saints mystères que célébroit saint Basile, et l'offrande qu'il y fit, selon l'usage de ces temps anciens, ne prouvent nullement que saint Basile ait admis pour cela ce Prince hérétique dans sa communion. Eh ! comment l'y auroit-il admis, lui qui étoit prêt à endurer la mort plutôt que de trahir en rien sa foi ? Il souffrit, à la vérité, qu'il assistât aux saints mystères avec les catholiques. Mais étoit-il en son pouvoir de l'en empêcher ? S'il eût voulu user du glaive spirituel pour l'exclure de l'église, n'auroit-il pas imprudemment provoqué sa colère sur lui et sur son troupeau, et n'en seroit-il pas résulté sans fruit de grands maux, peut-être des massacres, ou au moins des proscriptions ? D'ailleurs, pour être réputé avoir communiqué avec saint Basile, il ne suffisoit pas à ce Prince d'avoir assisté sans son consentement au saint sacrifice qu'il offroit, il auroit fallu que ce saint homme lui-même l'y eût admis, et qu'il l'eût fait participer à la sainte Eucharistie, aux prières et aux autres grâces spirituelles qu'offre l'Église. Or, d'après le récit de saint Grégoire, il ne communiqua avec Valens par

aucun de ces moyens. Que si l'offrande que fit ce Prince fut reçue par quelqu'un des Prêtres assistans, ce qui est plus qu'incertain, il est incontestable que ce ne fut ni par l'ordre ni avec le consentement de saint Basile, puisqu'il resta toujours aussi recueilli et aussi immobile devant l'autel, que s'il ne se fût rien passé de nouveau dans l'église.

Mais, dira-t-on peut-être, saint Ambroise, archevêque de Milan, ne montra-t-il pas plus de courage, quelques années après, envers l'empereur Théodose ? Ne lui interdit-il pas l'entrée de son église à cause du massacre qu'il avoit ordonné de faire des habitans de Thessalonique? Pourquoi saint Basile n'en agit-il pas de même à l'égard de l'empereur Valens, arien si acharné à l'extinction de la foi catholique ? La raison en est toute simple : Saint Ambroise avoit affaire à un Prince catholique, parfaitement soumis aux lois de l'Église, et il avoit l'assurance que ce coup d'autorité spirituelle tourneroit au salut de son ame et à la gloire de Dieu ; au lieu que si saint Basile eût voulu exercer le même pouvoir sur Valens, ç'auroit été en vain. Il s'en seroit même suivi, ainsi qu'on l'a déjà dit, des troubles et des maux incalculables. Il valoit donc bien mieux qu'il fermât les yeux sur sa démarche, et l'on ne peut que louer sa prudente et sage conduite dans cette occasion.

REMARQUE CINQUIÈME,

Sur la commission donnée à saint Grégoire par Olympe, gouverneur de la seconde Cappadoce, pour interroger une femme qui s'étoit pourvue devant le tribunal de ce magistrat, à l'effet de faire rompre son mariage; pour la p. 382 de la vie de saint Grégoire.

PEUT-ÊTRE après avoir lu les deux lettres de saint Grégoire, relatives au divorce que demandoit la fille de Vérinien, sera-t-on étonné, 1.o de ce qu'un homme aussi sage, aussi versé dans les choses de Dieu, ait accepté la commission que lui donna Olympe d'interroger cette femme sur les motifs qui la portoient à demander son divorce; 2.o de ce qu'il ne paroît pas condamner le divorce en termes assez exprès, et qu'il assimile seulement ceux qui l'autorisent aux bourreaux, qui, quoiqu'ils ne fassent en soi rien d'indigne en prêtant leur ministère aux lois, ne laissent pas d'être sans considération.

A la première observation, on peut répondre qu'il dit lui-même que l'intention du Gouverneur n'a point été qu'il s'entremêlât de cette affaire comme commissaire, mais comme Évêque, c'est-à-dire, pour engager les parties à se désister d'une demande aussi opposée à l'esprit de la religion, et que c'est sous ce rapport seulement qu'il a accepté une telle commission.

Quant à la seconde, on doit d'abord remarquer qu'il dit formellement que les lois divines n'approuvent pas le divorce, quoique les lois romaines l'autorisent, et qu'il ne veut point aller offenser Dieu en prêtant sa main pour dissoudre ce que Dieu a uni. Que si ensuite il semble en parler avec plus de ménagement, en comparant seulement aux bourreaux et au glaive de la justice, à qui on ne peut rien reprocher d'indigne en soi, ceux qui prononcent le divorce, c'est évidemment parce qu'étant autorisés par les lois civiles, ils ne paroissent, non plus que les bourreaux, non plus que leur glaive, rien faire de contraire à la justice.

Du reste, dans son trente-unième discours il dit, de la manière la plus claire, que Jésus-Christ n'a autorisé que pour cause d'adultère la séparation de l'homme et de la femme, et que dans tous les autres cas ils sont tenus de rester unis, et de se supporter mutuellement, quels que soient leurs défauts. Et dans son premier poème sur la virginité, il appelle une femme devenue odieuse, *une peste qu'on s'est donnée, dont on ne peut se défaire.* *Carm. de Virg. p. 53.*

Les lois romaines qui autorisent le divorce étoient alors en vigueur dans tout l'empire, et même, dans la refonte qu'en fit ensuite Justinien cent cinquante ans après, il laissa subsister celle relative au divorce, à cause, sans doute, du grand nombre de païens qui restoient encore attachés à leurs erreurs. Les

mauvais Chrétiens en profitoient pour faire rompre leurs mariages, mais les vrais Fidèles se gardoient bien de jamais l'invoquer. Les Evêques et les autres Pasteurs, tout en condamnant cette loi, la supportoient dans un esprit de paix, parce qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de la faire abolir.

FIN.





